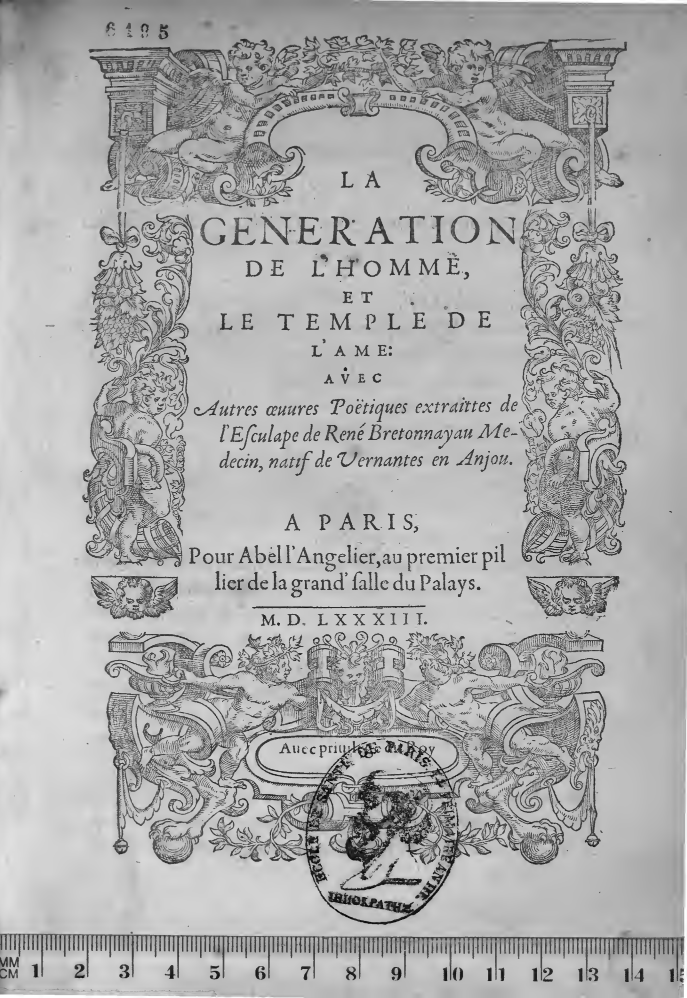


LA GENERATION DE L'HOMME, ET LE TEMPLE DE L'AME:

AVEC

Autres œuures Poëtiques extraittes de l'Esculape de René Bretonnayau Medecin, natif de Vernantes en Anjou.

A PARIS,
Pour Abel l'Angelier, au premier pillier de la grand' salle du Palays.

M. D. LXXXIII.

Auec priuilege du Roy

LES TRAICTEZ CONTENVS EN CEST OEVVRE.



A MONSIEVR DES PRVNEAVS, CHAMBELLAN ET CONSEILLER *des affaires & conseils de son Altesse.*



MONSIEVR, les faueurs & bienfaits que i'ay tant de fois receu de vous (que le temps, absence, ne distance de lieux n'efface-ront iamais du tableau de ma memoire) me rendent maintenant si hardy que de m'adresser à vous si priuémēt, & faire cōme ceux, qui ne se cognoissans assez dignes de se presenter à Dieu, pour luy offrir leurs vœuz & deuotions, le font faire par personnes sacrees, pures, & ordonnees à ceste saincte office: Car ne m'osant, à cause de ma petitesse & deffiance de moy mesme, presenter hardiment auec mes oblations au plus grand & heroïque Seigneur, plus sage & prudent Prince que la terre porte, ie me retire & adresse à vous cōme à l'vn des plus parfaits & accomplis gentilshommes que ie cognoisse, pour offrir en mon nom vn temple que sept ans y a i'ay basty, & maintenant ie consacre & dedie à son Altesse, voüant par mesme moyen le reste de ma vie & labeur à son seruice: vous asseurant, que s'il daigne par vostre moyen seulemēt abaisser sa veuë pour le regarder:

ie feray fi fatisfait & content, que i'auray bien desormais le courage d'entreprendre vn œuure de plus forte alene, & de plus grande estoffe, pour, selon ma puissance, celebrer les loüanges, & rēdre ses vertus immortelles. Et comme le sacrifice fait, l'offrande demeure à celuy qui l'a faite & presentee, cest œuure vous demeurera comme vn acte public, pour porter tesmoignage à la posterité que vous estes celuy à qui ie me sens le plus obligé & redeuable, & pour vne eternelle memoire de vos vertus & merites. Et vous disant à Dieu. Ie vous baise humblement les mains.

Vostre tres-humble & tres-obeissant seruiteur
R. Bretonnayau M.



A MONSEIGNEVR LE DVC, FILS DE FRANCE, ET FRERE vnique du Roy.



Ousiours le grand Achill' contre Ilion ne s'arme,
Il domte au son du luth son ire quelquefois:
Alexandre tousiours n'a au dos le harnois,
Il lit de son Homere aucunesfois le carme,

La belle Omphale sçait faire oublier l'alarme
Au grand Tirintien, qui s'accorde à sa voix:
Et François vostre ayeul, le plus grand de nos Rois,
Ore le sçauant prise, & ore le gendarme.

Tousiours le grand Cesar, le plus grand des Romains,
Au meurtre des vaincus n'ensanglante ses mains:
Pour escrire ses faits il se donne relasche.

Vous qui le plus grand Prince estes de l'Vniuers,
Ennuyé des combats, ne desdaignez mes vers:
Qui ne fait qu'vne chose à la longue il s'en fasche.

A NAISTRE OV BIEN ESTRE.

Εἰς τὸν Ἀσκληπιὸν τοῦ ἐλλογιμωτάτου ἰατροῦ Κυρίου Ῥενάτου Ἀσκληπιοῦ τοῦ Βροτοναίου Κελτικοῖς ῥυθμοῖς ξυγγραφέντα ἐκ τῶν Κοΐντου Σερήνου ἰατρικῶν παραγγελμάτων.

Ἐμπεδοκλῆς φύσεως μυστήριον Ἑλλάδι γράψας
Ἡρωϊκοῖσι στίχοις Σικελὸς ἐξάνυσεν.
Ὕστερον ὡς Ἰταλοῖς Λουκρήτιος, ὡς δὲ κ' ἰατροῖς
Πολλὰ νοσηματικῶν δεῖξε Σερηνὸς ἄκη:
Νῦν δὲ Βροτωναῖος γ' ὑπερηκόντασε Ῥένατος
Σίκελον Ἐμπεδόκλη τοῖς γαλαταῖσι γράφων.
Καὶ Λουκρήτιον αὐτὸν ἐνίκησ' ἠδὲ Σερηνὸν
Εὖτ' Ἀσκληπιοῦ ἦ τοὔνομα δῶκε βίβλῳ.
Καίπερ ἐπιπλώει τὸ Σερηνοῖο βιβλίον αὐτῷ
Χρώμενος, οἷα μίτῳ, εἰς ἀλύτων μυχάτους.
Καὶ φυσικοὺς γὲ τρανῶν ἀφορισμοὺς ἰατρικούς τε
Καὶ ζεύξας ἰατρῶν τοῖς φυσικοῖσι νόμους.

Eadem latinis verſibus.

Siculus argiuo naturæ myſtica docto
Heroïs cecinit verſibus Empedocles.
Romulidis vti mox Lucretius, vtque Serenus
Antidotis morbos quóſque fugare docens:
Aſt hodie Gallis Brotonaus Iatrica pangit,
Haud dubiè Siculo doctius Empedocle.
Quin & eidem cedant Lucretius atque Serenus,
Dum canit Aſclepi pharmaca Phœbigenæ.

Quanquam ritè sinas, perdocte Serene latentes,
Auspitio penetret carminis ille tui,
Et physicos referet sensus placitísque Lycæi
Conciliat canonas πρόξενος Hippocratis.

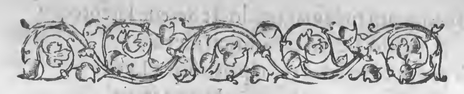
Petri Morelli Lochibellicen.

Τοῦ αὐτοῦ εἰς τὸν αὐτόν.

Χρήσιμα πολλὰ γράφ' Ἱπποκράτης, καὶ πολλὰ Γαληνός,
Πολλά τ' ἐν Αἰγίνης, Παῦλε, πόλεσσι γράφες.
Ἀλλὰ σκοτεινὰ γραφῶν λαοῖσι νοήματα τοίων
Πᾶσι πέλει, κ' ἰατροῖς ἔμβατα ῥητὰ μόνοις.
Τοῖς Λοχίοισι δ' ἐμοῖς Γαλατῶν ἐνὶ τέμπεσιν οὖσιν
Ἡδέσιν εἷς ἰατρὸς χρήσιμα πολλὰ μίγεν.
Καὶ Γαλατῶν φωνῇ πολλ' ὠφελιμώτατα γράψεν,
Τοῖς τ' ἰατροῖσι σοφοῖς ἔμβατα, τοῖς τε λαοῖς.
Αἰνετὸς οὖν ἔσται τὸ χρήσιμον ἡδεῖ μίξας
Πᾶσι Βροτωναὸς τοῖς λυκάβασι χρόνου.

Eadem latinis versibus.

VTILIA Hippocrates scripsisti, túque Galene,
Æginetáque tu plurima Paule prius:
Talia sed cunctis populis obscura fuere
Quæ medicis solis peruia nempe forent.
At Lochijs, positę quæ sunt vbi Galica tempe
Dulcia vir sapiens miscuit vtilibus.
Vtilia ille quidem Galatôn idiomate scripsit,
Non medicis solis peruia, sed populo.
Ergo Brotonaus qui miscuit vtile dulci,
Laudibus hinc omni tempore dignus erit.



SONNET DE M. BOVCHART,

A L'AVTHEVR.



BAstir vn temple en l'ame, en dresser la structure,
En pourtraire le plant & son lineament,
Ce n'est vn œuure d'hõme, ains de Dieu seulement
Qui monstre ce miracle en l'ordre de Nature.

Quand doncq' tu nous fais voir la docte Architecture
D'vn si parfait ouurage orné tant richement
De tes vers, ce n'est toy, ains vn Demon vrayment,
Qui tels secrets descouure en si rare facture.

Mais exprimant de l'ame au vif les passions,
Ses diuers mouuemens, toutes ses functions,
Quelle est sa sympathie auec le corps terrestre:

Quelle est sa conuenance en nombre & qualitez
Auec tout l'vniuers, & autres facultez,
Ny toy, ny Démon parle, ains l'Autheur de tout estre.

Christus quò me vocat.



LA GENERATION DE L'HOMME EXTRAITE DE L'ESCVLAPE DE R. B. A. M.

Le fort de Venus.



Enus fille du ciel esclose dessoubz l'onde
De la vieille Amphitride escumeuse & fe-
conde,
Et toy son fils sans yeux, neantmoins iuste
archer,
Dont le coup peut des Cieux iusqu'aux Enfers toucher:
Car des Enfers aux cieux y a-il creature
Qui ne se sente au vif de ta viue poincture?
Conduysez moy tous deux, Venus & Cupidon:
Venus par ton Estoyle, Amour par ton brandon,
Affin que i'entre és lieux soubs vostre belle adresse
Où vous estes cogneuz, seul Dieu, seule Deesse,
Ie dy, ce que pas vn n'a dit au parauant
Et le fort de la mere, & le traict de l'enfant:
De la mere & du fils ie chante la puissance.
Dont toute chose en vie a tiré sa naissance.
C'est de ton germeus sein que decoule, ô Cypris,
Cest humeur escumant tout bouillonnant d'espris,
Qu'il estuue inspirez de l'amour, affin d'estre
Le chaut-moyte leuain de tout ce qui doit naistre.
S'il vous plaist vous logez les hommes dans les cieux:

Vous mettez pair à pair les hommes & les dieux:
Ou que vous deux soyez de vostre compagnie
La peine, le soucy, la tristesse est banie.
L'esperance vous suit, & le contentement:
Desirable loyer du desireux amant:
La beauté, la verdeur, le printemps, la iunesse,
Suiuent mignardement les pas de leur deesse:
Le ris, le passetemps, la volupté, le ieu,
Suiuent mignardement les traces de leur Dieu.
O Venus toute chose agree en ta presence!
O amour toute chose ennuye en ton absence!
Vous semez les desirs, qui me meinent diuers
Composent opposez l'accord de l'vniuers:
Qui lotissent le monde, ainsi que seurs & freres,
Contraires assignez sur partages contraires,
Ou, par vous deputez: & qui haut, & qui bas
De ce grand tout ensemble ils tiennent les estats:
Ils font mouuoir les cieux & dessoubs eux i'accoyse
Des mutins elemens l'inacroissable noyse.
Ils font ensemble l'air & la terre loger:
Ils font ensemble l'eau, & le feu se ranger,
Appaisant du Caos le non appaisé trouble,
De la femme & de l'homme ils font vn homme double,
Que reuiuant és cieux, ils rendent immortel
En lieu qu'il ne pourroit en soymesme estre tel.
Versent en l'air en l'eau sur terre le breuage
Qui ensorcele tout d'vne amoureuse rage,
Forcent les corps se ioindre & s'entreseparer,
Que tour à tour la mort en fin doit separer,
R'engendrent les enfans que le pere deuore,

Le pere en ses enfans resuscitent encore.
C'est c'est d'amour la force, & la necessité,
Qui les hommes renferme au clos d'vne cité?
Qui vagants çà & là, comme animaux sauuages,
Les soubmet soubs la loy des iustes mariages:
Qui deux corps vagabonds assemble en vn seul corps,
Qui de bestes les rend hommes doux & accorts,
Leur oysiue raison d'vn long sommeil reueille,
Et les yeux leur debande, & leur perce l'oreille,
Aguise leurs esprits à recercher, comment
Ils feront desormais pour viure heureusement,
C'est Venus, c'est de toy, qu'autre n'y porte enuie
Que ce qui est & vit, tient son estre & sa vie:
O le plus grand des Dieux, petit Dieu Cupidon,
C'est de toy seul qu'il doibt recognoistre ce don.
La cause & l'entretien ta mere & toy vous estes
Des champs, de l'eau, de l'air & des voustes celestes:
Et tout ainsi qu'au monde il n'y a rien de vain,
Au monde il n'y a rien qui de vous ne soit plein,
Fay moy donques, Venus, fay moy, deesse, escorte:
Fay moy donques, amour, fay moy trouuer la porte
Du seiour de ta mere, & costoyant voz pas
Par vous deux adressé ie ne m'esgare pas.
Audelà les confins du Thracien Boree,
Où toute heureuse vit la gent hyperboree,
Entre deux monts iumeaux rondement blanchissans,
Mais commençans ensemble, ensemble finissans,
A l'albastre de qui la nege porte enuie
Au dessoubs d'vne mer blanchissamment vnie,
Ou si c'est vne pleine, vne pleine de laict

S'esleue mollement vn petit moncelet
Sur la cyme du quel l'estroict d'vne antre s'ouure.
Que l'ombrage venant des deux montagnes couure.
Ce Tertre escartelé dure en toute saison
Mignonnement touffu d'vn verdoyant gazon
Fleury de cent couleurs, espes d'herbe menuë,
Renaissante plus dru, plus elle est retonduë
De pasquerette blanche, & de iaune soucy,
De cornue ancholie, & de pensée aussi,
De muguet a la fleur ensemble iaune & pale
Et de tant d'autres fleurs que Nature y estale.
Le ver Assirien n'a le brin si subtil,
Que l'herbe foisonnante en ce tertre fertil.
La chaleur de l'esté iamais ne l'a fanie:
La froideur de l'hyuer iamais ne l'a ternie:
L'autun n'y a soufflé, ny le ciel courroucé
Effroyable ny a iamais son feu lancé.
Philomene tousiours son Itis y souspire:
Et tousiours s'y esgaye vn gracieux zephire:
Des douceurs, Iupiter raui d'vn lieu si beau.
Ore en semblance d'homme, ore en guyse d'oyseau,
Souuent en masque y vient, & beste ayme mieux estre.
Que Dieu pour visiter ce Paradis terrestre.
Et ce lieu luy plaist tant qu'il se transforme encor,
Pour venir l'arroser, en belles gouttes d'or
I'ay veu, i'ay veu souuent sa main leuée & preste.
A elancer son traict, guignant l'inique teste:
Il n'eut si tost son œil vers ce Tempé tourné,
Qu'il defronce son front, son bras n'a plus tonné.
Et à fin que tousiours à l'arroser on pene,

Il l'a commis en garde au dieu de Lampsacene,
Qui roide & fort s'employe à le bien cultiuer
Le iour comme la nuict, l'esté comme l'yuer.
De façon que iamais sans façon il ne reste,
De façon qu'il reçoit vne façon celeste,
En sorte qu'il n'y a ny Deesse ny Dieu
Qui frians, allechez, des plaisirs de ce lieu,
Ne quittent l'ambrosie, & le diuin breuuage,
Pour y faire le moys quelque pelerinage.
Diane mesme y vient, & non pas si souuent,
A cause des Siluains, qui la vont poursuiuant
Et des dieux corne piedz hantans ceste contree,
Elle honteuse a peur d'en estre rencontree,
Mais, ô Dieu qu'est-ce cy! ah qu'est-ce que ie sens?
Qui rauiseur m'enleue & desrobbe à mes sens?
Qui embrase mon ame, & quelle vertu forte,
Mais quelle douce erreur! hors de moy me transporte?
Quelle est ceste fureur qui trouble mon repos?
Qui est ce feu qui vient me cendroyer les os?
Qui succe ma moüelle, & mes venes deseche?
Qui dedans le gosier mes parolles empesche?
Quelle poison me charme, & quel nouueau desir,
Me vient estrangement les entrailles saisir?
Tout beau, qui que tu sois, si rude ne me mene
Ie te suy de bon gré, i'ayme bien ceste pene.
Ah! ie me pasme d'aize, & mon ame qui sort
N'a plus n'a plus regret à son corps demy mort.
C'est c'est ie ne sçay quoy, c'est vne ioye extreme
Qui m'affolle & chatouille & rauist en moymesme.
Si n'aperçoy-ie rien, fantome que veux-tu?

Ah! ie ſens bien que c'eſt, vne eſtrange vertu,
Vn enſorcelement qui part de ceſte roche,
Attirant doux celuy qui doucement s'aproche
De ce mont Iumelet: ainſi qui nage en l'eau
De la font Salmacide eprouue ſon cerueau.
Hautain s'alliener, & tandis qu'il ſe paſme
Et ſon bidre & ſa voix changer en homme-femme.
Auſſi quiconque touche ou voit ce petit mont,
Gros, touffu, rebondy, long, eſtroictement rond,
D'inuiſibles liens, ſans voir, ſe ſent eſtreindre
Et de donner dedans ſans contrainte contraindre.
Tout ainſi que le fer de l'amiable effort
De l'Emant eſt tiré, comme l'Emant du Nord:
Et l'ambre reluyſant qui de la paille approche,
De la paille amoureux à la paille s'accroche.
Celuy que le deſtin fauorable elira,
Pour entrer le premier ſagement il ira
Que, ny laſche ny prompt, doucement il s'auance
De degré en degré, à la perceuerance
On cognoiſtra celuy qui merite obtenir
Le bien où l'on ne doibt ayſément paruenir.
Qui monte vn coup deſſus la montagne fenduë
Sans peine il faucera la porte deffenduë.
Si degré tu ne peux entrer, il faut vſer
Alors de violance, & les portes briſer,
Au rebours des enfers qui s'ouurent à toute heure
Pour y deſcendre, mais il faut qu'on y demeure,
Iamais on ne reuient depuis que l'on eſt mort:
D'icy plus ayſément, que l'on n'entre on reſſort.
Vous y trouuez d'abord la Nymphe Clytoride.

S'offrant d'vn gracieux accueil, pour estre guide
Aux nouueaux pelerins, qui deuots sont venuz
Humblement presenter leur seruice à Venus.
Vierge, que bien souuent dans les épais boccages
Importunent d'amour les Satires sauuages.
Et qui, pour s'exempter de l'impudique fort
De ces importuns faict sa retraicte en ce fort.
Mais quoy, si le mal-heur contre nous se despite
On a beau le fuir, iamais on ne l'euite:
Où plus seure la Nymphe esperoit se loger
C'est où elle retombe en vn plus grand danger:
Pource qu'vn torrent d'eau au pres d'elle s'amasse
Qui dessus elle ainsi qu'vn flot de mer repasse:
Et desgorge d'amont aueque force bruit
D'vn cours impetueux par la bonde s'enfuit.
Qui passe outre audessoubs de ceste Ecluse ondeuse.
Vers le commencement de ceste voute creuse
Trouue l'Hymen nocier de myrte couronné,
Et de force amoureux dançans enuironné
Tous chantants son triumphe, Echo tous les escoute,
Et doublant Hymené faict retentir la vouste.
Icy regne ce Dieu, pere du genre humain,
Qui tenant vne torche ardente d'vne main,
De l'autre sur l'entrée estend vn luysant voyle,
Ouurage deslié tracé dessus la toyle,
Où son patron Minerue Artiste auoit compris
Quand elle eut sur Aracné sur la gaze le pris.
Qui de force ce pas aura faict entreprise,
Il faut qu'il ait bon cœur, il faut, il faut qu'il brise,
Le Rédioneen, & roide poursuiuant.

De teste & de pied entre, & gaigne le deuant.
A bon droit de celuy qui recule on se moque,
Qui veut manger la noix, il faut rompre la coque,
Qui veut cueillir la fleur du rosier le plus franc,
Face estat que l'espine il teindra de son sang,
Quand ce ré est brizé bien aisément on entre,
Sans nouuelle rencontre, au profond de cest antre
Basty à la rustique, aspre inegalement,
Ainsi que l'ébaucha rude, sans ornement
Le rude naturel d'vne façon tiree
Au patron, sur le corps de l'esponge alterée,
Ou bien du Tuffe blanc, que la lune d'vn feu,
Malade en sa couleur, a miné peu à peu.
Deux mesmes fois autant en sa longueur d'espace
Y a, que sa rondeur vne fois en compasse.
Tel est de ce Canal l'ouurage, qui au fond
Se restrecist, & qui se va finir en rond.
Comme le fruict sacré de l'arbre de Dodone?
Qui aux humains responce en leurs affaires donne.
De cest antre la fin est le commencement,
Pour entrer de ce pas en l'autre bastiment
Basty d'vn mesme ouurier, mais different d'ouurage
Comme de ces deux corps, est different l'vsage
Qui a faict cestuy-cy au patron de sa main
Dont, ayant les doigts ioincts, il tira le dessein
L'arrondissant au tour, où par le dessus s'ante
Les cornes vers le ciel, vne lune croissante.
Encor n'est-il à bout quiconques a faussé
Les gardes des deux Ponts du Cyprien fossé,
Il faut marcher plus outre, & renfler son courage,

Pour

Pour de l'arriere fort enfoncer le passage:
Dur, aspre, inaccessible, & qui n'est pas gaigné
Qu'apres maint dure alarme, apres maint coup donné.
C'est doncques là dedans, où il faut que tu donnes
Ains que victorieux la retraicte tu sonnes.
L'entrée en est estroite, & si iuste se ioinct,
Qu'on ozeroit iurer qu'il n'y en auroit point.
Il y en a pourtant, elle s'ouure assez grande
A qui large y repend l'humeur qu'elle demande
Par le fond du Canal approchant de l'endroit
Qui se va finissant en vn petit destroit
On entre en ceste chambre, & comme l'on arrose,
Les gonds de quelque porte auant bien long temps close
D'vn huile coulant doux, celuy de mesme oindra
Les gonds de cest huisset, qui entrer y voudra.
Il faut donques y verser d'abord telle rosee:
Car ceste chambre veut souuent estre arrosee.
Du caue interieur tout l'espace compris
Entre le bas estage & le vousté lambris,
Va s'ouurant peu à peu de sorte que le feste
Est plus large beaucoup, que n'est pas tout le reste:
Les murs en sont de iaspe, & mouchetez de blanc
De venes parsemez, mais plus rouge que sang
Pour fillé merueilleux de mille fils, & mille
Dont trauersent les vns ceste trame subtille
Et les autres vont droit, & les plus desliés
Aux droicts & trauersiers obliques sont liés.
Ce plancher est pigné de points dorez sans nombre,
Perçant l'obscurité de cest estage sombre.
Comme la nuit on voit tant de flambeaux aux cieux

Percer le bandeau noir qui vmbrage noz yeux.
L'admirable artizan de son art la merueille
Admirable tirant vne trace vermeille
Trace du haut en bas, droicte par le milieu
Interieurement a my party ce lieu,
Egallant ces deux corps d'hostel,par ceste ligne
Que l'vne à droicte & l'autre à gauche il en assigne
Exterieurement, où se voit paroissant
Le cerne my courbé de l'argentin croissant.
Deux boules on peut voir admirablement ioinctes
Haut,d'vn costé & d'autre aux deux lumieres poinctes:
Ouurage merueilleux:ces globes eleuez
Solides par dehors, & par dedans cauez
S'emplissent lentement d'humidité fertile
Qui par moyens secrets en leur ventre distile,
Et qui apres auoir vn temps determiné,
Dans ces deux petits ronds tiedement seiourné,
Va perdant sa couleur sanglantement vermeille,
Prēt la blāche, aux vaisseaux qui l'engendrent,pareille.
De liquide se faict humeur glayreux & lent
Petillant, fretillant, plein d'esprit chatouillant,
Enrageant de sortir, d'vne façon secrette
Luy aux champs, de nature impatient, se iette
Comme Iris se descharge, à l'heure que son sein
D'humeur puise la terre elle ressent trop plein
Par des tuyaux expres, qui mile fois ambrassent
Ces ballons pleins de germe, autant de fois retracent
D'vn trac desia tracé mile & mile retours.
Retissant à l'entour autant de las d'amours
Que donne de baisers au chesne le lierre

Quand amoureusement de cent bras il le serre:
Ce conduit tourne ainsi tant qu'à la fin rempant
A la mode qu'on voit se frizer le serpent,
Pour regaigner son fort, à l'vne & l'autre corne
De la chambre dorée, en biais il se borne
Y versant vne escume aussi blanche que laict
Dont tout le genre humain fut faict, & se refaict.
Mais tout beau c'est assez il faut faire icy pose,
Le prescheur est fascheux qui ne dict qu'vne chose,
Et le chantre qui n'a qu'vne sorte de son
Merite seulement le pris d'vne chanson.
Disons l'effort de Mars au fort de la deesse
Quittons les partimens de ceste forteresse
Reseruables à dire au long, vn autre iour
Pour dire cependant l'Arc & les traicts d'amour.

SONNET.

MOn du Perron qui fais l'amour aux doctes sœurs,
Voire plus volontiers que Venus. Cytheree?
Combien qu'aucunefois ton ame enamouree
Ou homme tu n'es pas, gouste de ses douceurs,
Pour cent mile plaisirs pour autant de faueurs
Dont ma Muse a esté par la tienne honorée.
Comme pourra la tienne estre rememoree
Par la mienne qui n'a merité tant d'honneurs.
Ie n'ay que te donner, s'il ne te plaist de prendre
Cest Arc que tu pourras encontre celle tendre
Qui à ton vueil rebelle obeïr ne voudra.
S'il aduient qu'au combat elle soit la plus forte

Du fort que ie deseigne hardy gaigne la porte
Soys seur, qu'à toy se rendre humble & douce viendra.

L'ARC D'AMOVR.



Ars, que diuers tu es, qui ne veux, ny peux viure
Vn seul iour en repos, de ton mestier deliure,
Tant tu as le repos, & la paix en horreur,
Tant grand amy tu es de Bellone ta sœur,
Plustost Mars, tu serois à toy mesme contraire
Si contre vn estranger guerre tu ne peux faire:
Plustost contre l'amour tu t'arme audacieux,
Contre amour le tiran des hommes & des Dieux
Et sa mere Ericine, ô la belle vaillance
Se prendre à vne femme, attaquer vne enfance!
De faict, ce Dieu mutin ennemy de la paix,
Pour ce faict enroller entre ses plus beaux faicts,
Vn iour, qu'elle n'y pensoit, oza bien entreprendre.
Assaillir de Venus le fort, & le surprendre:
Encor qu'il sceust tres-bien que peu la force y vaut
Ny composition, alarme, ny assault
Voire du Turc l'armee y fust toute assemblée:
De la penser auoir par surprise ou emblee
Seroit trop presumer, puisqu'ordonné il est,
Du destin eternel par immuable arrest
Que nul la forteresse à Cyprine vouee
Ne peut forcer, s'il n'a l'arc & fleche fée
De son fils l'archerot, comme il falloit auoir

La verge d'or, affin d'entrer au ſeiour noir
De la baſſe Iunon. Adonc ce Dieu ſuperbe
Eſpie vn iour Cypris eſtenduë ſur l'herbe,
Vn ſommeil gracieux de ſon ſein haletant,
Maint ſouſpir amoureux de l'eſtomac flottant,
Par le corail vermeil de ſa bouche diuine
Agitoit les deux monts de ſa blanche poitrine:
Les Zephires mollets friſottoient ſes cheueux:
Et moitement verſoient le ſommeil dans ſes yeux:
Faiſoient bouffer encor par leur halene douce.
Son creſpe floflottant, que maint ſanglot repouſſe
Faiſant voir au trauers durant ce doux ſommeil
Tout ce qui plus agree à vn amoureux œil.
Amour nud & graſſet, enfant portant des ailes
Tout teint de la couleur des flammeſches vermeilles
Dormoit dans le gyron de ſa mere eſtendu.
Son arc eſt preſt de luy à vn arbre pendu
Et ſon carquoys garny, Mars tant ſeulement veille
Pour les armes embler d'amour qui trop ſommeille.
Qui marchant à grand pas, iſnellement, ſans bruit
Pille l'arc, puys ſoudain comme vn larron s'enfuit.
Le voyci de retour, monſtrant l'arc preſt à tendre.
Et la mere d'amour il ſomme de le rendre,
Comme les autres arcs ceſt arc n'eſt pas luné,
Ny de l'os Indien par les bouts encorné
Comme les autres traicts n'eſt faite ſa ſagette:
Sa corde n'eſt auſſi comme les autres faite:
Il ne tire de loing, ainſi que l'arc turquoys
Ou l'arc d'vne Amazone, errante par les bois:
Ou bien comme celuy qu'és monts Diane porte.

Il ſe courbe, il ſe bande, il tire en ceſte ſorte.
D'vn rameau trauerſant vn arbrier plein de nœuz
Vn cordage deſcend, d'vn de ces tronc vereux
Vne autre corde encor' l'accompagne gauchere:
De ces arbres encor', mais de la part contraire,
Autres deux ſont naiſſans, qui d'vn oblique pas
Se viennent recouurer egalement en bas,
En bas ſe rencontrant l'vne en l'autre ſe laſſe
D'innombrables cheſnons l'vne dans l'autre paſſe
S'entragraffant font mile & mile tortillons,
Mile anneaux, mile nœuz, mile ronds demi-ronds,
Sur les deux caneuats, deſur la double gaze,
Qui deux ſpheriques corps enuelope & enlaſſe,
Cordant vn ceinturon ſemblable au demy-ceinct
Qu'à l'entour de ſes reims la Cytheride a ceinct:
Ou au collier doré, que richement ſe tordre
On voit autour du col des cheualiers de l'ordre.
De ces quatre cordons, chaſque coupple pareil
D'en haut iuſques en bas, eſt gros d'honneur vermeil,
Blanchiſſant peu à peu à meſure qu'il coule
Et deſcend pour s'eſpandre en la iumelle boule,
Ou lentement gliſſant par des canaux petits
S'acheue de blanchir dans ces tournans tortils.
C'eſt icy l'arſenal le lieu où ſe reſerre,
Ceſte munition pour la future guerre,
Où les preparatifs pour combatre ſe font.
En chaſque coſté pend à chaſque las vn rond
Qui chaſſant plein d'eſprits toutes matieres froiddes.
Ainſi qu'vn contrepoix, bandé fermes & roiddes
Deux petits nerfs tendus, qui ſe reflechiſſans,

Vont, pour se retrouuer en bas, où finissans
Tendent deux arcelets dont les bouts se reprennent,
Que deux robustes neux fermes ensemble estreignent.
Ces petits nerfs voustez n'en font plus icy qu'vn,
Icy se reuestant font l'agueduc commun,
Où le traict ferme & rond gros & roidde se dresse,
Pour donner droict au but où son archer l'adresse.
Aussi tost que ce traict est roidde decoché
Esclatté du canon où il estoit caché,
L'arc lasche se debande, & de rechef se bande,
Si l'apprehension de l'archer le commande
Le rouet, les ressorts, sont des esprits ardans,
Vifs, legers, remuans, qui fretillent dedans.
Le qualibre n'est gros, de pres il touche & frappe,
Ainsi que le bidet qu'on porte soubs la cappe.
Ne pense pas qu'amour se soit accoustumé
De tirer d'vn long traict, comme luy emplumé,
Ou d'vn meurtrier plombet, qui auec bruit & flame
D'vn acier bien trempé vn corselet entame.
Cestuy-cy n'est de mesme, as-tu quelquefois veu,
Tempester l'Ocean contre soy-mesme esmeu,
Comme vague apres vague, vn gros mons d'eaux approche
La greue sablonneuse heurtant contre vne roche,
S'espandre, & creuasser, apres soy delaissant
Sur la rade vn long trac d'escume blanchissant.
A ceste chose icy semblable est la matiere
De ceste humidité, qui bouillonnant legere
Impetueusement & sans son coup faillir
Part de l'arc, duquel Mars vient le fort assaillir
De Cypris, qu'il surprent endormie & seulette,

Foulant le bel eſmail de l'herbe verdelette.
Or amour qui s'eſtoit le premier eueillé
N'a ſi toſt apperceu qu'on a ſon arc volé:
Plus viſte que le vent qu'il vole apres plein d'ire,
Mais ne l'a ce pendant à ſa mere oze dire.
Mais des armes d'amour ſe preſentant armé,
A la mere d'amour de ſe rendre ſommé.
Gracieux, il la prie, humain la flatte & preſſe,
De remettre en ſa main elle & ſa fortereſſe,
Que doux il luy ſera, ſi douce entre ſes bras,
Elle ſe vient ietter, quelle n'attende pas
Que par force & rigueur rebelle il la ſurmonte.
Elle de ſes propos ne faict ny ne tient conte,
Ains contre luy proteſte entier garder l'honneur
Du fort, où de ſon ſexe eſt enclos le bon heur,
Et de mourir pluſtoſt, ſi mourir peut Deeſſe,
Que viure, & de ce fort ne viure plus maiſtreſſe.
S'aſſeurant que dez lors qu'il luy ſera rendu
Que ſon honneur plus cher que ſa vie eſt perdu.
Mars s'en rit, & ne fait reſponce à ſes reproches.
Foiblette ſe defend, fier il faict ſes approches,
Il campe, il ſe retranche, & d'vn bras courroucé
Les defences renuerſe, il gangne le foſſé.
Coup ſur coup, choc ſur choc, & pres apres ſa fleſche
Delaſche, le mur branſle, il tombe, il y a breſche.
Ils ſont, ils ſont aux mains, Mars l'aſſaut redoublant
Saute ſur le rampart deſſoubs ſes pieds tremblant
Si dru, tire & menu, que par mainte ſecouſſe
Son Arc las deuient laſche, & ſe vuide ſa trouſſe,
Victorieux il entre haultain & triomphant

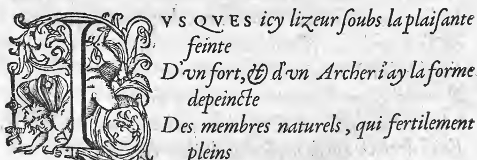
Et prend à ſa mercy & la mere & l'enfant.

SONET.

De palme qui la palme as docte merité
Entre les bons eſprits ô l'Ame de mon Ame
Penſes-tu qu'il y ait entre l'homme & la femme,
A dire, & que Nature ait à l'vn plus eſté
Qu'à l'autre fauorable! & qu'à l'vn ait oſté
Pour le donner à l'autre ainſi que l'on la blame,
Et qu'en auançant l'vn, l'autre bleſſe & entame,
Ainſi qu'vne maratre vſant de cruauté.
Non, ce n'eſt pas cela, mais dans ſoy l'vne couure
Et cache ce que l'autre hors de ſon corps decouure,
La femme eſt le dedans, & l'homme eſt le dehors,
Comme qui ſans argent ſa bourſe vuide tourne,
Ou qui cent fois ſa robbe en ces troubles retourne,
Refait ce qu'il defait, ce n'eſt touſiours qu'vn corps.



DE LA GENERATION DE L'HOMME.



IVSQVES *icy lizeur ſoubs la plaiſante feinte*
D'vn fort, & d'vn Archer i'ay la forme depeincte
Des membres naturels, qui fertilement pleins
Repeuplent l'vn & l'autre Hemiſphere d'humains

C'est affin que la femme, encore qu'elle sache
Que c'est, en me lisant, modeste ne se fasche,
Et que la fille aussi, qui ja s'en doute bien,
Feigne honteusement de n'y entendre rien.
Or sans dissimuler à chanter ie m'appreste
Ce qui ne fera point rougir la femme honneste,
Ny le teint virginal, la generation
De l'homme, & les moyens de sa conception:
Vn secret, qui contraint, tant il est admirable,
Ceux qui en Dieu creance ont cõme en vne fable
Confesser grumelant que nul autre a esté
De ce bel œuure autheur, que la diuinité.
Tient moy donques la main, à moy pauure, qui ause
Chanter tes sacremens, ô la premiere cause
Et puis qu'en ta faueur i'ay cest œuure entrepris,
Fay qu'en la bonne part mon bon vouloir soit pris.
Pour, suiuant le decret des hautes destinees
Creer autant de corps, que d'ames ordonnees
D'eternité y a, pour iceux animer
Deux sexes furent faicts, qui enclins à aymer
Du ciel y sont forcez, non pas pour satisfaire
A leurs appetits, mais pour fournir & parfaire
Nombre d'hommes certain: Quand doncq' proche est le iour
Et le moment que naître vn homme doit son tour,
A l'vn & l'autre sexe il prent certaine enuie
Se coupplant se refaire & se remettre en vie
Quand il est question creer vn corps nouueau.
Verser l'ame immortelle en vn mortel vaisseau
Faict de chair & de nerfs, d'os, de vene & d'artere:
Quand il est question ce grand chef d'œuure faire

A son facteur semblable, où les compartimens
Des hauts cieux sont compris, & des bas elemens:
Ou en petit volume est pourtraite du monde
Sans qu'il y manque rien, l'vniuerselle ronde.
Quand entreprendre il faut cest œuure nompareil,
Iupiter tous les dieux appelle à son conseil,
Les puissances du ciel à ce diuin coloque
Pour prendre leur aduis, toutes ensemble euoque.
Il est donc arresté d'vne commune voix
Qu'il faut qu'vn homme naisse, & que tous à la fois,
Ils en auront le soing, & chacun d'eux encore,
Puis qu'en terre il est seul qui, deuot, les adore.
De chasque ciel errant que l'esprit eternel
Tant qu'enclos il sera au ventre maternel,
Chacun son moys entier assiste, fauorable
A l'esprit createur de ce corps admirable.
Comme encor' il doit faire apres qu'il sera né
Tant que vieil il arriue au lieu predestiné,
Quand la fiere Atropos viendra trancher la trame
De ses iours tous contez, pour au ciel rendre l'ame.
Quand doncq' chacun eut dit ce que dire a voulu,
De l'assemblee diuine en fin est resolu
Qu'amour encarquelé s'en ira viste en terre,
Aussi tost faict que dit, il y vole grand erre:
Le voycy, il y est, il y cerche deux corps
Pareils de meurs, d'humeurs, & de mesmes accords,
De volonté pareille & d'vne mesme espece,
C'est assez seulement s'ils sont diuers de sexe.
Si de tels il rencontre ensembl[illegible] *il les reioint,*
Des deux il n'en faict qu'vn, & les adiuste au point

Qu'eſtoit au premier temps le premier Androgyne.
C'eſt amoureux accord, par la chaſte Lucine
Ferme eſt ratifié, qui les reli ſi fort
Que rien ne les pourra ſeparer que la mort.
Mais quoy, tairay-ie les mignotiſes molles
Les begayants baiſers, les flatteuſes paroles,
L'amoureuſe accolade, & les attouchements
De ceſte r'union les muets truchements.
Ie n'en parle donc plus, mais ne faut que me taize
Qu'eſtant en ceſte Ectaſe au milieu de ceſte aize,
De bon heur, de plaiſir, & de ioye comblez,
Des foyes, des cerueaux, & des cœurs aſſemblez
De ces deux corps en vn, en vn inſtant diſtile
La creme du pur ſang, vn demeurant vtile
Que chaſque membre à part laiſſe dernierement
Ne le pouuant tourner en ſon nourriſſement.
Comprendre ie ne puis, comme il ſe puiſſe faire
Que ce germon errant par la vẽne & l'artere,
Par le ſolide nerf, paſſe tout au trauers
Des os, de toutes parts de l'humain vniuers,
Tant que par les canaux, que la nature perce,
Expreſſement, affin que chaſque moytié verſe
L'vne dans l'autre, & l'autre en ſoymeſme cela,
Que le diſert Gregoys iadis ſperme appella,
Dans l'amarry ſe rendre, & s'y face vn melange
Qui ores en femelle, ore en maſle ſe change,
Mais eſt-ce point l'eſprit des venes, & des nerfs
Des arteres, mouuant ce petit vniuers,
En qui diuinement des membres eſt gardee,
Pour l'eſpece engarder vne eternelle idee.

Qui en ceste secousse amoureuse agité
Par ces tuyaux estroits chaut humide est ietté
Au fond de la matrice, auec la geniture
Durant que la meslée amoureusement dure!
Ou sans trop curieux cercher la lance au loing
Engendré est desia l'homme dans le tesmoing
Du germe, dont il a toutes les voustes pleines
Par sa proprieté tirant des grosses venes
Du sang, que cestes cy des moindres ont tiré
L'epes & le plus gros, & le mieux epuré
Tout plein d'esprits fumeux, les moindres d'vne suite
Des autres resuçant iusqu'à la plus petite
Succent de tout le corps: ainsi par les petits
Les tesmoings sont saoulants leur propres appetits
Tant que gros & remplis de l'escume animée,
Ne demandent sinon qu'vne partie aymee
Qui descharger les vueille, on se sent lors saisir
Par le germe agité d'vn mutuel plaisir
Qui tant plus soudain sort, par plus estroicte voye
Plus extreme se sent des accouplez la ioye,
La semence de l'homme est comme vn maistre expert,
Qui comme d'vn outil de soy-mesme se sert.
Il donne la façon, le traict, la forme & l'ame,
La matiere & le corps est celle de la femme
Des germes melangez qui chaut & sec sera
Comme le plus puissant vn masle engendrera.
Il auient autrement, si la semence est froide
Pousser ell' ne peut hors, n'estant pas assez roide,
Les membres vergongneux, l'imagination
Qui plus forte sera en la conception.

Qui au champ naturel iette plus de ſemence,
Imprime au fruit futur ſa naïue ſemblance,
Comme en vn champ fertil, qui ſelon ſa ſaiſon
Du laboureur reçoit l'opportune façon.
A lors que ceſte graine eſt chaudement ſemee
Dans vn corps bien aymé d'vne perſonne aymee,
Nature ſon giron gloutte & friande eſtend
Pour là y receuoir la ſemence, s'epend,
Tant grande de ſortir ell' a d'vn corps enuie,
Comme ſi ia auoit entendement & vie,
Pour dans vn autre entrer, qui de pareil deſir
La vient loing au deuant auidement ſaiſir:
Comme tire le cerf par ſa puiſſante halene
De ſon trou le ſerpent, qui porte la dent plene
Du venin dont il s'arme, eſperant ſe vanger
De cil, qui le contraint de ſon fort deſloger:
Ainſi par l'amarry, qui iamais aſſouuie
N'eſt qu'en ce paſſetemps la ſemence eſt rauie,
Qui ſuperbe d'auoir le gage deſiré,
A ſon embouchement tout ſoudain reſerré
Soubs ſi ſeurs cadenas, ſoubs vne clef ſi forte
Qu'il ne faut auoir peur que de neuf mois en ſorte.
Comme vn ſinge en roüé, qui ſes petits eſtreinct
Ceſte conception ſerre, amaſſe & contrainct
Et ſi bien la retient, l'enuironne & l'embraſſe,
Qu'il ne reſte rien vague en l'interieur eſpace.
Ceſte matiere molle & trop liquide encor
Doit plus ferme arreſter le Dieu du ſiecle d'or
Qui par ſon froid regard, & par ſa ſechereſſe
La fixe peu à peu, & caille plus épeſſe

Elle s'eschauffe ia par la vertu du feu,
Qui muable & actif se retire au milieu
De ceste paste informe, or long temps ne peut estre
Le chaut, sans quelque humeur, matiere pour le paistre,
Le chaut qui simplement n'est qu'vne qualité
Ne subsiste s'il n'est sur quelque corps porté.
De ceste chaleur doncq' & de la masse tendre
L'esprit qui doibt mouler ceste masse s'engendre,
Qui desia la sousleue ainsi qu'enfler on voit
La graine que la terre en son ventre conçoit,
Comme dans le tinel la vandange escachee,
Petille, escume & boust par la chaleur cachee:
Qui parauant estoit ainsi escume & boust
Le germe en la matrice aussi fort que le moust
Comme l'enfant qui souffle en l'onde sauonnee
Faint maint bulle eleuer l'vne apres l'autre nee.
Cest esprit qui se brouille egalement meslé
Presqu'en faict tout autant en ce corps ampoullé.
Ayant doncq engroissé bourboursoufflant ce germe,
Son siege y establit, au beau milieu s'enferme,
Naturel instrument, ouurier ingenieur,
Et du beau chariot de l'ame gouuerneur,
D'elle le lieutenant, tant qu'entiere & bien saine
Maintenir se pourra ceste machine humaine,
Mais en besongne il va si lent, & par degrés
Si petits, qu'à grand peine on y voit ses progrés
Qui buffe vn petit feu trop fort l'esteint & gaste,
Qui veut bien s'auancer ne faut pas qu'il se haste
Ne pense ce qu'on voit blanc, humide, escumant,
Que ce soit, ce qu'on voit, c'est l'homme entierement:

Comme en vn petit grain, en la greffe qu'on ante,
Toute entiere y est l'herbe, entiere y est la plante:
Desia confusément ventre, pieds, teste & mains,
Et du corps le surplus peut estre au sperme humain,
Et de fait y sera, alors que les puissances
L'esprit suscitera, faisant hors des semences
Les membres comparoir, comme le fruit qui vient
Du poyrier, dedans soy toute l'arbre contient,
Et de chasque partie, & le traict, & la forme:
Ainsi le double outil, qui la semence forme
Est de l'homme le fruit, dont vn autre viendra
Tout pareil & semblable à qui l'engendrera,
Et de mesme nature, & lequel plus resemble
A l'vn des deux parents, qui plus, conioincts ensemble
De sa part y a mis: L'esprit prent doncq' l'impur,
Pour vn voile en ourdir, qui subtil blanc & dur,
A la tayë est egal qu'on voit tenure s'estendre
Subtilement au tour d'vn œuf mollet & tendre,
Ou resemblant la peau qui sur le laict durcist
Ou le ré delié que l'Idmonide tist:
Comme dans vne escorce en l'agnelette ronde
Cest esprit s'enueloppe, & sa masse feconde
De peur qu'elle inconstante ainsi qu'eaue n'escoulast
Et luy plus inconstant vn vent ne s'enuolast.
Vray est que la membrane en laquelle est couuerte
Ceste humaine semonce est quelque peu ouuerte,
A fin que cest esprit pour son feu temperer
Peust sans cesse de l'air la fraischeur respirer.
Apres que cest ouurier, d'vne tissure ferme
Son pauillon eut faict, où venteux il s'enferme

Soufflant

Soufflant fist eleuer l'ampoule pour le cœur
Droit au milieu du corps, en l'endroict le plus seur
Et le plus honorable, où il est ainsi comme
Vn Roy, pour commander à l'Empire de l'homme.
Se tournant vers la droite à force de souffler,
Il y faict pour le foye vne autre bulle enfler,
Pour la troisiesme fois resoufflant enfle celle
Qui doit seruir plus clere à bastir la ceruelle:
C'est esprit artizan d'vn propre mouuement
En six iours auança ce beau commencement.
Il faut que çà & là en la terre parente
La grene que l'on seme, & que l'arbre qu'on plante
Iette profondement racines, autrement
Secheroit languissant à faute d'aliment.
Ainsi nostre Embrion, que la grece me preste
Ce mot pour ceste fois, quatre racines iette.
Du mitan de son corps, si d'enhaut iusqu'en bas
Tu le veux mesurer, à vn iuste compas:
Pour l'esprit, double artere, & pour le sang, deux venes,
Qui sont vermeillement d'esprit & de sang plenes:
Ces quatre conduicts ioincts, & le vase vrinal,
Les racines du corps, composent le canal
Du nombril, par lequel la benine nature
A son fruict auancé donne la nourriture.
Desia par le trauers du voile transparent,
Comme par vn cristal l'enfant est apparent,
Dans sa sueur nageant, ce qui faict que la mere
Porte neuf mois entiers sa charge plus legere:
Car des plus merueilleux, estre si fort contraint,
Estre plongé dans l'eau, & ne se noyer point.

Puisqu'en ces premiers iours il n'a plaisir ny pene
Sans sentir, sans mouuoir, sans poulx, & sans halene,
Sans boire & sans manger sinon par le nombril,
Que faict il là dedans, & comment y vit-il?
Vit-il ny plus ny moins que l'herbe, & que la plante,
Qui est par sa racine en la terre viuante:
Mais viure y pourroit-il comme vn glyron dormant
Sans sentir sans mouuoir, or qu'il ait sentiment.
Puisqu'au nombril ie suis, Muse, par ton escorte
Maintenant paruenu, comme vn prouerbe porte,
Nombril que le bon temps de Saturne ancien
Croyoit auoir esté l'androgine lien,
Accoupplant deux à deux au temps du meilleur âge
Le genre humain heureux, s'il eust esté bien sage,
S'il ne se fust bandé contre le ciel puissant
Qui le fendit en deux son orgueil punissant,
Laissant en deux moytiez la cicatrice en signe
De la punition dont il estoit bien digne.
Paracheuons le donc, tandis qu'à l'enfançon
Nature est empeschée à luy donner façon,
Et la grace me fay que tost fin puisse prendre
L'œuure que trop hardy tu me fis entreprendre.
Adonc ce long Canal hors du ventre sortant,
Tire vers l'estomac à la gauche montant
Iusque dessus l'espaule, & de là continuë
Par derriere le col à l'autre espaule nuë,
Ce tortueux conduit, bouche & main de l'enfant,
S'elargissant en rond ses quatre vaisseaux fend
En huict, ces huict en seze, & tant de fois se fendent
Qu'infinis vers le dos à l'amary se rendent

Sans point s'entreuescher, or qu'epez & menuz
Ils frayent long chemin, à la fin paruenuz
Aux creux cotylidons, aux boytelettes rondes,
Dont pignez sont les corps des matrices fecondes
S'attachent y sappants leur musequins petits,
Et y saoullent neuf moys leur gloutons appetits.
L'artere y suit l'artere & la vene en son ordre
Y va sans s'egarer, sa coupelette mordre,
Du foye rougissant les vns tirent l'humeur
Ainsi que la sangsue, & les autres du cœur:
Ainsi que la ventouze, vne subtile essence
Des membres maternels la plus pure substance
Dedans la mere on trouue autant de gobelets.
Que l'on conte au nombril de double cauelets,
Par l'artere & la vene, & du cœur & du foye
Vient sa prouision, mais par diuerse voye.
La vene qui estoit iumelle par dehors,
Sera desormais simple entrant au fonds du corps
De l'enfant, & passant par soubs le foye porte,
La viande vermeille à la grand vene porte.
L'artere se fourchant vers l'vn & l'autre flanc
La grand artere emplist de l'arterien sang:
A fin que ces vaisseaux, qui sans nombre s'attachent
Au dos de la mary, ne se rompent ou laschent
Pleins d'esprit, pleins de sang, primes & deliez,
Celuy qui les a faits les a aussi liez
En les entretissant sur vne piece ronde,
D'vn sang brun & caillé, qu'on appelle seconde,
Et pour estre plus fort ils furent renforcez
Sur ceste grosse chair de neuz entrelassez.

La nombrillere masse accomplie & parfaicte
Fut par trois fois trois iours, par l'esprit Architecte,
Au dixiesme il couurit le germe my-formé,
Et ceste clere tante où il s'est enfermé
D'vne autre toile encor' mole, luysante, & forte,
Telle que le Flament de la Holande aporte,
Tissuë artistement, d'ouurier Assirien,
Et precieusement teinte au fard Tyrien,
Chorion appellée, en ceste secondine
Sur le cler Amnion l'enfant faict son vrine
Le temps que prisonnier de la matrice il est
Par l'Aqueduc passant, par le nombril, qui naist
Du fond de la vessie, ô prudente nature
Que grand soing tu as eu de nostre geniture.
Bien sçauois que salee & acre estoit son eau,
Que son corps delicat, se couuroit d'vne peau
Telle qu'il n'y a rien plus douillet ne plus tendre,
Ainsi tu le voulus de luy mesme deffendre
Rengeant tout cest amas d'ondes à l'enuiron
De la clere agnelette, & soubs le chorion.
L'esprit au mesme temps qu'à ces toiles besongne
Estant en plus d'vn lieu du principal se songne,
Les trois ampoules forme imitant le maçon,
Qui deuant qu'eleuer le corps d'vne maison
Pose le fondement & le feuure commence
Par l'Ossec le nauire ains qu'en bastir la pance,
De l'edifice humain le fondement tresseur
Est le cerueau, le foye & la pinne du cœur,
Ia du foye apparent & de la part plus bossuë
Vne vene longuette & greslette est issuë,

La moytié monte en haut, & l'autre en bas descend,
Et l'vne & l'autre encor les membres trauersant,
Par tant & tant de fois s'entremeslant se lasse,
Qu'on diroit qu'vn filé ce corselet enchasse.
Du tronc qui vient du fond du foye maint ruisseau
En file mile fois le long entre boyau,
L'artere naist du cœur, de sa puissance plene
Qui par tout accompaigne & suit sa seur la vene,
Les nerfs tant les moteurs que les autheurs des sens
Sont du chef souuerain couple à couple naissans
De trente & quatre nœux poignans comme vne espine.
Mains fils deçà delà tirent leur origine
Sur le col nouailleux l'os du crane caué
Percé par sept endroits est hautain esleué.
On apperçoit les os des cuisses & des hanches,
Des iambes & des bras, qui sont comme des branches,
De ceste humeur planté, & des mains & des pieds
Et des costes aux os de l'estomach liez.
Ces ossets façonnez tous de diuerse sorte
Sont ensemble attachez, sont d'vne liaison forte.
Mainte membrane icy blanchissante apparoist
Par dessus le sur-cœur, le mol poulmon ia croist
Qui venteus prend & rend par fois alternatiue
Le frais, pour venteler le cœur affin qu'il viue.
Desia la rate enflee on y commence à voir
Qui grande, ainsi qu'on dit, est du ris le manoir.
Desia les deux rongnons on peut bien recognoistre
Aux flancs, l'vn à la dextre & l'autre à la senestre,
Des cuisses au milieu soubs le ventre & plus bas,
On entreuoit cela qui ne se nomme pas.

Vn peu plus bas encor, où ce petit corps s'ouure
Commence vn long boyau qu'vne grand' taye couure,
Si tresſubtilement que l'on peut clerement
Au trauers remarquer ſon entortillement.
Comme de l'eſtomach au portier il s'attache,
Et comme l'eſtomach ſoubs le foye ſe cache:
On entreuoit auſſi les aneaux demironds
Par où l'air & la voix ſortent hors des poulmons:
Et leur entremilieu: on n'y voit l'œſophage
Ny du gargareon l'anelé cartilage:
La langue outre les dents dans le palais eſtroit
Priſonniere on n'y voit, ny du petit deſtroit
Tant de façons d'outils, dont la voix eſt formee
Et les mets creancez, car ſa bouche eſt fermee:
Le front qui quelque iour, or' ſeuere, ore doux
Se doit manifeſter, les ſourcils au deſſoubs
Se lunent eſleuez, & la molle paupiere
De l'œil plus precieux cille encor ſa lumiere.
Le nez plus eminent s'y voit ja pertuyſé
Où Momus le moqueur ſon enſeigne a poſé.
Voy la iouë au deſſoubs, ſiege de honte honneſte,
Les aureilles encor au coſté de la teſte,
Et la leure beſſonne; ou le ris ſon ſeiour
Faira doreſnauant, compagnon de l'amour,
Le petit mentonnet, le col & la poitrine,
L'eſpaule & les coſtez & le ventre & l'eſchine,
Et tant d'autres encor ſeulement commencez,
Par ordre & par compas on y voit agencez:
Ainſi s'en vont formez de ceſte creature
Les rudes premiers traicts du pinceau de nature

Tendant vn cuir autour si luisant, qu'au trauers
On pourroit bien nombrer tous les membres diuers
Blancs & bourrus encor, & de mesme substance
Des deux principes ioints qui causent leur essence:
Le seul foye au costé, d'où naist premierement
Le desir amoureux, paroist vermeillement.
Ce petit corsillon dont les membres ie conte
Non plus qu'vne formis grandelette ne monte,
Tel en quarante iours il est, si c'est vn fils,
Si c'est vne fillette adioustez y en dix.
Or il commence à viure ainsi comme la beste
Encore qu'à noz sens il soit peu manifeste,
Comme vn croissant d'vn iour esclaire l'vniuers
Ce corps est esclairé par les rayons des nerfs.
Vn moys entier y a, quelques iours d'auantage
Que l'esprit formateur est apres cest ouurage
Lequel iusqu'à ceste heure a esté gouuerné.
Par le vieillard faucheur du ciel le fils ené.
Ore par l'influence à Iupin assignee,
Aux membres tous tracez nourriture est donnee,
De nourriture encor n'auoit point eu besoin
Ce tendrelet tendron, son esprit n'auoit soin
Que de mouler sa forme aux membres plus commode,
Longue, ronde, ou courbee, ou platte, ou d'autre mode.
Il n'a tracé encor' que le lineament,
Pour tantost luy donner son dernier ornement,
Comme vn peintre sçauant, vray singe de nature,
Qui deuant que coucher la plus viue peinture
Auecques le creon desseigne vn premier traict,
Pour la derniere main mettre sur son pourtraict.

Doncq par la double vene, & par la double artere
L'enfant par le nombril attire de sa mere,
Le corps de l'amary de cent bouches suçant,
L'esprit viuifiant, & le sang nourrissant:
L'vn s'en va droit au cœur, & l'autre droit au foye,
Du corps garde-manger, l'vn & l'autre r'enuoye
Ses mets assaisonnez, par les conduits espars,
La vie, & la viande au corps de toute pars.
Ainsi le suc vermeil en quelque part qu'il aille,
Autour des filamens des muscles il se caille
Par leur viue chaleur, car le froid estranger
De nature, le sang en chair ne peut figer,
Les arteres, les nerfs, les venes entrelasse
D'vne baueuse chair, en comblant chaque espace
D'vne lente gelee, & les membres diuers
S'en vont par le menu de leur caillé couuerts.
Chaque partie encor', comme elle est noble ou vile
Se contente d'auoir sa portion vtile:
Comme vn maistre d'hostel faict sa prouision
De viures pour fournir vne grande maison.
Seruiteurs & enfans n'assied à mesme table
Selon que chacun est plus ou moins honorable,
Il doit assoir ses plats, l'vn haut & l'autre bas
Ainsi que l'intestin le cœur seruy n'est pas,
La vene, comme vn nerf, l'artere ne demande
Du cartilage dur, ny de l'os la viande.
Son moys acheue icy le Dieu pere du iour,
Apres luy voicy Mars, qui controlle à son tour
Brilant comme l'esclair, haste l'esprit maneuure
Et de son feu luy ayde à recuire son œuure

Raffermist

Raffermist ce tendron, tout glaireux & mollet,
Il deseche le nerf encore tendrelet,
Les membres il roiddist, foibles, baueux, & moittes,
Il endurcist les os, les enchasse en leurs boites,
Le cuir il repolist, attache aux bouts des doigts
Les ongles renaissans des souspiraux estroicts,
De la teste, & du cuir, poil & cheueux il pousse.
C'est c'est lors que l'enfant faict à sa mere grousse
Mal au cœur, qu'en ses flancs elle sent foiblement,
S'il luy doit naistre vn fils le premier tremblement:
Si c'est vne femelle, en nature vne faute,
Or que nee elle croisse en quatorze ans si haute
Faite d'vn germe froid humidement suiuant,
La cocourde ventruë où il n'y a que vent
Croist plus soudainement que la plante tortuë,
Dont le ius les tyrans de l'ame humaine tuë.
Si tost ell' ne se meut, le grain lent à leuer
De terre, hors de terre est viste à s'esleuer.
En son quatriesme il entre adonq' sa place dõne
L'odrisien guerrier au beau fils de Latone
Qui voit tout, & par qui peut la terre tout voir.
Il prepare le corps, pour, digne receuoir
Sainctement, purement comme en vn temple honneste
L'ame, souflee de Dieu, Creature celeste:
De tapis precieux, ainsi son palais tend
Le vassal, pour loger, son seigneur qu'il attend.
O prophane moqueur, qui a pris tant d'audace
Que la desauouer, fuy fuy, & luy fay place:
Vn iour mort tu croiras, ce que viuant n'as creu,
Quand viuant tu mourras sans mourir dans le feu.

Là où le chancre ardent pressant soubs sa poitrine,
Le ciel pers, paresseux de ses huict pieds chemine,
Que la lune, qui tient en sa subiection
Les points & les momens de la conception,
Dardant ses froids aspects sur toute chose humide
Par les pentes des cieux variablement guide
Pres du chemin luysant, que Iunon, de son laict
Au trauers de l'azur du Zodiaque a faict.
A l'endroit où Phœbus, tourne voysin de l'ourse,
La bride à ses coursiers, & arreste leur course,
Pour venir luire à ceux par vn mesme chemin
Qui sont soubs l'autre bord du grand Baudrier diuin:
De mon entendement haut esleuant la veuë
Ie voy les cieux ouuerts, ie voy vne ame esleuë,
Partir, fendre le vague, autant, ou plus soudain
Que chet la nuict l'estoile au trauers du serain.
Ie la voy à regret vers la terre descendre,
Ie la voy s'arrester pres du lyon, pour prendre
Vn breuage oublieux, lequel luy est donné
Dans vne couppe d'or, du pere deux fois né.
Chanceler ie la voy, ie voy, bons dieux, qu'elle entre
Au sepulchre d'vn corps, où l'on l'enferme, au centre
Du cœur qui iustement tient du corps le milieu,
Par le commandement de son pere & son Dieu,
Du cœur qui est à l'ame vne eternelle sphere,
S'épand par tout le corps la viuante lumiere
Comme du clair soleil de l'vniuers le cœur,
Par l'vniuers s'espand la vitale vigueur:
Mais si obscurément comme dormante ou yure
De l'oubly qu'elle a beu, qu'on ne la croiroit viure,

Humainement encor, car plus ne luy ſouuient
De ſon pays natal, du ciel doù elle vient.
Pendant ſon corps proffite, & plus ſec il ſe forme,
Pour eſtre à ſon vſage vtilement conforme.
Apres Phœbus le blond Venus entre en quartier,
Qui ce diuin pourtrait mignarde vn moys entier,
Deſtrempe les couleurs pour peindre ceſte image,
Luy aſſeure la grace, atiſe ſon viſage,
Luy redreſſe la taille, & verſe dans ſes yeux
Mille raiz, mille traits, mille attraits gracieux,
Luy aligne le nez, & les deux leures cloſes
Remplit d'ambre & de muſq, de coral & de roſes:
Luy allonge les doigts, & luy blanchit la main,
Et d'amour luy ambraze & le flanc & le ſein.
Cypris a faict ſon tour, au Cilenien ore
Maiſtre és arts, porte-paix, que l'Arcadie adore,
Pour faire auſſi le ſien, eſt eſcheu l'autre moys,
La langue luy deſnoue, il entonne la voix,
Il luy ouure les ſens, luy donne l'œil modeſte,
Et à la paſſion accommode le geſte;
Luy a deſſus le front mis la ſeuerité,
Et deſſus le ſourcil aſſis la grauité,
Le viſage aſſeuré, luy faict la bouche ronde
Pour eſtre en ſes diſcours & diſerte & faconde.
Du ſeptieſme croiſſant ſoubs plus heureux aſpect,
Fourny s'en va l'enfant, l'ouurage eſt pres que faict.
Le huictieſme, qui eſt de tous les moys le pire
En mal'heure appartient au tyrannique Empire
De ce reſueur Saturne, Aſtre malicieux,
Sceleſte, & non celeſte ains forbani des cieux.

Les enfans qu'en ce moys, ô mal piteux, fais naiſtre
Faux dieu, mãgeur d'enfans, c'eſt pour tõ vẽtre paiſtre.
Au contraire celuy heureux & fortuné
Qui eſt le moys d'apres, né, ſoubs ſon fils ené:
Car treſbon, treſpuiſſant, treſdoux treſdebonnaire
De l'homme autant amy, qu'ennemy eſt ſon pere.
Pour bening luy monſtrer vn traict de ſa bonté,
Toute la court celeſte a la natiuité
De ce bel animal, qui diuin luy reſſemble,
Pour ſa couche honorer, derechef il aſſemble,
Affin que fauorable, ils viennent receuoir
L'enfant comme vn fruit meur de l'arbre preſt à choir,
De peur qu'il ne ſe bleſſe en tombant mol & tendre,
Chacun vn membre en prẽt pour ſauueur, le deffendre.
Le poupin ja neuf moys dans le ventre preßé,
Racourci, recourbé, accrouppy, ramaßé,
Des coudes repliez qui a ſes aines touche,
Et de ſes genoux baiſe & ſes yeux & ſa bouche
Les feſſes des talons hauts la teſte tenant,
La face vers les reins de ſa mere tournant,
Ainſi amoncelé, court-tenu, il s'ennuye,
D'autre & plus libre il a, & d'autre vie enuie.
Il s'eſtend, il s'allonge, il tremouſſe, il treſſaut,
La teſte il vire en bas, & les deux pieds en haut:
Il petille, il regimbe, il s'eſbranle, il ſe tourne,
Il rompt le voile blanc, qui l'affuble & contourne.
Il ſe bande & roidiſt, lors les nœuz nombrillers
Du corps de l'amarry ſe rompent par miliers.
Adoncq' hauſſe ſon cry la pauurette, qui tordre,
Sent ſes reins, & ſes flancs treſcruellement mordre.

Voyla vn torrent d'eaux deborde de son corps
Signe que le voicy prest à sortir de hors.
Luy à teste baissee, hurte la porte humaine
Poussant faict son passage & soulage la peine
De sa mere qui pleure, & trauaille criant,
Et Lucine à son aide importune en priant.
Durant ce long trauail, le grand os iliaque
Du sacré se separe, en se separant craque.
En fin passant le chef par le sentier glissant
Tombe, comme vn fruict meur, au monde gemissant:
Commençant, malheureux, le terrestre voyage
Par larmes & par cris, s'acrochant au passage
Laisse arriere son faix l'vn & l'autre manteau,
Ainsi que le serpent laisse sa vieille peau
Frayant l'estroit pertuis, qui l'estreint & le presse
Auecque sa vieille peau despouille sa vieillesse.
Or me dy maintenant, puisque l'homme ainsi naist,
Si nature maratre ou bien mere luy est.
Cy gist pouret & nud sans habits & sans armes,
A qui les pieds & mains seruẽt moins que les larmes,
Prisonnier de nature, honteusement souillé,
De fortune le ieu de misere comblé,
Qui l'amende pleurant fait d'estre né au monde.
Vne bouteille encor', qui s'eleue sur l'onde,
Vne ombre seulement d'vn songe d'vne nuict,
Vne fueille, qui mene au vent vn petit bruit,
Vne fumée, vn rien à qui tout fait la guerre.
Cy gist qui commander doit le ciel & la terre,
Qui le ciel & la terre en son estre comprend
Animal qui des cieux son origine prend:

Maiſtre de ſa fortune & l'honneur de nature,
Monarque ſouuerain de toute creature,
Le lieutenant de Dieu en terre, & vif pourtraict
Sa maiſon, & ſon temple & chef d'œuure parfaict,
Qui ſeul par ſa raiſon, de l'ame la main dextre
De tous les animaux ſans raiſon ſe faict maiſtre.
Cependant tous les Dieux attendent le moment
Prefix par le deſtin à ceſt acouchement.
A doncq' chacun s'y trouue auecque ſa puiſſance
Bien heurant de ſon mieux du mignon la naiſſance.
A Saturne eſt eſcheu le haut gouuernement
De la ferme memoire & de l'entendement.
Du feu de l'eſtomach les parties ſecrettes,
La rate, & la veſſie à ce Dieu ſont ſuiettes,
Les nerfs autheurs des ſens, lōgs & rōds, durs & froids
L'aureille-droite encor, par où la docte voix
Gliſſe dans le cerueau, & qui faict l'homme ſage,
Iupiter vient apres qui luy aprent l'vſage
Des ſciences, des arts, deſſoubs Saturne apris,
Et pource l'autre aureille en ſa tutelle a pris.
Au foye auquel amour au ſang bouillant reſide,
Pour l'amour de l'amour amoureux il preſide:
Le ventre, l'inteſtin, les coſtés & le flanc
Contregarde, & l'eſprit brouillé parmy le ſang,
Et le penil honteux, & le nombril encore
Qu'au temple Hammonien le Lybien adore:
La main dextre il maintient, le bras robuſte & fort,
Qui tout faict, du grand Dieu porte le paſſeport:
Mars gouuerne du fiel la verdoyant colere
Les eſchenaux veneus & des roignons le paire:

Et le dos espineux, de Pithon le vainqueur
Le pere de la vie est la garde du seur,
Comme il est l'œil du ciel & du beau iour le pere,
L'œil dextre, qu'il regist, est du corps la lumiere,
Et des os la moüelle, vn sang recuit & blanc,
Merite auecq' le rable estre encor de ce rang.
L'amoureuse caresse, & molle conuoytise
Les desirs, l'appetit qu'amour souffle & attize
Es membres par lesquels de ses flammes epoints
Les membres du grand tout & du petit sont ioints.
Les gestes muguetans, les baisers de la bouche
Par lesquels l'ame à l'ame amoureusement touche
Sont de Venus les droits, l'homicide d'Argus
A la langue fournist de propos, qui aigus
Penetrent iusqu'à l'ame, il est tuteur & guide
Des ventres du cerueau, de la ceruelle humide.
C'est cet ingenieur habilement menant
La main à la besongne, & le pied cheminant,
L'autre œil, du plus bas ciel, qui changeant nous regarde,
Comme Appollon du droit, de l'autre œil est la garde
Les honneurs segneurie estrangement diuers.
Croissant selon qu'il croist par les deux vniuers,
Il euante aux poulmons la chaleur importune,
Les ongles & le poil sont vassaux de la lune.
A la misericorde humble ployer tu dois
Les genous, à Minerue on consacre les doigts.
Mesmes les animaux, dont la ceinture large
Du ciel est emaillée, ont de noz corps la charge
Le chef est au belier par les cornes tortu,
Le col sent du taureau la celeste vertu,

Faut qu'à chasque besson, chasque bras obeisse:
La poitrine est la part de la lente escreuisse,
L'espaule, & l'estomac sont membres du Lion,
La vierge tient les reins en sa subiection,
Le fessier pour garend prent l'ardente balance,
Des aynes le scorpion entreprend la deffence,
Les cuisses à Chyron appartiennent de droict,
Et les genous sont deuz au Capricorne froid,
Les iambes ont l'appuy du verseau Ganimede,
Chasque pied de l'enfant chasque poisson possede.
Qui plus les Elemens luy prestent leurs faueurs,
A la langue Neptune a donné les saueurs
En huict goust differens, au nez il donne encore
Le flair, dont les senteurs il discerne & odore,
Les yeux tiennent du feu leur illustre flambeau
Sans lequel n'y a rien en ce monde de beau.
En vain tant de couleurs porteroient toutes choses
Si l'homme taupe auoit les deux paupieres closes:
L'air frappé par le son, & le son refrappant
Le tambour qui au fond de l'oreille s'épend,
Le martelet mouuant qui sur l'enclume donne
Est cause que la voix dans l'oreille resonne,
Par tout le corps diffus est de l'attouchement
Le sens ressortissant du plus bas element
Entre le froid & chaut, du sec & du liquide
Entre l'aspre & le dur du rare & du solide
Arbitre sans faueur & faict que l'animal,
Pour son estre garder, suit le bien, fuit le mal.
Or voy-tu comme l'homme est conceu dans le ventre
Comme il y est formé, comme en ce monde il entre,

Miserable

Miserable par pleurs sa vie commençant
Comme les immortels luy assistent naissant,
Comme les elements aydent à le parfaire.
Si tout est doncq' pour luy qui luy sera contraire.



DE LA CONCEPTION ET STERILITE DE L'HOMME ET DE LA femme & les moyens d'y remedier.



OMME *cil qui proiecte vn petit bastiment,*
Auant que de ietter le premier fondement
A part soy faict estat d'vne somme qu'il pense
Pouuoir bien aysément fournir à la depence
D'estoffe, & de façons, iectant & reiectant,
Sans faillir, celuy semble, est son conte arrestant
Ses moyens, sa puissance à sa bource il mesure
Et qu'en sa bourse y a pour y fournir, s'asseure.
La matiere s'amasse, on ne chomme d'ouuriers,
Ia les os de la terre on tire par quartiers,
On les charrie & taille, & voit on ia la pierre,
Assise rang à rang s'esleuer hors de terre.
On voit desia le plant au lineau mesuré

Peu à peu se haussant demy presque emmuré,
Que le voyla content! à la fin il s'auise
De calculer combien desia monte la mise
Et ce qu'il reste à mettre, ô qu'il est estonné
De se voir de si loing de son conte elongné,
Deceu d'outre moytié il troue somme toute
Que cil conte deux foys, qui cōte sans son hoste.
Ny plus ny moins que luy ie me troue surpris,
Qui pensois estre à bout de mon œuure entrepris:
Car plus auant ie vay, & plus il se presente
De matiere à chanter, qui veut que ie la chante.
Quoy? reprēdray ie doncq' ce tāt fascheux subiect,
Qui enseigne aux humains cōme l'hōme se faict,
N'en sçait on pas assez, il ne faut rien dependre,
Ne faut estre escolier, pour ce mestier apprendre:
Il n'y a rien de plus naturel, & souuent
Plus y est l'apprentif, que le maistre sçauant: (me
Iay peur, iay peur aussi que quelqu'vn ne me bla-
Si, babillard, ie dy les secrets de la femme.
Si ce qu'en grec on dict, en Latin, si françois
Ie parle ouuertement, ô quiconque tu soys
Qui troue scrupuleux mon emprise mauuaise,
Si tu as des enfans tu en parle à ton aise,
Vn chacun n'en a pas qui en voudroit auoir:
Troue-tu doncq' mauuais s'il desire sçauoir
Les moyens de les faire, & moy, qui en suis maistre
Si, qui faire n'en peut, ie façonne & adextre?
O malheure-ux vieillard, qui courbe & tout tremblant
N'as point qui te soustienne, & qui te resemblant
T'ayme, serue & honore, & comme la Cicongne

Te rende en ta vieilleſſe vne pareille ſongne:
Qui trauaille pour toy, & te nourriſſe lors
Que les nerfs ſont vſez de ton impuiſſant corps.
He! quel grief creue-cœur, quand en l'ame dolente
Le mourable vieillard penſe, & ſe repreſente,
Que ceux qui heritiers doiuent ſes biens auoir
Voudroient ia preſt à mettre en la terre le voir:
Quel creuecœur-encor' quand le bon homme penſe
S'il ne ſe haſte aſſez qu'on cerche qui l'auance.
Mais les enfans bien nez, bien nourris, genereux,
De voir leur geniteurs ſe reputent heureux:
Veſquiſſent-ils autant que de Lamech le pere,
Et le pere qui voit l'enfant ſon deuoir faire
N'a regret en ſa vie, & laiſſe volontiers
Son nom & ſa richeſſe à ſi bons heritiers.
Et bien, tu me diras qu'il y a de la peine:
Mais a-on rien pour rien en la miſere humaine?
Enfans les faut nourrir, enſeigner, eleuer,
Nourris, inſtruicts & grands leur faut party trouuer,
S'ils meurent, quel regret, ou bien quelqu'vn varie
De l'anceſtre vertu ſeduit par compagnie,
Et ce qu'à grand' ſueurs a le pere arrangé
Se voit en moins d'vn rien, d'vn rien ne-vaut mangé.
Quelle incommodité, fol, qui enfans deſire.
Et ſemble que quelqu'vn ait eu raiſon de dire
Que n'auoir point d'enfans eſt vn bien incognu,
Ce qu'a Antomedon par ſes vers ſouſtenu.
Heureux celuy, dit-il, qui ne doit nulle choſe,
Plus heureux eſt encor' qui femme point n'eſpoſe:
Plus que ces deux heureux eſt, qui n'a point d'enfans.

Mais cil qui se marie hors de son meilleur sens
Est plus heureux que tous, si sa femme au suaire
Il voit ayant receu d'elle vn riche douaire.
Ie laisse du noçage & maint & maint danger
Où l'on peut escheoir quand force est s'y ranger:
En parle qui voudra, la balance l'emporte
Du costé des enfans qui sont de bonne sorte:
O qui se veut lier par ce nœud gordien
Quittant sa liberté pour ne viure plus sien
Tant que pourra durer sa vie instable & breue,
Sçache qu'il n'y a Roy qui de ce le releue.
Sçache que dés le iour que tu és attaché,
Qu'entretenir te faut ce biserre marché.
Quiconque donq' tu soys, qui libre t'y vas prendre,
Ce que faire tu dois ie te veux faire entendre:
Voy ce qui est graué a Delphe en lettres d'or
C'est qu'il te faut cognoistre, & esprouuer encore
Quelle est ta suffisance, entrer en ce voyage
Et puis s'en repentir n'est pas faict d'homme sage:
Pour ce faire on est sage ou iamais à trente ans
Fort, & beau pour creer de forts & beaux enfans.
Qui le manger & boire as quitté pour la chasse,
Tu cerche curieux des chiens de bonne race,
Et pour estre tenu des plus braues guerriers
Pour braue te monter de beaux & forts coursiers:
Tout expres tu nourris vne belle caualle
Pour vn iour en auoir race à la mere egale:
Et nous d'extraction immortelle cognuz
De faire beaux enfans ne seront nous soigneux:
Qui se veut marier qu'il s'apparie à celle

A qui ioindre il se veut, de taille haute & belle,
Frais, allegre, dispos, le morne & le trop gras
Allumera le four, & n'y fournira pas.
Bien flanqué, bien planté sur une cuisse ronde,
Le dos large & quarré, le foy du corps responde
A ses extremitez, le visage gentil
Sur tout bien assorty du principal outil.
Qu'il cõsidere apres quelle est l'humeur maistresse
Le sang humide & chaut cause en l'ame allegresse
Et au corps la vigueur entretient l'en bon point,
Et de ris & de rose il destrempe le teinct,
Et fait qu'au bon vouloir le pouuoir soit de mesme:
Mais sec est le colere, audacieux & blesme
Entreprenant bien plus qu'effectuer ne peut.
Et le melancholique ne le peut ny le veut,
Brun-obscur est son teint, son œil triste regarde:
Le froid pituiteux a la couleur blaffarde,
Paresseux & grossier, est de complexion.
Qu'il met plus qu'il ne veut à execution.
Enquerir ne se doit, cil qui femme demande,
Si elle est de maison, de race & de biens grande,
Ou noble ou roturiere: Amour qui n'a point d'yeux
Pour le regard des biens s'accommode en tous lieux.
Si doit il voir bien clair pour choisir vne fille,
Nourrie honnestement, d'honorable famille.
A seize ans, sur le point que l'on dit d'enrager,
Lors que molle on la peut à son plaisir ranger:
Plus ieune ell' ne seroit assez forte ny sage
Pour endurer d'vn homme, entendre à vn mesnage,
Ce n'est qu'vn mol tendron & si ne pourroit pas,

Conceuoir des enfans en vn aage si bas.
Si quelqu'vn elle en fait, ne t'attens pas qu'il viue:
S'il vit, il sera foible, & la mere lassiue.
Attens-la doncq' à croistre, & que l'aage accomply
A l'esprit & au corps ayet formé le ply:
En la proportion des membres gist la grace.
Ne la prens pas aussi trop maigre ny trop grasse,
Pour au large loger dans elle baux enfans.
Qu'elle ait la hanche large & amples les deux flancs,
Le ventre rondelet sur le deuant s'amasse
Le reste rebondy, la cuisse grosse & grasse,
Et du nombril en bas soit l'en-bon-point fourny,
La poitrine bien large, & sus l'iuoire vny
L'vn & l'autre teton a s'enfler ia commence
Rondement eminent, laissant vne distance
De quatre doigts entr'eux, main grande & pieds petits,
Vne greue semblable à celle de Tetis:
Ny trop grosse, ny mince, ains plainement charnuë,
Telle Venus estoit quand Paris la vit nuë:
Le plus ou moins se loge entre le trop & peu,
Ou tu peux estre au large à la choisir receu.
Celle qui a le teinct brunet est la plus franche,
La noire est vn peu dure, & molasse est la blanche:
La rousse, ce dit-on, est trop ardente au ieu,
Doncq' pour ne t'esgarer suy le trac du milieu.
Fuy fuy comme vn aspic celle qui en la teste,
Endiablément porte vne horrible tempeste.
Colere, audacieuse, hagarde fierement,
Par deuers elle auoir veut le commandement,
Et celle là qui iure, & qui porte le garbe

D'vn homme, & qui de l'homme, homasse, porte-barbe:
Qui a deux sourcils noirs, ainçois qui n'en a qu'vn,
Qui sur l'vn & l'autre œil se rebourse commun:
D'vne Etique elancee, auare & chiche-face
Il ne faut esperer iamais voir de la race.
Sotte ie ne la veux, & si ie veux encor
Qu'ell' commence à sentir d'amour les flesches d'or:
Doucettement accorte, & sans fard amoureuse,
A prise honnestement, sans malice & sans ruse,
Au menage nourrie, & bien heureux sera
Qui de telle pucelle vne femme fera,
Et bien heureuse celle à nulle autre seconde
Qu'vn si heureux mary fera mere feconde.
Et tous les deux encor' en leur vieillesse heureux
Ayant pleine maison d'enfans & de neueux.
Prens là, si tu la trouue, asseurément pucelle,
En la foy des parens il la faut croire telle.
Et trop ne rechercher ce qu'on ne veut trouuer.
Ainsi l'ené d'Aymon ne voulut esprouuer
Le vase ensorcelé, de sa Clarice aymee,
Hazarder curieux la chaste renommee:
Mais si d'vn importun ie m'en voyois pressé,
Ie luy diray comment il en fera l'essay.
Quand au premier assaut, qui furieux se donne,
A la bresche ia faicte, & qui ia s'abandonne
En fauçant la carriere, & combattant en flanc,
Vierge ell' est s'il y a effusion de sang.
Si pressant le bouton de sa blanche mammelle
En faict iallir le laict, elle n'est plus pucelle,
Et s'i la fraize entee au tetin rondelet

Est fraische, & n'est changé son beau teint vermeillet:
En la couleur du dueil ou bien en la tanee,
C'est signe que la fille est pucelle donnee.
Si celle qui n'aguere auoit le front hautain
L'œil gayement asseuré, mais que le lendemain
Elle marche honteuse, & vermeillement teinte,
On a depuis donné à son honneur atteincte.
Ou si le bout du nez mollement vous pressez,
Et ses tendrons vnis vous trouuez diuisez,
Qui aduient aussi tost que la fille s'oublie,
C'est signe quell' a faict l'amoureuse follie.
Si compassant du col blanc comme laict caillé
La rondeur iustement auecque vn long filé,
Du sommet au menton, si la longueur excede,
De recouurer sa perte il n'y a plus remede.
Du bois de Taprobane odorant, noir, amer,
Qu'on luy face la poudre en vn breuage, humer,
La vierge est par embas contrainte de la rendre
Auecque vn bruit sifflant, qu'aygu se fait entendre
Trauersant lieux serrez: ces lieux mesme enfumez,
De pareille brisee és charbons allumez
Feront la mesme preuue, & cest herbage mesme
Soubs la robe fumant, fera la vierge blesme.
Si de la graine noire au pourpié moitte & froid
Du large glouteron, si la fille reçoit
Soubs elle les parfums, & que son eau recelle,
Prens la moy hardiment, ie la pleuis pucelle.
Et le gayet Anglois luisant leger & noir,
Soubs la fille bruslant monstre icy son pouuoir,
Au nez & à la bouche enuoyant sa fumee.

La fille

La fille a faict le ſaut, ia elle eſt entamee
Si ceſte pierre meſme en pouſſiere elle prend
Et retienne ſon eau, bon teſmoignage rend
De ſa virginité, ſi encor' on luy baille
L'ambre blanc: la ſueur de ce Dieu qui trauaille
En vn ſeul iour courrant de l'uniuers le tour.
Tour à tour compaſſant & la nuict & le iour,
Pour à tous eſclairer, ceſte ſueur iettee
Deſſus les flots ſalez nuict & iour agittee
Se vient rendre à la fin aux riues d'Aquilon,
Faict les meſmes effects, pris au ius d'vn bouillon.
Comme on dit que l'eymant, de qui la force donte,
La dureté du fer, peut faire rendre conte
A la femme eſpouſee, en ſecret eſtant mis,
Soubs l'oreiller dormeux, ſi ell' a des amis,
Ou ſi d'vn ſeul mary, & ſans plus ſe contente:
Si elle eſt impudique en dormant s'eſpouuante,
Mille fantomes voit pres à venger le tort
Quell' a planté ribaude au front de ſon conſort:
Elle ſe iette en place, & fuit comme inſenſee
La couche qu'adultere elle a tant offenſee.
Mais ſi tout au contraire elle eſt femme de bien,
Et n'ait fauſſé la foy du coniugal lien,
Tatonnant amoureuſe, & ſans qu'elle s'eſueille
Embraſſe ſon demy, qui pres d'elle ſommeille.
Ell' eſt vierge eſprouuee, il reſte ſeulement,
De l'eſpouſer pour viure enſemble heureuſement,
Pour vne femme en faire, & de leur mariage,
On puiſſe voir vn iour ſourdre vn fecond lignage.
Or laiſſez de par Dieu aller les combatans,

Fachez qu'ils n'employent mieux à bien faire leur t
Equippez de tous poincts, & ne se voulans feindre,
Pour aux prises venir, ne cherchent qu'à se ioindre.
D'vne main trop hardie il taste audacieux
Où elle est moins couuerte: & les yeux par les yeux
Iusques au vif atteints, de l'vn à l'autre attirent
Par les raiz opposez que bandez ils se tirent
Les ames, l'vn de l'autre, & ne font qu'vn de deux
Vne chair & vn corps de soy-mesme amoureux.
Il luy succe, il luy mord & la leure & la bouche,
Au tetin qui resiste il dresse l'escarmouche.
Honteuse ell' se fasche & braue se defend,
L'vn redouble ses coups, l'autre au double les rend.
La voyla d'vn seul coup à ses pieds renuersee
Et luy & luy dessus, il l'ambrasse pressee,
Et tasche tant qu'el peut gangner le petit fort,
Elle tant qu'elle peut repousse son effort.
Et refuse à se rendre apres mainte escarmouche,
Apres auoir donné & rendu mainte touche.
Apres mille baisers en cent lieus imprimez
Egallement aymans, egallement aymez,
Entr'eux encor egaux d'armes & de courage
On ne cognoist encor' qui aura l'aduantage:
L'aleine leur defaut, en fin recreuz & las,
Haletans & suans posent les armes bas.
Mais pour reprendre aleine, à fin que de plus belle
Ils recommencent fraiz autre cargue nouuelle.
Tout beau, tout beau enfans vous voulez vous tuer?
Il vaut mieux pour long temps voz coups continuer.
Aller plus doucement, qui doit long chemin faire,

Compaſſer, pour durer, luy faut ſon ordinaire.
En vain le laboureur enſemence ſes champs,
Qui les renuerſe apres par les coutres trenchans,
Il faut, pour rapporter que la terre ſeiourne,
Auſſi en vain le faict qui ſoudain y retourne.
Mignonne qui a-il? vous auez mal au cœur,
Et quoy, vous palliſſez, & changez de couleur
Depuis vn mois ou deux, a petite friande,
Vous auez, trop friande aymé ceſte viande.
Voſtre ſac eſt donc plein: c'eſt c'eſt à ceſte fois,
Que ſentirez le mal appellé de neuf moys.
Il vous eſt tres-bien pris d'auoir eſté bien ſage,
Et que n'auez eſté trop haſtiue en dommage,
Bien toſt y euſt paru: le voullez-vous nier
A ceux, qui mieux que vous entendent ce meſtier,
Si vous en faudra-il vn iour rendre bon conte.
Qui a-il, vous pleurez dequoy auez vous honte,
Pourquoy le cachez-vous, deſrobé ne l'auez:
Et bien, vous eſtes groſſe & ſi ne le ſçauez.
Or ie m'en vay vous dire vn à vn chaque ſigne
Par lequel que la femme eſt groſſe, ie diuine.
Si quand du ſacré couple, apres l'autre retour,
Ou ſur la fin des moys, ce petit traiſtre amour
Transforme les amans en l'Androgine meſme,
En leur conionction ſi le plaiſir extreme
Les tranſporte plus haut mile-fois que les cieux
Et les rend plus contans mile-fois que les dieux.
Ceſte ecthaſe durant, ſi la moytié fenduë,
Enſemble rend & prent l'influence eſpanduë,
Et comme vne ſanſue auarement ſuççant

Ceste douceur ſucree eſt de ſon corps verſant.
Dans ſoy en l'inſtant meſme vne feconde pluye
Si l'oſte retiré, n'a beſoin qu'on l'eſſuye,
S'il retourne ioyeux du trac qu'il a tracé,
Si le chemin eſt ſec par où il a paſſé
Et le fond plus profond, ſi ſerrement ſe ferme,
Que ce qu'on y a mis eſtroittement enferme.
Si du val des amours les eſleuez couſtaux
Aux pleines d'alentour auallez ſont egaux,
Et tout ce long deſtroit par où on entre au centre,
De l'abiſme caché deſſous le petit ventre
Se raccourciſt eſtroit, & ſe ſerre ſi court,
Si par la meſme on ſent vn ventelet qui court,
Et chatouille facheux: ſi les membres extremes
Deuiennent cependant, & plus froids & plus bleſmes,
Et ſi vers le nombril en dedans retiré:
De trenchants eguillons le ventre eſt martiré:
Et ſi lors qu'elle attend que ſon moys refleuriſſe,
Le ſein luy enfle & croiſſe, & ſemble qu'il s'empliſſe
Du ſang rouge-blanchy, mais ſans s'en trouuer mal,
Et ſi de ſon fourrier ne voit plus le ſignal
De peu de cas s'effroye, vne obſcure berlue
Luy met vn noir bandeau au trauers de ſa veuë
L'œil s'enfonce en ſa couche & le blanc apparent
N'eſt plus blanc, ains ſe dore & s'elargiſt plus grand.
Mais la prunelle au fur appetiſſe ſon cerne
Luy manquant ceſt eſprit, qui l'eſclere & gouuerne:
Son regard eſt changé, de doux, de gracieux,
En vn luſtre terny triſtement ſoucieux,
Et les contours batuz, & la peau qui les couure

Plombine se relasche & pesantement s'ouure:
En nul lieu, nul repos elle ne peut auoir,
Des yeux, du nez, du col les venes se font voir
Grosses de sang meurtry, si sa bouche est ouuerte
On voit dessous la langue vne raynette verte.
Et dans la bouche source vne fonteine d'eau,
Son teint tout tacheté, qui fut iadis si beau,
Toute chose luy tasche & tousiours la moleste.
Mal de dents, d'estomac & de reins & de teste,
Vers le sixiesme moys l'vn & l'autre teton
S'enflant s'enorgueillist, & le petit bouton
Qui sur le demy rond de sa pomme ne bouge
De la couleur de sang se teint, & deuient rouge:
Du col ioint à sept nœuz à demy cercles ronds
Faict pour faire mouuoir la teste & les poumons,
Le deuant est en feu qui le visage embraze:
Mais oppositement elle sent vne glace,
Et petit à petit s'amortist le desir
Du ieu où elle a pris n'aguiere grand plaisir,
Ou, c'est ie m'en desdy, quand moins est assouuie
Au passe-temps d'amour de se iouer. l'enuie
Vn apettit la tient qu'on dit propre à l'oyseau
Qui langard defya d'Apollon le troupeau
Cerchant en mille lieux quelque chose qu'il mange.
L'appetit de l'enceinte est mesme ou plus estrange,
Ore aigre, ore salé, terre, cendre, charbon,
Tout est bon à son goust, sinon ce qui est bon.
Mais voyant à souhait la chose appetissee
Sa desdaigneuse faim est aussi tost passee.
Vers le troisiesme moys ce fol degoust aduient

Quand le petit se meut, & le cheueu luy vient.
Mais il est plus estrange, & beaucoup plus enorme
Quand dans la Caguerote vne fille se forme:
Facile à s'esiouir, & pronte à se fascher,
Le cœur luy bababat soubs le tetin gaucher:
L'artere qui le suit au bras foible se pousse,
L'estomac bondissant maints routs aigres repousse,
Et vomit la viande, elle sent son cerueau
Se tournant viruolter, s'elle boit vin sans eau
L'aschement se trainant aux reins, & à la hanche.
Et en l'aine elle sent ne sçay quoy qui la tranche:
Par fois vn froid frisson luy court par le milieu
Du corps, & le milieu des aines est en feu,
Cuysse & iambe luy enfle, & contre sa coustume
Mainte varice noire accompagne l'enflume.
En somme tout son corps s'effemine pesant,
L'asche s'appesantist mol, bouffe, palissant,
Nonchalante, est le iour à demy endormie,
Mais la nuict tenebreuse, & des songes l'amie,
Repose sans repos tousiours en resuassant
Qu'elle voit ne sçait qui l'estomac luy pressant
Qui le ventre luy ouure, & la gorge luy serre,
En sursaut se reueille & s'elance par terre,
Toute tremblante crie, & si grande est sa peur
Qu'asseurer ne se peut, tousiours luy frappe au cœur
La vision terrible, & ce qui plus l'effroye,
C'est qu'elle croit son songe estre vne chose vraye.
Quant à l'eau que l'enceinte en sa grossesse faict
Blanche, clere, ou rougeatre, il n'y faut prendre effect;
Moins aux bourres qu'on voit sur le milieu se pendre

Moins au points vagabonds qu'on voit monter, descendre,
Ce sont des signee faux (bien que l'eau qu'elle rendra
Goutte à goutte bouillante en passant luy oindra).
C'est vne piperie, vne trompeuse monstre,
C'est vn leure à nyais, deuiner par rencontre.
Quand le ventre s'auance, & les reins & le sein
Il ne faut plus douter que le sac ne soit plein:
Si vne nuict entiere és ondes de la femme
On fait tremper d'erein vne mincette lame,
Ou l'eguille lingere, & que maints petits ronds
Au matin Imprimez on voye és enuirons,
Vn homme est commencé, si elle est verte grise
Leurs coups sont boufferots, la preseure n'est prise,
Si le ius du chardon verdoyant, elle boit
Si tost apres le rend, certes elle conçoit,
Ou que de l'eau miellee elle boiue, couchee,
Si la nuict en dormant elle sent la tranchee,
Elle est grosse, ou si close, on encense son bas.
Et que l'odeur en vienne au nez, grosse n'est pas.
Pour mieux t'en asseurer mange du beurre, ou tette
Vne femme laquelle vn enfant masle alette
Si elle routte apres, ces routs seront tesmoings
Qu'elle est grosse d'vn fils, ou d'vne fille au moins:
Broye du bel anis la douce-amere graine
Et qu'en s'allant coucher en eau clere la prenne
Si dormant elle sent d'vne demangeison
Chatouiller son nombril, c'est de fille ou garçon,
Ce sont signes communs, mais chante en qu'elle sorte
On sçait si c'est vn fils & non fille quell' porte.
Au visage riant, au port brusque & gaillard

A l'œil viuement gay, d'amiable regard,
Et à la droicte ioue où le vermillon flambe,
Et si au demarcher elle auance la iambe
Et s'appuy' de la main de ce mesme costé,
Et si dans le flanc droit est le petit porté,
Et si vers le nombril le ventre en rond s'aguyse,
Si on voit que la groisse à la mere ne nuise,
Si le teinct du visage est vermeillement net,
Et si du blanc tetin le rouge boutonnet
Court & droict se retrousse & teint de couleur noire
Enté mignonnement sur la boule d'iuoire,
Et si le tetin droit est plus ferme & plus grand,
Et d'où premier saillir on voit le sang ia blanc,
De ce costé encor' si l'artere & la vene
Refrappe plus gaillarde & ondoye plus plene:
Si à quatre fois dix son ventre sent mouuoir,
Si sur la glace encor d'acier ou d'vn miroir
Elle expose son laict au plus grand œil du monde
Et luisant qu'il se muë en vne perle ronde.
S'elle le verse en l'eau, sa forme il retiendra,
Si du sel elle y met, il ne se dissoudra,
Si au fond il descend, sans que par l'eau s'epanche
(Si c'est fille, sur l'eau nage la goutte blanche)
Si secret tu as mis soubs le mol oreiller
Le persil funeral, si à son reueiller
Prens y garde soigneux, le premier qu'elle nomme
Est femme, sera fille, vn fils, si c'est vn homme.
Fay de son eau garder dans vn bocal bousché,
Où les cheueux orins de Phœbus n'ont touché,
Passez-la, si tu voys vne bande infinie

D'animaux

D'animaux, dont iadis fut l'Egypte pauie
Hardiment tu diras qu'elle a dedans les flancs
Un masle, s'ils sont rous, femelle, s'ils sont blancs,
De l'herbe qui tres-bonne est à la femme en couche,
La poussiere, & l'ouurage à la mielliere mousche
Ensemble enuelopez dedans vn floc laineux
Fourrez dans le canal du membre vergongneux,
Sa saliue est douçatre, estant d'vn masle mere
Si c'est d'vne femelle au goust elle est amere.
D'autres signes entens qui desires sçauoir
Si ta femme epouzee est propre à conceuoir.
Les cheueux de Crocus en sa saliue brouille,
Le grand coing de son œil de ce melange mouille:
Si de cest oignement le flair au nez paruient
A la bouche le goust, c'est à toy seul qu'il tient,
Si par bas elle cache au soir quand on se couche
La gousse d'vn chef d'ail, si au reueil sa bouche
En emprunte le goust, & si son nez le sent
Elle a le naturel à conceuoir puissant.
Et si du souffre vif on detrempe en son onde,
Et les vers si soient mis, ie la tiens pour feconde.
Son eau chascun à part rende dans vn vaisseau,
Face tremper neuf iours du froment dans son eau,
De celuy dont le grain au dedans de ce terme
Germera plantureux, aussi sera le germe.
De ce corps miparty de ceste lyaison
Chasque part dans son eau face tremper du son
Neuf iours s'entre suiuants, le son où la vermine
Premier s'acueillera, n'inuoquera Lucine.
Que l'vn & l'autre encor' aille son eau versant

Sur la chaste laittuë, ou maune verdissant,
De qui premier le plant se sechera, enseigne
Qu'il n'a dequoy payer, ou bien qu'elle est brehaigne.
Qu'on face encor' le grain d'orge aux epis quarrez,
Tremper en l'onde immonde en vaisseaux separez,
Cil, du quel en dix iours ne germera la graine
Infecond bat à froid, & seme sur l'arene.
Si dessoubs elle encor' quelqu'vn est allumant
Les thresors de Saba, de son habilement
Au tour d'elle estendu iusque en terre couuerte,
Si l'aromatique entre où elle est plus ouuerte,
Et trauersant son corps paruienne iusqu'en haut
A la bouche & au nez, ce n'est point son deffaut.
Il n'en reste plus qu'vn, pour fournir ceste preuue:
Le ramolly galban qu'en la Surie on treuue
Couuert d'vn drap de soye & mis dans le conduit
Du laberint d'amours l'espace d'vne nuit,
Si au matin l'odeur gaigne du coprs le feste,
Que la faute n'est point en la femme i atteste.
O qui au plus bas ciel d'vn variable cours,
Change de nom, de face & d'humeur tous les iours:
Qui secourable assiste aux femmes en gesine,
Secoure moy aussi, & m'inspire Lucine:
Et me dy ie te pry l'occasion, pourquoy
L'homme deuient sterile, ô deesse, dy moy
Pourquoy la femme encor', iadis grand vitupere,
Ne merite, & ne doit porter le nom de mere,
Dont tous deux mal-heureux couchez dans le cercueil
N'ont qui les yeux leur ferme & qui d'eux porte dueil.
O bons Dieux, qu'en voyci se presentans en somme

Du costé de la femme, & de la part de l'homme:
Est-ce point que l'esprit trop grossier ne comprent
Combien des iouissants le doux plaisir est grand,
Et ne l'imaginant n'en face pas grand conte,
Que l'aprehension n'est soudaine ny pronte
Pour du plaisir qui s'offre aller viste aduertir
Le cœur, qu'il face encor son propre esprit partir,
Et descendre leger là bas tirer l'oreille
A la cupidité qui paresse & sommeille.
Seroit-ce point aussi quelque longue langueur
Des membres gouuerneurs, du cerueau & du cœur!
De la forge du sang, de la chair qui escure
Des humeurs la fondree epessement obscure,
Des coulouers iumeaux, succant de tout le corps
L'onde meslée au sang, pour la verser dehors?
Du ventre cuisinier, où premier s'assaisonne
Le viure, que nature à chasque membre ordonne:
Car du sang la semence est la meilleure part,
Part, qui de toutes parts des membres se depart:
Des membres officiers, comme sueur subtile,
Mais du foye & du cœur epessement distile,
Le souuerain cerueau y enuoy' le leuain,
Qui fait la paste enfler pour faire vn œuure humain.
A doncques si tarie est des membres l'essence
Il n'en vient rien qui vaille, qu'vne vaine semence.
Ou du quadruple sang seroit-ce le deffaut
Qui est trop froid, trop sec, trop humide ou trop chaut?
Mais en seroit point cause vn grand feu qui s'allume
Estrangement fieureux qui le gaste & consume,
Ou que perclus & froids les semenciers vaisseaux

Soient bouschez, ou bien pleins de vents, de sable ou deaux?
Ou qu'il n'y a point d'huyle en la vitale lampe,
Ou l'humeur abondant l'esteint & la destrempe,
Que la grande iunesse & la vieillesse aussi
Ne peuuent pas fournir à ces despens icy?
La ieunesse est semblable aux moites marescages,
Le vieillard est cassé à septante ans aux gages.
Cil qui non par amour, ains par force se ioinct
Sans plaisir mutuel, forceur n'engendre point:
C'est d'amour seulement la feconde puissance,
Qui rend de bon rapport l'vn & l'autre semence,
Pourueu qu'il soit reglé au compas de raison:
Infecond est l'amour qui est hors de saison.
L'importun, l'ehonté & de façon estrange,
Est cil qui suit de pres vne longue vuidange,
Ou de sang, ou de ventre, ou de sueurs encor
Qui pillent des esprits le naturel thresor.
Qui sous Saturne est né (telle est sa destinée)
De son sang, de son corps ne verra point lignee.
On dit que l'air trop chaut, trop froid ou bien mal sain,
Le trauail excedant, les veilles & le bain,
Boire d'autant, si froid, que la raison s'y noye,
Manger trop de fruicts cruds, qu'vne soudaine ioye,
Et que long temps ieusner, de crainte auoir le cœur
Amerement serré, estouffé de frayeur,
Qu'vn courroux, qu'vn chagrin, qui soy-mesme deuore.
Brule ou glace le germe, & si l'esteinct encore.
Et que qui coupperoit l'vn & l'autre canal
Par où du chef dessend cest esprit animal,
Et par où monte au chef la vapeur qui sommeille

De matiere chargez: cachez dessous l'oreille,
On n'engendreroit plus le principe fecond
De nostre estre doit estre, vn grain de gresle rond,
Vn humeur reluisant & qui dans l'eau ne fonde,
Et qui ne perde rien de sa perlette ronde:
Flairant comme la fleur des palmes triomphans,
Qui tel l'a, ne faudra iamais à faire enfans.
Au contraire celuy est vainement sterile
Qui defaut ou abonde ou trop moitte distile,
Ou froidement coulant, ou autrement gasté,
Veut de l'esprit ouurier, qui son humidité
A sa poste gouuerne: où la celeste flamme
Manque pour l'auier, pour y susciter l'ame.
Ou que la gaine n'est propre pour le cousteau,
Le manche à la cognee, & l'espee au fourreau,
Si l'vn & l'autre egal ne se proportionne,
Quand ce vient sur la fin, que le grand coup se donne.
Si la rencontre n'est en vn poinct concurrent,
Quand vainqueurs & vaincuz l'vn à l'autre se rend.
Si l'vn est paresseux & l'autre trop se haste,
Le leuain euanté ne peut enfler la paste.
Et or que de bien faire ils ayent la volonté
De se monstrer vaillans d'vn courage indomté,
Les deux petits adioincts, où ceste humeur s'engendre
Apres l'auoir receu, ne le veulent plus rendre.
Ou ne peuuent d'autant, ou ils sont empeschez,
Ou d'vn humeur estrange estroictement bouchez:
Ou qu'ils sont trop vsez par le long exercice,
Qu'ils ont faict, en faisant à leur maistre seruice.
Ils sont desormais las, egreuez, epuysez,

Ils n'ont plus de pouuoir, de volonté assez,
Et le magicien qui à la noire bande
Des immondes esprits execrable commande;
Ne peut-il pas malin, pour enfans n'auoir point
En nouant desnouer ce que Dieu a conioinct.
Qui accroire nous faict qu'vne personne nee
Sous le sterile aspect d'vn astre infortunee,
N'est bon pour ce metier! & veut qu'assuietty
Soit le pouuoir des cieux à cest vn my-party.
Vne autre se fachant de se voir tousiours grosse,
Pour pouuoir reposer essaye toute chose,
Dans la peau d'Acteon porte à son col pendus
Les vermisseaux trouuez és phalanges fendus:
L'autre de peur qu'ell'a de mourir en sa couche
Et si veut nonobstant que son mary la touche,
Porte dedans vn cuir la sterile amary
De celle que Iupin a de son laict nourry,
Ou attache à son col du gé de pierre noire,
Ou dans vn autre cuir le double genitoire
Du fonin cauteleux sur le nombril se pend,
De la beste ennemie au venimeux serpent
A son senestre pied le foye elle se lie,
De la fiere atalante horreur de Getulie,
Trespuissant est le suin en iuoire enboité,
En sa matrice pris, sur la femme porté.
L'autre en du cuir encor' tient la graine cachee,
Premierement qu'elle ait sa nourrice touchee.
De la femme insensee au porc arcadien,
Pour la pendre à son col auecques vn lien,
Fait de ce mesme cuir, si la graine incensee

Est auecque le laict d'vne anesse brassee,
Ou bien d'vne iument vn poulain alaittant,
Sois du lierre lascif le grain noir adioustant.
L'autre porte vne dent de la bouche elochee
D'enfant qui n'ait encor' sa grand mere touchee,
Richement mise en œuure en vn doigt de la main,
Ou de la forte epurge elle double le grain
Tant de fois qu'elle entend n'estre plus en gesine,
Et le porte secrette, en vne secondine,
Et cherche l'herbe encor' dont le fleuron vermeil
Imite le scorpion, & le cours du soleil.
Les fumees du lieure à la pate veluë,
Et l'asperge ramee à la ré cheueluë,
Cache dedans son sein, & le cetrac cueilly
La nuict que la clairté de la lune a failly,
S'applique sur le ventre & la rattelle encore
D'vn sterile mulet, & quelque autre deuore
Les ongles d'vne mule apres que bien menu
Le feu en cendre a mis l'ongle du pied cornu.
Vne autre tous les iours boit l'onde mareschale,
Ou bien le peuplier blanc certains moys elle aualle.
Ou le suc de Cirrhene hume en ceste liqueur,
Qui fist des Indiens le cuysse-né vainqueur:
Ou, mange vn an entier l'iuresse coriandre.
Qui engroisser ne veut, doit autant de grains prandre
De l'herbe que Bacchus couronne triomphant,
Que de iour le veut faire & ne veut faire enfant.
Et qui d'vn mulet hongre ayme beaucoup mieux boire,
Que d'estre mere encor' le fecond genitoire.
Qui du fiel de Torpille a sa honte frotté,

Aura beau ſe iouer, rien n'y ſera gaſté.
L'autre la pierre Onite au col porte penduë,
Pour eſtre des dangers d'auorter defenduë.
Qui du violier blanc à les ſemences beu,
Folaſtre hardiment, ce ne ſera que ieu.
Vn autre ayant eſté de ſon homme acollee,
Tout auſſi toſt boira la preſſure caillee.
Du pelaud pied-bourru: Celle-là ne conçoit
Qui boit du vin où trempe vn barbeau vif, qui boit
La graine qu'on recherche en vain dans la fugere,
Ou du ſaux gaſte fruits, ne veut pas eſtre mere.
Non plus que celle-la qui ſterile ſe rend,
Prenne du cheure feuil, qui laſciue ſe prent
Où elle peut atteindre, & fueille & fruit enſemble,
Trente ſept iours durant du lierre qui luy ſemble
Arbre tant amoureuſe ambraſſant ſes voyſins
Si la femme purgee hume & boit ſes raiſins
Peut coucher de ſon reſte: & la rouille enfumee
Du fer victorieux infeconde eſt humee.
Si du ſang qui au cours des lunes ſe conduit,
Eſt le mont de Venus vermeillement enduict,
Et ſi tout auſſi toſt qu'elle ſe ſent deliure,
Fourre les fleurs du chou qui garde qu'on s'enyure,
Dans ſa creuſe valee, & pouſſe là dedans,
Du poiure oriental les grains noirs & mordans,
Sans danger ſe ioura, ſi la ſemence eſt beuë
De l'anis, de la chanure aux larrons bien congnuë.
Si du glayeul on prent le dernier des oignons,
Et des ſatyrions les fletris compagnons,
Et les vermiſſeaux pris dedans la tige creuſe,

Du

Du persil mortuaire amortit qui en vse.
Comme celuy qui est és carrieres trouué,
Contre ceste tranchee, est secours esprouué.
Somme tout ce que sert à reserrer la playe,
Simple ou bien composé verd & sec elle employe
Iustement dispensez: vn pessaire en fait-on
Pareil, non pas si gros ne si long, au baton
Dont le dieu des iardins enormement menace
Les larrons qui d'entrer chez luy prennent l'audace:
Ou les arrondissant comme des petits pois,
Les poussent au dedans au declin de leur moys,
Ou du cedre la gomme entre l'escorce enclose,
Qui au temps mange-tout pres qu'immortel s'oppose.
Si l'vn & l'autre sexe vne fois en est oinct,
Ils les faut laisser faire, ils n'engendreront point.
Qui en eau & en sel trempe son caducee,
Il ne perd que sa peine, & son huyle versee.
Que si le laboureur & ses deux bœufs conioints,
Du camphre oriental & d'opion sont oinct:
Si du plus chast' ozier, de l'enuque laittuë,
De la folle hume-baue ou bien de la ciguë
De la nymphe & du plant qui semble aux corps humains,
Comme dit Pitagor' s'il auoit bras & mains,
Les ius sont respanduz dedans ceste valee,
Nul fruict n'y produira la semence gelee.
Il aduient quelque fois que le fond est fertil,
Mais c'est le laboureur qui a faute d'outil,
D'vne bonne charruë, & d'vn soc fort & roide,
Dont la trempe ne soit trop chaude, ny trop froide:
Ou l'acier n'a esté espargnement batu,

Qui n'est trop deslié, biaisant, ny tortu,
Ny trop gros ny trop court, qui iusques au fond touche,
Qui le sillon ouurant redoublé ne rebousche:
Qui enrouillé n'est point faute d'estre exercé,
Ny pour trop l'exercer le fil n'a point vsé.
Car si le laboureur est poltron & bisongne,
Iamais iamais n'ira droitement en besongne.
Ses bœufs à la charruë attelez deux à deux,
(Icy doit la charruë aller deuant les bœufs)
Tousiours seront forbeuz plus maigre & plus lasches,
Plus secz, plus alouis que ne sembloient les vaches
Du songe de Pharaon, de chancres, de tumeurs,
Et d'vlceres couuerts, plains de tristes humeurs.
Debiffez, ecloppez, & tout leur attelage,
Cassé, brisé, rompu, mal duit au labourage.
Si les grains que l'on doit espandre sur les champs
Sont bruslez, empirez, euantez & meschans,
En vain bonne est la terre, en vain on la façonne
Si la semence aussi qu'on y espand n'est bonne.
Que sert tant d'ambageois, celuy qu'on n'entend point,
Et parle, ne dist rien: il faut venir au point.
D'autant que les tesmoins (c'est ainsi que ie nomme
La part qui certifie à l'homme qu'il est homme)
Aux masles plus parfaits furent donnez des cieux,
Pour plus sainement viure, ou bien pour valoir mieux.
Mais plus exprez affin que l'homme que consomme
Le temps, l'excez, le sort, rengendre l'homme en l'homme
Pour perpetuer l'homme, & que par la vertu
Propre au frere besson triplement reuestu,
La matiere de l'homme & se cuise & se forme,

Et moule en la iettant ſur la diuine forme.
S'il faut, lors qu'il l'eſlance exerçant ce meſtier,
Vrayment on peut bien dire, il n'eſt pas bon ouurier.
Que ſa mine n'eſt pas d'vne loyale eſtoffe,
Ou qu'il tient au fourneau qui trop ardent l'eſchauffe,
Et la bruſle & diſſipe. On cognoiſt ceſt humeur
Quand deuant la ſaiſon, ains que l'aage ſoit meur,
Il commence à queſter, que ſa nature encline
A frequenter les monts, & foreſts d'Ericine,
Si ſon petit limier dés auſſi toſt qu'il ſent,
La beſte, ſon gybier, la teſte il va dreſſant,
Et deſloge ſoudain (il ne ſçauroit pas viure,
Sans chaſſer vn ſeul iour) pour ſa proye pourſuiure.
Sa courſe a-il parfaict, c'eſt à recommencer,
Actif, penible & ſaffre, il ne ſe peut laſſer:
Tout preſt à redreſſer, tant il eſt chaut & viſte,
Cherche s'il trouuera vne autre beſte au gyſte.
Tant il a le nez bon, le muffle gros & droit,
Impatient au chaut il dure mieux au froid.
Ne demande qu'où eſt-ce, & rebours ſe heriſſe
D'vn poil eſpez & noir au ventre & à la cuiſſe,
Que ſi on le manie, on ſent vne chaleur,
Qui teſmoigne qu'il a la hardieſſe au cœur:
Qui auecq' tel limier en quelque bon lieu chaſſe,
De maſles comme luy, il peuplera ſa race.
Mais deuant qu'il arriue à ſa froide ſaiſon,
Blanche deuient ſa barbe & ſon cheueu griſon,
Pour auoir eſté aſpre à monter ſur la breſche,
Son acre ardent humeur ſe tariſt & deſſeche,
Au rebours de celuy que nature a faict froid,

Qu'on recognoist au flanc qu'il a vuide & estroict.
Il a foibles les reins, & la cuisse auallee,
Endormy, paresseux, l'aine & la qu' pelee.
Ou quelque poils follets blanchissent à l'entour
De ces deux œufs iumeaux qui seruent à l'amour,
Et dont furent eclos & l'vn & l'autre frere,
Qui esleuez aux cieux l'vn apres l'autre eclaire.
Celuy qui fut icy commis pour cultiuer
L'adonien iardin, honteux n'ose leuer
Les yeux pour voir sa proye or' qu'ell' luy face teste,
Pour celle le villain n'en leuera la teste.
S'il luy faut labourer vne corué fera,
Sa graine froide-humide, ou point ne germera,
Ou si pour la bonté du fond elle n'est morte,
Tout le fruict qu'elle rend à la mere rapporte.
Or quelque fois aussi & plus souuent il tient,
Au moule qui mal faict ne reçoit ny retient
Du fondeur la matiere, ou qu'estroicte est l'entree
De la basse goulette, ou qu'il s'est rencontree
Vne haye au passage au trauers du canal,
Signe qu'encor' entier est le ceint virginal.
Ou quelque vent repousse ou quelque rages d'ondes,
Qui descend amassé és abismes profondes.
Vn cal, vne verrue vne tumeur souuent
Engarde qu'on n'y peut entrer assez auant.
Dix mille autres dangers assiegent ceste voye,
Vn chancre & vn abces, vne bosse, vne playe,
Vne pierreuse roche, vn humeur epessi,
Ou quelque cicatrice, ou vne vlcere aussi,
Ou bien de ce vaisseau la force est affoiblie,

Qui ne peut retenir, ou c'est qu'elle s'oublie,
Ou qu'au dedans n'y a endroit (tant tout est plein)
Pour serrer seulement vn petit de leuain:
Ou que de ce destroit trop courte est l'encoleure,
Où qu'on n'y entre point que par oblique alleure,
Où qu'vn gouffre on rencontre amplement si ouuert
Que tout ce qu'on y iette y fond, s'abisme & perd.
Ou que ceste emboucheure, ô bien estrange chose!
Est par trop restrecie, ou entierement close
Où que ce pas peut estre, assez ne baaille pas,
Pressé entre les os & vn ventre trop gras:
Ou bien que ceste place ait esté recognuë
Ains que de son auril la fleur eust esté veuë
Ou que long temps depuis & des dents & du flux
De l'vne & l'autre bouche elle ne marque plus.
Seroit ce point aussi que la semence y brule
Comme en vn champ que fend l'ardente canicule,
La main de qui voudra de pres s'en approcher
Ce chaleureux exces peut cognoistre au coucher,
Qui le germeux humeur tarist, dissipe & seche
D'vn poil noir & rebours le tour de ceste breche.
De la cuisse au nombril espés est remparé
L'vn & l'autre estomach affamé, alteré:
L'vn sans cesse importun à s'abreuer demande,
L'autre moins soul que las baille apres la viande
Tousiours preste à le faire, & se mouue soudain
Si tost que le penser en a faict le dessein.
Barbue, audacieuse & saffre & cholerique
Qui pour vne parole au centuple replique,
Brauement parle gros, le demarcher gaillard

Fait penser qu'il y a sous sa robe vn soudard.
Aussi a elle peu de cela qu'ont les femmes,
Sans ordre & sans mesure ardent plus que les flammes
Qui la brule & la pique, ou noir il a passé
Comme vne froide bize a le bord creuassé.
La terre sablonneuse, encor' qu'on la façonne
Sans saueur, sans humeur ne rēd ce qu'on luy dōne.
Celle qui au contraire est de qualibre froid,
A de son cabinet l'embouchement estroict,
Fascheuse, & des plaisirs amoureux ennemie,
Gourds a les flancs & l'aine & la cuysse endormie,
Plus froide qu'vn glaçon & plus dure que fer,
Tous les brandōs d'amour ne pourroient l'eschaufer:
Feins qu'elle s'y accorde, elle s'aquitte lasche
Tellement quellement du plaisir qui la fasche,
Que longue à peine acheue, & si tout est perdu,
Ce peu qu'en fin finale elle a d'elle rendu,
Et ce quell' à receu qui faict leuer la paste.
En l'attendant s'euante, & refroidy se gaste.
Palles en sont les fleurs, qui ne produisent fruict,
Ainçois ny fruit ny fleurs trop froidde ne produit,
Et l'endroit que nature a deffendu qu'on voye
Est nud, ou reuestu d'vn brim plus prim que soyë,
D'vn peu de poil folet resemblant au cotton,
Qui blondoye à l'entour des pommes de Cydon.
La froide humide semble à la terre trempée,
Qui a du laboureur l'esperance trompee,
Comme par trop de playe est le grain suffoqué,
Ainsi maint homme en fin se retrouue moqué
Qui pensoit au gasteau auoir troué la febue,

Epouzant vne fille ou vne riche veue
Auecq' beaucoup de biens qu'il n'a pas amassé
De sainct pris il se trouue auoir fol epouzé
Vne mauuaise bague, vne rosse si molle,
Si froide quell' le noye & morfond si l'acolle.
S'il leue en ce terroir, voi-cy vn torrent d'eau
Emporte la semence & rince son vaisseau,
Et plus que tous les moys, des moys vne abondance
Debauche, gaste & rompt l'œuure qui se commence:
Et pour le moindre effort par cest egoust penchant
L'homme à demy-formé s'ecoule s'epanchant,
Le faisant à regret, & si souuent le faire
Luy fait vn tres-grand bien & ne luy est contraire.
La femme qui engendre enfans fecondement
Debile viura moins, mais bien plus seinement
Que celle qui ne vit de soy onques portee,
Qui viura longuement, mais non pas si haittee.
Euite en cest endroit l'excez plus qu'vn rochere
Qui traistre en l'eau se cache, en fin il couste cher.
Vn coup d'extrordinaire est plus que vingt segnees:
Et plus que vingt encor' bien proportionnees.
Quand aux causes c'est faict. Ores disons comment
De la conception s'oste l'empeschement,
Disons comme chacun, non à chacune cause
A quelque vnes, si, les remedes oppose,
Ce qui deffaut remettre, oster le superflus
On ne peut pas tousiours, on ne retourne plus
De ce qu'on a esté encore vne fois estre:
Et l'art tousiours n'est pas de la nature maistre.
Celuy & celle doncq' que Iunon a menee

Au penible menage, & qui ia mainte annee
Ont ensemble passé sans voir de leur lignee,
Sçachent que sans amour, amour n'engendre rien,
Et qu'amour est d'amour l'emant & le lien:
Qu'il n'y a philtre aucun qui plus fort nous prouoque
D'aymer que voir s'aymer d'vn amour reciproque.
Ayme doncq' ô quiconque ayme auoir des enfans,
Le soulas, le baston, l'appuy des vieilles gens,
D'vn amour bien reglé, car l'ardemment extreme
(Tel que celuy duquel on dict que la femme ayme)
Ne dure, & gaste tout, se trouuer volontiers
A l'assignation, qui ne demande vn tiers
A la succession, pour son semblable faire
Qu'à la necessité beaucoup plus necessaire.
L'vn ny l'autre ne soit enormément ventru:
Car deuant que soit faict l'vn ou l'autre est recreu,
Et pansus ne pourroient comodement se ioindre,
Et ce que chascun d'eux contribu' seroit moindre.
Qu'ils soient de mesme trempe vniz temperement,
Ou l'vn contraire à l'autre appointez iustement:
Non en pareil excez, non d'vn humeur egale
S'accomplit & parfaict la couche coniugale.
Suffize seulement qu'vn soit froid, l'autre chaut:
Ce qu'au mary abonde, en la femme deffaut,
L'humidité, le sec, l'autre intemperature
Engendrent mariez vne tierce nature.
Sus doncq' donne dedans & ne t'amuse à voir
Au ciel vn poinct choisi pour faire conceuoir,
Et, de peur d'y faillir n'obseruer l'influence
Propre pour retenir & ietter la semence.

Ce

Ce n'eſt que temps perdu, ſeulement aye eſgard
D'eſtre fauorizé du lunaire regard
Qui conduit ceſte affaire, ou ſoit que ta femelle
Fleuriſſe ou bien conçoiue, ou nourriſſe dans elle
Le germe ia conçeu & deſia retenu.
Ou ſoit qu'il ſoit neuf moys au ventre entretenu,
C'eſt ceſt aſtre qui fait germer que le champ ouure
Pour englouttir le grain du ſemeur qui le couure.
Le temp plus opportun qu'il faict bon ambraſſer
Pour vne creature humainement braſſer,
Eſt lors que ta moytié à paſſer fleur commence,
Ou bien au meſme inſtant qu'à reſleurir s'auance.
(Le champ au parauant ne voudroit pas s'ouurir,
Et tandis qu'il eſt moitte on ne le doit couurir)
Pourueu que ceſte fleur vermeillement rougiſſe,
Et qui ny plus ny moins qu'il en faut ne fleuriſſe:
Vous eſtes trop faſcheux, attendez au reueil
Que le ſoupper ſera recuit par le ſommeil,
Que depuis la minuict iuſqu'à ce que l'aurore
Laiſſant Titan au lict le monde recolore:
L'vn & l'autre s'accointe en tel eſtat vnis,
De meſme volonté, repoſez, bien garnis,
Si toute la matiere eſt dans le moule entrée,
Voy-la vn enfant faict ou deux, d'vne ventree.
Si le petit mignon, dont le nom eſt honteux,
Eſt pareſſeux, retif, laſche, flaque ou boyteux,
Si qu'il ne puiſſe entrer en la place renduë
Par compoſition, competemment fenduë,
Plus barbare ſerois qu'vn Scite la moytié
Si de ſon pauure cas ie n'auois point pitié.

Si ie ne pense à ceux qui d'vn failly courage
Ne peuuent accomplir la loy du mariage.
Courage donc ami, si l'infame sorcier
A ton nerf cauerneux sceu par charmes lier,
Par vn desastre sort, & qu'enuieux t'empesche
D'entrer tout d'vn plein saut en l'amoureuse breche:
Non, ne le doute point, marche maugré ses dents,
Despitant son pouuoir hardy donne dedans.
Ou inuoque celuy, que deuant que tu fusses
Auoit predestiné qu'vn tel party tu eusses,
Et qui le mariage a sur terre ordonné
Afin que l'homme fust d'vne ayde accompagné.
Ou par dedans l'aneau duquel ta fiancee
Fut solennellement faicte ton espousee.
Passe l'eau de ton corps, le nœuz sera lasché,
Qui au milieu de l'eau t'a de boire empesché.
Est-ce faute d'humeur qui chaleureux l'estende,
Et de l'esprit archer qui ne l'enfle ny bande
Pour tout chaut le lancer iusqu'au fond roiddemẽt:
Ou c'est humeur venteur bouillonnant, escumant,
Qui tout en eau se tourne & n'a plus qui le guyde,
Par son canon molasse & sans plaisir se vuide.
Or d'autãt que Venus, comme on dict se morfond
Si Ceres compagnie & Bachus, ne luy font,
Et pourautant qu'aussi la belle Dionee,
L'entretien des humains, est de l'escume née,
Il nous la faut nourrir de pareil aliment
Qu'elle fut engendree en nous premierement.
Que nostre patient en tous ses repas vse
De viande qui soit chaude, humide, venteuse:

De volaille priuee à la friande chair,
Ou de celle qui va és montagnes nicher:
Mais sans aucune aigreur, car tout ce qui est aigre
Cause qu'on ne peut estre en ce duel allegre.
Des passereaux lascifs mange la chair, les œufs
De la pute perdris, & du coq orgueilleux
Le paillard genitoire, & les enfans deuore
De l'oyseau cyprien, & ceux du lieure encore.
La loutre chair-poysson, le poulpe poisson-chair,
D'eau douce est cestuy-là, cestuy-cy de la mer:
Et l'huistre au beau sourcil, & tout le coquilage
Qui en flots salez flotte, ou en l'eau douce nage.
La seche qui se sauue en son sang noircissant,
La truffe sans racine & sans branche naissant,
Et le fruit vendangé, qui la liqueur apporte
Qui l'honneur merité sur les liqueurs emporte:
Et le bled qui merite entre les blez le pris,
Estant cuit, puis mangé, le grain mondé du ris
Aueq' chair de mouton, auecq' le lait de vache
Estant pris qui dormoit reueille, & le destache:
Et l'Espagnole carde, & le cice amoureux,
La pastenade blanche au goust plus sçauoureux,
La femme songe-creux du refort la racine,
Le pourreau, le naueau, la Rabe Limousine,
Les appetits gaillards, la ciboule, & l'ougnon,
Au combat vigoreux rendent le compagnon.
Mais de Crocus le blond que la tresse y soit iointe,
Et le poiure Indien en eguise la pointe:
Le fruit du chastaignier de herissons armé,
Et du pin montagnard de Berecinthe aymé,

Du Pontique coudrier, d'amandier, qui le porte
Fait en cœur, & la fueille à la langue rapporte,
La racine odorante à la brune couleur
De l'estoylé chardon, & des palmes la fleur,
Le nasitord brulant, qui l'esprit morne cueille,
Et l'herbe d'Irion aux roquettes pareille,
Les roquettes encor, le piquant seneué,
Ce pauure petit haire ont souuent releué.
Le pouliot gentil, l'herbe à Mercure aymee,
Et l'autre qui du feu ardente est surnommee,
Du rosmarin les fleurs, les semences du lin,
Et la fueille & la fleur du cecropien thim,
De l'herbe du serpent les racines plus tendres,
La racine du tam cuite dessous les cendres,
Et l'herbe qui se faict d'vne épee appeller,
Auecque celle-là qui faict le laict cailler
Comme son nom le porte, & le ius de la mente,
Et de l'anis fueillu la semence odorante,
Le plaisant Aphrodit cent racines portant,
Et le giroffle encor de tous le mieux sentant,
Et de miles couleurs le diuers fasioles
Iettant en toutes parts leurs housinettes molles:
L'ail à la forte odeur, & la bouche piquant,
La seche coriandre aiouste quant & quant,
D'asperges les tendrons, de l'orobe la graine,
Et du lierre tortu qui serpentant se traine
La semence enperlée, & les racines boy
Du plant qui fut grand prestre en l'ancienne loy:
L'escorce de Citron à la couleur orine,
Et la fille de Phorque eschangee en racine,

Fleurissant trois fois l'an, le dodonean Guy
Engendré sur le chesne à Iupiter amy,
S'il s'en trouue, y soit mis, le costus arabique,
Au defaut du costus, la racine angelique:
Encor y adiouster il faut les poiures longs,
Des maris paresseux amoureux aiguillons.
Le lezard niliac, dont mainte escaille blanche
Emaille tout le dos, & qu'vne ligne tranche
De la queuë à la teste, on mange de la chair,
De peur que le galand ne vienne à reboucher.
Qui la honte du cerf n'a honte en du vin boire,
Et des satyrions le plus gros genitoire
Dedans le laict bouilly, & celuy du regnard,
En la lice amoureuse il peut courir gaillard.
Mets-y l'ortie encor, & tant, desquels le conte
Ma memoire confond & ma langue surmonte.
Cruz ou cuits en du laict, à part ou meslangez,
Verds ou secs, mis en poudre, ou beuz ou bien mangez
En sucre fin confis, ou en vin qu'on doit prendre
Pour l'arc de Cupidon faire bander & tendre,
Les vns, pour les garder, il faut, pour les confire
Au doux suc de la canne indienne recuire,
Ainsi du calicut le gingembre estranger,
Tousiours verd se conserue pour tout verd le manger.
Et de la galanga, racine aussi estrange,
Pour vn pareil effect la confiture on mange:
Et celle du rouseau on prent encor ainsi,
Et l'herbe toute entiere au beau fenoil marin.
Et celle dont Venus sa tresse blonde peigne,
Et l'artichaut lascif, dont la fleur nous enseigne

La saison qu'il fait bon de ses amours iouir,
Quand sa pomme s'ouurant on voit espanoüir:
Et celle dont la graine est semblable à la queuë
Du scorpion cruel qui traistrement nous tuë.
Et le doux baselic, qui son nom grec à pris:
Car des bonnes odeurs il emporte le pris.
Si faut-il qu'en se rang honorable soit mise
Celle qui appellee est du nom d'Arthemise:
De la grande ferule on fait cuire le cœur,
Pour estre en la mangeant en ce duel vainqueur.
Du pistache Persan le fruict fait comme larmes
Est propre pour donner les nocturnes alarmes.
Et le fruit rougissant du iuiube espineux
Rend l'homme plus gaillard en la guerre des deux.
D'vn bouc à longue barbe, à la teste ramee,
Du sang pour cest effect soit la poudre humee.
La gresse de pourceau immonde, & de cinq œufs
Des lubriques pigeons engloutir les moyeus,
La chair des escargots fils d'eau douce en vin boire,
Et d'vn asne pesant le dextre genitoire,
Ou celuy du cheual des narines fumant,
Ou la moille des os d'vn sanglier escumant:
Et le muffle & le pied prendre du crocodille,
Au mestier amoureux red l'homme plus habille.
Faut boire apres manger, mais de l'eau garde toy,
Qui du sainct mariage accomply veux la loy.
Le vin y sert bien mieux, dont la douceur vermeille
Peut, mais tout d'vn costé, faire abbaisser l'aureille.
Dont la douce framboise au membre geniteur
Soudain se communique & fait reprendre cœur.

Quiconque en veut ſçauoir d'auantage, qu'il aille
Des femmes l'emprunter que ce defaut trauaille,
Pour trop long n'ennuyer celuy qui me lira:
Ce qui eſt bon à l'vn à l'autre ſeruira.
Qu'il ſe ſerre les flancs doucement ſans eſtreincte,
D'vne bande de ſoye en eſcarlate teincte:
Et quelques iours ſe paſſe à ſa femme toucher,
Qu'il s'en aille à cheual mile plaiſirs chercher,
Sur les eaus, dans les boys, à la peſche, à la chaſſe:
Que jamais vng plaiſir ne le ſoule ny laſſe.
Puys retourne chez luy, le ſouper ſoit exquis,
Les metz pour l'amour faire expreſſement requis:
Que ſa femme ſe monſtre amoureuſement folle
S'en aillent d'vn accord preſſer la plume molle.
Qu'ilz dorment tant que l'ourſe ait faict vng demi-tour,
Adoncques reueillez qu'ils deuiſent d'amour.
Redorment là deſſus, tant que l'aube vermeille
A refaire l'amour encore les reueille.
Si lors ſon arc ne bande, & n'enfonce le blanc,
D'aller en ceſte guerre il eſt deſormais franc.
Qu'il prenne moderé vn folatre exercice,
Qu'il ſe frotte les reins, les aines & la cuiſſe,
Sa bouche vno pient reſpire ſouëuement.
Que l'air ſoit embaumé de ſon habillement,
De ſes gands parfumez, qu'en ſon lict, qu'en ſa chambre,
La caſſolette y fume odeur de muſq & d'ambre.
L'entretien ſoit d'amour, & touſiours ſoit liſant
Ouide ou Amadis de l'amour deuiſant.
Qu'il frequente les ieux eſquels on repreſente
Les doux contantemens d'vn amant, d'vne amante.

Qu'aux belles il ſe ioue͏̈,euitant le danger
Que la ſienne à vne autre il ne vienne à changer,
Qu'il eſpargne ſon ſang pour vn meilleur affaire:
La purge des humeurs eſt à l'amour contraire.
Contre l'ennemy froid qu'il garniſſe le cœur
De l'huyleuſe ſtorax,de la ſoue͏̈ue liqueur
Qui vient du double mont où Apollon preſide,
Et dans les beaux iardins d'Aretuſe heſperide.
Y meſlant les parfums d'ambre,de muſq.& ceux
Qui nous ſont cher vendus des Arabes heureux.
Oins-en des pieds la ſole,& du dos les eſpines,
Le membre geniteur & ſes billes voyſines,
La puberte,les reins,le Perinee encor,
Mais iamais n'y oubly' la rançon du caſtor.
L'huyle de la muſcade,& des noix indiennes,
L'huyle preßé du fruict des palmes Chreſtiennes,
Et qu'on tire des plans odorans & gommez:
Ely,pour ioindre auec,des ſimple ia nommez,
La poudre plus requiſe à l'amoureux vſage,
De celuy qui gueriſt le cerueau qui n'eſt ſage.
Du ſuc euphorbion,qui ſe tire de loing,
A la greſſe meſlee de la caille,& à l'oing
Du Roy des animaux: la racine y meſlange
De qui,pour trop s'aymer en vne fleur s'eſchange.
Et les grains gnydiens de Thymele le fruict.
Et la bruſlante ortie,& le pyretre enduit,
Enduy moy des mortelz le membre petit pere,
Prenant du fier ſanglier l'eſcumante colere,
La cendre y demeſlant de l'aſnis genital,
Y refondant le ſuif de ce lourd animal.

Et la

Et la gresse du iars: duquel la teste on plume
Affin que plus paillard son desir se r'allume.
Si du nerf du iars mesme en huyle ardant plongé
Le nerf humain on frotte, il se dresse alongé,
Trois grains de poyure adiouste à vn caillé de lieure,
Et au suc de l'espine au mary de la cheure:
Et du souffre viuant, d'vn, de deux, ou de trois,
Ou plus, engresses-en les vergongneux endroits.
Du stellion la cendre (ô estrange nouuelle)
Au iars Paladien on destrempe & demesle.
Qui le gros ortueil droit de ce meslange a oinct,
Il sent, comme enchanté, son petit membre en point:
Et s'il porte gaucher, en main la mesme cendre,
Il sent pour decocher son arbaleste tendre.
Qui tient du crocodile au bras l'os machelier,
Ou bien enuelopé dans la peau d'vn belier.
Les rongnons d'vn poulet, ou d'vne grenouillette
Entre les rouseaux nee, ou de l'onde celeste
Le gesier enchanteur, & le cheual dispos
Qui viste gallopant de l'Ocean les flots, (mides,
Court plus soudain qu'vn dard, ces carrieres hu-
Portant dessus son dos les vertes Nereides:
Qui de la Titimale herbe preigne le laict,
Sur soy tient la mouelle, il sent ce mesme effect.
Et qui du cerf vené la croix du cœur arrache,
Et sur soy la portant au bras gauche l'attache,
Ou d'vn taureau tout roux le nerf genital sec
En poudre redigé, dissoult, & beu auec
Le Nectar des humains, iuste au poix d'vne dragme,
L'homme regaillardist & relasche la femme.

L.

Or voy là l'homme en point à faire le deuoir,
Il reste maintenant de femme le prouuoir
Qui soit de son qualibre egale en toute sorte,
Affin que beaux enfans feconde luy rapporte.
Si l'œil malicieux de quelque astre mechant
De leur iuste vouloir l'effect est empeschant.
Ou si la mine infuse en la creuse coupelle,
Irreparable faute, en la iettant se gesle,
Et à tous coups les trompe: il faut tout esprouuer,
Tant que quelque remede on y puisse trouuer.
S'enquerre curieux si c'est point la froidure,
Qui cause le defaut que la pauurette endure.
Que si c'est cela mesme, opposer il s'y faut,
Ceste glace casser par le remede chaut,
Ce feu morne attiser, luy conseillant de suiure
(Tirant plus au midy) le droit moyen de viure.
L'air qui au tour de nous se glisse humidement,
Amande la froideur de son temperament:
Et faire menagere ordinaire exercice,
Combien que quelques vns peignent Venus assise.
De son corps qu'elle frotte & refrotte le tour
L'enclume mesmement où ses traits forge amour,
Les cuisses & le poil qui tesmoigne de l'aage
Que la fille est ia bonne à mener en mesnage.
Le sommeil le sang glace & morfond les esprits,
Chose du tout contraire aux ouuriers de Cypris.
Que la femme ait le soing que son corps s'euacuë
Par nature ou par art de l'humeur superfluë.
Les auares soucis, le courroux eschauffé,
Resuscitent l'amour sous la cendre estouffé.

Toute autre passion qui chaude trouble l'ame,
En euentant son feu demy-esteint r'enflamme.
L'humeur autheur du mal le premier banny soit,
Et qu'elle vse des mets dont son mary vsoit:
Et d'autres pour remettre en son train ordinaire
Le cours trop retardé de sa purge lunaire.
Leur goust aromatic & leur piquante odeur
Subtilise le foye, euantille le cœur.
Le fenoil en est vn, & l'herbe qu'on reuere,
Pour tant que le nom porte à la ville d'Homere,
Et qu'elle sent la myrrhe, on mesle aussi parmy
La graine bien sentant du memphitic amy,
Qui faict par son seul flair, tant ceste herbe est puissante,
La femme conceuoir, pour veu qu'elle la sente.
L'orualle, le persil & cest herbage sainct
Dont du grand Iupiter le grand prestre se ceinct:
Quand aux malins Demons il veut donner la chasse,
Ou bien quand de son Dieu il implore la grace,
De la graine duquel est sainctement nourri
Le simple & bel oyseau de Venus fauori.
Ou deuant ou apres ses repas qu'elle tasche
Vomir le phlegme gros, l'humeur qui plus la fasche:
Cause de son mal-heur, apres auoir humé
Du thim tard fleurissant des abeilles aymé.
Le bouillon, & celuy de l'origan onite
Par la porte d'en haut chasse la pituite.
Pour doncq' s'accommoder à la conception,
Apres le vomitoire & la purgation
A iun elle boira la pressure du lieure,
Et la bourse pendante aux deux aines du Bieure.

Du Bieure Amasien, my-beste, my-poisson,
Au Nectar angeuin, ou parmy la boisson
De l'onde emmiellee & la mercuriale,
Soit qu'elle soit femelle ou soit qu'elle soit masle.
Le poyure Perusin, (le plant qui le produit
A nostre vigne semble, à nos raisins le fruit)
Ne s'eslongne iamais, qu'elle adiouste à ce nombre
De l'arbre haut & droit dont le serpent craint l'ombre.
Le fruit langue d'oyseau, & du cerf montaignard,
Qui met la biche en rut de son mary paillard,
De la maune visqueuse, & les herbes en somme
Qui eschauffent au lict amoureusement l'homme.
Le genitoire droit, face bruler du rat,
Cestuy-là mesme encor de l'escumeux verrat,
Ceux du regnard finet, & ceux du Capitaine
Du camus regiment des bestes porte-laine:
La feconde matrice au lieure pied-leger
Ou leur chair tendre y est aussi bonne à manger:
De la corne de cerf, l'elephantine iuoire,
La corne d'amalthee, & du vin fay luy boire.
Ou luy donne à manger les humides cerueaux
Du veau, du cerf, du porc, de pigeons, de moyneaux.
Donne luy à manger du laict qui se fromage,
Au ventre remaschant du dain s'affre & volage
En la gresse & au sang d'vn folatre aignelet,
Donne luy à manger ou à boire le laict
Qui chaudement se caille au ventre deshonneste
D'vn bouc, d'vn chameau masle, & qui pend à la teste.
Le meurte n'en soit loing, qui maugré les yuers
Pour Venus couronner maintient ses rameaux verds.

L'honneur des beaux iardins les perles fay luy prendre
Du plus doux grenadier, de son bouton plus tendre
De l'escorce reduite en poudre bien menu,
Et du coudrier basset premier de Pont venu
Les caquerottes brusle, & la flairant racine
Du souchet riuager, & la frelleuse aluyne,
Et les grains emperlez du genieure epineux
De nul autres encor, boy les eaux, boy les ius
Ou les prens verts, ou secs, meslez, seuls, à sa mode:
A sa propre nature vn chacun s'accomode.
L'heure plus opportune est celle du matin
Dedans vn ius de chair, dans vne soye de vin
Auecqu'vn œuf mollet en eau de fleurs d'orange,
Ou du plant que l'abeille en ses ruches arrange
Et qui retient le nom du Citron odoreux.
Mais fay que ce pendant ce breuage amoureux
Resente du cheureul des Indes l'apostume,
Ou le flair plus exquis qui de l'ambre gris fume:
Ou que de la ciuette il sente la sueur
Et les plus chers parfuns à la teste & au cœur.
Qui pour leur donner corps mollement les melange,
L'autre en les recuisant les retaille en losange
A angles inegaux l'vn large & l'autre estroict,
En les iettant tous chaux sur le porphire froid
N'y espargne le sucre & les espices rares,
Le butin precieux des terres plus barbares.
L'autre pour les garder de la corruption
En fait en temps & lieu bonne prouision,
Le confit és douceurs des rouseaux de madere
Ou en l'œuure que faict la mouche miellere,

Pour garder l'acorum tel fut tousiours le soing,
Et les mentionnez seruant à ce besoing.
Celle doncq' qui s'ennuyë estre tousiours brehaigne,
De ceste mixtion gros comme vne auelaine
Sur le temps que sa fleur commence à defaillir,
Prenne par quelques iours, puis se laisse assaillir
Du mary seiourné, impatient d'attendre
L'heure que de son faict vn heritier s'engendre.
De l'inceste Myrrha prens de l'arbre blessé
L'humeur qu'amerement pleurant ell' a versé,
Et l'encens que larmoye vne autre arbre sacree,
Et dont l'encensement les celestes recree:
Du lentisque gommeux la perle distillant,
Et le boys d'orient qui faict qu'en le brulant
On sentent l'orient, & que le fleuue gange
Nous amene flotté dessus sa vague estrange:
Et du fruict de l'enfant qu'Apollon larmoyant
En Cypre transmua eternel verdoyant.
Du Su l'espicerie & ses senteurs exquises
Auecque l'eau de Nasse & de rose y soient mises.
De ce petit Caos en quatre separé
Vn quard pende à son col, l'esprit euaporé
Luy frappe la narine, & l'autre part seconde
Seruira pour roller mainte pilule ronde,
Dont matineusement deux ou trois mangera.
Du tiers à son vsage vn pessaire fera,
Et le reste dissoult d'eau bouillante qui fume
Par sous le cotillon son petit cas parfume:
Qui n'a que commencé assez faict il n'a pas.
Le haut ce porte bien, secourre aussi le bas

Femme venez icy, choisissez la matiere
Pour à vostre besoin composer le Pessaire.
Des simples qu'amassez i'ay pour vous tant de fois
En mile lieux cerchéz, ie vous donne le chois.
Ausquels vous adioindrez la sarazine chere
A la femme accouchee, & ceste autre herbe amere
De Chyron, & l'hissope aux purpurines fleurs,
La racine d'iris enuiant les couleurs.
Iris nostre asseurence & de l'inique Althee
Qui fit ardre son fils par son fils outragee.
Et le ius verdoyant du pressuré nombril
De la femme du ciel, & l'autre plus subtil
Du sauuage cocombre errabond sur la terre,
Sur l'heure se vangeant de celuy qui le serre
Et qui l'ose toucher, frappant iniurieux
De son ius reially en la bouche & aux yeux.
De ce bel arbrisseau en qui le Priamide
Fut mué, massacré du Roy tuteur perfide,
On y mesle le ius du cornu fenugrec:
Et des plants amoureux mets les graines auec,
Et leur larmes encor, le suc qui semble au foye
Que l'espicier marchant des Indes nous enuoye,
Puissant, pour des viuants contregarder les corps
Et de corruption contregarder les morts.
Du ledum Cypriot, la resine gommée,
Le ius de Pauacé d'Hercule surnommée,
Celuy du Therebinte rauallant la couleur
Du plus luisant cristal, & des fleuues l'azur.
Il s'en trouue qui font seruir à cest vsage
La tres-amere grene à la courge sauuage,

Et du Sumach Pontic le raisin rougissant,
Qui seruoit és vieux temps de sel appetissant.
Et de l'epy du nard la rousse cheueleure,
Et de l'ongle odorant qui prent sa nourriture
Et sa musquine odeur dans le mesme marest
Où le Nard cheuelu & l'ongle odorant croist.
Toute l'espicerie & parfuns de l'aurore,
Auecque le saffran dont son giste elle dore
Il y faut employer, & des aluns la fleur,
Qui fresllement ce rompt, de negeuse couleur,
Et dont le lin se faict que le feu ne consume,
De l'argent affiné la calabroise escume,
Le Nytre clytien, sur se glaçant en sel,
Et le sel dont l'on sert l'autel de l'eternel.
N'y oubly-pas les fiels des bestes plus sauuages
En qui l'ire des dieux transforma les visages
Du cruel Licaon, le blaphemeur des Dieux
Et Caliste sa fille, ou vn Astre des cieux
D'Hippomene eshonté de sa femme courriere,
De l'admirable hiene, vne beste sorciere
De celuy qui rauit la fille d'Agenor.
Des satires bouquins, des compagnons encor'
D'Vlisse que Circé par ses murmures change
En bestes que la race infidelle ne mange.
Et du viste pelaud accouples-y le fiel
Et sa fiente encor, & les faueurs du ciel,
Le miel auec la cire vne double merueille,
Tous deux l'ouurage blond de l'hiblenne abeille:
Le pressurage amer du maritime ongnon
Qui ores violent prent la force & le nom

De

De celle, qui du pere est à mort poursuiuie,
Pour luy auoir osté le cheueu de sa vie.
De peur que ce secours ne nuise trop poingnant
Tu le modereras doucement, y ioingnant
De ces fiers animaux la venaison fondue,
Et la moille de cil qui à son dan vit nuë
Des Nymphes la princesse, ou la creme du laict,
Ou le laict baratté qui de creme se faict.
En ceste grand forest pleine d'arbre & d'herbes,
De semences, de fruicts, & d'animaux superbes,
Et des appriuoysez, va toy-mesme choisir
Ce qui t'est plus commode, & te vient à plaisir.
Pour fleurir on y treuue, & pour charger remede:
(Car il faut que la fleur tousiours le fruit precede)
Prens y ce qui te duit, ce qui dur & entier,
Ne te pourra seruir, broy le dans vn mortier.
Mynce moy l'herbe verte en poudre bien menuë,
Reduy-moy l'Aromate, à la figue grenuë:
Raliele & le remesle auecq le grain bouilly
Du lin remolissant: soit le tout recueilly,
Pour plus commodement l'adresser en la voye
Des trauerses d'amour, couuert d'vn drap de soye.
Ou dans vne toyson conuient l'enuelopper
Puis en huile nardin mollement le tremper:
Ou en huile de rose au sang d'Adonis teinte,
Ou de la fleur qu'au cœur le François porte emprainte.
Sur la fin de son terme elle mesme ait le soing
A sa mesure egal de se forger vn coing,
S'arrondir vn bouton, qu'elle mesme se bousche
Cependant que l'amour reciproque les touche,

Droit de ses traits dorez iusqu'au cœur les tirant,
Et les laissons touts seuls faire le demeurant.
En la mesme forest les matieres on treuue
Dequoy faire les bains desquels elle s'estuue,
Cuite ou dedans l'eau douce ou és flots de la mer,
Pour veu que ioinct y soit le sauinier amer,
Qui pres-terre se rame, & mile autres encore
Qu'il n'est besoing fascheux qu'encor' ie rememore.
Des vns elle prendra l'exalante vapeur
Au trauers d'vn tuyau, & des autres l'odeur:
Et des autres encor soit la grise fumee
Par la bouche d'embas secrettement humee.
Du bitume du lac, où Dieu fist abismer
La vie sodomite, & en fist vne mer.
Et de l'Iuray, n'aguere entre les blez l'elite,
Et du gagate noir l'encensement proffite.
Or' dans l'estuue seche, or' dans l'humide bain
Suer & s'essuyer est & plaisant & sain:
S'oindre de mesme vnguent, se frotter de mesme huyle
Dont son homme se frotte & s'oint, est chose vtile.
Mets-y de Daphne encor la perle teinte en noir,
Et l'anet couronné d'vne fleur belle à voir:
La maryolaine gente, & qui ne porte enuie,
Se contantant des siens, aux honneurs d'Arabie.
Sans la senteur omettre, (ort qu'elle sente mal)
Du Bieure, or' aquatic, or' terrestre animal.
N'y oubly la racine à l'herbe decoupee,
Sa fleur à l'arc des cieux, sa fueille à vne espee
Semble naïfuement, ny du ben blanchissant:
Le baume precieux iamais ne vieillissant,

L'huyle du triple poyure & des grains de ceste herbe
Qui reuange la mort d'vn Roy Iuif trop superbe,
De celle, qui s'auouë au messager des Dieux,
D'esquels s'oindre & frotter il affier le bas lieux
Que la nature cele, & que l'honneur ne nomme,
Ny plus ny moins qu'on fait quand la faute est en l'homme.
Celle doncq' qui desire vn iour mere se voir,
Face ce qui s'ensuit pour son desir auoir.
Qu'elle tire du laict de la beste timide
Dont la peau de Palas couure la fiere Egyde:
Aussi tost qu'elle aura son petit Cheurotté
Ains que debout il soit, & sa mere ait teté,
Qu'elle face soudain de ce nouueau laittage
Pour le porter au bras, gauchere vn mol fromage,
Couuert d'vn linge blanc, n'ait horreur d'aualler
L'emente d'vn faucon le grand brigand de l'air,
Pour l'hõneur d'estre mere, & n'ait horreur de boire
Du foy' rosty la poudre, ou du sec genitoire
D'vn petit porcelet n'a guiere cochonné,
Qu'i seul d'vne portee est de sa mere né.
Pour bien tost engroisser mange de la racine
De l'artichaut armé de mainte & mainte espine,
Et le ius de la sauge aux lionnes cognu
Soit premier qu'ambrasser trois iours par elle beu.
On en dit presqu'autant de l'herbe imperatoire,
Qui veut de sa racine en vin angeuin boire,
Et le royal Cumin senty tant seulement
A lors que l'androgine ils font ensemblement.
Et si en son secret elle estuyë sa grene,
En bref elle sera de fils ou fille plene.

Il en prendra de mesme à celle qui mangeant
Est des hieres l'œil mile fois se changeant,
Porter au col penduë vne pierre de l'aire
De l'aigle au ciel volant pour seruir d'escuyere
Au Roy des eternels, ou bien pour le plus seur
Sur l'artere du bras qu'on dit respondre au cœur,
Fait receuoir la femme, & retenir plus ferme
Ce qu'elle aura receu, & le porter à terme.
Parmy ses mets vser moderement de sel,
Vn maritime humeur deseché, sans lequel
On ne vit, on ne dit rien de plaisant au monde,
De sterile peut rendre vne femme feconde.
Boire quarente iours l'herbe pied-de lion
Habilite la femme à la conception.
Boire du lait d'Io que Iuno la despite
Ialouzement moucher fist par toute l'Egypte.
Qu'elle ait sept iours durant par sus son nombril ceint
Vn bandage pourprin au fiel d'vn bouc reteinct,
Quand le croissant vousté recommance à renaistre
Le face à son mary charnelle recognoistre.
Mais cependant se garde aux simples s'accointer,
Qui peuuent enuieux leur affaire gaster
La mente cependant qu'elle est verte n'empesche
La generation, mais si on la prend seche
Elle debande l'arc, la ruë est dissipant.
Les diuers aguillons d'amour & du serpent.
Les prestres anciens pour auoir plus propices
Les celestes vsoient de ruë és sacrifices
Femme du chast'ozier: gardé vous d'aprocher

Au feste de Ceres qui seruoit pour coucher
La pudique prestresse, & du saux le fueillage
Rebelle se declare aux droits de mariage:
Et toute sa semence au ius refrigeran:
Des pauots incisez amour vaincu se rend,
Et le campre Indien presque du tout le tue,
Acheué de tuer il est par la laittuë.
On dit que le persil aux trepassez voué,
A souuent, estant pris, l'esguillette noué.
Les nymphes, le pourpie, & les froids iusquiames,
Sont ennemis iurez du passe-temps des dames.
Le vin beu par excez le sang fait refroidir,
Et l'estude obstiné engarde de roidir
L'arc des loyaux amans, & desbander l'empesche,
Estaint son feu natal & son huyle desseche.
Si quelqu'vne se trouue en despit de nature,
Qui soit à l'esperon inhumainement dure,
Plus que le diamant, plus froide qu'vn glaçon,
Qu'on voit aux esgoux pendre en la froide saison:
Plus forte à esbranler que le pied d'vne roche,
Qui sans force forcee au montoüer n'approche:
Appren doncq comme il faut l'apprendre à s'y ranger.
Qui d'vn pigeon le cœur luy donne pour manger,
Où en quelque breuage amoureux luy fait prendre,
La contraict volontiers entre ses bras se rendre.
Comme celle qui porte vn floc teint au sang noir
Des sœurs volant sans plume & qu'on nomme du soir.
Si de la titimale elle tient la mouëlle,
La belle à son mary ne fera la rebelle.
Ou si soubs son cheué cependant qu'elle dort,

Il recele le traict extraict d'vn homme mort.
Ains que le fer meurtrier tombant la terre touche,
Elle oublie aussi tost sa nature farrouche.
Mais sur tout la hiene eschangeant tour à tour.
Et d'an en an son sexe a grand force en amour.
Car la femme qui a sa vergongne mangee,
A l'appetit de l'homme est aussi tost rangee.
Qui la moustache encor' de ce fier animant
De l'vne ou l'autre leure a baisé seulement,
Elle suiura soudain de son mary la voye:
Ou qui luy fait manger de la langue d'vne oye,
A son plaisir la tourne, ou portant le poulmon
De l'oyseau en qui fut mué Dedalion
Pere de Chioné, en la peau de Pigmee,
Qui fut femme, or' oyseau, contre les siens armee,
Humble elle se rendra: Que si de galantis,
Qui pour punition enfante ses petits,
D'où la parole naist, l'os de l'aureille mange,
Sa rigueur en pitié amoureuse elle change.
Ie ne voudrois pour rien qu'aux femmes fust donné
Ce qu'on arrache au front d'vn poulain noueau né:
Seroit pour enrager, plus chaut que le feu mesme
Ard celle qui le prent, & par ce moyen ayme.
Mais tresbien ie voudrois qu'elle eust le cœur couuert
De l'amiable aimant, le sein de iaspe vert:
Qui porte en œuure d'or la hieracite enclose,
Au mary refuser ce qu'il demande n'ose:
Auoir dedans le doigt ou à son col pendu
Le ioyau recouuré dans le gesier fendu
Du coq, ou le beril à la couleur plus pale,

Eternelle maintien l'amitié coniugale.
Si cause est de ce mal, un humeur abondant,
Surgeonnant, bouillonnant, croupissant, inondant,
Et l'entement glayreux, qui destrempe & qui noye
Ce peu que le pauure homme en cest abisme enuoye:
Abisme à qui sans cesse est force de baailler,
Pour laisser cest egout regorgeant escouler.
Qui en sortant la pique & ne cesse la mordre,
Faisant en la nature vn horrible desordre,
Laissant relentissant les parois du canal
Que nature deuoit faire rude inegal,
Affin de mieux serrer & retenir plus ferme
De l'arbre renuersé le chaut-humide germe.
Que peut-on faire là? ainsi voit-on souuent
La fleur de l'arbre choir secoué par le vent.
Le marescage ainsi qui en ce fond regorge
Le germe humain enfondre & luy couppe la gorge.
Ainsi aduient au grain en la terre receu,
Qu'vne grand pluye estouffe auant qu'il soit conceu.
Et tout ainsi la terre or' ores emblauee,
Est d'vn lagage d'eaue aual courant lauee.
Si tu as descouuert par ce signe euident
Que s'en soit là la cause, il luy faut estre aydant.
Il luy faut mettre en teste vne forte partie,
Sa qualité contraire ou son antipatie.
Recourir au secours & du tout ruiner
L'humeur qui veut, tyran, seule icy dominer:
Mise a sec & à sac qu'on la destruise toute,
Que d'elle il n'en demeure vne petite goute.
Que l'air, que le trauail, le Laconique bain

Le coucher sur la dure, & le soing, & la faim
Et tout ce que l'on dit chose non naturelle.
Qu'on bande, qu'on esleue & coniure contre elle,
La voy-là ie la voy qui sort secrettement,
Et par derriere fuit vaincuë honteusement.
Qu'on la laisse courir, remparans ceste bresche
Exterieurement par moyen qui la seche,
Et la reserre estroicte: & que desormais soit
Plus fidelle à garder ce qu'en elle conçoit.
Sur ayons l'acerum racine n'oüailleuse,
Et celle du souchet ionc à la verge angleuse:
De la dure bistorte enterrant son pied tort,
Qui tortillé resemble à vn serpent qui dort.
Ayons la tormentille, & sa seur quinte fueille,
De forme & de vertu l'vne à l'autre pareille.
Le meurte tapissant les riues de la mer,
Pour l'amour de la mere au Dieu qui fait aymer.
De Cyparis la noix, & ceste aigrette galle
De la fueille du chesne, & de son fruit l'escaille,
Et du sumach le tan, la fleur & le bouton
De la pomme punique, & le mol reiectom
De la ronce espineuse, & la perle sacree
De l'arbre qui aux dieux & aux hommes agree.
La rose vermeillette és espines croissant,
Et le rouge arbrisseau soubs les vagues naissant,
Et du liege eternel l'escorce reuenuë,
Le lierre serpentant, & l'herbe cheual-queuë.
L'encens atramitain & son escorce aussi,
Et le ius du Ledun grassement espessi.
Et l'vn & l'autre Cyste auecque l'Hypociste

Qui ne croist iamais loing de l'vn & l'autre Cyste.
Et du timide cerf le branchage bruslé,
La motte armenienne, & le limon sellé
De l'isle de Lemnos iadis portant la marque
De Diane la chaste, ore d'vn grand monarque.
L'egyptienne Acacie, & l'automnal raisin
Par le soleil recuit sans oster le pepin.
Et le plus franc alun & de roche & de plume,
Du fer chalibeen l'estincelante escume,
Et tant d'autres encor' que i'ay dit cy deuant,
Dispercez par l'aduis d'vn medecin sçauant.
Des vns cuits en vin brusque on se sert pour estuue,
Ou bien pour si bagner on verse en vne cuue.
Les autres on siringue, ou tiede humidement,
On reçoit les vapeurs de leur bouillon fumant.
Ou sur la braise ardente elle en reçoit encore
L'odorante vertu qui fumant s'euapore,
Où maint petit verroil ell' en pourra former,
Pour de son cabinet l'antichambre fermer.
Pour les reins maint emplastre & maint vnguẽt pour (oindre
Les lieux circonuoisins deuant que de se ioindre,
Ains qu'aux prises venir & que deux corps aymez
Hermaphroditement soient en vn tranformez.
L'autre sur qui l'excez de la chaleur domine.
Seche, eueillee, hagarde & que Venus encline,
Fretillarde, lassiue, à qui souuent le bas
Blesse, demange & ard moins assouuy que las.
Ne charge volontiers: car tout ce que peut l'homme
Ietter dans ce fourneau ambrasé se consomme.
S'esteinct, dissippe & perd si tost qu'il est receu,

Comme vne goutte d'huyle au milieu d'vn grand feu:
Comme qui ſemeroit vne fertile graine,
Au cœur d'vn chaut eſté ſur la bruſlante arene.
Ou comme qui voudroit auecqu' vn peu d'humeur
De quelque ardente fieure eſtancher la chaleur.
Hé que luy ferons nous ſi rien ce mal n'appaiſe,
Si eſteindre ne peut de ce chaut mal la braiſe.
Et quoy la lairrons-nous cruellement bruſler:
Non non, crions au feu, qu'on refraiſchiſſe l'air,
Qu'on la iette dans l'eau d'vn bain faict pour eſteindre
Ceſte flamme, & ſon corps faut tout mouiller & oindr
Du ius qui du nombril de Venus eſt eſpreinct:
Ou bien de la morelle, ou du branchage ſainct
De l'oſier amerin, & que ſur ſa ionchee
Sur vn lodier fueillu elle dorme couchee.
Comme ſacre à Ceres, & là profondement
Sans ennuis iour & nuict ſon temps paſſe en dormant.
Que le ſoleil leuant ne la trouue leuee,
Que le couchant la laiſſe où il l'auoit trouuee.
Le long dormir engraiſſe: & qu'on frotte l'endroit
Qui demange le plus, de quelque oignement froid.
Le ius & la racine à la nymphe pudique,
Y ſeruent, qu'on les mange, ou qu'on les y applique.
Mais on y doit meſler de l'eſcume d'argent,
Et du plomb reſolu en vinaigre rougeant,
L'eau de la belle fleur en riche pourpre teinte,
Et du camphre indien la gomme pure & ſaincte.
Du plomb vif argenté vne lame luy ceins,
Comme d'vn ceinturon tout le contour des reins.
Le ſonge elle perdra brouillant ſa fantaſie,

Et l'amour qui de iour tient sa raison saisie.
Prenne de la toyson du passager d'Hellé,
Et la mouëlle du chef du cerf ecerulé,
Des compagnons d'Vlis, d'vne cheure peureuse,
Et en face vne tante à sa playe amoureuse,
Qu'en huyle du beau lis elle tiendra premier,
Ou au plus doux extraict des cœurs de l'amandier.
Pour saulse en tous ses mets à la table se serue
Du vinaigre froid-chaut, sec-humide il preserue
Du bouccon apposté, l'estomac soit repeu
D'herbage cru & verd, & qui nourrisse peu.
De cent sortes de fruicts de garde ou prime-rouges,
Prune, pesche, abricot, fraise, cerises rouges.
Le cocombre, & sa suitte & salade d'esté,
Le laict ou doux ou aigre, & ce qui a esté
Aux froides deffendu d'vne loy rigoureuse,
A celle il est permis qui est trop amoureuse.
Et la pomme suiecte à mile-fois changer
Son nom, son goust, sa forme elle peut bien manger.
Et la poire qui est mile-fois plus diuerse,
Et la molle chasteigne à l'escorce qui perce,
La semence de saule auortant de son fruict,
Le fruict que l'ozier chaste a chastement produict.
Du cheneué la grene, & la dure qu'engendre
Le cheure-fueil qui ose à vn plus fort se prendre.
Et tant d'autres encor' lesquels par elle pris
Refroidissent pudics les ardeurs de Cypris.
Si elle ioinct du fiel de cil qui sur sa crouppe
En Crete traiecta la mareine d'Europe,
A la gresse meslé du traistre, qui musse

Piqua mortellement le pied d'Euridicé,
Où au ſain d'Elpenor elle pourra encore,
Ce fier vaultour donter qui ſon foye deuore.
Si ſont vens entonnez priſonniers detenus
Comme ceux qu'enferma és peaux de boucs cornuz
Des tempeſtes le Roy, de peur que par leur rage,
Vlis ne perillaſt par vn autre naufrage.
Ou tels que ceux qu'on oit és abiſmes hurler,
Et qui les fondemens du monde font crouller:
Ainſi des vens enclos au ventre la ſecouſſe
Reſouffle la ſamence & dehors la repouſſe.
Et comblant tout ce lieu de ſon eſtre leger,
Ne laiſſe eſpace aucun pour vn homme y ranger.
Que s'il y eſt receu ell' l'agite & bouillonne,
Tout ainſi que le flot que le nort tourbillonne.
Vers ces quartiers y a vn champ plein & vny
D'herbage bien menu & de fleurs bien garny,
En forme de triangle ainſi que l'on deſſeigne,
La riche region que le Nil ſept fois baigne.
Si elle ne conçoit, mercy ce mauuais vent,
Elle touche, elle voit, rondement s'eſleuant.
Vn petit moncelet ſe hauſſer ſu la pleine,
Auecque vne douleur qui luy ſaccade l'aine,
Auecque vn petit bruit remurmurant vn ſon
Tournoyant à l'entour de ceſte liaiſon.
Dont la mere à l'enfant & l'enfant à la mere
Se ſappe pour ſuccer ſa viande premiere.
Quel remede a cela? grand les portes ouurir,
D'emplaſtres, de ſachets le ventre luy couurir:
L'eſtouffer, l'accabler, par parfums, par peſſaires

Le frotter, le chaſſer par les armes contraires,
Que l'ingenieux maiſtre a preſtes dans la main
Des ſimples chauts & ſecz, qu'il y employ' le grain
De l'anis, de l'anet, du cumin, de la rue,
La mente & le mentaſtre à la fueille bourruë,
La drogue du leuant, dont i'ay par ſa vertu
Le froid ſon allié n'aguiere combattu.
Et quoy de ce d'eſtroit, ſi l'entree eſt eſtroite
Si de ce gil-batard la goulette n'eſt droite:
Mais tourne de biais, ou bien de la façon
D'vne trompe guerriere, ou du lent limaçon,
Si que le laboureur qui n'eſt ny froid ny laſche,
Et qui à pris ce champ de la nature à taſche,
Tout droit entrer n'y puiſſe, il a beau s'efforcer
Pour de ſes reins feconds ſoy-meſme enſemencer.
N'eſt-ce pour enrager, qui n'a loyſir d'attendre.
Vn peu de patience, entens, ce qu'il faut prendre:
Les ſemences du lin, le ſenegré cornu,
La maue & laguy-maue, & du caſſier cognu
Au ſeul Egyptien, la liqueur noire douce
Que nature enchaſſa en l'eſtuy d'vne gouſſe,
Et tout ce qui eſt né expres pour remollir,
Fay-les en moytié huile en moytié eau bouillir
Longuement, & ſouuent mouille ceſte ouuerture,
Mouille-la tant que molle ell' deuienne de dure,
Se laue de ce bain, & du marc epeſſy
Vn peſſaire ſe fourre au trou trop reſtrecy,
Qu'elle y laiſſe long temps, puis ſon qualibre augmente,
Y ioingnant du Souchet la racine odorante,
Et des Indes l'eſpy: pour plus mollifier

Entasses-y le fruict du porte-laict figuier.
Remets-le violent & par force le pousse
Et plus ferme & plus gros dedans la mesme fousse.
Qu'il croisse encore vn coup, la fueille d'Arthemis,
Et des puces auecq' les deux plants ennemis,
Et les pleurs que myrrha arabesque larmoyë:
Mais fais le tout couurir d'vn drap en fine soye.
Adioints y les senteurs des penchereus parmi,
Iamais n'en soit absent de smylace l'amy,
Que ce coing engressé pousse fort roidde & ferme,
Si souuent que ce tronc s'ouure fende & deferme,
Et s'il va biaisant dy moy que feras-tu.
I'auray pour redresser ce passage tortu
Vne tante de plomb, ie mettray ceste soude
Pour long temps l'y tenir, en la fosse profonde.
Et si quelque meschant au demeurant fasché
De te voir des enfans ta le ventre bousché,
Et si par vn boucon, par charme ou autre chose
Ta matrice retient infecondement close:
Si l'autheur du meschef me peut estre euident,
I'yray tost au secours à son contraire aydant.
Combattant per à per i'auray le choix des armes,
Aux charmes opposant de plus forts contrecharmes.
C'est assez pour ce coup ce n'est ores le temps,
Icy n'est pas le lieu de rendre tous contants:
Au docte manouurier la cure soit remise
Quand la cause requiert qu'on vse de main mise.
Mais d'autant que chacun desire volontiers
Plus-tost qu'vne heritiere auoir vn heritier,
Mesmement les plus grands, les nobles & les princes.

Pour leur laisser leurs noms, leurs armes, leurs prouinces.
Le magistrat aussi en voudroit bien auoir
Pour auant que mourir à ses estats pouruoir:
Et aussi que nature au plus parfaict s'adonne,
En ces vers la façon d'vn masle ie leur donne.
Lors que l'aage de l'homme est preste à faire fleur
Que l'humeur amoureux bouillonne dans le cœur,
S'il trouue vne moytié à sa moytié egale,
Tout du beau premier coup ils produiront vn masle.
Il ne s'y faut lasser y allant trop souuent:
Qu'il obserue songneux la part d'où vient le vent.
S'il tire du costé des aquilons qui tremblent,
Ils feront vn beau fils si leur pieces assemblent.
De toutes les saisons plus commode est l'Esté
A faire des garçons, sur le dextre costé,
Où le sang demicrud au sang vermeil se forme.
Que maistresse du lict la femme tousiours dorme:
Et si lors que parfaict de son fleuue est le cours,
(Ce qui faire ce doit en cinq ou en sept iours)
Si des le premier iour que la vague est passee
Elle est iusques au quint tous les iours ambrassee:
Elle engroisse d'vn fils, iusqu'au huict depuis cinq
Son flanc, tu faux nature, est d'vne fille enceinct.
Si de huict iusqu' à douze elle se faict cognoistre,
D'vn masle elle verra son ventre enfler & croistre.
Passé douze, l'on dict, que ce qu'elle fera
De Mercure l'enfant & de Venus sera.
Et si la femme grosse a iuste terme enfante
Quand en sa plenitude au ciel Phebe est luissante,
A la premiere foys qu'ils se ressembleront,

S'ils ne battent à froid vn male ils forgeront.
Mais si la femme accouche en la lune nouuelle,
Et qu'elle engroisse apres, sera d'vne femelle.
Qui veut vn fils planter, qu'il ne face l'amour
Que depuis la minuict iusques au point du iour.
Car celuy qui tout soul apres souper besongne
Ne fera qu'vne fille, ouurage d'vn iurongne.
Qui la ré du chardon horriblement pointu
Mange, & qui mange encor' de l'artichaut testu
La delicate chair suçant l'escaille tendre,
En sa moytié fendue vn enfant masle engendre.
Qui veut faire vn beau fils mange le gros ongnon
De ceste herbe portant des Satyres le nom.
Qui de Cynosorchis mange aussi le plus ferme,
Sa femme luy rendra vn fils au bout du terme:
Si ell' a pour sa part le flestry ramoly,
A pestrir vne fille elle n'a point falli.
Autant dire en peut-on de la plante greuee
Du Dieu au chef elé, a la plante empennee:
Et tient on si la femme estant son moys escheu,
Bien tost apres le ius de ce plant masle a beu,
Et la fueille mangé trois iours durant l'espace,
Pour veu que son mari au quatriesme l'ambrasse,
Qu'elle patronne vn fils, mais du fueillage vert
Son parnasse fendu cependant soit couuert.
Mais si de la femelle elle mince, elle pile
Et en hume le ius, ne fera qu'vne fille.
Si enuieusement vne enceinte a mangé
La Sarrazine masle au fueillage alongé
Auecque le rosty du rauisseur de celle

Qui

Qui des trois parts du monde a nommé la plus belle.
Ou en la chair d'Apis, qui le premier trouua
Le coutre qui premier l'Egypte cultiua.
Ceste plante enueloppe, & de sa main secrette
Pour vn masle y mouller dans sa fente la mette.
Si le mari encor' durant le doux seiour
Qu'il faict en Salmacis, la fonteine d'amour:
Si baignant Androgine auec vn blanc bandage
Le pied dextre se lie, vn masle est son ouurage.
C'est vn peu plus que rien, si l'autre pied est ceinct,
Lors que deux ne font qu'vn d'vn lien qui soit teint:
Que si l'vn des bessons pris du costé du foyë
D'vn rat & d'vn verrat menument on poudroye,
Et qu'il soit par la femme enuieusement beu,
Si retenu ell' a, vn masle ell' a conçeu:
Si au contraire arriue, vne fille elle engendre.
Si du gauche on luy fait le tesmoignage prendre:
Si le caillé d'vn lieure est pris par le mari,
Si d'vn lieure femelle, on donne l'amarri
Ou le rond tourbillon du masle pour le boire:
Si souuent elle mange, ou boit le genitoire
Des piolants poussins, iuste au terme prefix
Lucine appellera accouchant d'vn deau fils.
Que pour rendre plus beau & de meilleure grace
Tandis quell' en sera grosse & nourrice, brasse
Et mesle ensemblement de la pomme de pin
Le fruict né sous l'escaille, & du laict, & du vin,
Et l'amoureuse Palme, & la Myrrhe eploree,
Et de crocus de blond la perruque doree.
Qu'ell' prenne du matin de ceste mixtion

Qui sert tout d'vn beau train à la conception,
On dit, chose admirable, vne chose diuine
Qu'elle, mangeant souuent, quand son terme auoysine
Le fruict du flanc coingner de poils d'or cotoné,
Vn fils enfantera à la bonne heure né,
Ayant l'ame gentile, industrieuse, accorte,
Et fera que legere à son terme le porte.
Mais ce n'est pas le tout qu'enceinte deuenir,
Il faut ce cher depost fidelle retenir
Et l'empescher de fondre, & par la mesme porte
Qu'il y estoit entré qu'auorton ne ressorte.
Par le persil bastard il est fixe arresté
Si la bouche le prent, le panais moucheté
Trop glissant le retient, & la mauue qu'on pile
Auecque gresse d'oyë, enduite y est vtile.
Au secret des secrets qu'on ne touche ny voit
Applique l'oingnement qui de l'huyle reçoit
Que de la noix royale à fine force on presse.
Et l'encens myneen, & du porceau la gresse.
De la sauge la fleur & son fueillage blanc
Viuifient le fruict demi mort dans le flanc,
Si par la mere ell' est durant sa groisse prise
Comme la tormentille ou prise ou dessus misse,
Aussi bien que sa seur au fleurissant espy.
Ardre l'on faict le corps de l'archer porc-epy,
Qui contre son chasseur herisse mille pointes:
Ses cendres elle boit, ses aines en soient oinctes.
Fays en autant encor brulant les herissons
Par la nature armez d'autres mile poinçons:
Et sur ceste partie à nommer des-honneste

On plaque l'animant qui tire de sa teste
Corne, pour se guyder, qui sans pieds & sans os
Niomide, sa maison charge dessus son dos.
Or à fin que ce fruict en sa coque demeure,
Son temps determiné, que la datte n'en meure,
Face au soleil secher, & le grain duquel Tyr
Teint les draps precieux, pour les princes vestir,
Du lentisque perlé, & ceste gomme encore
Dont le pauure pecheur l'ayde du ciel implore:
Conioinctement ensemble en vn œuf frais meslez,
Soient par la femme grosse en humant auallez.
En l'herbe du gramen à la blanche racine
Qui cerche curieux y trouue vne vermine:
Ains, que ce vermisseau à la terre ait touché
Que l'enceinte le porte à son col attaché,
Ou que cinq ou que sept de ces vers ell' deuore:
Ou si le poissonneau qu'on appelle remore,
Qui sur la rade peut aux Nort d'est resister
Et deux grands gallions eschouez arrester,
De deux grands empereurs, ou bien ceste coquille
Ou premier s'engendra du ciel chastré la fille
Qui n'eut moindre pouuoir les desseings ruinant
De ce cruel qui guide alloit effeminant
En chastrant sa ieunesse, au bras tien attachee,
Ell' portera son fruict au neufiesme accouchee.
Si encor ell' tient vne branche de guy
Religieusement sur le chesne cuilly:
Religieusement si ceste branche porte
Ne craigne le danger que iamais ell' auorte.
Celle qui de l'oyseau qui plane au ciel volant

Qui miniſtre au grand Dieu le tonnerre brulant,
Qui ſe baignant dans l'eau ſa ieuneſſe retrouue,
La pierre peut auoir ſans laquelle il ne couue
A ſon col appenduë, attacher à ſon bras
Fera que l'embrion ne s'ecoulera, pas.
Et le iaſpe madré de cent couleurs diuerſes
De verte ſe changeant en rouges, iaunes, perſes:
Et celle là qu'on trouue és ventrailles du Dieu
De Memphis, reſemblant à celle qui du feu
Du tombeau de Typhœ, eſt recuite & brulee.
Ou celle là encor' de la beſte immolee
Pour la greque Yphigene, ou celle de ſainct Pol:
Si l'vne de ces trois, ou qu'on la pende au col
Ou qu'on l'attache au bras de quelque femme enceinte,
Qu'à bon port ell' n'ariue il ne faut auoir crainte.
Qu'elle reçoiue en bas la puante vapeur
Des charbons arroſez de l'infame liqueur
Que rend l'animal fier que des ondes le maiſtre
Pour ſeruir aux humains de la terre fiſt naiſtre.
Ou eſgorge la beſte en qui le cuyſſe-né
S'eſtoit, tremblant de peur, en Egypte tourné.
Comme les autres Dieux celez ſoubs autres beſtes
Chaſſez par les geans de leurs maiſons celeſtes.
Fais en bruſler le cuir rebours ſe heriſſant
De ce pouſſier cendreux, ſi ſon corps eſt greſſant,
Iuſqu'au neufieſme ira: & ainſi chaſque annee
Renaitre ſe verra d'vne belle lignee.



LE TEMPLE DE L'AME, EXTRAICT DE L'ÆSCVLAPE DE R. B. A. M.

A

TRES-HAVT ET TRES-IL-
lustre Prince, Monseigneur le Duc,
fils de France, & frere vnique
du Roy.



Ssiste à mes desseins, ô diuine puissance,
Et me fais acheuer l'œuure que ie commence:
Oeuure laborieux, sur nul autre imité,
Temple, que le premier à la diuinité
De l'ame ie basty, le premier ie dedie
A l'ame, qui de l'homme est l'immortelle vie.
Fay, qu'immortel comme elle il puisse triompher
De l'eau, du feu, du temps, de l'orage & du fer.
Ie ne quiers que me soit ceste grace donnee
Par ton moyen, Pallas, deesse vierge-nee
D'vn dieu éceruelé, & de toy ne depend,
Apollon, mon secours, ny de ton fils-serpent.
De vous ie n'ay que faire: Aussi ie ne m'addresse
A si fantasques dieux, ny à telle deesse.
Ains, Seigneur eternel! qui n'es pas vn dieu feint,
C'est toy, qui m'octoyras vn entendement sainct:

Et qui m'enseigneras la science parfaicte,
De Bezelel l'eleu excellent architecte
Du sacré pauillon, que tu vins habiter,
Dieu entre nous mortels, que ie puisse inuenter
Aussi noueaux desseins, pour ouurer & parfai-
Le tabernacle humain, de l'ame le sacraire. (re
Reforme moy le cœur, & me conduy la main:
Car sans ceste faueur mon labeur seroit vain.
Vous qui n'auez de l'ame opinion estrange,
Et n'imaginez pas que ce soit la meslange
De la terre & de l'eau iointe temperement,
Que de l'air & du feu prenne son mouuement.
Que soit vne armonie accordante en discorde
Des freres ennemis que la discorde accorde.
Que ce soit vn esprit chaudement allumé,
Vn sang arterieux dans le cœur enfermé,
Vne glissante humeur dont nostre corps s'abreue.
Vne moitte vapeur qui de l'humeur esleue.
Vn feu tout espessy d'athomes rondelets,
Vn esclair agissant dedans noz intellets,
Vne essence vniment aux animaux commune,
Qui d'vne esparse en tous se refait de tous vne.
Entrez-y librement: car il vous est permis
Par moy qui suis son prestre en ce temple cõmis.
C'est à vous seulement que i'en ouure la porte:
Doncq' approchez-vous en, mais que l'on y apporte
Vn cœur non curieux, n'en voulant plus sçauoir,
Que l'esprit en comprend & la veuë en peut voir.
Venez & regardez la merueille de l'œuure.

Ou l'aduis merueilleux de l'ouurier se descouure.
Et d'elle quant & moy, que le sor inconstant
Et l'ordre sans raison n'en sçauroit faire autant.
Que ses compartimens sont pris sur le modelle,
Tiré dans la pensee infinie, eternelle,
Representation de la diuinité,
Ainsi que le rayon est fils de la clarté.
Mais arriere bien loin, ô vous trouppe infidelle,
Qui vous figurez l'ame vne chose mortelle.
Escartez vous d'icy, retirez-en voz pas:
Car dy mettre le pied vous ne meritez pas.
Retournez vous veautrer, pourceaux, dedans l'ordure
D'vn Protagore Athee, & d'vn sale Epicure,
Où de sa propre main Dieu soy-mesme s'est peint.
Et vous gardez d'entrer dedans ce temple sainct:
Affin que ne souillez par vostre dire infame
Le sainct des saincts où est le logis de nostre ame:
Si ne voulez sentir la vengeresse main
Du tout puissant qui peut foudroier tout humain.

O grand Duc c'est à toy (encore que suiuie
Ton illustre vertu soit de la faulse enuie)
Que desormais i'adresse & mes vers & mes vœuz.
Soit doncq' leur cours de grace & facile & heureux:
Haut en est le subiect, & l'entreprise grande,
Aysee ell' me sera, si mon Duc le commande:
Si de son œil benin il me fait le signal
Au Cigne Vendomois il me peut faire egal.* * Pierre de Ronsard
Et plein de la fureur qu'aux siens Phœbus inspire,
De mortel desormais on ne m'orra rien dire.

Tant aura eu de force en mon entendement
De mon Prince & Seigneur vn clin d'œil ſeulement.
Car, ou ſoit que tu guides vne nombreuſe armee
Par ta vertu preſente à bien faire animee,
Rendant les plus couars magnanimes & forts:
Ou ſoit que tu preſide entre mille Neſtors,
(N'ayant pas accomply de ceſte vie humaine,
Qui ſans retour ſ'en va la troiſieſme ſemaine)
De ton ſang trop prodigue, à fin de ſoulager
Tes François, non plus francs du ioug de l'eſtranger:
Et pour mettre vne fin par vne paix durable
A la guerre, au vainqueur, & vaincu dommageable,
En deſtournant le fer rouge de noſtre ſang,
Pour des tyrans ouurir l'eſtomac, & le flanc,
Et reioindre en vn rond du Croiſſant les deux cornes,
Du paternel Royaume outre-plantant les bornes.
Que de nom, & de fait fatalement tu ſois
A tes aimez François, vray Hercule François,
Et des Muſes l'amy tu puiſſe eſtre en la ſorte
Que François ton ayeul, dont tiers le nom tu porte.
Apres que du Caos l'vniuers fut éclos:
Que ſur les elemens, ſous ta rondeur enclos
La grand' tente des Cieux fut autour eſtendue,
Et la terre habitable aux animaux rendue:
Ayant fait reſſerrer l'onde en ſon propre lieu,
Il ne manquoit plus rien à l'ouurage de Dieu.
" *(Dont la ferme parole eſt deſia l'œuure faite,*
" *Qui auſſi toſt eſt dite, auſſi toſt eſt parfaite)*
Que l'animal diuin, lequel il compoſa
De ſon ſouffle, & d'Argile, & puis ſe repoſa.

Car

Car c'est aussi pour luy que Dieu feist toutes choses:
Et en luy seul il a toutes choses encloses.
Quel autre eust peu du ciel admirer l'ornement,
Adoré son ouurier religieusement?
Quel autre eust habité ceste grand' maison ronde,
Pour l'homme seul bastir au beau milieu du monde?
Pour ce il fut reserué à creer le dernier
Pour estre vniuersel de la terre heritier.
Doncq' du grand Tout apres (dõt toutes les parties
Furent diuinement par bel ordre assorties)
Fut comme en vn recueil en l'homme ramassé,
Et fut son petit corps sur le grand compassé.
Soit qu'en bas tu regarde, ou le haut tu contemple,
Et le moyen auecq', tousiours tu vois l'exemple
Du tresgrand vniuers, ce n'est doncq' sans raison
Que du petit au grand ie fais comparaison.
Chere Muse dy moy comme a esté bastie
De l'humain Microcosme à part chasque partie:
Et commençons au chef, qui tient vn pareil lieu
A l'ame, que le ciel tient au regard de Dieu.
Sur vn mesme patron, d'vne mesme matiere
Que les cieux furẽt faits de la main toute ouuriere
Il fut creé aussi, & compassé en rond,
Sinon deuers l'Ouest, & de la part du front,
Qu'auancer on le voit: car alors qu'on le presse
Pour l'assoir sur son tronc, entre les mains s'afaisse.
Ceste matiere tendre, & non trop ferme encor'
Et de la part du Sud, & du costé du Nor.
Ainsi que l'artisan orne & pare son œuure
D'vne tresfine soye ell' le suruest & couure,

(Soyë que les humains appellerent cheueux)
Fors la bouche & la iouë & le front & les yeux.
Car nature, qui fait tout à nostre aduantage,
La face n'ombragea de poil comme au sauuage,
Qui ne porte respect, qui n'a le point d'honneur
Dont l'appetit folatre est guyde & gouuerneur.
Qu'elle peine eust c'esté: car tant plus on moissonne
Ceste espesse toyson, plus druë elle foisonne.
Comme vn nuage gros de bruit, de vents, d'humeur
Nous desrobe à noz yeux la celeste lueur.
Si aussi Dieu eu faict cheuelu le visage,
Comment y eust-on veu reluire son image?
D'vn suc lent & fumeux fust faict le cheueu froid,
Poußé par la chaleur hors du pignon estroict,
Par le cuir aussi froid, pour reparer la teste,
Et pour la r'emparer inutil quant au reste.
Femmes, penseriez-vous que d'vn vil excrement
Fust faict de vostre chef le superbe ornement?
Qui est-ce d'entre vous, qui n'estale vne tresse?
De qui, suiuant de choist: l'infallible promesse,
Perdre vous ne deuez seulement vn cheueu.
De Dieu les fauoris on recognoist au veu
Du Nazarien pur qui par son efficace,
Leurs ennemis vainquoient, & leur donnoient la chasse.
Que si cest ornement est du chef abbatu,
De soy on sent partir l'inuincible vertu.
Entre les francs iadis ce poil faisoit cognoistre
Cil qui leur Roy estoit, ou qui meritoit l'estre:
Anelé, frizotté & comme flots flottant,
Alloit au gré du vent les espaules battant.

Vn ſignal qu'à ſa gent il auoit la franchiſe
Recoux, à l'eſtranger villainement ſoumiſe:
Et mouroit volontiers pluſtoſt que de rechef
Ce royal parement luy fuſt rauy du chef.
Qui des eſtoilles ſçait combien le nombre monte,
Il ſçait certainement de noz cheueux le conte.
Du maſle le menton de mouſtaches orné,
Et du poil fuſt encor', qui toutesfois n'eſt né.
Si toſt que cil du chef, mais à poindre commence,
Quand l'homme entre en la fleur de ſon adoleſcence.
Preſt à prendre le ply, & qu'amour le vainqueur
Allume ſon brandon au fuſil de ſon cœur.
Iuſtement ſur le point qu'Hercule eſtoit en peine,
A choiſir le ſentier qui droitement nous meine
Sur la penible roche où ſe tient la Vertu,
Laiſſant de volupté le grand chemin battu.
Lors qu'inegalement l'homme enfle ſa parolle,
C'eſt ce qui met la barre entre la femme molle
Et l'homme courageux, le menton eſtant nu,
A quoy euſt ſa moytié l'autre moytié cognu?
Ceſte barbe honorable eſt vn aſſeuré ſigne
De la maſle vertu eſchauffant la poitrine.
Que nul ne doit porter d'homme de bien le nom,
S'il ne porte premier ceſte merque au menton.
Par ce merc l'on cognoiſt à qui l'aage & l'vſage
Les tiltres ont aquis d'homme ſçauant & ſage.
Ce fut pourquoy iadis au grand Dieu d'Epidaur',
L'antiquité donnoit vne grand' barbe d'or:
Par elle on diſcernoit le philoſophe graue
Du populaire ras, le patron de l'eſclaue.

C'est ce qui l'homme auance, & le pousse en credit:
Or' qu'vn Mysopogon le contraire en ait dit,
De ce poil venerable accomparant la grace.
A d'vn bouc enfumé la tres-sale barbasse:
Ell' monstre aussi que l'homme est le chef & seigneur
De la femme, qui doit à l'homme son honneur.
Qu'vn homme soit sans barbe, est-ce pas pareil blasme
Que voir à descouuert sans cheueux vne femme?
Chose autant triste à voir est vn menton razé,
Qu'vn pré par où la faux a n'aguere passé:
Que le cheual sans crins, & que l'arbre sans fueille,
Plus difforme que n'est d'Horace la corneille.
Ie n'ose leuer l'œil, pou voir si grand' beauté,
Qui superbe se monstre en cest autre costé:
Tout esblouy ie suis quand ces yeux ie contemple,
Ce front large & poly, & l'vn & l'autre temple,
Confus quand i'oy ou voy le nectar distiller
De ce double corail, qui s'ouure pour parler:
Ie me pasme & me perds, voyant qu'vn doux sourire
La bouche à l'enuiron mignardement retire.
Quand d'vn nez alligué ie voy le gentil traict,
Et des sourcils voustez l'vn & l'autre arcelet,
Et la double paupiere habilement frangee
De petits brins de soye vniment arrangee:
La crespine de l'œil, qui le couure & deffent,
Comme ell' se haulse ou baisse, & se plie ou s'estend.
Mais rauy ie me sens d'vne vermeille ioue,
Où la grace vermeille auecq' le ris se ioue.
Sa fossette m'affolle, où Venus ses attraicts
Recele, & d'où son fils armé de mile traicts

Traitrement embusché, & sans qu'on s'en auise
A quiconque y regarde au cœur droitement vise.
Qu'elle presumption seroit-ce? me vanter
Les singularitez pouuoir toutes chanter
Que nature a vni en vn si peu d'espace?
Dire comme ell' a peu en si petite place
Sur vn cuir simple & prim en cent mile façons
Representer aux yeux du cœur les passions?
Comme frappé il est par la puissance emeuë
Du sens premier emeu, par la chose aperceuë.
Les esprits & le sang consecutiuement
Courent incontinent apres son mouuement,
Que si l'obiect luy plaist, le cœur soudain enuoyë
Son sang, pour annoncer au visage sa ioyë.
S'il est triste ou pensif, s'il est saisi de peur
Aussi tost fuit le sang se renfermer au cœur.
Mais s'il se sent coulpable & de sa faute ait honte,
Viste ce vermillon en la face remonte:
Enuie, & son contraire, amour, desdain, espoir,
Se font par leurs couleurs en ce miroër voir.
La fureur fait palir, & la trahison blesme
Tant plus veut s'excuser plus s'acuse soy-mesme.
Prothee oncq' ne changea de forme si souuent,
Ny le chameleon, qui ne vit que du vent,
Que l'homme fait la sienne, où souuent se reuele
Ce qu'és cachots du cœur traistrement il recele.
Si qu'à tort contre Dieu tu murmures moqueur,
Luy reprochant qu'il n'a, pour voir au fond du cœur,
Au senestre costé ouuert quelque fenestre:
Ton visage changeant te fait assez cognoistre.

C'est de là, c'est de là que cognoist vn chacun
S'il est ami ou non, ou s'il est importun:
S'il est des fauoris, ou s'il est hors de grace,
Si qu'au ciel estoilé i'accompare la face.
De là chacun attend de son espoir la fin,
Comme sera l'aspect, fauorable ou malin.
De là le courtizan sa fortune presage,
Comme il verra muer du prince le visage:
Ainsi chacun d'en haut l'influence est suiuant
Comme en mer le nauire est poussé par le vent.
Le chef doncq' couronné d'vne espesse perruque
Ceindant le front, la tempe, & l'oreille, & la nuque,
Imitant l'hemisphere, où la nuit fait son tour,
Quand le char delien nous rapporte le iour.
De deux toiles se vest: tresfine est la premiere,
Vnie egalement, blanche, mince & legere,
Faicte pour regarder, & le pourfil parfaict
Qui l'œil de son Ouurier & l'esprit satisfaict.
L'autre, qui est dessous epesse & pertuisee
D'inuisibles poinçons de la veine est tramee,
De l'artere & du nerf, & est celle qui sent
Ce qui plait au toucher, ou luy est deplaisant.
Ces cuirs font vn tissu dont la teste est munië
Pour estre moins subiecte à l'iniure ennemie:
Par là transpire & sort le hasle, & la sueur,
Par là s'halene l'air euantant la chaleur.
En nostre petit ciel semble ce double voile
Au cours saturnien de la septiesme estoile.
Sous la double cuirasse vne autre rondement
Vient à l'entour circuir ce globe entierement,

Estoffee de mesme, & de couleur pareille,
De chair contrepointee, & de gresse vermeille.
On l'appelle charnuë: elle estend son pouuoir
Sur le front plus qu'ailleurs en le faisant mouuoir,
Lors que reuesche il monstre vne chere felonne,
Et de plis reschinez de trauers le sillonne.
Ou quand on voit ioyeux s'esuanoüir soudain
Cest ourage froncé auecque le desdain:
Mille filons sanglans ceste tunique percent
Qui sur les premiers cuirs l'humeur nouricier versent:
Pourtant à Iupiter, qui tient le second lieu
Entre les feux errants, ce petit ciel est deu.
L'os du Crane est dessous ceint d'vne autre mẽbrane
Que les grecs pour cela nommerent Pericrane:
Coeffe si admirable, & telle que Pallas
Et sa docte ennemie ourdir ne pourroient pas.
Tant l'ouurage est subtil, qui en blancheur surpasse
L'iuoyre polissé qu'elle enueloppe & lasse.
Cest os ne peut sentir que par son seul moyen,
Luy faisant esprouuer & le mal & le bien:
Si, qu'aussi tot quell' sent qu'on la blesse & la pique,
Son mal au mesme instant à l'os se communique.
Sans elle l'os n'auroit le plaisir du toucher,
Ne different en rien à l'os d'vn dur rocher
Pour les plaisirs quell' faict à l'os qu'elle recouure,
Du long & du trauers & oblique il s'entrouue,
A fin que de sa mere, or' que dure ell' soit,
Naisse au giron de l'os qui plus dur la reçoit.
Ceste blanche Tunique, à vn semblable vsage
Au chef, que Mars au ciel tournant le tiers estage.

Ces guimples estenduz sur l'humain firmament
Seruent de couuerture, & d'enrichissement.
Si ne remparent-ils d'vne roche assez dure
La diuine raison qui dans la tour demeure:
Pource tout ce pourpris d'vn mur double fut ceint
Pour pouuoir faire teste à son ennemy craint.
Doncq' bastis sont les flancs d'vne escaille percee
Pour donner seure entree à la voix prononcee.
Vne en chasque costé, vne autre vers le front
Où l'œil veillant se tient à découurir trespront.
Si le haineux le braue, à l'endroit que la veuë
Deffendre ne pouuoit ny la main estenduë,
D'vn os Diamentin nature fist vn fort
Qui fortement epais dépite tout effort.
Plus haut vers la fonteine, où la ceruelle molle
On sent battre & pousser, (auant que la parolle
L'enfant puisse former, que ces quartiers ossuz
Fussent du fil des ans ferme ensemble cousus)
De rocher entaillez presque en forme esquarree
De chasque costé vn, fut la place asseuree.
Et vers le chemin creux par où monte l'odeur,
Et le cerueau s'ecure, vn os, qui n'est si dur,
Vn Aqueduc y faict de semblable matiere
Qu'est la pierre de Ponce, & l'esponge legere,
Garni de souspiraux, biaisants, de trauers,
S'entrentortillonnans, longs, estroits, & ouuerts.
Et croy qu'il fut basty expres de telle estoffe
A fin que l'air trop frais en y entrant s'eschauffe
Dans ces longs laberints, & n'y allast tout droict
Ceste Roine euanter laquelle craint le froict.

Ou

Ou de quelque importun ſurpriſe ne peuſt eſtre,
Trouuant par ces contours qui l'arreſte & empeſtre.
Ce petit baſtiment rondement compaſſé
D'vn iuſte contrepoix hardiment balencé
Fut ſur vn petit roc, qui tout ce temple porte.
Le Sphinx Ægyptien de ſi bizerre ſorte
Oncq' machiné ne fut, qui autour ſa maiſon
Voit bien tard voleter ſur l'arriere ſaiſon
Vn petit animal, qui n'eſt oyſeau ny beſte
Voit c'eſt os bigarré, plant de l'humene teſte.
Le maiſtre tout faiſant, qui le Crane baſtit
En huict os, comble & fond, ſagement compartit
Pour la commodité: car ſi vn os ſe caſſe,
N'y a qu'vn os caſſé, la playë n'outrepaſſe
Ses orlets dentelez, & l'autre plus prochain
Ne ſe ſentant du coup demeure entier & ſain:
Et s'il falloit encor' laiſſer quelque ouuerture
Par où deuoit ſaillir la toile Meredure,
Pour au dedans s'eſtendre, & ſe tendre dehors
Sur ces os rapportés, iamais le pauure corps
N'euſt eſté ſans douleur, iamais n'euſt eu lieſſe
Si le caluaire rond eſtoit tout d'vne piece.
Comme exalé s'en fuſt la fumeuſe vapeur
Du ſang bouillant en nous à ſa propre chaleur
Pour le clarifier? ainſi ſort la fumee
De toute la maiſon par vne cheminee.
C'eſt pourquoy fut le chef dreſſé deuers les cieux,
Quoy qu'on ait aſſeuré que pour l'amour des yeux
Il eſt ſi haut monté, raiſon, il faut qu'on mette
Sur la plus haute tour celuy qui fait la guette.

Et le fanal qui monstre au nocher estranger
Vne routte asseuree à l'escart du danger.
C'est os, le Tout-ouurier, d'artifice admirable
Recama par dessous d'vne seconde table
Mince, mais pourtant forte, entre ces doubles os.
Ce que le Dyploé on appelle, est enclos
Tout plein d'humeur moüelleux, mais pourquoy: d'vne piece
Si le Crane estoit fait solidement epesse,
Ou bien tout au rebours, flacque, epez, & leger,
D'estre souuent brisé l'vn seroit en danger:
Et l'autre par trop lourd, & la teste pesante
Iroit encontre bas brutalement pendante.
Que si tenure & leger, bien que dur eust esté,
Il s'en fust ensuiui cest incommodité:
Car à tous coups subiect seroit l'os mince & tendre
A se rompre, ou mascher, à s'enfoncer & fendre.
Il ne deuoit doncq' estre ny mince ny epais:
Cestuy foible eust esté, l'autre vn trop pesant faix.
Tel de l'ame est le fort renforcé de deux tables
Creuses par le dedans, rarement transpirables:
Tables où l'Eternel a de son propre doy
Tracé les premiers traits de sa diuine loy.
L'vne la pieté vers l'Eternel concerne,
L'autre vers le prochain la charité gouuerne.
Le premier os sera par moy accomparé
Du Dieu aux cheueux blonds au chariot doré,
Et le lambris luysant de la vouste Iuoirine
Represente le ciel de la belle Cyprine.
Or d'autant que Phœbus par ses contournements,
Dispense les saisons, mois, iours, heures, moments,

Donnant clairté aux cieux, à la terre, & à l'onde,
Prince des feus errans, la grand ame du monde:
Du monde le grand œil, & le mari fecond
De la nature enclose en son enclaue rond.
Roy de tout l'vniuers, sous qui bransle & s'agitte
Sans cesser, sans errer, le celeste exercite
De tout le pere grand tousiours ieune & naissant,
Duquel le ray doré est l'esprit tout perçant
Et penetrant par tout, vraye image visible:
Et le fils premier né du soleil inuisible
L'instrument souuerain de l'eternel ouurier,
Des Dieux l'infatigable & des hommes courrier,
Qui tous les autres feus au ciel brillans esclere:
D'vn seul plus grãd que luy empruntant sa lumiere,
Qui voit tout, qui oit tout, & qui tout animal
Remplit de feu, de germe & de souffle vital.
Des tours imaginez au ciel l'vnique cause
Des petits & des grands, aussi maintenir i'ose
Qu'autant de tours on trouue au petit ciel humain
Qu'il en compasse au grand, imaginez en vain:
Et que doresnauant on n'aura plus que faire
De signalez cerceaux s'arrondir vne Sphere,
Ny contraindre les cieux à deualler ça bas
Pour estre mesurez à vn petit compas,
Sans tant fantastiquer & faux cercles te feindre
Vien les voir retracez tous dix ta teste enceindre.
Auise seulement de la face le tour:
N'est-ce cest orizon qui nous borne le iour?
Et la ligne egallant en deux moytiez le Crane
N'est-ce pas celle là qu'on dict Meridiane?

Entre la Coronale, & le Lampda pointu
N'est-ce des animaux le grand cercle tortu?
Les deux extremitez de sa rondeur oblique
Expriment naifuement l'un & l'autre tropique.
Ceux qui pres des Essieux sans seiour vont tournans,
Sont les bords escaillez l'oreille enuironnants.
Cerche toy-mesme & voy sur cest humain couuercle
Les colures iumeaux, de l'Equateur le cercle:
Car de ma tasche emprise il me faut depescher.
Passons outre, & voyons sous ce double rocher
La tante du cerueau largement estenduë
Et à lassez de soye au lambris suspenduë:
Si l'asche toutesfois quell' permet librement
Au cerueau qu'elle ambrasse aller son mouuement.
Du Cerebel encor' ell' depart la ceruelle
Qu'elle enueloppe en elle, & les nerfs naissants d'elle
Ce voyle redoublé s'enfonçant bien auant,
Droict, soubs la ligne droicte, vne fosse est cauant,
Courbe en façon de faux, où le sang se pressure
D'ou le cerueau attire, & prent sa nourriture
Par cent tuyaux veneus, c'est estame glissant
Par le dessus obscur & par dessous luisant,
Entre le crane est mis & la ceruelle tendre,
A fin que le plus dur le mol ne peut offendre,
Comme mediateur, l'Astre Cillenien
De Diane & Venus tient ainsi le moyen.

Des tantes du cerueau nous en reste encor' vne
De toutes la plus basse, ainsi qu'aux Cieux la lune,
De plus prés nous gouuerne, & de son large sein
Repend l'humeur fecond dont tout le monde est plein.

La Royne des Errants, de tous la plus errante,
Et de son frere absent nuittiere lieutenante,
A toute heure changeant l'estat de l'vniuers,
Comme ell' va changeant ses visages diuers:
Et qui de sa clairté ou plus ou moins nous darde
Selon que le soleil loin ou pres la regarde,
Pour temperer l'ardeur qu'il elance d'en haut,
Tout le monde autrement periroit par le chaut:
Comme lors que Pheton l'enfant trop temeraire,
Feist verser de Titan le char porte-lumiere.
Il faut que d'vn accord les deux astres germains
Gouuernent tour à tour les cieux, & les humains.
Tant plus pres de la terre on la voit approchee,
De sa vertu la terre est puissamment touchee:
Vertu qui par amour eut pouuoir deschauffer
Le cœur froid & felon du noir prince d'enfer,
Où l'on l'appelle Hecate, au ciel Lune se nomme,
En la terre Diane est dicte de par l'homme,
Qu'ell' fait bondir, gaillard, mouscher & voltiger,
Espanchant son humeur variable & leger
Dedans son cerueau creux, qui croist ou diminuë
Comme ell' se monstre à luy mousser, onde, ou cornuë.
La tayë de laquelle est le cerueau vestu,
A cest astre resemble, & a mesme vertu.
D'elle ell' emprunte doncq' l'argentine lumiere,
Egale, & roussoyante, humide, blanche, & claire:
Ouurage si subtil, que l'œil y est deceu,
Lequel en le voyant ne croit pas l'auoir veu.
Comme fait sa compagne elle se continuë,
Suruestant chasque nerf, & la ceruelle nuë.

Au trauers d'elle encor' ſurgeonne maint ruiſſeau
De ſang, où ell' ſe bagne abreuant le cerueau:
Se rendant inuiſible entre iuſques au centre,
Si qu'on ne peut ſçauoir comme c'eſt qu'elle y entre.
Ny plus ny moins qu'on voit ſur leur propres eſſieux
Se mouuoir, ſe rouller les etheriens cieux,
Continuans ſans fin leur eternelle courſe,
Sans que l'auſtral crucier ſe bouge & ſe contro'urſe
De meſme au ciel humain le ſommet, & le col
Sont les poincts proprement de l'vn & l'autre pol.
Feins l'eſſieu au trauers, autour du quel tournoye,
Or' droit, & puis en rond, ore d'oblique voye,
Le ciel de noſtre chef, lequel eſt agitté
De ſept eſprits ſeruans à noſtre volonté
Es ſept muſcles eſpars, que la nature mere
Feiſt de chaïr, nerfs, liens, taye, vene, & artere.
Tels ſont du petit ciel auecque le treſgrand
Les accords, ceſtuy Dieu, l'autre l'ame comprend:
Voyons auſſi qu'elle eſt la diuine harmonie
De l'ame auecque Dieu humainement vnie.
Dans le conclaue rond ſous ces huict cieux compris
Fut à l'ame emperiere vn ſuperbe pourpris
Ciſelé dans vn roc, qu'on voit en deux ſe fendre,
Entre ſes deux coupeaux vne fontaine eſpandre
Ses eaux de toutes parts: ce Tertre eſt conſacré
Aux Pegaſides ſeurs, comme eſt le mont ſacré
De Parnas Aonide, & l'eau qui y abonde
Leur eſt ſacre auſſi bien que la Pegaſid' onde.
Nature ſagement ſceut ce dongeon munir:
Combien de corps-de-garde auant qu'y paruenir

Et de forts passe t'on? cheueux, cuirs, pericrane,
Et l'vne & l'autre taye, & l'os double du crane.
Qui t'a meu, ie te pry, faire vn tel appareil?
Est-ce que le cerueau n'a au corps son pareil?
Qu'il est siege de l'ame, & les cieux auoysine,
Imitant le parfaict de la forme diuine?
Qu'il preside & commande au gesier & au cœur?
Ou que ne l'as peu mettre en lieu qui fust plus seur?
Adoncq' sa figure est rondement inegale
De blaffarde couleur & tirant sur le pale,
Brusque, aspre, r'abboteuse: ainsi voit-on les vens
Ammonceler les flots l'vn l'autre se suyuans,
Et de sous les souspirs d'vn zephire qui souffle,
Ondoyer la moysson, & bransler l'espy soupple.
Onde à onde est ainsi le nuage frizé,
Quand le temps est serain & l'orage appaisé.
Tel est le double mont de l'humaine ceruelle:
Mais pourquoy tant de tours & de retours fait-elle?
Est-ce affin que son sang soit mieux assaisonné,
Pour auoir en ses plis & replis seiourné?
Comme de l'Ocean de la vague espanchee
Tournoyant & comblant mainte & mainte tranchee.
Sur l'arene arrestee est l'humide salé,
Par le soleil de Mars peu à peu congelé.
Ce que sel on appelle, en noz corps s'eslaboure,
De mesme l'humain germe és tours où il demoure:
Lequel tant plus s'arreste en chasque impression
Par la chaleur aquiert plus de perfection.
Seroit-ce que l'esprit, de l'ame coche & guyde,
Par ces canaux glissant enfle ce qui est vuide?

Ou pour nous figurer par ces contournemens
Combien sont differens les humains iugemens.
Ou bien que le cerueau de l'esprit qui le meine
Puisse suiure, leger, la cadance certaine?
Couppez-la iusqu'au vif, ce qui sera couppé
Resemble à vn porphire obscurément iaspé.
Si plus profondément tu fossoyë & retranche,
D'vn albastre plus fin verras la mine blanche
Gentiment marqueté à petits point de sang,
Qui sont par cy par là sur-semez sur le blanc.
Si tu creuses plus bas, & iusqu'au front penetre,
Droitement sur le front à dextre & à senestre,
Tu verras soubs tes pieds la roche s'entr'ouurir,
Et ia deux autres creux commance à descouurir:
Cambres longs & estroits & de figure telle,
Qu'en son premier quartier est la lune nouuelle.
Qui sont doz contre doz, oppossez vis à vis
Le signe effigiant du nombre qui fait dix:
Non par cas d'auanture, ains par vn sainct mystere,
La nature a chiffré au chef ce caractere.
La deuise luy plaist, ell' nous donne dix doigts,
Tant aux pieds comme aux mains, dix naturelles loix
L'Eternel nous commande, & preschent les prophetes,
Et en nombre de dix sont les globes celestes:
Apollon, & ses seurs font ce nombre parfaict,
Les Graces, & les arts sont aussi trois & sept.
Dix sibiles y eut, Atride ne desire
Que dix Nectors pour Troyë enflammesches reduire.
C'est le souuerain nombre à toutes gens commun,
Où estant paruenu on recommance à vn.

Les cornes se limant de ces deux demi-cernes,
Regardent du dedans aux regions externes
De leur paroy le tour d'vn clair lustre bruny,
Est fait de marbre blanc egallement vny:
Et si ny a cristal qui mieux flambe & reluise
Que le mur mytoien qui ces antres diuise.
Par où de l'vn à l'autre, aussi tost que l'esclair
Passe par la verrine, entre l'esprit leger.
Le couuert en est faict d'estoffe plus solide:
Ceste double crotesque en tout temps est humide,
Par la concretion de la moitte vapeur
Dont l'esprit se descharge, estant encor' impur.
Icy est le surgeon dont le dueil ou la ioyë,
Exprime tant de pleurs, dont le double œil ondoye.
Ces antres souuerains descendans au milieu
De ce roc, se vōt ioindre & tous rendre en vn lieu,
N'y faisant qu'vn conduit, par lequel se desgorge
L'esprit, comme le vent des soufflez d'vne forge.
Tayray-ie en cest endroict l'ouurage elabouré,
Les admirables plis de l'vn & l'autre ré?
Ce que dedans son corps l'homme le plus admïre,
Dont la langue se taist, que plume n'ose escrire,
Du quel l'œil egaré en l'entrelaßement,
La grand' perfectïon ne voit parfaictement.
Tels n'estoient les erreurs de la geole secrette,
Prison du monstre-fils d'vne Royne de Crete.
Ce resul mille-fois & mile retracé
Est plus emerueillable, & plus ambaraßé,
Et beaucoup plus subtil que d'aracné la soye,
Qu'elle tist pour y prendre au despourueu sa proye.

Pour l'esprit receuoir des hauts cieux descendu,
Nature en chascun antre a ce beau ré tendu,
Tissu de mile-brins d'arteres & de venes,
Qui d'esprits tournoyans sont vermeillement pleines.
Lesquels parfaictement ne seront accomplis
Qu'ils n'ayent mile-fois voulté par ces replis.
C'est icy que s'affine vne cinquiesme essence
Des esprits animaux la legere substance,
Faicte du plus subtil qui soit en l'element,
Pour à l'ame & au corps seruir de ligament.
Penetrante par tout, viuifiante & pure,
Transparente & illustre, vne chaleur qui dure,
Qui respire & transpire, & qui a son vouloir
En toutes les façons fait sentir & mouuoir.
Ainsi que le patron, qui tient de la nauire
Le thymon, la gouuerne, à son plaisir la vire:
Ou comme vn Magistrat peut à sa volonté
Ranger les habitans de toute vne cité.
Ell' tient confusément és membres espanduë
Leur lourde masse en l'air droitement suspenduë,
Et faict en corrompant le naturel puissant,
Que le leger descende & monte le pesant.
Ceste influance encor' en diuers lieux disperce
Diuerses actions diuersement exerce:
Tout le temps qu'elle y est, tout est ouuert & plain,
Et quand ell' n'y est plus, il n'y a que du vain.
C'est l'ame, c'est l'esprit, c'est la diuine flame
Qui anime & euante, & salutaire enflamme
Cerueau, polmons, & cœur, qui fait ouir & voir,
Le corps sourd & muet, sans elle n'a pouuoir.
Qui penses-tu qui soit autheur d'vn tel ouurage?

Qui ait tiré les trais d'vne si belle image?
Qui en ait peint les yeux, clairs comme deux soleils?
Et par dessus courbé deux petits arcs pareils?
Qui ait pelé le front, qui ait fait les merueilles,
Du nez, & de la bouche, & percé les aureilles?
Qui ait du chef filé les nerfs rondement longs?
Les muscles attachez à de puissans tendons?
Tiré, comme ruisseaux d'vne viue fontaine,
Et du cœur & du foye & l'artere & la veine?
Qui ait foré les os, & arrondis autour,
Et de chair recouuerts & de cuir à l'entour?
Qui ait fendu les mains, & couplé les iointures,
Qui ait planté le corps dessus deux plantes dures?
Qui sur ses pieds le fait & aller & venir,
Et qui enseigne aux mains à prendre & à tenir?
Qui ait ouuert l'ouye & aguisé la veuë,
Et qui de gousts diuers ait la langue pourueuë?
Et qui euente l'air de senteurs parfumé,
Qui ait dans l'estomac tant de feu allumé.
Pour auoir la viande & dans le cœur inspire,
Le poulx nourry du vent, que le poulmon attire?
Qui maintienne du corps la naïfue chaleur,
Et qui ait teint le sang de vermeille couleur?
Qui penetre le corps en mile endroits & mile
Pour en faire exhaler ce qui est inutile.
Qui penses-tu qui soit qui ces miracles faict,
Si ce n'est cest esprit de son corps l'architect?
Ceste substance adonc de matiere etheree,
Dans ces tortis vermeils est d'ailleurs inspiree,
Moins pure que le ciel, engendree du vent,
Que le cœur tire à soy par le poulmon mouuant.

Et du fumet du ſang, qui és veines bouillonne,
Tranſmis au ventre droict du cœur qui le façonne.
Du droict au gauche il paſſe, où il ſe rend ſi fin,
Se coulant au trauers d'vne cloiſon, affin
Qu'eſtant clarifié plein d'vne chaleur viue,
Le cœur mouue touſiours, & l'artere le ſuiue.
Dont vne portion s'euapourant à mont,
Montant par les canaux qui ſommeiller nous font
Finement deliee en ces filets penetre,
Ces antres tient ouuerts, le ſeneſtre & le dextre.
Elle emplit le cerueau, & l'agite & le meut,
A l'ame ſert d'outil, ſans lequel rien ne peut.
C'eſt ce feu, c'eſt ce Ray, comme Heraclite penſe,
Qui des corps animez les actions diſpenſe,
Et qui ſelon l'organe apte ou mal compoſé,
Fait l'homme ſage ou fol, volage ou bien poſé.
Pendant qu'és laberints de ces deux retz ſeiourne,
Qu'elle y fait mille tours, & mille-fois retourne,
En s'epurant touſiours s'y parfaict tellement
Par la propre vertu de l'entre-laſſement,
Que de l'ame immortelle ell' vſurpe le tiltre,
Neutre entre l'homme & Dieu, s'oſe dire l'arbitre:
Qui les appointe enſemble, & qui faict les accords
Entre l'ame celeſte & le terreſtre corps,
Enſemble mariant & l'vne & l'autre extréme
Si bien que l'vn & l'autre eſt vne choſe meſme:
N'eſtant n'y l'vn ny l'autre, il n'y auoit lien
Meilleur, pour les vnir que ce corps aërien.
Quel autre euſt allié vne matiere enorme,
Rude fragilement, corruptible, & difforme,

Une loge de terre, vn tas emmoncelé,
Que Promethé auoit d'argile boufillé:
Vne bouë, vne fange, vne pesante masse,
Vne paste de chair, obscure, froide & casse,
Materielle, abrutie, ignoble, sans arrest,
Qui commance à mourir au moment qu'elle naist.
A chose tant diuine, auec vne nature
Inuisible, sans corps, sans couleur, sans mesure,
Simple, pure, immortelle, ouurage non de main
Faicte sur le patron de l'ouurier souuerain,
De science & d'honneur seule au monde capable,
Iuste, religieuse, accorte veritable,
Un eternel souspir de la diuinité,
Vn rayon procedent d'eternelle clairté,
Roine de l'vniuers, & la plus belle chose
Qui soit entre les cieux & nostre terre enclose,
Des creatures fin, & le commencement,
De Dieu temple & image, & l'homme entieremẽt.
Que si loysir ell' a en son essence saincte
Se separer du corps, & n'estre plus contrainte
A fournir les esprits, au sentiment brutal:
Car vueille ou non il faut, c'est vn arrest fatal
Qu'elle soit quelque fois serue au corps qui l'empestre
(Car ensemble autrement ne pourroient long temps estre)
Son fait ell' faict sans luy, en Ecthase, apart soy,
Comme sont voirement les œuures de la foy,
Et tous ces petits feus intelligences nues
Qu'oreille n'a ouy, & que l'œil n'a point veuës.
Au contraire le corps paresseux & pesant,
Sans elle ne fait rien, ne se meut, ny ne sent.

D'autant qu'elle estoit nuë, incorporelle, & simple,
Il la fallut couurir & reuestir d'vn guimple
Delié, pur & net, d'vn lustre plus luisant
Que la plus clere estoile au ciel resplendissant,
D'vn habit tout diuin, qui ne craint que la parque
Le face traietter dans la mortelle barque,
Pour le perdre à iamais dans le gouffre oublieux:
Ains apres le trepas il s'en reuole aux cieux
Quand le temps est venu, que par la loy fatale
Faut qu'vne ame à son tour en la terre deuale,
Pour venir habiter vn corps obscur & noir
Deuant que de partir du celeste m'anoir.
Ia informee elle est pleine d'intelligences,
(De science & vertu les diuines semences)
Ainsi que de tout temps la Marcasitea eu
Sans qu'aparance y ait, les semences du feu,
Et ainsi qu'en yuer vne plante ne porte
Fruit, ny fueilles, ny fleurs, si n'est elle pas morte.
Des Dieux doncq' à l'enuy & des astres luisans,
En prenant d'eux congé, accepte les presents,
Qui veut que de son vueil elle soit l'interprete:
L'autre la predestine estre quelque iour poëte,
Mars l'inspire à la guerre, & Cypris à l'amour,
Neptune au pilotage, & Ceres au labour.
Les plus contentieux la façonnent habile,
A suiure du palais la prudence ciuile.
Le Dieu de Maie né, son ayeul porte-faux
Luy montrent les metiers, les sueurs, les trauaux,
Par qui elle pourra, durement asseruie,
A la necessité du corps gaigner la vie.

Iupiter luy enseigne à establir les lois.
A gouuerner Cites, les peuples, & les Rois
De nous chetifs mortels, qui a pitié l'encline
A suiure heureusement la docte medecine:
L'autre de Sphere en Sphere és cieux la pourmena,
Leurs nõbre, aspects, & bransle & nõs luy enseigna
Et sons harmonieux, qu'elle a mis en pratique
A noz voix accordant la celeste musique.
Non pour estre adorée ains pour cõplaire aux yeux
La plaisante peinture elle apporta des cieux.
Somme, au ciel n'y eut Dieu, qui prodigue n'honore
De quelque sainct ioyau la celeste pandore.
Equippee en ce point l'ame s'en vole au chef
Son logis preparé, où elle est de rechef
Aussi soudainement qu'elle y fut escoulée
Humainement receue, aussi tost habillée
D'vn autre accoustrement, non toutesfois si fin
Que le premier sandal Eternel & diuin:
Mais fait du plus subtil de la confuse masse
De l'air large espandu, & du feu qui l'ambrasse.
Mais de peur que le corps de leur ardeur épris
(Car c'est au feu vrayment que semblent les esprits)
Ne vint à s'embraser, & ieune se resoudre
L'ayant remis à sec en sa premiere poudre.
Sans cesse vne eau y sourd, qui moite l'entretient
(Car autant qu'il s'en va, autant il en reuient
Par le double aliment où elle a sa resource)
Plus pure toutesfois fut sa premiere source
Qu'epuise peu à peu nostre flambeau fatal,
Qui s'esteint au deffaut de c'est humeur natal.

Ainsi pompeusement l'ame estant accoustree
Fait en son propre corps sa miserable entree.
O pauure ame ou vas-tu! à peine à peine y est
Qu'à tous cognoistre fait comme ell' s'y deplaict
Par ses gemissements, c'est folie quell' pleure,
Il faut puisqu'elle y est que son terme y demeure.
Car de partir de là ne luy sera permis
Sans le vouloir de Dieu, comme vn soldat commis
A la garde d'vn fort, que congé ne luy donne
Son capitaine en chef, la place n'abandonne.
Par la contagion du corps impur quell' sert
Sa naifue beauté incontinent se perd.
De rien il ne luy chaut, & semble estre saisie
De l'oublieux sommeil de quelque l'etargie.
En ces antres profonds languissent ses desseings,
Et tous ces petits feuz y sont presques esteincts,
Pour d'vn gros torrent d'eaux se voir enuironnee
Se trouue des l'entree en son corps estonnée.
Pour se voir estrangere en vne region
Pleine de faucetè, d'abus, d'opinion:
Il ne luy reste plus que ce desir honneste
Qui la fait differer à l'ame de la beste.
Vn desir reste encor d'entendre & de sçauoir,
Et en sa liberté premiere se reuoir.
Plus desseche son corps moins ell' s'accoustume
A ses complexions, peu à peu se r'allume
Sa diuine clerté, par assidu labeur
Recouure auecq' le temps son antique vigueur:
Reprent cœur reueillee en ceste masse sourde,
Et aueugle & muette, outrageusement lourde

Et commance à se soudre, & tante les moyens
S'abstraire & depestrer des corporels liens.
L'œil luy fait souuenir d'vne chose ia veuë,
Les oreilles ouir vne voix entenduë.
Par le moyen des sens, & du sensible obiect
R'aquiert les notions du celeste intellect.
Contre le corps s'eleue, & rebelle sans cesse,
Apres l'auoir dompté elle en deuient maistresse:
Se depeschaut de luy, se depestre des sens,
Commence à desdaigner leur sensibles presens,
Et par son intellect, qui est son œil, elle ose
D'vne chacune chose epelucher la cause.
Ia ne s'amuse plus à ce qui meurt & naist,
Ce qui est simple & pur est tout ce qui luy plaist:
Et si auant s'auance és secrets de nature
Qu'a remonter au cieux à la fin s'auanture.
Par contemplation qui l'enleue si haut
Qu'elle trouue le lieu où est ce qui luy faut.
Hanter ne daigne plus les choses de la terre,
Recule loing de soy l'opinion qui erre,
Se contantant d'auoir trouué la verité
Des trauaux endurez le loyer merité:
Mesprisant quãt au reste hõneurs, biens, voire mesme
Ce que l'esprit cherist, & ce que la chair ayme.
Or du corps & de l'ame oyez la liaison,
L'intellect à son siege au dessus de raison:
La raison, qui en est, ou doit estre la dame,
Obscurement logée est au profond de l'ame,
Et les eles de l'ame est l'esprit cler & pur
Pour voler en son corps froid, terrestre, & obscur.

Où estant arriuee on luy presente & donne
L'habit d'vn gros esprit qui toute l'enuironne.
En ce bel equipage elle entre dans le creux
De ce temple mortel, epés & tenebreux,
Où pour vn temps banie, en son corps confinee
Attent l'heure à venir à tous predestinee
Qu'on la r'appellera en son païs des cieux,
Pour eternellement viure auecque les Dieux.
Es cornes de deuant de chacun demicerne
Les sens cõmun habile, & grãd maistre y gouuerne:
Les sens exterieurs, qu'il tient aupres de soy
Ainsi qu'ambassadeurs sont autour du grand Roy,
Seant sur vn haut tronc, il entend leur messages:
Il reçoit l'eurs presents, remerque leur visages,
Representations de tout ce qui est hors,
Couleurs, saueurs, odeurs, magnitudes des corps,
Leurs qualibres, leurs sons, leur nombre, leur figure,
Leurs lieux, leurs mouuemẽts de leur tẽps la mesure.
Pour auoir accez libre, & s'approcher plus pres
De ce prince, on y va par cinq sentiers expres:
Comme vne font qui verse en cinq canaux l'eau viue
Par cinq conduicts l'obiect au maistre sens arriue,
Dont l'image il remire en son siege Royal.
Comme on voit reiallir vn corps d'vn pur cristal
Ou l'image d'vn seau s'epreindre en cire molle,
Ou sur le papier blanc s'imprimer la parolle:
Ainsi le Roy des sens retient le vray pourtraict
Qu'il a par vn d'iceux hors du sensible extraict.
Mais le sens messager depesché se repose
Tant qu'vn nouueau patron deuant luy se propose:

Luy cependant ne chomme, ains s'employ à ranger
Les ombres des obiects, que le sens estranger
Confusement luy offre, ensemble les compare,
Le blanc d'auecq' le noir és couleurs il separe:
Le doux d'auecq' l'amer, le chaut de la froideur,
Le pesant de l'aigu & l'odeur de l'odeur,
Leur causes epeluche, à leurs moyens prent garde,
Et qu'els sont leurs effects contemplatif regarde,
Recognoist leurs rapports & leur varieté.
En fin trouuant son conte & l'ayant arresté,
Et qu'il a chasque espece en son ordre estrangee,
Les liure à la fantasque auecque luy logee.
Cestuy-ci s'en descharge & l'autre en prent le soing
Qui les reçoit soigneuse & reserre en vn coing
De l'Antre enceruellé tout en bloc pesle mesle,
Qu'apres à son loysir elle arrange & demesle.
Tout ainsi que la nuë on apperçoit souuent
En cent mile façons varier par le vent,
Ores semble vn rocher, qui tout soudain se change
En serpent tortillé, ou en la forme estrange
D'vn lion rougissant, a peine est-il formé
Qu'on le voit, cas estrange, en vn ours transformé.
Ores c'est vn oyseau, ore vn poisson, & ore
C'est vn dragon volant; qui vn egle deuore,
Il en creue en cent parts, qui toutes se refont:
Puis tout en vn instant c'est vn gouffre profond
Qui se va boletant, la voy-là, qui s'allonge,
Regarde ce Triton, qui nouë & qui se plonge,
Qui se tourne en galere, elle est prest d'abismer:

Non est, saune la voy, car bonasse est la mer.
Ie voy apres vn cerf de chiens vne grand' mutte
Qui grand rendon courant dans les vals se culbute.
Voy ce heurt, voy ce choc, voy c'en dessus-dessous
Ces cheualiers Errants atterassez d'vn coup.
Elle est là toute blanche, icy est bleuë & verte,
Subit d'vn crespe noir voyla-là recouuerte.
Là vermeille se monstre, elle est là toute en sang
Pres de ces grands Geants marchants sans tenir rang:
Montagnes entassants, & qui font contenance
Vouloir audacieux combatre la puissance
De tous les Dieux ensemble, ô ils sont renuersez,
Accablez sous le faix des monts qu'ils ont dressez.
La fantasie ainsi par les formes emeuë
En autant de façons se transfigure & muë,
Soit que veillant tu soys ayant les yeux ouuerts
Ou du bandeau songeard des paupieres couuerts:
Oysifue n'est iamais, sans repos est agente,
Resuant sur les patrons que de iour luy presente
Le commun sentiment, sur ce qui estre peut,
Ce qui est, a esté, ce qui iamais ne fut.
Controuue estrãgement, ell' a aux cœurs emprainte
Des Demons quell' fait voir vne terrible crainte.
Quand de nuit vagabonds esgarez par les bois
Elle nous fait ouir leurs esclattantes voix,
De peur nous transissons, c'est elle qui nous monstre
Le satyre, le pan, qu'és forests on rencontre,
Sur les monts l'Oreade & les Nymphes és eaux
Noz parents trespassés qui hantent leurs tõbeaux.
L'incube dans noz licts la fantasie est mere

Des centaures, d'vn ſphinx, de la tripe Chymere,
D'vn Pegaſus élé, d'vn hypogriffe encor',
Du monſtre Gnoſien le felon minotaur'
D'vn cruel Gerion, de Scilla la meurtriere
De la fille portant ſerpentine criniere:
Et de ſes ſeurs encor', de la fiere Alecton,
D'vn Radament ſeuere, & d'vn cruel Pluton.
Des Heſperides ſeurs, de la triple harpie,
Et de la triple fee ourdiſſant noſtre vie,
Pour toſt nous la rauir, & des enfers trouua
La barque, & le chemin par lequel on y va.
Et qu'en lieux incognuz l'inextinguible flame,
Flambe, ſorette & cuiſt, affine & purge l'ame
De ſa contagion, car apres le treſpas
Abſoulte eſt de ſa coulpe, & de peine non pas.
La cruche ell' inuenta & la ſoif de Tentale,
Le chien à triple forme, & le roc qui deuale,
Le champ Elyſien, d'elle ſont enfantez
Tous ces monſtres de dieux par Homere chantez,
Et du Beotien: bref de la fantaſie
La peinture eſt la fille & ſa ſeur la poëſie.
Quand le commun repoſe, & l'obiect empeſché
N'entre plus par le ſens de la vapeur bouſché,
Il reſemble vn enfant, elle à vne nourrice,
Qui chantant ſon do-do l'endor, affin qu'ell' puiſſe
S'aller eſbatre ſeule, ainſi ceſte-cy ſort
Du corps emmailloté du frere de la mort.
Doncq' s'eſcartant de luy ſolitaire repenſe
En ce qui s'eſt paſſé depuis ſa cognoiſſance,
En ce qu'ell' a ouy, de ce qui luy ſouuient,

Et dans le miroüer que deuant elle tient
Où du iour & de nuit son image remire,
Des ombres qu'elle y voit les fentaumes retire,
Qui si confusément s'offrent tous à la fois
Que ranger ne les peut, ny en faire le chois.
Et comme elle en commance, quelque autre vient se mettre
Au deuant, l'autre apres sur le champ demande estre
Premier expedié, le voulant depescher,
Vne foule en voy-cy, qui la vient empescher.
Pour ce imparfaits sont tous, l'vn n'aura que la teste,
Et c'est autre les pieds luy manquant tout le reste:
L'vn du corps la moytié aura tant seulement,
Qui point n'aura de bout, ny de commencement.
Tant d'esprits on ne voit en la campagne blonde,
Tant de sablons aux bords de la mariniere onde,
Tant de fueilles és bois que de fantaumes vains
Se forgent en dormant és cerueaux des humains.
Qui espere & qui songe est presque en mesme peine:
L'vn & l'autre ne voit, sinon vne ombre vaine
D'vne nuë qui passe, à la fin se trouuant
Loing de son conte auoir le cerueau plein de vent.
Irus songe trouuer de Cresus la richesse,
Que la faim miserable à son reueil oppresse.
Vn pescheur songera qu'il prent vn poison d'or,
Qui en ce monde n'a qu'vn ré pour tout thresor.
Et l'amoureux fera de sa dame vn beau songe,
Qui se trouue escorné au matin d'vn mensonge.
Qui desire, ou a peur, qui se contante, ou plaint,
Selon sa passion des visions ce feint.

En fer, & en furie est tousiours le colere,
Qui craint, pense en dormant que tout luy soit contraire.
Le sanguin, qu'il se noyë en vn fleuue de sang:
Et le pytuiteux qu'il est de nege blanc,
Qu'il boit de l'eau, qu'il pleut, qu'il se laue, & qu'il nage,
L'vn croit estre de plomb, l'autre a estre volage
Bauole haut en l'air, le plus gaillard se plaist,
Dans vn plaisant verger où il songe qu'il est.
Qui se couche affamé songe goulu qu'il mange,
Toute nuict a le cœur l'iurongne à la vandange.
Le laboureur reuasse à gueretter ses champs,
Et par terre & par mer tracassent les marchants.
Le chasseur en dormant retourne à sa brisee:
Et moy i'ay toute nuit la muse en la pensee,
Qui pense aussi en moy, car la nuit quand ie dors,
Que l'ame ne s'employe au seruice du corps,
Maint' belle inuention elle me vient apprendre,
Qu'en veillant ie ne puis ny penser ny comprendre.
Et quoy, le grand Morphee a qui de nous il chaut
A chascun sa fortune entendre fait d'en haut,
En nous admonestant de la mort d'vn grand Prince,
Ou que tost doit changer d'estat quelque Prouince.
Hecube ainsi songea d'vne torche accoucher,
Qui en fin la brusla & son Ilion cher.
Par vn songe preueut l'incredule Alexandre
Qu'il prendroit le bouccon de la main d'vn Cassandre.
Simonide aduerty la nuit par l'estranger
Qu'il auoit inhumé, escheuë en grand danger,
En songe vit aussi le tyran de Cartage
Que d'Itale il seroit & la ruine & l'orage.

Vne nuit en Megare vn arcade endormy
Songea qu'on massacroit traistrement son amy.
De Cire le bon heur songe le Roy de Mede,
Mais contre son malheur ne songea le remede,
Qui est diuinement par songes aduerty,
Qu'on complotte sa mort, de prendre autre party.
L'autre sept ans deuant la famine reuele,
L'autre voit en dormant que les cieux on eschele:
Et l'autre nuit songea vn tyran inhumain
Que son sceptre bien tost deuoit changer de main.
En la faueur des Roys Iupiter nous enuoye
Songes qui sont certains & veut que l'on y croye.
Ainsi que fut celuy, plein d'augure & bon heur,
De la mere des Roys, & du Duc monseigneur.
C'estoit deuant le iour, l'amie de Cephale
N'auoit peint l'Orient de couleur iaune & pale,
Quand des pauures mortels las des trauaux passez
D'vn somme plus estroit sont les membres lacez:
Ains que l'oyseau cresté le coy silence rompe,
Ce Dieu luy apparut qui iamis ne la trompe,
Grosse de monseigneur ia sentoit approcher
Le terme des neuf moys, qu'elle doit accoucher:
On n'attend plus que l'heure, ell' sent sa fantasie
De ce diuin morphee estre en dormant saisie.
Son songe est qu'elle accouche, & que le fruit naissant
Est vn petit laurier qui au iour se poussant
Au large sa ramee, & haut sa cime estalle,
De souëfue odeur remplit chambre & couche royale:
Son fueillage allongeant par vn des bouts pointu,
Faisoit predire à tous sa future vertu.

La mere ceste plante en son iardin enclose
Nourrit royalement, & de sa main l'arrose.
Elle y profite & croist, & si belle y deuient,
Que chacun à l'enuy voir ce miracle y vient.
La terre à l'enuiron legere se sousleue,
Et d'vn suc Nectarin ses racines abreue:
Et espere qu'vn iour vn fruict apportera,
Ce fruict tant desiré, que paix on nommera.
Le ciel de ses grans yeux se courbant la regarde,
La manne & la rosee & ses faueurs luy darde:
Vn Zephir gracieux autour ses esles tend,
Et du hasle bruslant & du froid la deffend.
Mais Apollon l'ambrasse & s'attend que couuerte
Sa teste vn iour sera de ceste branche verte.
Il proteste & promet qu'il l'aymera tousiours
Tant qu'il se souuiendra de Daphné ses amours.
Mais Mars malicieux ne fait qu'espier l'heure
Commode à se vanger de l'ancienne iniure,
Quand aux dieux le soleil feist voir ses membres nuz
Pris au ré de Vulcan, dans les bras de Venus.
Or' le temps est venu, dist le fier dieu de Trace,
Qu'vne belle vengeance il conuient que ie face
Sur la plante prophete & le pris ordonné
Au poëte, & dont le chef tu portes couronné.
Que i'endure qu'on porte en pompe triomphante,
Triomphante de moy ceste mignonne plante,
Pour vn ioyeux signal de me voir enchesné,
Esclaue d'vne paix honteusement mené.
Il y va de l'honneur: & en ceste colere,
S'encourt vers l'antre creux de vents & de tonnerre,

Aolides de bout, ſus qu'on aille meſler
Le feu auecque l'eau, la terre auecque l'air.
Mettez pieds contre mont, d'vne braue rencontre,
Ce beau plant que voyla: & ce diſant leur monſtre
Ce laurier nouuellet par tourbillons ſortant,
Aux quatre coings s'en vont de la terre eſcartant:
Leurs iouës gros enflans, bouffant tournans viſage,
Sifflant contre ce plant deſcochent leur orage.
L'air ſe trouble ſoudain, le ſoleil plus ne luit,
Et d'vn beau iour ſe fait vne profonde nuit.
Le Nort bat furieux, le garbin bruit, & ruë,
Et le ſud s'enueloppe au ventre d'vne nuë,
Qu'il fait vireuolter, tourner, pyrouetter:
Puis s'en vient tout à coup en feu precipiter
Sur l'arbriſſeau tremblant, à voir cela l'on penſe,
Helas, que c'en ſoit fait: non non, on ne l'offence,
Au trauers des eſclairs on le voit vert encor,
Sa cime à terre donne, or' ſe releue, & or'
Il ſe recouche encor' obeïſſant & ſoupple,
Branſlant va çà & là, il ſe dreſſe il ſe double:
Il gauchiſt quand il voit la bouraſſe venir,
Et foiblet n'oſe pas encontre elle tenir.
La fueille en tremble & bruit: pourtant elle ne tombe,
Mars a beau tempeſter: le laurier ne ſuccombe.
Deux iours autant de nuits (quand vn ſonge eſt faſcheux,
Vne heure dure vn an ce tumulte orageux
Croiſt & gronde touſiours, le carreau ia s'appreſte,
Ia la main eſt leuee, & l'œil guigne ſa teſte:
Il eſclatte, & le traict eſtoit pres à lancer,
Quand Apollon qui voit en la nuit meſme cler,

S'apperçoit que c'est Mars qui en veut à sa plante,
Qui fait tel tintamarre, emeut telle tourmante.
Il se monstre, & subit commance à descocher
Tant de traits sur les vens qu'au creux de leur rocher
C'est à qui mieux mieux escampe, à sa voix courroucee
Le temps retourne beau, la tempeste est cessee:
Mars demeure confus & l'arbre triomphal,
Des tonnerres exempt ne receut aucun mal.
Icy ne s'esueilla de Monseigneur la mere,
Le monde recouurant sa beauté iournaliere,
Va son arbre reuoir: qui si large s'estend.
Que le peuple François à grand' trouppes si rend,
Pour y estre à couuert, s'asseurant sous son ombre
Encor' tout estonné de l'orageux encombre.
Florissant ell' le voit, & de ses rameaux vers,
Luy semble qu'il ombrage elle & tout l'vniuers.
Qu'il donne aux bons François ombre seure & plaisante,
Au pillard estranger dangereuse & nuisante.
Que nul malheur ne peut à celuy aduenir,
Qui en peut en sa main vne branche tenir.
Et quiconques encor' en couronne sa teste,
Du Dieu tonnant ne craint l'estonnante tempeste.
L'animal mal-faisant, le cauteleux serpent,
N'osent s'en approcher ny verminier rempant.
Luy semble qu'elle voit de l'arbre belle & franche,
Transplanter en tous lieux la triomphale branche.
Sans qu'on l'offence en rien, le Flamand mal-mené,
En espere secours: l'Espagnol bazané.
Desire d'en auoir, l'Escosse & l'Angleterre,
Et le Reistre Allemand en engencent leur terre.

Le Suiſſe en demande, Itale en veut auoir,
Le Grec & l'Abiſſin, & tout le peuple noir
Les images des dieux de ſa ramee on orne:
De ſes feſtons ſacrez leurs autels on entourne,
Et compagne en tous lieux les ſuperbes arrois
Des Pontifes ſacrez, des Empereurs, des Roys.
De ſon beny branchage on enionche les temples,
Les arcs victorieux les grans palais & amples.
Miſtique, ferial, vierge, chaſte, feé,
Aymé de tous les dieux, & des cieux enuoyé,
Pierien, Enthee, & des muſes la gloire,
Le meſſager de paix, de lieſſe & victoire.
Diuin, Parnaſſien, Prophete d'Elien,
Veritable, puiſſant, delfique, Aonien.
Voſtre mere s'eſueille & ia l'heure la haſte
D'inuoquer le ſecours de Lucine la chaſte:
La deeſſe l'exauce & le poupon naiſſant
D'allegreſſe & de ieux la France eſt rempliſſant.
O que le ciel mes ans iuſqu'à ce iour prolonge,
Que la France verra la verité du ſonge:
Et qu'autant de faueur me vouluſt faire encor
Qu'il en faut pour chanter luy & ſon ſiecle d'or!
I'entonnerois ſes faicts d'vne ſi grande audace
Qu'egal on me diroit au ſainct chantre de Trace.
Tu te pourras adoncq' aſſeurément fier
Aux ſonges par leſquels le ciel ſignifier
Nous veut, quel eſt le cours de noſtre deſtinee,
En les faiſant paſſer par la porte cornee.
Mais il ſe faut garder que le faux ne ſoit pris
Pour le vray, ſuborné par les trompeurs eſprits.

Et que l'euenement ne t'apporte dommage
Pour t'estre trop fié au nocturne mesnage.
Tels discours la fantasque apart elle se feint
Quand le sommeil glissant ses ministres estreint:
Mais hors de ses liens elle est si roidde & forte
Quell' souleue les corps de terre & les transporte,
Qu'en elle mesme peut l'heur d'autruy transferer
En estrange animal l'homme transfigurer.
C'est elle qui changea de l'Ita quois la bande,
Et en feist de pourceaux vne trouppe gourmande:
Qui le docte Apulée, & Lucian charma,
Et en asnes dossus leurs membres difforma.
Qui feist ce, dont à tort on accuse Medée,
Que tour à tour quelqu'vn de la race d'Anthee
Muë en vn loup-garou, qui doit courir neuf ans,
Et celuy qui mangea du ventre des enfans
L'hostie abominable, & qui la vieille guide,
Cheuauchant le balay la nuit parmi le vuide:
Malencontreux oyseau, pour se trouuer au lieu
Où l'infame assemblee adore vn bouc pour Dieu.
Qui feist iadis parler humainement l'anesse
Que le faux Balaan en vain talonne & presse.
Qui les corps transforma par son enchantement,
Par Ouide chantez ingenieussement.
C'est elle maintenant & vn peu de richesse,
Non l'ancestre vertu qui barre la noblesse
Et le bas populaire: & si c'est elle encor
Qui fait les cheualiers de l'ordre au collier d'or.
Vn petit compagnon vn Roy elle fait estre,
Et le petit valet deuenir vn grand maistre.

C'eſt elle qui eſt cauſe en ce grand vniuers
Qu'on voit tous les humains eſtrangement diuers
De la bouche, & des yeux, du poil, & de l'oreille,
Qu'on ne trouue vne face à vne autre pareille
Entre tant de mortels? n'eſt ce vn merueilleux cas
Que meſme les beſſons ne ſe reſemblent pas?
Qu'vn ſeul homme il n'y a qui n'ait ſa propre tare,
A tous, ſinon à luy, nouuelle eſtrange & rare.
Que celuy ait le corps de ſeins tout marqueté,
Et qu'vne femme blanche vn Negre ait enfanté:
Ou bien tout au rebours que d'vne bazanee
Auſſi blanche que lis, vne fille ſoit née.
Qu'vn autre en ſon enfant ait au vif exprimé,
Sans en auoir iouy, vn qu'elle auoit aymé.
Qu'vne fille on ait veu de face & de corſage
Heriſee de poil, comme vn ourſe ſauuage:
Qu'vne qui engroiſſoit ait bien ozé manger,
Appetit enragé, de ſon mary la chair.
Que celle qui engroiſſe & ne mange d'vn lieure
Accouche d'vn enfant fendu par la baulieure.
Et qui deſire encor' d'vn fruit, & ne l'a pas,
Le petit poupelin fuſtré de ce repas
Touſiours s'en doit s'entir: ce n'eſt point vne feinte
Car la taſche en demeure en ſon corps bien emprainte.
Qui a les yeux du pere, & qui la bouche aura
De la mere, & ceſt autre à l'ayeul ſemblera.
L'autre à l'vn ny à l'autre, ains à quelque homme eſtrange:
Si que par fois l'on prent l'vn pour l'autre en eſchange.
Vn autre en ſa maiſon d'vn voyage venu
Troune qu'vn qui luy ſemble a ſa place tenu.

Ceste-cy d'vn beau fils sera grosse & enceinte
Resemblant vne image en quelque tableau peinte.
Cela n'aduient-il pas par l'aprehension?
Quand entre les baisers de la conionction
Auecq' la volupté de toutes la plus grande
Des fantomes conçoit, imagine apprehende,
Quell' voit deuant ses yeux sans iamais s'arrester,
Vaguer aussi menu, que l'on voit blueter
Les flammesches du feu au trauers de la flamme:
Car autant remuant est l'esprit de la femme.
Si que, ce que la mere en cest instant a veu
L'imprime viuement dans le germe conceu.
Mesme si en sa groisse elle s'affectionne
A chose qu'elle appette & qu'on ne la luy donne,
Au petit enfançon elle engraue deslors
Un signal, qu'à iamais portera sur son corps.
Voire peut conceuoir vn fantastique germe
Qu'elle forme & anime & porte iusqu'à terme,
Tel qu'a esté Merlin en Angleterre né
Fils d'vn ambrassement en l'ame Imaginé.
Si horreur seulement a de voir vne ordure
Ceste aprehension marque sa creature.
C'est cela, c'est cela, c'est di-ie, ce qui rend
L'homme diuersement à l'homme different:
Tesmoignage certain de l'inconstance humaine.
Mais qu'en peut mais l'enfant qui en porte la peine?
Dames qui desirez de beaux enfans auoir,
N'aprehendez doncq' rien qui beau ne soit à voir.
C'est elle qui du cœur piqué par la colere
Le poux haste, & doubler faict le pas à l'artere,

Qui eschauffe le foyë, & chatouille la chair
Quand de l'amoureux trait ils se sentent toucher.
Par elle l'œil malin ensorcelé d'enuie
Fait tristement languir de son haineux la vie:
Et contrainct le muet à franchement parler,
Et le vieillard gouteux elle auance d'aller.
O aprehension, que grande est ta puissance!
Tu fay qu'vn corps meurtry crie & prent la vẽgeance
Du coup mortel receu, d'où le sang ialissant
Remerque l'Assasin s'il se trouue present:
Encor', ô cas estrange! ell' donne à la viande
Tel goust que le friant le souhaicte & demande.
Et groumelant tout bas vn murmure incertain
A croire elle nous fait que le pain n'est pas pain.
Ell' faict rire & pleurer, tout en vn instant mesme:
Par la ioye vermeille, & par la crainte blesme:
Et par elle de ioye est le cœur si ouuert
Que l'esprit eschappé s'eparpillant se perd.
Pareils miracles fait nostre Imaginatiue
Que des regenerez la foy constante & viue.
Le medecin heureux souuent est guerissant
Par vne opinion le malade gissant:
L'autre la medecine, ou qui la mixstionne,
Voyant tant seulement tout le corps luy frizonne,
Par en haut par en bas, comme s'il auoit beu
Le salutere Ius, il a le ventre emeu:
Et tandis qu'vn quidan de deux taureaux contemple
Le duel furieux de l'vn & l'autre temple,
Du front trop attentif sent deux cornes sortants
Qui sembloient celle-là de ces deux combattants.

De passe passe iouë & subtile à merueilles
Là Midas attacha d'vne asne les oreilles
L'homme fait se resoudre & sur la corde en l'air
Les pieds dans vn bassin le voltigeur baller:
Et l'autre d'vne planche, or' quell' soit asseuree,
Tombe au danger qu'il craint dedans l'onde azurée.
Tant de force a encor' que sans en rien sentir
Fera l'ame peureuse hors de son corps sortir,
Sans plus y retourner: & tel pense par feinte
Donner en se iouant de la mort vne crainte
(Ieu du prince vrayment) qui fait passer le pas
De la mort la presente, & qui ne se iou' pas:
Et qui d'homme viuant n'endure estre trompee,
Faisant faire à la peur l'office de l'espee.
Mille autres gentils tours fait l'apprehension,
Qui a dedans le front son habitation.
Reprenons noz outils, & par mesme artifice
De la saincte raison depeschons l'Edifice.
Sous ces deux arcs croisez, en chasque costé vn,
Où la fantasque loge auecque le commun:
Là, où du Cerebel le cerueau se partage
On s'en va droictement rendre au second estage
Du bastiment de l'ame, où le grand architect
A luy mesme basti son temple à son pourtrait,
D'vne celeste estoffe, en ce diuin chef d'œuure
Tout ce que peut nature & sçait l'art se decouure.
Le plant est en ouale, & le comble vosté
Sur trois piliers de marbre est seurement porté.
Il falloit bien aussi que l'arcade en fust forte
Pour soustenir le faix du cerueau qu'ell' supporte

Et ce grand miroüer des deux costez luisant
Qui est ce haut estage en deux corps diuisant.
En sortant du Paruis, tirant droict vers l'entrée
De la maison, qui est à memoire sacrée,
Vne colonne on trouue encroustee d'or fin,
Faicte en flamme de feu, ou en pomme de pin:
Passant outre tu vois derriere ce pilastre
Quatre tertres iumeaux, plus blācs que fin albastre,
Deux à deux accostez, deux sont Didimion
Des gregeois appellez, les autres gloution.
Et plus bas on rencontre vne plene egallee
A trois angles, dont l'vn deseigne vne valee.
Qui ces corps composa il vouloit exprimer
Les membres qu'on ne peut honestement nommer
De quelque Hermaphrodite: aquoy faire, ô nature
As-tu effigié de nostre geniture
Les engins dans le chef? est-ce à fin que tousiour
L'esprit eguillonné pense à faire l'amour?
Car sans l'amoureux soing d'accoupler les deux (sexes
En bref des animaux periroient les especes:
Fut ce pas pour cela? sous ce pilier doré
Entre ces coustaux blancs disposez en carré,
Dedans la pierre viue est taillé à l'antique
Vn conduict long & droict de l'ame le portique.
Où ell' se pourmene & s'en va visitant
Dans le coche soudain de l'esprit la portant
La mere des neuf sœurs: En ceste mesme place
Vn petit Timbre y a, qui tendant vers la face
A l'emboucheure large, & le bordage rond,
Et qui se restrecist peu à peu par le fond.

Ainſi que le vaiſſeau, par lequel en Automne
Le mont qui bouſt encor dedans le muy s'entonne.
Son autre extremité trouue ſon ſiege preſt
Sur le baſilere os, le fondement du teſt:
D'où l'abondant humeur par la glande percee
A iour de part en part, dans la bouche eſt verſee.
Comme en vn bon menage, où tout eſt ordonné
Par ſage aduis, y a vn lieu determiné,
Où, par conduits expres, les ordures on iette
Loing, hors de la maiſon, pour l'entretenir nette.
Ainſi l'humain Cerueau par des certains canaux
Iette ſes excrements, cauſe de tous ſes maux.
Le fleume meſmement, or' epés, or' liquide
Par c'eſt entonnoüer commodement ſe vuide.
Car deçà & delà païs Circonuoyſin
Les ſuperfluitez coulent dans ce baſſin,
Par pluſieurs canelets qui s'y viennent tous rendre,
Pour, quand il en eſt plein, & temps, hors les epandre.
Tout au plus pres du ciel, en ce dome vouſté,
Du diuin intellect eſt la principauté,
Où ſouuerainement haut aſſis ſur vn throne
Tient de l'empire humain le Sceptre & la couronne,
Loing des ſens ſeparé, ne meritans l'honneur
D'accoſter de ſi pres vn ſi noble ſeigneur:
Fors que quand il luy plaiſt, par la loy naturelle
Tant que le corps & luy, ſous la forme mortelle
Qu'vn homme ne feront ſi d'eux ſe veut ayder:
C'eſt à eux d'obeir, à luy de commander.
Il faut bon gré malgré auſſi toſt qu'il le mande
Que le corps ſenſuel humble homage luy rende.

Qu'amour armé de feux flechisse sous ses loix,
Ou ses flambeaux esteints, & luy rompt son carquois.
Si l'ire se reuolte & faict de la mauuaise,
Seuere il la chastie & son orgueil rabaisse:
Des appetits charnels il est maistre & vainqueur,
Bien qu'ils soient fauoriz & du foye & du cœur.
Quant aux sens il s'en sert, seulement pour extraire
Les formes vne à vne hors de chasque matiere,
Que premier le commun en ses ventres reçoit:
L'imagination de leurs ombres conçoit
D'autres formes encor, la forme imaginee
Est du cler intellect soudain illuminee,
Comme le raix brillant du soleil prent clarté.
Il aduise premier que l'obiect presenté
Ne soit falsifié, que de l'œil la visee
Du sensible commun ne puisse estre abusee:
A peine, quant à luy peut il estre deceu.
Des fantaumes presents apres qu'il s'est emeu
Et les a recognuz, aux sens congé il donne
Commandant qu'vn chascun derechef se cantonne
D'eux il n'a plus que faire il peut sans leur secours
Desus l'image extraicte ourdir mile discours.
Et de chacune forme en soy-mesme gardee
Sans plus la rechanger, en retient vne Idee,
Sans faillir, sans matiere, & sans estre subiect
Au corps, ce qui luy plaist, ose, entreprend, & faict.
Ainsi qu'vn petit Dieu tres-puissant il transforme
En tout ce qui luy plaist, de ses formes la forme:
Et du Caos confus des fantaumes diuers
En soy mesme bastit vn petit vniuers,

Qui ne prendra point fin: car ſcience aſſeuree
Pourroit-on bien auoir de ce qui n'a duree?
Mille conceptions peut à part ſoy former,
Sans art, & ſans outil, ſi toſt qu'à ſ'allumer
Vient le feu naturel, la ſemence celeſte
Qu'aux aſtres deſroba la race de Iapete:
Et martelant le cœur durement enroché,
En fait ſaillir le feu oyſeuſement caché,
Qui errer ne peut plus ſuiuant de ſa nature
Les mouuemens ſecrets & l'addreſſe plus ſeure.
Ainſi deuant le iour vne clarté voit-on,
Et deuant le fruict meur, la fleur & le bouton:
L'Herbe deuant l'eſpy, leſpy deuant la grene,
Et le drap eſt ja teint ains que ſon luſtre il prenne.
Bruſque eſt encor' l'acier ains que par l'emeril
L'ouurier l'ait poliſſé en vn mirouër gentil,
Qu'vne choſe ſi dure, aſpre, rude & obſcure,
Sous ſa ſolidité celaſt telle nature,
L'euſſes-tu iamais creu? ſi encor' ne le croy,
Tournes-toy deuers luy, & toy-meſme t'y voy.
Qui a-il plus naif? n'eſt-ce pas là ta face,
Qui vit, & qui ſe meut, qui rit en ceſte glace,
Cil qui de ſa nature eſt tout reſplendiſſant,
Sera-il moins habile, & beaucoup moins puiſſant?
Ia la ſemence y eſt, reſte à la faire naiſtre,
A force de ſueurs l'arroſant faire croiſtre.
Ce ſont les fondements que le Ciel a plantez
En l'intellect humain, où les arts ſont antez,
Table raze il n'eſt donq, puiſque les apparences
De tout temps y eſtoient des arts & des ſciences.

Qu'il inuente, & compose, & diuise & entend,
Par elles tout il ose, asseure & entreprend.
Sans accident aucun, sans lieu, temps, ny mesure,
Leur essence il comprend, leurs causes, leur nature.
La matiere & la forme il separe il reioinct.
(Oeuure vrayement diuin, que le sens ne fait point)
Sans s'arrester cy bas à ce qui naist & passe,
Il se guinde si haut que nature outrepasse.
(Sans toutesfois bouger de sa diuine tour,)
De la seule pensee il espie à l'entour
De la boule du monde, & si profond se iette;
Qu'il descouure de Dieu la demeure secrette.
Pesle-mesle il se fourre au ventre du grand corps,
Et voit ce qui se fait & dedans & dehors.
Il discourt curieux, & sçauant extrauague
La terre, & l'Ocean & des airs tout le vague,
Et tous leurs changemens il contemple diuers:
Comme par la froideur des rigoureux yuers:
La glace est en Ianuier de brouillards composee,
Et comme au mois d'Apuril se forme la rosee.
La glace estre vn humeur par le grand froid caillé,
Ce mesme estre l'egail sur l'herbette emaillé
Que les bruines sont des gouttes distillees,
De l'air, en l'air, par l'air refroidy, congelees.
Passant plus outre il voit ces grans monts balancez
De vapeurs, par les vens deçà delà poussez;
Que le chaut tire à mont, voguant tant que la nuë
Se fonde à la chaleur de Phœbus suruenuë.
Adoncq' ce fond la nuë, & fait que maint torrent,
Rauine la campagne à val tousiours courant.

S'il aduient que la pluye en tombant ſoit ſurpriſe
Des ſoufflets baloyants de la frilleuſe bize,
Ou du froid commandant ſur le mitan de l'air,
Sur la terre on la voit menu s'eſparpiller
Comme l'aine charpie: & ſi blanche s'eſclatte,
Que les yeux eſbloüiſt, tant leur veuë ell' dilatte:
Si l'yuer eſt plus grand là haut qu'il n'eſt çà bas,
Et de l'air mitoyen le nuageux amas
Soit aſſiegé de pres de la froidure extreme,
Enbuolets ſe changer il verra l'humeur meſme.
Une ſcopeterie orageuſe il entend,
Des nuaux s'eſclattant, qui au large s'eſtend:
L'air en bruit refrappé, & la terre battuë
Tremble, que ſes enfans & nourriſſons ne tuë.
Le vigneron blemiſt, le laboureur a peur
Du vignoble & des champs que l'eſpoir ſoit trompeur.
Il ſçait l'occaſion, pour laquelle animee
Eſt l'eſmute des vens nez de ſeche fumee:
Et la cauſe il cognoiſt de leurs venteux combats.
Le chaut les pouſſe amont, le froid les tire en bas:
Si que grondans ils ſont contrainct faire la ronde,
Or plus haut, or plus bas, rodants l'entour du monde.
Mille troubles il voit ſans bouger de ce lieu,
Qu'endure à tous momens l'eſtage du milieu.
Il y oit deſpiter la flamme detenuë,
Froidement, maugré ell' és priſons d'vne nuë.
Ce ſouffle ardent & prompt, qui ſe roule bruyant,
Courant, hurlant, muglant, ſon contraire fuyant:
Le voicy, le voylà, caſſe, fracaſſe, & perce,
Les coſtes de la nuë obſcure, noire & perſe.

L'esclair sort quant & quant, cest esprit enflammé
Est le traict dont le bras de Iupin est armé.
De là plus haut il monte en l'ardente contree
Où d'abord mainte chose estrange a rencontree,
Un dragon, une cheure, un long feu serpentant,
Une poutre, un cheuron, un Typhon s'esclatant,
Un flambeau, un tonneau plein d'ardante fumee,
Une lampe brillante, une espee allumee,
L'estoille traiectante, & le feu mal-heureux
Dont les Rois craignent tant les menaçans cheueux.
Des tourbillons bruslants, des iauelots, des lances,
Et de mille autres feux les vaines apparences,
Creez diuersement comme l'exalaison
Gluante, qui les fait imprime leur façon:
Ou selon que la méche où la flamme s'allume
Par la flamme plus tard ou plustost se consume:
Des Elements s'ennuye élancé d'un plein saut,
Tous les cieux penetrant il gaigne le plus haut.
Où il gouste, où il flaire, & diuinement touche
Ce que dire ne doit, une mortelle bouche,
Ny d'ancre estre souïllé, où il a ouy & veu
Ce qui doit, sans le voir, par la foy estre creu:
D'où contant il retourne, & plein d'intelligence
Sur un bien asseuré fonde son esperance.
Tel estoit l'intellect du porte-estoille Atlas,
Sous le celeste faix qui tout suant & las
Pour aleine reprendre, a deschargé sa somme
Sur le grand dos d'Hercule: a l'intellect de l'homme
Rien impossible il n'est, la contemplation
Diane en amoura du bel Endimion.

L'in-

L'intellect proprement est ce diuin Mercure,
Qui cloüa Promethé nud sur la cime dure
Des rochers Caspiens, c'est le mesme intellect
Qui dans le mont ardant precipiter a faict
L'Empedocle diuin, qui le grand Pitagore
Iadis authorisa, qui fut d'Anaxogore
Le parein & qui l'a (NOYS) *de son nom nommé,*
Par qui Thales en Grece est sage renommé:
Et six autres auecq', l'intellect faict encore,
Que maints mortels pour dieux en la terre on adore.
Qui nous a reuelé que les cieux font neuf tours?
Et le temps que chacun met à faire son cours?
Qui nous a inuenté l'admirable Bussole,
Par qui voit le pilote & l'vn & l'autre Pole?
Et l'aiguille ayme-nort approcher à l'aymant,
Qui par toutes les mers le guyde seurement?
Que les vieux n'ont osé entreprendre ny croire,
Terminant en vn coing de la terre leur gloire?
Qui nous a dict qu'aux bons sont reseruez les cieux?
Et les lieux soub-terrains pour l'homme vicieux?
N'est-ce de l'intellect la diuine pensee,
Fille vnique de Dieu, de Dieu grosse & forcee?
Mais la raison, dy moy, pourquoy tous n'ont cest heur?
L'vn estant retardé par la grand' pesanteur
De sa retifue chair ne peut si haut atteindre:
L'autre a le cœur trop bas, qui, lasche, le fait craindre
N'y pouuoir arriuer: qui mal-conditionné,
N'aura le vouloir bon, qui en est destourné
Par l'auare richesse, où tout son espoir fonde.
L'autre icy bas s'amuse aux blandices du monde,

L'autre est en beau chemin, mais la mort le suiuant
L'attrappe, & ne veut pas qu'il aille plus auant:
Qui en lieu d'aller droict, tourne au sentier du vice,
Se laissant egarer à sa propre malice.
Cestuy, qui est mal né, sera plus mal nourry,
Qui bien nourry sera des cieux n'est fauory.
Comme Phœbus se voit par sa propre lumiere
Nul ce but ne peut voir, si Dieu ne luy esclaire:
Et venir n'y peut pas, s'il ne luy tant la main,
Sans le secours du ciel l'homme trauaille en vain.
Il faut pour paruenir à ce degré supreme,
Qu'il ayme la vertu, & que Iupiter l'ayme.
Ce Prince pres de soy tient sa seur volonté,
Qu'aller il laisse & viure en pleine liberté:
Par vne opinion de quelque bien conduitte,
De ce que mieux ell' ayme, ell' fait là poursuitte.
A sa dextre se sied la prudente raison,
Des appetits regente & qui comparaison
Fait des ombres sans corps, selon qu'elle les trouue
Estre de mise ou non, les condamne ou approuue.
Icy marche en son rang le graue iugement,
Qui assiste à sa seur en son gouuernement.
La contemplation haut y leue la teste,
Qui n'apprehende rien qui ne soit tout celeste:
En m'esprisant la terre & sa corruption,
Cerche par ce moyen vne perfection,
De se reioindre encor' à ceste ame supreme,
Qui n'a commencement ny milieu ny extreme.
L'experience y est, aueca' le sage aduis,
Qui de prompte action sont pas à pas suiuis.

La foy tout ce sainct lieu remplit de sa lumiere,
Dissipant les brouillards de l'erreur temeraire.
Voylà quel est le train & superbe appareil,
De ce Prince, qui n'a au monde son pareil.
Eminent par sus tous, fait assez à cognoistre,
Le lieu dont est issu, qu'il ne deuoit point naistre
D'vn element impur, ny de ce germe blanc,
Escumeux & humide & la creme du sang:
Qu'il est extraict du ciel, vne viue estincelle
De la diuinité, vne idee eternelle
Du premier intellect: sur lequel a esté
De toute eternité le monde proietté.
Des dieux le grand mignon, à qui la mort, ny l'aage,
N'ont pouuoir, n'y n'auront faire ou porter dommage.
Qui de tout ce qui est dessoubs le soleil né,
A la vie eternelle est seul predestiné.
Qui autre obiect n'a point que l'essence des choses,
Vniuersellement, & qui ne sont encloses
Soubs l'accident muable, & ses esprits moteurs,
Qui du bal eternel des cieux sont les autheurs.
Et la premiere cause infiniment parfaite,
Tressimple, ingenerable, & qui n'est point subiecte
A la corruption, en tout lieu, & sans lieu,
Qui n'a commencement, ny terme, ny milieu.
Qui par tout a son sentre au milieu de son cerne,
Qui tout orne, & dispose, entretient, & gouuerne,
Par son esprit diffus, dont tout est comble & plein,
Ne laissant rien dehors, ny dedans qui soit vain.
Son essence ne peut en parts estre partie,
Car toute en tout ell' est, toute en chasque partie.

A tous est son pouuoir euident & caché,
Et n'est de passions son vouloir empesché:
Regardant en soy-mesme elle est son exemplaire,
Sur qui ce qui luy plaist & veut elle peut faire.
Elle est tout ce qui est, & tout ce qui n'est point,
Commencement de tout, de tout le dernier poinct.
Laquelle en soy n'ayant ny figure ny forme,
En tout ce qu'elle veut quand ell' veut se transforme.
Ce n'est qu'air, terre, & feu: que mer & ciel profond,
Vn abisme beant qui n'a riue, ny fond,
Que langue ne peut dire, & que l'œil n'a point veuë,
A nul que par la foy de l'aureille cognuë.
Celle qui du grand tout fist les compartimens
Et au dedans rengea l'ordre des Elemens,
Et peupla d'animaux l'air & la terre & l'onde,
Pour le plaisir de l'homme, où tout le monde abonde.
Qui l'homme expressément a faict pour l'intellect,
Et l'intellect pour elle expressément a faict.
Qui se replie agile, & sa belle lumiere
Retournant en soy-mesme, en soy se reuerbere:
Si qu'à luy mesme il est comme vn miroir poly,
Où bel il se remire, & voit l'homme annobly
Sur tous les animaux, prendre son origine
De l'estoc des hauts dieux, de la race diuine.
De ce qui fut creé, voire y fussent les cieux,
Le plus beau, le meilleur, & le plus precieux.
En nature vn miracle, vn petit Dieu terrestre,
Vn animal diuin des terrestres le maistre,
Craint, honoré, serui des celestes esprits,

En qui tous du grand tout les thresors sont compris.
Aussi fait comme luy il fut de forme ronde
De l'infini capable, & de l'ame du monde.
Dieu doncq' pour le petit le grand monde bastit,
Pour l'amour de soy-mesme il bastit le petit.
Dieu à l'homme par l'homme au vif se represente,
Ainsi que le tableau la personne viuante:
Mais qui doit quelque iour son terme estant fini,
Estre la chose mesme, à sa cause r'un.
Il n'est rien maintenant, que le Creon la monstre
Qui de son Archetyp' l'excellence demonstre.
C'est c'est ce grand prophete, à qui seul est donné
Pouuoir disertement par vn langage orné
De son docte intellect, qui iamais ne repose,
Exprimer les desseings qu'il inuente & compose,
Tãt grãds & hauts soiẽt ils, & qui maugré les ans
Faict ses faicts & son nom les siecles suruiuants.
En ce monde il est seul, qui raison puisse rendre
De ce qu'il dict & faict, qui puisse seul apprendre
La vertu genereuse, & seul tient le milieu,
Des deux participant, d'entre le monde & Dieu.
Ains que le ciel fust rond, & la terre abaissee
Pensé desia l'auoit l'eternelle pensee:
Tout le premier conceu, creé le dernier fut
Des œuures du grand Dieu & le comble & le but.
Deslogeons de ce lieu pour aller voir la gloire
Du riche cabinet que garde la memoire,
Hors de bruit, solitaire, & bien loing à l'escart
Derriere retiree, a son logis apart.

A l'entour entaillé par les tayes iumelles
Rentrant se redoublant entre les deux ceruelles,
Qu'vn Aqueduc conioinct seruant comme de pont
Par lequel les esprits des vns aux autres vont.
Ceste basse crotesque en vne roche dure
A la docte memoire elu pour sa demeure,
On trouue vn Obelisque y entrant, s'eleuant
Sur le derriere, vn autre on voit seur le deuant:
L'vn & l'autre est semblable aux aguilles d'Ægypte
Ouurage tres-hardy, de marbre sienite.
C'estuy-cy feist nature à cestuy-là pareil,
Que les siecles passez consacroient au soleil.
Qui d'vn Cyprez a veu la cime faite en pointe
Entrelassée autour de l'arbre à Bacchus sainte
Où la coque tournee au cornard limaçon
De ces pointes a veu la gentile façon:
De ces piliers frizez, sur chasque pointe aiguë
Ceste maison sacree est ferme soubstenuë
Dans le brun Cerebel, ce dome est mesuré
Iustement myparty, du rond & du quarré.
Dictes doncques Io, qui en la quadrature
Cerchez, trop curieux, du cercle la figure,
Ce que trouuer à nul possible n'a esté.
Or icy lauez-vous, dessus la fermeté
De la forme esquarree est assise l'histoire,
Sous la protection de l'heureuse memoire:
Dans la rotondité les arts s'entretenans
Main à main, vont sans cesse en soy se retournants.
Comme en vn bransle gay vont tous sous la cadence
Du labeur qui les mene au but de la science.

Et comme en vne rouë ils tournent nuict & iour.
Tant qu'ils ayent trouué de leur parfaict le tour.
Diuine prouidence! admirable sagesse
Tu imprime en chacun le signe, où tu l'adresse!
Ce cabinet est fait & taillé proprement
Comme la plume, outil de nostre entendement:
Plume dans le cerueau diuinement antee,
Parqui est la memoire au vif representee
A la posterité, des vertueux effects,
Et le braue renom, de ceux qui les ont faicts.
Qui tes traits considere il est contraint de dire
Que naturellement l'homme est né pour escrire:
Et que t'ayant en main ne doit douter l'effort
Des rauissantes faux du temps, & de la mort.
C'est de là que tout homme à ne sçay qu'elle enuie
Faire heritier son nom d'vne eternelle vie.
Qu'epoinçonné de gloire il n'a peur du danger,
Seur que la plume apres sa mort, le doit vanger
Sus doncq' esprits eluz, d'escrire vous inuite
Nature, qui vous a au chef la plume escrite.
Et vous, ô prince illustre, establissez leur pris,
Afin que voz beaux faits à l'enuy soient escris.
Taillez de la besongne à qui nature taille
La plume pour l'escrire, à celle fin quell' n'aille
Dans la grand mer d'oubly s'engouffrer, & l'ouurier
Qui trauaille pour vous viue de son metier.
On dit qu'en ces quartiers est la grotte sacrée
Où les Muses trouua le laboureur d'Ascrée
Où poëte il fut creé & aprint à chanter,
Du labeur & des Dieux enfants de Iupiter.

Là des preux renommez Clyon la gloire y vante,
Et là tragiquement Melpomene lamante,
En ses fleutes entonne Euterpe ses chansons:
Et là Terpsicoré de la citre les sons
Accorde auecq' ses pas, Calliope s'aplique
A chanter grauement maint exploict heroïque:
Vranie au compas y mesure les cieux,
Et Eraton la terre, & Polymnie aux yeux
Deuotieusement les louanges y chante:
La comedie encor Thalie y represente,
Memoire qui preside en cest antre profond
Songneuse obserue & voit ce que ses filles font.
Chacune retiree, apres sa tasche faicte,
Sur ce qu'a entendu la memoire secrette
Repense & le repete, & le met sous la clef
Du riche cabinet du monarque du chef.
Là sont tous ses thresors, cent mile belle tables
Peintes au naturel des choses memorables:
En autant de façons, sont di-ie, les presents
Qu'offre la fantasie & le prince des sens,
A tout' heure à leur Roy, que Mnemosine prõpte
Reçoit, & qui s'en charge, à fin d'en rendre compte
Quand requise en sera, cachetez de son seau
Fidellement les doit rapporter au bureau.

Mais depeur que le temps, qui sans retourner passe,
Les vrays originaux n'abolisse & n'efface,
De chacun exemplaire elle tire & extraict
Sur ces impressions autre pareil pourtraict.
Ce qui n'est de grand pris, ce que moins elle estime
En cire seulement negligemment imprime.

Ce qu'elle veut garder plus curieusement
En marbre ou en metal burnie viuement:
Qu'apres dedans son Louure ell' s'enferme & dispose,
Souuent deuant ses yeux le remet & propose:
A fin que du passé se puisse souuenir.
Car du present n'a cure, & moins de l'aduenir:
Le present seulement est pour la fantasie.
Le diuin intellect du futur se soucie:
Vray est quand mesme obiect deuant elle reuient,
Comme encore present du passé se souuient.
La meditation ceste dame accompagne,
Depeur que rien se perde en ceste riche espargne.
Que si rien s'y egare, ell' ne fait que resuer
Au temps, au lieu, & comme on la pourra trouuer.
La recerche ell' en fait errant de place en place,
Et ne reposera que n'ait trouué la trace
De l'image oubliée, adoncq' de son pinceau
La refraichist, trouuée, en l'antique tableau,
Quell' rend, renouuellé, à l'ame thresoriere,
Qui le repend, fidelle, en sa place premiere.
De cest Antre sacré sort vn roide torrent
D'esprit impetueux, à grand rendon courant:
Qui du moitte cerueau s'elançants, par la bonde,
Entrent au grand canal où tout le corps se fonde:
Contre leur naturel, encontre bas soufflez
Trente coupplez de nerfs en sont meuz & enflez.
Ainsi que l'organiste entonne & souffle l'ame
Qui en tous se depart, par cent tuyaux se rame:
Ou comme vn long estang, lequel s'epanche, pour
Prez & champs arroser, qui languissent autour.

Tel est l'esprit couliz qui tout le corps transperce,
Par ces nerfs mariés, deçà delà se verse:
Par ce long eschenal, du long & de trauers
Fait sentir, fait mouuoir le petit vniuers.
Tout le corps fait mouuoir presque en la mesme forme
Que vogue la galere, à lors que la chiorme
De forçats enchesnez tirants à l'auiron
Font de la Nereide escumer le gyron.

Mais mon ame dy moy (pourueu que ta pensee
De ses diuins discours ne soit trop abaissee
Pour m'ouir importun) mon ame, quand tu sors,
Pour aux necessitez pourueoir de nostre corps,
Par la voië des sens: ou quand tu te recrée
Admirant les beautez de la chose creée,
Dy moy, ma chere vie, ame par où vay-tu,
Ou comme à toy paruient leur extreme vertu.

Des diuerses odeurs, ie sens la difference
Par vn double canal qui vers le front s'auance,
Et va costoyant l'œil, & lequel mol & rond
Du teint de la ceruelle est perçant l'os du front
Cauerneux vient au nez où l'odeur vaporeuse
S'entonne obliquement par la narine creuse:
Euentant le cerueau, bonne ou mauuaise soit,
L'impression demeure au sens qui la reçoit.
Quatorze nerfs apres deux à deux on attelle,
Qui naissent tous du fond de la grande ceruelle:
De deux toiles tissuz l'os du crane perçants
Pour faire leur passage aboutissent au sens.
Chacun organe propre à son action trouue
Qui par l'obiect externe & le moyen se mouue:

Desquels le premier pair toutes choses fait voir:
L'autre par son esprit les deux yeux fait mouuoir.
Celuy qui vient apres par la face se rame,
Porte au nez, & au front les puissances de l'ame:
Aux maschelieres dents tant d'enhaut que d'embas
Par compas ouure & clost de la bouche le pas.
Vn reste se repend sur la langue friande:
Le quart le palais couure & gouste la viande.
Le quint se lasse au fond du tortu limaçon
De l'aureille, & de l'air fait entendre le son.
Le sixiesme second par dedans la gorge entre,
Et se va partageant à l'vn & l'autre ventre:
Dont vn lot en amont en rebroussant tout court
Dont il estoit party, se retrousse & recourt,
Pour ouurir & fermer la gargamelle blanche,
Et y articuler vne parolle franche.
De l'ame le dernier est le seur messager,
La langue remuant d'vn mouuement leger:
Qui est cause que l'homme hors des rangs s'ose mettre
Des autres animaux, & s'en dire le maistre.
Deuot ie te salue, eternel Architect,
Qui ce temple as basty, œuure le plus parfaict
Qu'oncques crea ta voix. O Dieu maintiẽs-le encore
Que l'ouurier par son œuure on cognoisse & honore!
Que seruiroit-il d'estre accōply de tout point,
Et puis le quitter là, & ne s'en seruir point?
Comme vn qui de plaisance vne maison eleue
Pour viure heureusement, lors qu'on la paracheue,
Elle est abandonnee aux nocturnes esprits
Pleine de bruit, d'effroy & lamentable cris.

Ou comme le marchant, pour aller à l'emplette
Au Peru, sur la rade vne nauire appreste,
Chargee on l'auanture aux ondes & au vents:
Vn corsere voy-ci lequel se met dedans,
Emmene le vaisseau, la marchandise vole,
Le marchant voit du port son espoir qui s'enuolle.
Ainsi est-il de nous: tu n'en es si tost hors,
Ton ennemy voyci qui se fourre en noz corps.
Ton temple & ta maison adoncq', Seigneur, conserue,
Que ton hostesse l'Ame autre que toy n'y serue.
Ne permés que l'athée & moqueurs impudens
Qui la veulent honnir, n'entrent iamais dedans.
Et que le feu diuin ell' garde pure & vierge,
De la prison mortelle immortelle concierge:
Renonçant à iamais, pour digne te loger,
Son espoux, son espoir, à l'esprit estranger.
Et quand il te plaira qu'aduienne la iournée
Que du corporel temple ell' soit exterminée.
Diuine entre tes bras vueille-la receuoir,
Et la fay meriter face à face te voir:
Et quand le cor orra de ton autre venuë,
Restaure sa maison, & elle toute nuë
Reuez-là d'vn corps pur immortel & luisant,
Despouillant cestuy-ci mortel, sombre & pesant:
Et que le Prince à qui mon œuure & moy ie vouë,
Mon œuure & moy pour siens doux & benin aduouë.

FIN DV TEMPLE DE L'AME.



LA FABRIQVE, OV LE TRESPETIT MONDE.

A MONSEIGNEVR LE DVC de Ioyeuse.

AV monde il n'y a rien qui le ſoleil egale,
En beauté, en bonté, en ſplendeur, en grandeur:
Auſſi c'en eſt l'œil dextre, & le gauche eſt ſa ſœur,
Qui de ſon frere emprunte vn teint iauniſſant-pale.
La porte de noſtre ame eſt l'œil, par où deuale,
Pluſtoſt que le penſer, l'amour au fond du cœur:
Et du cœur l'œil encor' eſt le miroir treſſeur,
Qui l'ame toute nuë aux yeux de tous eſtale.
A vous doncq', Duc heureux admirablement beau,
Qui egale des cieux l'vn & l'autre flambeau,
Et qui heureuſement ſur la France rayonne:
C'eſt à vous, Monſeigneur, des François le ſoleil,
A vous Madame auſſi, qui en eſtes l'autre œil,
Que l'œil que i'ay tiré ſur voz beaux yeux ie donne.

PLus meſchant ie ſerois que ne fut Epicure,
Et ferois traiſtrement irreparable iniure
Au diuin architect: qui a fabriqué l'œil,
D'artifice, qui n'a au monde ſon pareil:
Si, ayant le ſainct temple, auquel l'ame on adore,
Superbement baſty, ie ne chantois encore
L'œil, de ce baſtiment le membre plus parfaict,
Où l'ouurier s'eſt luy meſme au naturel pourtraict.
De la diuinité l'œil eſt le caractere,
Vn eſclat procedant du pere de lumiere,
Vn rayon apparent de ceſt eſprit eſpars,
Qui vigore & nourriſt du tout toutes les parts,
Et qui en toutes parts diuinement ſe darde,
Par qui diuinement la iuſtice regarde:
Et au trauers du monde infiniment ſ'eſpend,
Et ſelon le merite à vn chaſcun ſe rend:
Par qui la prouidence eternelle, diuine
Conduit de l'vniuers la treſgrande machine.
Qui ſe reuerberant dedans les cercles pers,
Verts, ou noirs, bleuz ou roux du petit vniuers,
Par le petit pertuys de ces cercles le centre,
Iuſques au fond de l'ame inuiſiblement entre:
Et entré il eſbranle, & meut premierement
L'imagination, & puis l'entendement,
D'où il voit par les yeux, en l'aureille il eſcoute,
Par le nez il odore, & par la bouche il gouſte.
Il parle par la langue, il allume le feu,
Pour cuire en l'eſtomac ce dont il ſ'eſt repeu.
Il eſchauffe le cœur, ce rayon eſt en ſomme,
La ſeule occaſion des puiſſances de l'homme.

Au chef il imagine, il discourt & cognoist,
Et retient ce qu'il oit, ce qu'il sent, gouste, & voit.
Il est l'ame de l'ame, & du bel œil la sphere
Est le diuin outil de ceste flamme ouuriere.
Lequel par tout diffus & dedans & dehors,
Nourrist, auie, anime & l'esprit & le corps.
Puis en l'œil retournant, la lampe de ce temple,
Il se recule en blot, toutes choses contemple,
Qu'il imprime en son rond, dont fidelle tesmoing,
Les formes il retient, tant de pres que de loing.
L'ame des passions variable Prothee,
Et dans le clair miroir de l'œil representee:
Et qui d'vne belle ame est diuin amoureux,
Qu'il la voyë & la baise au bel email des yeux.
S'elle est douce ou farrouche, ou fascheuse ou contante,
Difforme ou belle encor', nuë en l'œil se presente
En son vray naturel, en l'œil est le signal
Pour descouurir de l'ame & le bien & le mal.
Le front n'est si fidelle, aussi nul ne s'y fie:
Mais l'œil n'abuse aucun & ne se falsifie.
L'œil est le vif tableau où la diuinité,
A tiré le plus beau de la mesme beauté.
Ce qui entre par l'œil, qui de l'ame est la porte
Est bien plus asseuré que cela qu'on rapporte
A l'aureille, & souuent se perd auecq' le son,
La parole empennee au fond du limaçon.
L'intellect, œil de l'ame, est du grand Dieu l'image,
Et l'œil de l'intellect exprime le visage.
L'œil est le seul quadran, qui seur merque du corps,
Les diuers mouuemens, les contraires accords.

De l'homme interieur, en sa glace egallee,
La pure verité se voit nuë estallee.
L'œil est le truchement, qui parle pour le cœur,
Que nature estuya au fond d'vn coffre obscur.
L'œil est le different de la mort & la vie,
D'orgueil le braue siege, & de hayne & d'enuie,
Du desdain, du chagrin: l'œil manifeste à tous,
Comme l'ame le meut, qui est cruel ou doux,
Et comme l'œil mondain enflamme & illumine,
Du tresgrand animal la tresgrande machine.
Le seul œil est du corps, comme vn petit soleil,
La couronne des cieux se courbe peinte en l'œil:
Dont l'esclat tout perçant toutes choses penetre,
Plustost que le penser il est où il pense estre.
Terre & mer il parcourt, sur les lieux voltigeant,
Voit tout ce qui s'y faict & retient diligent.
D'vn clin d'œil, du soleil il court au double giste,
Sur la double ourse il est, la grande & la petite.
Prince des sens assis sur le throne plus haut,
Contemple s'il y a en eux quelque defaut.
Rien plus cher n'est que l'œil, mais Dieu d'amour extreme,
Plus cherement que l'œil nous contregarde & ayme.
Car du dextre element est oilladant celuy,
Qui humble le seruant de luy fait son appuy.
Du gauche & de trauers menaçant il regarde,
Qui ses saincts mandements rebelle point ne garde.
Un surion eternel s'espanche dans les yeux,
Qui par compassion prend sa source des cieux,
Mainte larme iettant iustement pitoyable,
Pour voir iniustement le pauure miserable.

On

On diroit que des dieux,pour rendre l'œil parfaict
A qui mieux,de ſon mieux chaſcun preſent luy fait.
De l'œil,le dieu d'amour a emprunté ſes armes,
Ses traicts,& ſes brandons, que par les froides larmes
Fondant par les canaux de l'humide cerueau,
Trempe,aguyſe, & embraſe, ainſi qu'à gouttes d'eau
Vulcan ſa forge allume,& par les yeux ſagette,
Ou la mort, ou la vie aux amans qu'il aguette.
Sans l'œil, pour qui amour a tout baſty de rien,
N'y auroit en ce monde aucun plaiſir,ny bien.
L'œil commande, muet, que ſeulement il cligne,
Toſt obeir il faut à l'imperieux ſigne.
Si l'on faut, d'autre ſigne obliquement lancé,
De la punition on ſe voit menacé.
Au monde il n'y a rien qui plus au monde ſemble,
Que l'œil,ou les beautez du monde ſont enſemble.
Et comme du grãd monde,œuure en ſix iours parfait,
L'homme plus admirable eſt le viuant pourtraict:
Ainſi eſt l'œil humain,que tiers monde ie nomme,
Vn raccourciſſement de l'vniuers de l'homme
Oeuure mille-fois plus hardiment entrepris,
Que du Meonien tous les carmes compris
Dans le fond d'vne noix,ou le char,qui ſous l'aile
D'vne petite mouche admirable s'atelle.
En ſon vny cryſtal il enuoyë & reçoit
Tout ce que l'vniuers en ſa rondeur conçoit.
Dieu a tourné noſtre œil de forme toute ronde,
Au modelle & au tour,où il tourna le monde:
Et d'accord miſt encor' dedans ſon petit corps,
Des autres vniuers les accordans diſcords,

N'est-ce vn songe de voir dans sa petite boule,
Qui autour de l'essieu en son vuide se roule,
De tous corps les pourtraicts tour à tour penetrer?
L'vn en est-il dehors, l'autre est prest d'y entrer.
L'homme s'y recognoist, & la beste s'y mire,
L'oyseau y pense voir son pennache reluyre.
D'arbres, fontaines, monts, des pleine, & des prez,
Verts, coulans, esleuez, vnis, & diaprez,
Les feintes on y voit: dedans l'œil sont gardees,
Vniuersellement de Platon les idees.
Sans l'œil tout l'vniuers ciel & chasque Element,
Ne seroit qu'vn Caos, comme au commencement.
D'vn, de trois, & de sept, à Dieu nombre aggreable,
Fut composé de l'œil la machine admirable.
Le nerf, & le crystal, l'eau & le verre pers,
Sont les quatre Elemens du minime vniuers.
Les sept Guimples luysans qui son rondeau contournent,
Ce sont les sept errans qui au grand monde tournent.
Car le blanc qui recouure & r'affermist les yeux,
Nous figure Saturne entre ces petits cieux.
La tunique d'apres, comme corne luisante,
Par où l'obiect visible au trauers se presante,
Comme le songe à l'ame, à l'humeur glacial,
Conformément ressemble au cercle iouial.
La tierce est bleuë & forte, issant de dure mere,
Plus que sa mere dure, ell' appuye en arriere.
C'est humeur rayonnant plus precieux que l'or,
Plus clair qu'vn diamant, qu'vne emeraude encor'
Duret & rondelet, de façon vn peu platte
A la gresle pareil, d'où il brille & s'esclate.
Vn lustre tresillustre humeur oriental,

Humeur qui a le lustre & le nom de cryſtal
Inſtrument principal, & le plus neceſſaire,
Duquel l'eſprit ſe ſert pour les couleurs extraire
De tout viſible obiect, s'il luy eſt apparent:
Car le vitreux humide, eſpais & tranſparent
N'y ſert que de chatton, dedans lequel s'enchaſſe,
Ce cryſtal precieux, l'eau que la corne ambraſſe.
Eſt deſſus epanchee, affin de rebouſcher
L'eſclat, qui trop à coup nud le viendroit toucher.
Qui a l'œil azuré ou bien de couleur verte,
A fleur de teſte il a ceſte perle couuerte
Cichement de ceſte eau, & celuy qui l'a noye,
Et trop abondamment ceſte eau y enuoye
Profond s'enfonce en l'œil, ou bien l'eau y abonde,
Ainſi que noire eſt l'onde où elle eſt plus profonde.
Ce n'eſt qu'eau, que de l'œil ſans couleur, & ſans teint,
Affin que par l'eſprit de feu tout y fuſt peint.
Eſprit de feu, qui fait la viſion diuerſe,
Comme ſubtil ou gros clair ou nulle il ſe verſe
Dans le rond cryſtalin: à l'eſprit qui reluit,
Petitement ſubtil le iour externe nuit.
Et en ſortant ſe perd, de ſorte que la veuë,
Or' que bonne elle ſoit, n'a pas longue eſtenduë.
Il voit ce qui eſt pres, mais eſtant aueuglé,
D'vn grand air ne peut voir ce qui eſt reculé.
Si la prunelle eſt large, & l'œil à fleur de teſte,
Le viſible rayon eparpillé ſe iette,
Sortant du nerf croyſé ne ſe ſerrant au bout,
Ou bien il voit bien peu, ou ne voit rien du tout.
Si eſchars & groſſier, obſcure & rebouſchee,

De iour ira la veuë à la chose touchee.
Par l'esprit esclairé, aueugle sera l'œil
De nuit, bien peu-voyant au coucher du soleil.
Si cest esprit abonde, & de substance grosse,
Il demande aduantage, affin qu'entre la chose,
Et l'œil, qui la veut voir, entreuienne du iour
Beaucoup, illuminé par l'air qui luit autour
Trouble il verra de nuict à faute de lumiere,
Ou trop humidement la lune luy esclaire.
Quant à ceux qui de iour voyent moins que de nuit,
Leur œil ressemble au ver, qui en ce temps reluit,
Leur rayon delié, lequel en plein iour erre,
Se serrant s'espessist par l'ombre de la terre.
Clair-voyant est l'esprit, qui n'est point empesché
De passer par son nerf, ny tortu, ny bousché,
Partant d'un cerueau sain pour és humeurs s'espand re,
Pour animer son tout, pour ses globes estendre,
Parfait dans son crystal, & la corne perçant,
Moderément subtil, espais, obscur, luysant.
Qui tel esprit obtient, bonne il aura la veuë,
Pour tout voir, pres ou loing parfaictement aiguë.
Ceste subtile peau, qui contient les humeurs,
Contr'imite de Mars les certaines erreurs.
La quarte a trois couleurs, noire, perse & obscure,
Du raisin contrefaict la petite figure:
Le dedans en est mol, mais le dessus est dur,
Pour estre à la veu' foible un soulagement seur.
Un naïf coussinet, qui mollement enserre,
Et soustient par dessous le crystal & le verre:
Percé par le deuant compassé un pertuys rond,

Par lequel les obiects à la prunelle vont.
La corne penetrant mince, subtile & clere
Par là entre & au s'espand crystal la lumiere
De dehors enuoyeé, ou des visibles corps
Par cest air moyenneur qui nous cerne dehors
Du iour illuminé, la sur-face est depeinte.
Lors qu'à celle de l'œil la lumiere est coniointe
Infuse du commun par le nerf, qui fait voir.
Si le miroir auoit que l'œil mesme pouuoir,
Comme l'œil il verroit de tous corps la sur-face,
Dont les pourtraicts l'on voit paroitre dās sa glace:
Mais ce sens luy deffaut, & l'esprit rependu,
Qui le globe luysant enfle & tient estendu,
Brillant comme l'esclair, pour colorer la chose,
Par le moyen de l'air, que le iour luy propose.
Ainsi par le moyen du voile estincelant
Par le pertuys qu'on và la prunelle appellant,
(Car plus en cest endroict ne cerche de tunique)
A l'obiect coloré l'esprit se communique.
Comme vn ray de soleil en s'allignant tout droit,
Passe resplendissant par vn pertuys estroit:
Ainsi de la visiere vne ligne se darde,
Qui droite va frapper le point qu'elle regarde.
Le point di-ie qui voit, de tout le cercle veu
Sans çà ny là gaucher, iustement le milieu.
De l'œil maint traict encor' deça delà s'elance
Pour voir outre ce point & la circonference.
Ce beau voile luysant icy fait pareil tour,
Que le flambeau des cieux qui engendre le iour.
La quinte est vn reseul, qui rondement s'estendre

Vient sur tous ces humeurs, pour dure les deffendre.
D'vn suc bien epuré le verre nourrissant
De Ciprine resemble au planette puissant.
Sous ceste cy encor' s'estend vn autre voile
Ny plus ny moins tissu, que l'airegneuse toyle
Lequel par le deuant de ses filects de lin
Enlasse, ambrasse & tient le miroir crystalin,
Qu'il separe moyen d'auec l'humide verre:
C'est le sixiesme ciel, qui sans foruoyer erre.
L'autre du voyle blanc la ceruelle ambrassant
Comme vne douce mere, est vermeille naissant,
Enueloppant le nerf, voyturier de la veuë
Tant dessus que dessous, sur l'oeil est estenduë
(Fors qu'alendroit du noir) cest ce voile vermeil
Tramé de fils sanglans, qui a suffire à l'oeil
Donne nourrissement, cestuy-ci est semblable
Au planette plus bas, des sept le plus muable.
Chacun d'eux tient son cours, son propre mouuemēt
Tantost bas, tantost haut, à costé, rondement:
Et vn autre commun à noz sens manifeste
Isnellement porté du bransle de la teste.
Les sept muscles encor' sont les espris mouuants
Qui vont diuersement les sept cerceaux rouants.
Dans leur petite vouste, ainsi que dans le vuide
Vne ame chasque ciel roule, pourmene & guide
La Sphere où attachez sont tant de clous de feux.
C'est le crane diuin qui se courbe dessus,
D'où, comme d'vn haut ciel, les sens & les puissances
Decoulent sur le corps comme des influences:
Et le visible esprit qui anime l'oeil prompt

Resemble à la grand' ame infuse en ce grand rond,
D'où empruntent leur vie & leur mouuement tiennent
Tous animaux qui l'air & les ondes haleinent.
L'œil s'ouurant, il est iour: se fermant, il est nuict.
La nuict la Cynthienne à son tour y reluit.
Et comme elle en son ciel icy se masque & muë
Selon que sa clarté accroist ou diminuë.
Adoncq' par le moyen de ce rayon de feu
Qui a-t'il en ce tout qui ne soit veu & sceu?
Et l'esternelle essence infinie, accomplie,
Se laisse à l'œil comprendre, & en l'œil se replie.
L'homme beste aueuglée, ignorant, mal-heureux
N'eust iamais cognu Dieu s'il eust esté sans yeux:
Mais ainsi qu'vne taupe enfoüye, enterree,
Perpetuellement sa misere eust pleuree.
L'œil foudroyë irrité, & descoche l'esclair,
Puis se calmant soudain se faict bonasse & clair:
Tout ainsi qu'au grand monde en l'œil y a des venes,
D'orages, de vapeurs, de pluyes, de fonteines.
Qui ne s'estonneroit qu'vn si petit Surgeon
Peust de larmes fournir vne si grand' foison?
En l'oeil il n'y a rien qui soit vague ny vuide,
Il est tout plein de feu, de l'air, & de l'humide,
Et n'apperçoit-on rien en tout son orizon
Poly, clair, & luysant, de cent couleurs, sinon
Ne sçay quoy de tout bon, de tout beau, qui atteste
Que l'ouurage est diuin, que l'ouurier est celeste:
Qui n'a rien epargné pour rendre l'oeil parfaict,
Que mesme, ô grand bonté! deux il nous en a faict,
De peur que si l'vn d'eux (car y a il partie

Plus que l'œil precieux au mal assuiettie)
S'eteignoit, se blessoit, s'eclipsoit, tenebreux
Que le sien pour le moins fist le deuoir pour deux:
Pource il les enclaua dans la face de l'homme
En deux chatons percez, pour y estre, ainsi comme
Est Phœbé pour la nuit, & Phœbus pour le iour,
Deux astres vagabonds qui eclerent toutiour,
A celle fin que l'homme aille droit, & ne choppe
Contre vn monde de maux, qui fascheux, l'enueloppe,
Et que l'œil eust du corps & la garde & le soing,
Le sauuant du danger qu'il voit venir de loing.
Comme le bon cocher, qui destourne & reuire
Son coche de deuant tout ce qui luy peut nuire.
Tout ainsi en faict l'œil, de l'homme le cocher,
Le destournant de mal s'il le voit approcher.
Pource rond il fut faict pour estre plus mobile:
Petit il fut moulé, pour estre plus agile:
Et fut dans vn rocher seurement emmuré
Pour contre tous hazards se tenir asseuré.
D'vn dur sourcil tendu sur la molle paupiere
Nature rempara la plus haute frontiere,
Et vers le grand canton d'vn nez long & vuidé,
Comme d'vn rauelin, iour & nuict est gardé,
S'il se veut reposer pour recreer la veuë:
Il fut encourtiné d'vne crespe menuë
Sous les rideaux charnels obscurement enclos,
Ou s'estant retiré il prent vn doux repos.
Ceste crespine fut artistement frangee
D'vne subtile soye vniment arrangee
Qui couronne les bords, des cartilages ronds

Long

Longs & tenures de l'œil, comme les auirons
Egallement distans aux flancs d'vne galere.
Comme la penne entée est en l'ele legere
Des passagers de l'air, ainsi est poil à poil
Le tarse disposé, le pennache de l'œil.
Souple il fut composé pour se pouuoir estendre,
Et pour se replier, & dur, pour l'œil deffendre:
Et pour seruir encor' d'vn ornement gentil,
Et à fin qu'en s'ouurant ce double ré subtil
Adressast du regard & l'vne & l'autre ligne,
Pour au droit point se rendre où son angle termine.
Le comble de tout bien, & le plus grãd qu'aux dieux
Demander l'homme puisse, est des cler-uoyans yeux,
Qui sont au chef posez comme en vne tournelle
Pour y faire veillants de iour la sentinelle:
Pour aduertir la main de se mettre entre deux
(Se voyant en danger) entre le coup & eux:
Que la teste soudain s'en d'estourne & l'euite,
Et les pieds que le corps ils sauuent à la fuite.
Nature a bien preueu que le traistre meschef
Tousiours de quelque mal aguigneroit le chef.
Pource ell' fortifia la part la plus sugette
Aux traicts, que l'ennemy sans relasche luy iette.
Doncq' comme vn double mur, sur chasqu'œil elle estend
Vn sourcil herissé, qui targe & le deffend:
Et les poils clinetants engardent que la veuë
Ne soit de l'ennemy surprise à l'impourueuë.
Pourtant bon guet ils font, ouurant, fermant par tour
De l'ame les guichets, dame de ceste tour.
S'il auient toutesfois que par quelque surprise

Sans l'auoir merité, ta veuë soit eprise
D'vne douleur amere (vn triste sentiment
Qu'apprehende le sens qui iuge sainement.
Or rens luy gracieux les biens qu'as receu d'elle,
Appaise la douleur, qui la presse, & t'apelle
A l'aide gemissant, tu l'ostes, si tu mets,
A gençant proprement sur les deux yeux fermez
Des rideaux sommeillants, la toison enyurée
De l'oliue tranquile à Minerue sacrée:
Si tu portes sur toy du Scorpenot de mer
Les deux yeux emperlés, tu la pourras charmer.
Si pour cela ne cesse, à mon aduis faut prendre
Du chou la fueille sobre, & la reduire en cendre:
(Icy auecque le vin faut que le chou soit mis,
Quoy qu'autremẽt ils soient, cõme on dict, ennemis)
Et la poudre d'encens, dont les dieux on honore.
Du salubre beton de cheure pren encore.
Mais essuyë bien premier l'humeur lent & cireux,
Puis couche ceste vnguent mollement sur les yeux:
Tu en verras la preuue en moins d'vne nuictée,
L'angoisse guerissant de l'œil soudain ostée.
Qui a les yeux chargez de brouillas tenebreux
Seduits par faux obiects voletans deuant eux,
Desquels rebouchee est leur pointe accoustumée,
Qu'ils voyent bluetter par l'espesse fumee
Cents mille points errants, droicts, trauersants, & torts,
Qui de l'ame & de l'oeil vont troublants les accords.
De ces fautaumes vains tu dissipe la nuë,
Si tu es distillant dans la prunelle nuë
L'erienne douceur, que l'auette d'hibla

Des plus exquis fleurons de Sicile assembla.
Du paillard bouc encor' mets y de la colere:
La bethoine qu'on dict si beaux miracles faire,
Pour en tirer le ius, il te faudra mascher.
La chasse elle chasse, & faict les pleurs secher.
Si l'aage plus pesant mais aussi la plus sage,
Te tend dessus les yeux vn encombreux nuage,
Tu chasse ceste nuict, espanchant dedans l'oeil
Le ius purifié de l'herbe du fenoil:
Du fenoil qu'enseigna aux humains la couleuure
Quand sa maille effaçant son beau printãs recouure
(Que l'hõme n'ait point hõte, or' qu'il soit de haut pris
De confesser auoir du serpent mesme apris)
De l'hibeen miel ioins y l'onde epurée
Pour de ta veuë obscure escarter la brouee.
L'amer d'vn vautour noir auecq' le ius brouillé
De l'herbe qu'aux humains l'hironde a reuelé.
Or' qu'il y ait long temps que supporte ta peine.
Pour la veuë esclarcir l'esclaire est souuereine.
L'amer roux d'vn vieil coq surueillant de la nuit
Aiguise le taillant de l'oeil, dessus enduit.
Maille, tayë il en racle, & toute tasche noire,
Mais qu'il soit detrempé d'eau claire & bonne à boire:
La fiente dissoute à l'oyseau de Cypris,
Et le iaunissant fiel des lasciues perdris,
Et le sucre coulant de la diuine abeille
Prens, & les mesle ensemble en mesure pareille:
Prens moy pareillement de l'hironde le plant,
Et du vin autre tant: & les deux accouplant
N'en fay qu'vn, que dessus il te conuiendra mettre
Pour esclarcir puissant de l'esprit la fenestre.

Il applanit aussi ce qui egal n'est point:
Ce qui est separé il recolle & reioint.
Si quelque estrange feu, ô pauure homme! s'allume
Dans les venes de l'œil, qui les arde & consume:
Ce charbon rougissant est tout à coup esteint
Si du laict d'vne chienne est dessur eux espreint.
Le verdet ratissé de la bronze qui rouille
La gresse de serpent brouille ensemble & rebrouille:
La playe reünie, quand ils sont appliquez
Dessus les yeux cassez, creuassez, & piquez:
Si l'eau du beau crystal, & son esclat illustre
Est changé en du plomb, & a perdu son lustre,
Quelqu'vn de son desastre horrible estant fasché,
Du bouffe dedans l'œil, apres auoir maché
Le pallissant Cumin, dont la tourbe trompee
Par le faux hippocrite est prise à la pipée.
Que si l'œil se gonflant se foriette dehors,
Et de sa couche ronde outrepasse les bords,
Reserrer le feras sous la iumelle cille
Si autour tu l'enduy de la potiere argille.

FIN DE LA FABRIQVE DE L'OEIL.



SONNET.

A MONSIEVR LE LIEVTENANT GENERAL DE LOCHES, SIEVR DE ſainct Aſtaucin, ſur l'anagramme de ſon nom Gilbert Seguin.

LE cœur que ie vous offre eſt ce qui nous fait viure,
A mille paſſions humainement ſubiect:
Et meſme autant de fois que le ſens quelque obiect
Par l'apprehenſion ſoit bien ou mal luy liure.
Le cœur l'appetit fol brutalement veut ſuiure,
Le cerueau s'y oppoſe & partie ſe fait
Contre l'affection, iuge en eſt l'intellect,
Des premiers mouuemens diuinement deliure:
Chaſque partie ouyë il deboute le cœur,
Fait le diuin cerueau de la cauſe vainqueur,
Et tous ces fols deſirs il condamne en l'amende.
Iuges qui l'intellect eſleu de la cité,
Que Dieu entre voz mains a commis, & commande,
Eſtre Dieux comme luy, IVGES EN LIBERTE.

LE COEVR OV LE SOLEIL DV petit monde.



Vel Demon dedans moy bondiſſant ſe mutine!
Qu'eſt cela qui eſbranle & ſecouſt ma poitrine:
Et ſemble que tout rõpre il vueille dãs mõ corps
Me fendre l'eſtomach pour en ſortir dehors.
Tant rudement mes flancs hurte, pouſſe & repouſſe.
Ah c'eſt toy doncq' mon cœur! qui deſpit te courouce,
Et te plains que ie t'ay ingratement omis
En mes vers que ie donne aux intimes amis.
C'eſt pourquoy, cœur mutin, contre moy tu te bande,
Et ſeruir importun vn autre corps demande.
En bon lieu ie te veux adreſſer & loger,
Ou à vn autre cœur meilleur que toy changer.
Ou du tout te donner à vn autre moy-meſme,
Pour ne viure ſans cœur vn corps tranſi & bleſme.
Par quel bout me prendray-ie à ſubiect ſi fecond?
Digne d'autre eſcriuain mieux diſant, plus facond.
Diray-ie que le cœur eſt l'ené de nature?
Qui le premier ſe meut & le dernier demeure:
Babatant l'eſtomach, tremblottant dans le corps,
Long-temps apres encor que les membres ſont morts?
Qu'il print place au milieu de la chaude poitrine,
Lieu le plus honorable en l'homme, & le plus digne,
Où ſans ſe repoſer, & ſans iamais ceſſer,
On le ſent ſe hauſſer, on le ſent s'abbaiſſer.
Se hauſſant, eſlargy de l'air tire le ſouffle,
S'abbaiſſant, reſerré l'air en l'air il reſouffle:
Par vn certain compas, touſiours meſure il tient;
A meſure qu'il bat l'artere va & vient,
Se reſerrant, le ſang dedans l'artere verſe.

L'esprit soudain le suit qui chaleureux transperce
Le corps de toutes parts, courant vif & leger,
En toutes parts s'espend, soudain au desloger
Impatient debusque entrant en la grand bouche
Close d'vn ré subtil qui pour luy se debousche.
Et d'artere en artere errant de part en part,
Par infinis tuyaux aux membres se depart.
Si qu'endroit il n'y a si petite partie,
Où l'esprit fretillant l'ame n'ait departie.
L'artere, qui du cœur prent son commencement,
Du cœur, suit peu à peu le reglé mouuement.
Et iamais de ses pas ne se detraque ou erre.
Ore l'arge s'estand, or' estroite se serre:
Soit qu'elle succottant l'air à tire de l'air,
Qui la doit raffreschir, ou se laissant aller,
En se restrecissant, des vapeurs allumees,
Par le cuir perçotté & criblant les fumees.
Tousiours va mesme train, pendant que la santé
Es termes se contient de mediocrité.
Sans les deux mouuemens des poussantes arteres,
Quel animal viuroit encor' qu'ils soient contraires?
Mais quand le cœur se sent conuaincu du danger,
De son trac tremblottant on la sent estranger.
Soit que l'occasion au dedans soit la tante,
Ou bien que par dehors quelque mal la tourmente,
Le chaut, le sec, le froid, & la soif & la faim,
Et les mets dissolus, le labeur & le bain,
Ou de quelque langueur l'apprehension triste,
Et tout cela qui l'ame esgaye ou bien contriste
L'aage, le sexe, & l'er, l'exercice & le temps
En vn mot, chasque excez rend les poux inconstans,

Le cœur dedans l'artere, elle par le cuir laſche
Chaſſe l'humeur dehors qui contraire la faſche.
Quand le ſouffle vital a fait faillir au cœur,
Quand elle bruſle au feu d'vne fieureuſe ardeur:
De reſpirer ſouuent adonc ſe ſent contraindre,
Et ſouuent tranſpirer pour ces flammes eſtaindre
Et recouurer ſa perte: occaſions en nous,
Qui ſouuent ſoubs les doigts font varier le poux.
Or viſte en peu de temps il faict longue carriere,
Le tardif eſt celuy qui fait tout le contraire,
Le grand eſt comparty du long, large & profond:
De l'humble, court, eſtroit les petits poux ſe font.
Le vehement s'oppoſe à la main qui le touche:
Soubs la pointe des doitgs le languiſſant rebouche.
Au mou mole eſt l'artere, & le dur tout ainſi
Qu'vn cuir trop pres du feu ſe rencontre endurcy.
L'artere, enfle au plein, pleine d'eſprit humide:
Le vuide au toucher ſemble vne artere vuide:
Le chaut, quand chaut l'on ſent de l'artere l'endroit,
Et quand ceſt endroit meſme eſt froid, le poux eſt froid:
Sans repos le frequent dru & menu replique:
Le rare à deux repos va battant ſa tunique,
Qui en certain deſordre eſt touſiours ordonné,
L'autre eſt changeant par tout l'ordre deſordonné:
Qui vn ſeul coup à droit deſordonné ne frappe.
On le penſe tenir, inegal il eſchappe:
Qui de chaſque nature eſt ſuiuant le compas,
L'autre à ſon naturel ne s'accommode pas.
Les coups du poux egal ſ'entreſuiuent ſemblables:
Mais du poux inegal les coups ſont variables.

Du

Du nombre qu'on attend ore quelqu'vn deffaut,
L'autre fait qu'on n'y pense,entre les deux vn saut,
Ou decroissant se perd,ou bien se diminuë,
Ou sa taille inegal,ou egal continuë,
Or' fait la cabriole,or' s'en recour le pous,
Ores il s'entretaille & ne suit pas ses coups:
Or il va floflottant à petites ondettes,
Ou foiblement rempant comme ver à courbettes
Il s'en va tout hectique,il est desia retraict,
Elancé le voy-là & fuit comme le traict
Qu'vne robuste main de l'arc bandé descoche:
Ore comme vne scie on diroit qu'il se coche.
Le formillant ressemble aux flammesches de feu,
Qui par faute d'humeur va mourant peu à peu:
Signe seur qu'à la porte est la mort qui enuie
A d'entrer pour trencher le filet de la vie.
Le soleil est aux cieux comme leur cœur vital,
Le cœur est au soleil des cieux en l'homme egal:
Doncques des cieux le cœur par sa vertu feconde,
Anime de ses rais le corps de tout le monde.
Et le cœur,le soleil dedans l'homme mouuant,
Inspire sa chaleur à tout membre viuant.
Des celestes flambeaux la contraire influence
Peut du soleil celeste empescher la puissance:
Des ventrailles aussi l'indisposition
De nostre humain soleil faict faillir l'action.
Le grand faisant son cours par tout sa vertu porte
Toute chose,s'il tarde vn moment deuient morte.
Si du petit aussi cessoit le mouuement,
Chasque membre du corps mourroit en vn moment.

De peur que l'vn ne brusle & que l'autre ne glace
Des extremes, és cieux de vertu print la place.
Le quart des sept errans seruiteurs, qui ont l'œil
Ouuert, pour obeïr aux signes du soleil:
Des pieds & de la teste en la distance egale,
Pour iuste departir de sa flamme vitale.
Le cœur dans l'estomach d'archers enuironné,
Des Princes de son sang se tient accompagné.
Le cœur qui dans vn iour fait dans les cieux sa course,
D'esprit & de chaleur est la vitale source:
Des humains le soleil, qui est aussi leur cœur,
Fournaise leur fournist d'esprit & de chaleur.
Où Phœbus est present, toute chose est plaisante,
Toute chose desplaist, si la clairté s'absente.
Si ioyeux est le cœur, tout le corps l'est aussi:
Languissant & failly, tout le corps est transi.
Six dieux pour le conseil des cieux suiuent le Prince,
Le cœur est gouuerné des grans de sa prouince.
De Phœbus attrempée est par Phœbé l'ardeur,
Le cerueau temperer doit les ardeurs du cœur.
Phœbus sans fin poursuit sa carriere diuine,
Sans relasche le cœur dans l'estomach chemine.
Qui du diuin soleil peut retenir le cours,
Qui engarde le cœur qu'il ne moue tousiours.
S'il aduient quelquefois que du beau iour le pere
Retire, tenebreux, des terres sa lumiere,
Les humains de frayeur le courage ont failly,
Si par mesauanture ou trouble est assailly
Le cœur petit soleil de la machine humeine,
Chasque membre languist, tout le corps est en peine.

Ainsi du cœur humain, & du diuin soleil
La chaleur est egale, & l'esprit tout pareil:
L'vn de l'homme est la vie, & l'autre l'est du monde,
L'vn haut, & l'autre bas, tous deux de forme ronde:
Et tous deux ont encor' deux mouuemens diuers.
Car en vn an Phœbus ardant court au trauers
Du celeste baudrier, du cancre au Capricorne,
Et de l'Inde au couchant, son cour iournalier borne.
Le cœur, ainsi que luy, s'estendant, se serrant,
Fait son cours ordinaire, vne autre fois errant,
Va poursuyuant l'obiect que l'ame sensitiue
Luy monstre, gracieux, par l'imaginatiue:
Il s'eslargist & ouure, & enuoye au deuant,
Pour son hoste accuillir, son esprit receuant.
Mais s'il est ennemy, autre qu'il ne desire,
L'esprit fermant la porte en son fort se retire:
L'obiect premier aborde au sens qui emouuoir
Par sa presence faict du cerueau le pouuoir:
La raison qui n'est pas foible ny corrompuë,
Par l'image foreine apres le sens emeuë,
Iuge en premiere instance, & de l'obiect present,
Selon qu'elle cognoist proffitable ou nuysant,
Naist l'amour ou la haine, ou bien l'ire enflammee
Par la vapeur du sang dans le cœur allumee:
Mais du bien ou du mal qu'elle preuoit futur,
Presentement s'engendre & l'espoir & la peur.
L'enflee ambition, la hardie assurance,
La honte, & la tristesse, & l'auare esperance:
L'ame, à qui appartient equitable estimer
Tout ce qu'il faut hair, ou ce qu'il faut aymer,

Tel qu'il s'offre, aussi tost au cœur le represente,
Qui fascheux, le contriste ou ioyeux le contante.
Comme le sens commun meut l'apprehension
Par l'obiect, ceste-cy conçoit l'opinion:
Ou comme la raison, qui n'est tousiours maistresse,
A l'appetit conduire & gouuerner se laisse.
Tantost on sent l'esprit tremoussant s'esiouir,
Tantost hastiuement en son serrail fuir.
Quelque fois le vouloir, qui au cerueau preside,
Libre le lasche aller, on luy serre la bride.
S'on espere du bien, le cœur verrez ouurir:]
S'il a crainte du mal, affin de recouurir,
Il se musse & tapist: mais s'il sent de la ioyë,
L'orgueil s'espanouist & luy ouure la voyë.
S'il a honte ou vergongne, ou s'il est triste aussi,
Il se clost comme on voit, vers le soir le soulcy
Regretter sa planette, il se ferme, il se bouche
Comme la passion diuersement le touche.
Selon qu'il est touché le sans en cas pareil,
Au dedans se retire, ou se monstre vermeil,
Pour le bon heur d'autruy qui se chagrigne, ou ayme,
On le cognoist au front s'il est vermeil on bleme.
Le pale desespoir, l'impudence, & rancueur,
Le froid, estonnément, la pitié, la douceur,
L'orgueil braue & hautain, la temeraire audace,
Quoy qu'on les cache au cœur, paroissent sur la face.
Et comme en vne mostre on voit tous euidens
De l'orloge secret les discords s'accordans:
Tel est l'humain visage, où vn chacun peut lire
Ce que souuent la bouche honteuse n'ose dire.

O admirable ris, vray & souuerain bien,
Propre & vnique à l'homme! ô sans qui ny a rien
De beau, d'heureux au monde! ô ris dont la puissance
Au vieillard radottant rend la verte iouuance!
O ris qui faix egaux les dieux & les humains,
Et qui cent & cent fois a faict tomber des mains
De Iupin le tonnerre, & cesser la tourmente
Si tost qu'il auoit veu Cypride la riante.
Si tost que tu parois, ô Dieu mignard & doux!
Toute noise s'acoise & finist tout corroux.
Si tu te monstre ouuert, tu descouure au visage
Ce qu'on pensoit tenir secret dans son courage.
Qui te peut retenir, qui te peut attraper,
Si rompant bride & morts on te laisse eschapper?
Des cyzeaux de Cloton, sauueur, tu nous deliure
Tu charmes noz ennuis, contants tu nous fais viure.
Tu derrides le teint; & tu fais que rians
De plus de la moytié nous termoyons noz ans.
Tu chasse les brouillards de la melancholie:
Sans toy viure est languir, & viure n'est pas vie.
Ou te pourrois-ie mieux, ô Dieu plaisant rieur!
Ny plus commodement loger que dans le coeur?
La rate orde & infame, & qui ne fait que boire
Du sang la bourbe impure, obscure, trouble & noire,
Ne merite heberger (or' qu'au prouerbe viens
T'ait chez elle logé) hoste si gracieux,
Si gay & si ioyeux: si doncques se presente
Par l'oreille ou par l'oeil quelque gayté plaisante
Si quelque tour folatre, inepte, sans danger
Sans pitié, sans la vie & l'honneur outrager

Soit qu'on y pense, ou non, ou par quelque rencontre,
Par faict, ou par parole aux sens trompez se monstre,
Qui par les sens trompez trompe l'opinion,
Qui trompe derechef l'imagination.
Ceste-cy n'a si tost du faict la cognoissance,
Que pour le rapporter soudain elle s'elance
Du cerueau dans le cœur: auecq' elle descend
Le folatre pourtraict du ridicul plaisant.
Le cœur tout resiouy de la nouuelle folle
D'aize sautelle & dance, & d'allegresse vole:
Et si n'estoit qu'il est quelque peu retenu
D'vn peu d'ennuy meslé au plaisir suruenu,
Ses espauez esprits se resoudroient en ioyë:
Mais l'ennuy s'y oppose, & empesche leur voye.
La ioye les repousse, & contrainct de courir,
Le triste le retient, la ioye secourir
Les vient, pour les haster, la ioye & la tristesse
Debattent à l'enuy à qui sera maistresse,
Se hurtant l'vne l'autre alternatiuement
Contraires elles font contraire mouuement:
Par ces deux passions la poytrine frappée,
La voix tremble au dedans murmure entrecouppée.
Comme le vent qui entre & ressort tout soudain
Des soufflets agitez d'vne legere main,
Et bruyant comme l'eau qui se desrobe & glisse
Par cailloteux destroits se couppe & s'entrebrise.
Le cœur des passions gay & triste agité,
Ne peut de la raison faire la volonté.
Du ris doncq' le cerueau mene le premier branle,
Le cœur sautant apres le Pericarde ebranle.

Cestuy tenant la main du Diaphragme rond
Tire & mene apres soy le Diaphragme prompt,
Qui suspendu aspire vne voix fredonnée,
Se perdant, inspirant autre fresche aleinee.
Ce muscle trauersier, qui est comme le mur,
Separant mitoyen & le foye & le cœur,
La poytrine rauist, l'elargist & pourmeine,
Soufflettant les poulmons leur faict reprendre alleine.
La bouche s'ouure grande & contrainte baailler,
Ou elle estoufferoit, faut qu'elle prenne l'air.
La leure s'applanist & retire grossette,
Et de perles estalle vne double rangette:
Enfonce le menton, en chasque iouë vn creux,
Dont la grace peut faire vn Caton amoureux.
Force le front chagrein, clair & serain s'estendre,
Et bien heureux celuy lequel se lairra prendre
Es beaux rets amoureux qui se liment tendus
Sur les yeux doux riants mignonnement fendus.
Telle mine se faict quand la rieuse face
Les chatouilleux esprits & sang bouillant ramasse,
D'ont elle se remplist: si ce trouble au dedans
Croist, encor' on verra signes plus euidents,
Quand matiere de rire excessiue est offerte,
Comme autre Democrite on rit à bouche ouuerte.
Lors le visage on voit de rides sillonner,
L'œil comme vne escarbouche ardente estinceler,
La face enluminer & gros s'enfler les veines
Du col, des yeux, du front excessiuement pleines
D'esprits vifs, tous groullants, d'vn sang bouillant & chaut
Remontants pour gaigner de la face le haut.

On en ſue, on en touſſe, au nez force eſt de rendre
L'humeur qu'on a riants à la gorge fait prendre.
On ſent comme inſenſez tous ſes membres croller,
Et quelque fois le ventre y laſche tout aller.
Ce plaiſant deſplaiſir en fin eſt ſi eſtrange
Que la lieſſe en dueil, qu'en pleur le ris s'eſchange.
Philemon en moureut, voyant l'aſne oreillé
Qui mangeoit le diſné pour luy appareillé:
Et le peintre Zeuxis contemplant ſon ouurage
D'vne vieille en laideur vne parfaicte image,
Le menton, front & bouche, & le nez & les yeux
Barbu, ridé, ſans dents, roupieux, chaſſieux.
Mais laiſſons-là ce ris d'vn cœur humain la marque,
Acheuons de chanter des membres le monarque.
Sur la forme parfaicte il fut faict rondement,
Plein d'air, & de clarté, d'eſprit & mouuement:
De toutes parts dardant ſa ſalutaire flamme,
Comme vn autre animal, animé d'vne autre ame
Que n'eſt du corps le reſte: il eut pour obeir
La raiſon pour regente, oreilles pour ouir.
Il eut ce qu'on doit mettre entre les grand' merueilles
Auſſi bien que le chef, pour ouir deux oreilles:
Ou ſi tu aymes mieux, eles les appeller.
Il eut comme vn oyſeau, deux eles pour voller,
Qui fermant & ouurant ſes bauolantes pennes
Euante tout le corps par ſes freches halenes.
Rond nature le fiſt l'eguiſſant peu à peu,
La figure imitant qui a ſon nom du feu.
Deux antres y caua dont le dextre ſe cambre
Comme vn noueau croiſſant, & en fiſt vne chambre,

Pour

Pour y loger du ſang le ſubtil & leger.
Et en l'autre coſté vne autre pour loger
L'eſprit qui des vapeurs du ſang ſe renouuelle,
Pour chaut entretenir ce que vie on appelle,
D'vn ſang purifié, paſſé par le tamis,
Et par l'entremoyen ſubtilement tranſmis
De l'antre droit au gauche, vne partie euante
Et nourriſt les poulmons, l'autre eſt l'ame viuante.
Or il eſt ſi bouillant, les eſprits ſi ardants,
Que ſi à tous momens il n'aſpire au dedans,
Vn air humide & frais, que chaut luy cõuient rẽdre
En moins d'vn tour de main le corps deuiẽdroit cen-
Nature l'eſtuya, ô precieux ioyau! (dre.
Dans vn luyſant cryſtal & l'arroſa d'vne eau,
Subſtance precieuſe, eſſence euaporee.
A la tiede chaleur d'vne flemme etheree,
De peur qu'il ne ſe brule à ſa propre chaleur,
Il nage dans ce bain & ſe plonge au ſur cœur.
Vaiſſeau plus clair que verre, vne ronde cuuette
Où ſans ceſſe ſurgeonne vne viue ondelette:
Ou librement il nouë, ou il ſe va baignant.
Si n'eſtoit ceſt humeur le cœur incontinant
Arreſteroit ſon cours, ſon aage ſeroit breue :
Comme au poiſſon ſans eau languiſſant ſur la greue,
Ou comme d'vne rouë on voit ſouuent l'eſſieu
Qui roule ſans humeur eſtre amorce du feu,
Il fut empaqueté d'vne toyle filee
Des paladiens doigts Mitoyenne appellee,
Pource que la poytrine elle partit en deux
Venant de la clauette à l'oblique entredeux.

Ce

S'en va droit rendre au cœur où ell' se fend & ouure,
Et de tous les costez l'enueloppe & le couure,
Pour tousiours le tenir suspendu au milieu,
Pour ne bouger iamais droit & ferme d'vn lieu.
Dessous luy rondement se tend le Diaphragme,
Le seiour d'Alegresse & pauillon de l'ame:
Entre les mouls poulmons pleins de venteux esprits,
Comme entre les deux mains, nostre cœur est compris.
Pour ce Roy refreschir, leur office est de prendre
L'air froid qu'incontinent fumant leur conuient rendre.
Mais qu'en diray-ie plus? qu'il est de toutes parts
Emmuré de cent os, asseuré de remparts:
Que toute chose encor, laquelle est contenuë
Depuis le trauersal iusqu'à la leure nuë,
N'est faicte que pour luy, qu'il se troue des cœurs
De qualibre diuers, que les epez & durs
Font le melancholique, ingenieux, & sage.
Que les mols sont ioyeux, mais lasches de courage:
Que iadis on trouua dans l'estomac ouuert
Du fort Aristomene vn cœur de poil couuert.
Les petits sont hardis & vont bien à la guerre,
Les gros n'y valent rien que pour fuir grand erre.
Qui a le cœur bouillant, estale sur le front
Vne grand hardiesse & vn courage prompt,
A faire hazardeux, toute haute entreprise:
Prisant trop son honneur toute chose meprise.
Qui l'a sec, par excez à eschauffer est lent
Son courroux suffoqué: mais beaucoup plus brulant
Si vn coup irrité sa colere s'amorce:
Ainsi que d'vn fer chaut plus ardente est la force

Que d'vn boys allumé, son sein foisonne en poil.
La poytrine d'enuie, & de rage & d'orgueil,
Cruel, outrecuidé, de l'estomac inique
Souffle meurtrierement vn esprit tiranique
Contempteur d'vn chacun, implacable, inhumain,
Impudent, furieux, & trop haut à la main.
Qui aura son contraire vn cœur froid & humide,
Vn paresseux doit estre, & laschement timide:
Sans fiel, sans amertume, amateur de la paix,
Vne belle entreprise il n'acheue iamais.
Misericordieux, doux, paisible, & affable:
Vers Dieu deuotieux vers l'homme pitoyable,
Sans nulle ambition, & viuant sans espoir
Met toutes les faueurs des grands à nonchaloir:
Contant de sa fortune à peu d'homme cognuë,
Et du genereux poil la poytrine il a nuë.
L'Egypte curieuse & du Ciel & des temps
Tient que nostre cœur croist iusques à cinquante ans,
De deux dragmes chasqu'an, & d'autãt chaqu'ãnee
En cinquante ans decroist où l'aage est terminee:
Que le cœur vient à rien: & de viure sans cœur
Possible seroit-il? s'il est de vie autheur:
La chandelle s'esteinct quand la cire est faillie,
La linotte s'enuole hors des prisons sallie
De sa cage rompue, & le verre cassé
Le vin qui est dedans est par terre versé.
Au cœur tout se rapporte & par luy tout commence
Mytoyen il enuoye à la circonference
Sa vitale vertu, luy mourant tout deffaut.
Et quoy, mon coeur cruel, tu redoubles l'assaut!

I'ay faict, i'ay faict, fuy t'en, & cesse de me battre,
Accorde le discord qu'en moy ie sens debattre.
Or que Dieu te conduise, & ne retourne plus:
Et fais dans moy cesser ces grands saux perilleux.
Tu diras à celuy auquel humble ie t'offre,
Que de mon estomach i'ay fouillé tout le coffre,
Que rien plus precieux, plus riche, ny meilleur,
Pour luy donner, ie n'ay trouué que toy mon cœur.

FIN DV COEVR.

A MONSIEVR BOVLAY
Aduocat à Loches.

IE veux en mile parts mon corps partir & fendre,
Et me veux membre à membre offrir à mes amis,
Au premier rang desquels mon Boulay, ie t'ay mis,
Qui m'as tousiours voulu amour pour amour rendre:
Ie ne puis mon amour leur faire mieux entendre,
Qu'en leur donnant moy-mesme: il ne m'est pas permis
Te departir des biens à fortune commis,
Aussi n'en voudrois-tu de moy ton ami prendre.
Quand à ceux de l'esprit, qui t'en voudroit donner,
Seroit verser de l'eau proprement dans la mer:
Mais à qui plus qu'à toy est la nature amie?
Or tiens voyla ta part, c'est le membre où l'amour
Et ses freres elez font l'amoureux seiour,
De mon ame le tiers, la moytié de ma vie.



LE FOYE.



Ature ingenieuſe, ô admirable ouuriere
De tous les animaux! ô mere nourriciere
De toute creature, ô le commun ſuiect,
Et la matiere encor' dõt le mõde fut fait!
La main de l'Eternel & puiſſante & benigne:
Sans art induſtrieuſe, & docte ſans doctrine,
Pour maintenir ton œuure entier, parfaict & ſain,
Pour le contregarder du peril ia prochain,
Ou qui eſt ia preſent, ta ſaincte prouidence
Touſiours en luy demeure, & ſage le diſpence
Plus doctement que l'art: tu ne fais rien en vain,
Sans cauſe, ou ſuperflu: quel eſt le ſens humain,
Qui les cauſes pourroit de tes effects comprendre?
Faut doncq' que l'artifice aille de toy apprendre:
Et faut que qui deſire eſtre artiſan ſçauant,
Qu'il aille le patron de tes œuures ſuiuant.
Bien qu'il te contre-face, & Artiſte t'enſuiue,
Autant qu'à dire y entre la choſe viue
Et la morte, & autant que l'ouurier ſouuerain,
Nature eſt par ſus toy, de l'Artiſte la main:
Tant bien appriſe & ſeure, & habile ſoit-elle,
Inferieure cede à l'œuure naturelle.

Ce qu'engendré tu as d'vn soucy maternel,
Tu tasche, si tu peux, à le rendre eternel.
S'il n'est tel, tu n'en es, ô nature, coulpable:
Par ordre successif vn autre à luy semblable
Tu remest en son rang, la generation
D'vn autre recommence en sa corruption:
De celuy qui prent fin perpetuant la race,
Vn autre ou plusieurs tu recree en sa place.
Car, ô nature, c'est par ta seule bonté
Que toute chose au monde engendree a esté:
Est, & sera encor', & par toy est parfaicte,
Voire mieux qu'au compas du docte Polyclete.
En parle qui voudra, le repreneur mordant
Ne peut sur toy trouuer lieu où mettre sa dent.
Rien ne se peut penser plus iuste ny plus sage,
Mieux accomply, plus beau, qu'vn naturel ouurage.
De ce que sans semence, ô nature, tu fais,
Iouant de passe-passe au monde ie me tais.
Comme c'est que tu graue és rochers les coquilles,
Et fais naistre les vers du bois, & les chenilles
Des rosees de May, du ver le papillon,
Et du cheual guerrier la guespe & le freslon.
L'abeille d'vn veau mort, & du bois la pierre,
Et maint poisson encor' des boyaux de la terre:
Et du limon du Nil engendre la sourry,
Le traistre scorpion du basilic pourry.
Ie me tayray encor' des estranges merueilles
De cest arbre Escossois, dont tu changes les fueilles
En oyseaux mariniers, & des ais naufragez
De l'hebridide nef en des oyseaux changez.

Que Plotin contemplant tes beaux tours de ſoupplesſe,
N'appelle enchantement ta diuine ſageſſe.
Vray eſt que tu n'es pas ny le commencement,
Ny le premier motif, ains de Dieu l'inſtrument:
Qui meut tout & vigore, & la cauſe ſeconde
De tout ce qui ſe forge en l'arſenac du monde.
Car d'vn feu, qui au ciel ſon origine a pris,
D'vn humeur premier né, & vegetants eſpris
Enſemble temperez, ſe faict vne ſubſtance,
L'outil & la matiere & la forme & l'eſſence,
Par leſquels tu peux faire engendrer, animer
Tout ce qui eſt en terre, en l'air & en la mer.
Et tout pour l'aduantage & l'vſage de l'homme,
Quoy qu'vn iniurieux ſa maratre te nomme.
Dame des Elemens, ame de l'vniuers,
C'eſt, Deeſſe, à ce coup que t'appellent mes vers,
Que ma muſe te pry' que tu ſois ſa conduite,
Pour dignement entrer és lieux où tu habite.
Dans l'eſtomach humain au creux d'vn antre enclos,
De muſcles, de tendons, de membranes & d'os,
Que l'oblique entre-deux par le deſſus ambraſſe,
Droitement ſoubs le cœur qui la vie compaſſe:
Le foye tout de ſang obſcurément figé,
De couleur d'ematiſte au ventre fut logé:
De mains vaiſſeaux ſanguins ſa chair eſt parſemee,
D'air viuable, & de feu perſpirable animee.
En tous il n'eſt egal, les gloutons & craintifs
Sont ceux qui l'ont plus grand: ſobres ſont les petits:
Mais hardis & prudens, car au ſang qui ſe ſerre
Y a plus de chaleur, qu'en cil qui vague & erre.

Du chaut ſont les conduits larges & plains de ſang,
Les membres eſchauffant, & le ventre & le flanc
Se heriſſent de poil, & ſeruiteurs infames,
Aux brutaux appetits de la gueule & des femmes,
Touſiours le goſier ſec, & touſiours le dedans
Des mains, & le deſſoubs des pieds brulent ardans.
Contraire à ceſte-cy l'autre temperature,
Du foye engendre auſſi toute vne autre nature.
Eſtre de loing vn mont de iaſpe rouge & noir,
Liſſé de tous coſtez on diroit à le voir,
Gros, eſpais & peſant, plus ferme qu'vne roche,
Ioignant de toutes parts au membre le plus proche.
Vers la droite du corps inegalement rond,
Il ſe rehauſſe en crouppe, & caue par le fond,
En voulte il ſe recourbe, où l'ardente cholere,
Dans vn vaiſſeau de verre: y pend iaune & amere,
Pour attirer du foye & eſcurer l'humeur roux,
Et pour de l'iraſſible attiſer le courroux.
En ceſt endroit du corps eſt toute la deſpence,
Que la nature mere à ſes enfans diſpence,
Aux membres iuſtement tant d'en bas que d'en haut,
En donnant à chacun autant qu'il luy en faut.
C'eſt icy que le ſang vermeillement ſurionne,
Icy fecondement ſe cuiſt, & ſ'aſaiſonne.
Le chyle, qui eſtoit dedans l'eſtomach blanc,
Icy change de teint, & prent le nom de ſang.
Icy eſtable encor' au plus creux de ceſt antre,
L'orde cupidité attachee au bas ventre,
Qui rend l'homme ſemblable à tout autre animal,
Qui n'a diſcretion ny de bien ny de mal.

Nee ell' est auecq' l'homme, & friande & lasciue,
Affin que sans plaisir insensible il ne viue,
Affin que chatoillé de l'amoureux desir,
Et du glout appetit, ne vesquist sans plaisir.
Ceste fiere, sauuage, indocile, reside
Au foye où ell' se souille au sang chaud & humide.
Là enfermee elle est, comme en vne prison:
Car elle contreuient aux edicts de raison.
S'on la laisse courir, estant farouche & forte,
Tout le corps en danger à vauderoutte emporte.
Adonc pour ne troubler du celeste intellect
Les beaux & hauts discours que iour & nuict il faict,
Et ne peust debaucher insolente, insensee,
Diuertir les desseins de la haute pensee.
Pour encor allecher la chair de ses apas,
Loing du cerueau fut mise au ventre le plus bas.
Qu'eu-ce esté que de nous, si ceste insatiable
N'eust eu separément loing du chef son estable?
Si sur elle n'estoit le courroux qui souuent
De la raison maistresse est le party suiuant.
Et qui comme vn chien, bonne & fidelle garde,
Tousiours veille à la porte & de sortir en garde
Ce bouc sale & lascif, qu'il faut bien arrester:
Autrement la raison feroit precipiter
De son diuin dongeon en l'humene valee.
Arrangez sont ainsi les membres de ce corps,
Affin que la raison peust aux lascifs efforts,
Aux appetits gourmands de la concupiscence,
Contester courrageuse, & faire resistence.

Commis pour la raison fut le courroux au cœur,
Pour de l'homme animal estre garde & vainqueur.
Car à ses volontez l'ire est tousiours contraire,
Qui se fascha iamais pour, obeyssant, faire
Ce que raison commande, & pour n'auoir esté
Laschement consentant à la cupidité?
Quand la raison complaist à la concupiscence
Soudain le repentir & de pres suit l'offence,
Iour & nuict becquetant, & cruel tirassant
Le foye en son tourment iour & nuict renaissant.
Punissant le forfaict en la part criminelle,
D'vn martel qui croissant nuit & iour renouuelle.
Titie ainsi languist pour auoir attenté
De la chaste Latone à la pudicité.
Venus au foye est nee, & de sa blanche escume,
Au foye elle accoucha de l'enfant qui allume
Le sang d'vn fol amour, lascif, desordonné:
Car le chaste est au cœur en lieu plus noble né.
Le foye est la maison que le grand architecte
A, de ses propres mains, pour y habiter, faicte.
Sur vn throne Royal y sied sa maiesté,
Où iuste elle commande à l'vniuersité
Du petit monde humain, si sage le police,
Et si bien, que tout membre y faict son droit office.
Soueraine elle y est, iuge à droit ou à tort,
On n'en peut appeller à vn autre ressort.
Des flatteurs appetits elle est tousiours suiuie,
Rebelles de raison, leur antique ennemie,
Esclaues des plaisirs qui la perdroient, sinon
Qu'ils fussent retenuz de la mesme raison.

D'vn perdurable cours, vne rouge fontaine
En cest endroit ressourt entrant dans la grand veine.
Par cent conduits desborde en mille autres suiuans,
Regorgeant, arrosant tous les membres viuans:
Comme vne viue souche à la terre voisine
Qui deçà, qui delà iette mainte racine.
Chasque racine apres de la terre est succant,
La seue que le tronc succe à soy nourrissant.
L'arbre, qui en rameaux & en branches se fourche,
Le foye, tout ainsi, qui est la viue souche
De l'homme, qu'on appelle vn arbre renuersé,
Apres auoir le suc des racines succé.
Ces racines ce sont veines de mesentere,
Ressuçant l'estomach qui est leur terre mere:
L'abreue & se remplist d'humeur presque vermeil,
Luy donnant par la force vn second appareil,
Apres l'auoir doüé d'vne naturelle ame,
Le versant au gros tronc, qui en branches se rame,
Grosses de sang, de feu, & des esprits esparts,
Nourrist, eschauffe, allume vn corps en toutes parts.
Dame nature adoncq', ame vegetatiue,
Quinteuse, menagere, ingenieuse, actiue,
Sans peine, & sans repos, qui au corps faict la loy,
Tient quatre vertus sœurs seruantes pres de soy.
Chascune à tour de rolle, & par alternatiue
Va seruir son quartier à la vegetatiue.
Electice pouruoit, & fournist au gesier
L'humeur, qu'elle cognoist luy estre familier.
Cathectice reçoit & retient ce qu'apporte
Sa compagne & sa seur, tirant la veine porte:

Cuisiniere est Peptice, & le sang commancé
Assaisonne, & recuit pour estre dispensé:
Mais c'est confusément, car bien peu se soucie
De trier le meilleur, le pur d'auecq' la lie.
C'est à toy Eccritice, auecque iugement,
Tu frelate le sang, & mets se parément
L'vtil de l'inutil, ce qui est bon tu range,
Et l'estuyë en son lieu, dehors iette l'estrange.
Ces vertus n'ont qu'vn but, d'entretenir tousiours
En vne equalité de nature le cours:
Et de regenerer l'humidité natale,
Qui par son propre feu se deseche & decale.
Vn feu, qui de l'humeur qui l'engendre se paist,
Vn humeur, où ce feu viuifiant renaist.
Or' que leurs actions ne soient pas toutes vne,
Elles n'ont qu'vn outil, leur boutique est commune.
Le foye est leur boutique, & l'esprit leur outil,
Vn corps chaut, vaporeux, esclairant, & subtil,
Qui la chaleur ennee, autre instrument de l'ame,
Diuine portion de l'eternelle flamme,
Qui fut rauie aux cieux du sage Promethé,
Mais cherement venduë à sa posterité.
Tous les membres d'icy prennent leur suffisance,
Chacun selon son grade, & pour son indigence.
Que si ces quatre seurs chascune tour à tour
S'aquittent de leur deu, le sang sera tousiour
Ny trop clair, ny trop gros, vermeil & mediocre,
Doucereux, sain & net, la nourriture propre
De ce corps animé du petit vniuers,
De mille pieces fait, de mille accords diuers.

S'elles ne font aussi ce qu'elles doiuent faire,
En lieu de proffiter elles font le contraire:
Vn sang rond, morne & froid, baueux & rongelé,
Ou lentement gluant, trop fade, ou trop salé:
Ou comme feu flambant de couleur verte & grise,
Ou de l'eau de la mer quand elle est plus rassise.
Ou de noir hebenin, ou de charbon esteinct,
Tel qu'est dessous le cuir le sang, tel est le teinct
Du miserable corps, qui en prent nourriture,
Diffamant sa beauté d'estrangere teincture.
Si doncq' ces quatre seurs les ouurieres du sang
Leur office ne font vn sang loyal & franc.
Que si de tout le corps la despence n'est saine,
Le foye est le premier qui en porte la peine.
Paresseux, nonchallant il deuiendra bouffy,
Ou froit comme vn glaçon, ou recuit endurcy,
Ne fera que des eaux, le corps molasse & blesme
Boursouffle treluisant patist douleur extreme,
Encor' que le poulmon trempe en l'humeur salé
Il estouffe de soif, le gosier est brulé:
Le flanc qui le contrainct, la coste qui l'ambrasse,
Poussif, gros & enflé, pousse hors de sa place:
Si d'heure on n'y pouruoit finalement esteinct,
Premier que d'estre vieux vieillesse nous atteint.
Si ton foye est frappé de ceste maladie,
Pillant l'humeur benin nourricier de la vie,
L'humeur qui sert de lampe & d'huile à la chaleur:
Tu trouueras icy pour guerir ta douleur.
Si le coup est donné, boy l'onde miellee
Au salutaire ius de la sauge meslee.

De fresne les noyaux enclos dans les fueillards,
Seurement boy encor, & des vautours pillards
Auale les gesiers, ou bien le bouillon hume
Des perdris essorant au clair soleil leur plume.
Du poiure aigre-mordant, de la plus dure poix
Broyë & pisle menu, pour en prendre le poix
Que la dragme trebuche à balance droitiere,
Ensemble reduy-les en subtile poussiere:
Puis vn melange en fay pour apres estre beu
En l'onde demortie à la chaleur du feu.
A nature aggreable est la chaleur modeste:
Mais le froit importun luy est triste & moleste,
Et le ius de l'aluyne or' qu'en la bouche amer.
Au foye il ny a rien plus plaisant à humer.

FIN.

A MONSIEVR GANGNOT,
Aduocat en la Cour de Parlement.

GAngnot dont la candeur a sur moy tant gaigné
Qu'à Princes n'y à Rois mes labeurs ie n'adresse:
Ils ne font cas de nous, pour vn mot ou souplesse,
Vn bouffon sera mieux qu'vn de nous guerdonné.
C'est à toy qu'ils sont deux, pourtant ie t'ay donné
Mon Phrenetic, de qui la fureur l'ame blesse:
C'est toy qui le premier me remist en l'adresse,
D'où pour suiure autre train ie m'estois destourné.
Sans toy ie n'eusse osé si grand œuure entreprendre:
Ce n'est doncq' te donner, c'est seulement te rendre
Ce que iauois de toy receu premierement.
L'espy le premier meur Ceres pour soy demande,
Et le premier raisin Bacchus veut qu'on luy rende:
En attendant la fin pren ce commencement.



LE PHRENETIQVE DE R. B. A. M.
EXTRAICT DE SON ÆSCVLAPE.

Poursuiuons noz desseins, ma chere Calliope,
Que pour moy i'ay eleuë en la sçauante trope
Des neuf pucelles sœurs, que pour guide ie prens,
Pour conduire à sa fin l'œuure que i'entreprens.
Ce n'est assez encor' d'auoir basty vn temple,
Où sa diuinité l'homme mortel contemple:
D'auoir tiré les traits d'vn admirable corps,
Où du grãd on peut voir l'ordre & tous les accords:
Contregarder le faut de l'excessiue iniure,
De la pale langueur, à fin que deuant l'heure,
Que condamné il est par arrest du destin
A prendre, quoy qu'il tarde, ineuitable fin,
Ruiner ne le puisse, auant le temps dissoudre,
Chose commune à tous, en sa premiere poudre.
Soit que cela se face, ou par froid ou par chaut,
A lors que l'vn excede, ou bien l'autre deffaut:
Ou bien que quelque effort ait ceste humeur rauie,
D'où n'ait, & se repaist le feu de nostre vie.
Dy moy doncq' les motifs & les occasions
Qui font que sommes tous à mille passions,
A mille maux sugets, tout autant que nous sommes
De viuants sous le ciel, & sur la terre d'hommes:

Soit que la cause en soit cognuë à l'vn des sens,
Ou profonde recluse, & loing des yeux absens,
Que la raison recerche, incertaine & obscure,
Guidee par le signe ou par la coniecture.
Retournant sur mes pas par moy sera chanté,
Ce qui aux corps rauist, la treschere santé:
Qui rompt leur Symmetrie, & qui corrompt leur forme,
Qui la proportion de leurs membres d'isforme.
Soit que le mal soit seul, ou d'autre accompagné,
Ou premier, ou second, ou le troisiesme né.
Mal, par qui l'action à l'organe cognuë,
Se gaste, ou bien se pert, ou bien se diminuë.
Ie diray tout d'vn train les diuers accidents,
Les signes par lesquels, ce qui se faict dedans
Les corps troublés, se voit, qui venants à paroistre,
L'occasion du trouble au sens font recognoistre.
Par eux long temps deuant on sçait dire & preuoir
La fin, à celle fin de bonne heure y pouruoir:
Qui fera qu'vn chacun ainsi qu'vn Dieu admire
Celuy qui sçait pouruoir, & preuoir & predire.
Ie passeray plus outre, & suiuy d'vn bon heur,
Aux remedes i'yray, hardy entrepreneur:
Et à chasque langueur i'opposeray la cure
Non temerairement ou par cas d'auanture:
Pource de l'vniuers ie parferay le tour.
I'iray où le soleil eclost le point du iour,
Cercher la perle fine, & la pierre indique,
Le parfum precieux, & drogue Aromatique:
Puis à gauche tournant i'iray voir l'Africain,
Et mon retour hastant, le peuple Americain.

Tou

Tout le monde nouueau, de ceste gent Barbare,
Quoy qu'il couste, i'auray l'espice la plus rare:
Mille animaux diuers que sa terre produit,
Et du baume puissant le ius, le boys, le fruict.
De là ie chargeray au Nord qui tousiours gele,
Tout cela que nature enuieuse y regle :
De la mere commune ouurant les flancs encor'
I'en tireray la terre aussi chere que l'or.
Il n'y aura liqueur, pierre, metal, ou mine,
Proffitable aux mortels qu'en soufflant ie n'affine,
Dressant pour c'est effect maint fàtasque fourneau:
Pour en tirer l'esprit, l'huile, le sel & l'eau.
Puis dedans l'ocean à chef baissé me plonge,
Pour le Coral pescher, l'Ambre riche & l'esponge:
Les escailles, les os des humides troupeaux,
Et les thresors cachez sous le crystal des eaux:
Mille autres nouueautés dont la nature est grousse
Et que de iour en iour ell' enfante en eau douce.
Au nid de l'herondelle, & de l'aigle leger,
D'vn vol Dedalien sans craindre aucun danger,
Les pierres i'iray querre au dessus de la nuë:
L'vne fait accoucher, l'autre sert à la veuë.
Voire au fond des enfers si la necessité
Me commandoit d'aller sur les bords de Lethé
Les deux pauots cuillir, pour euoquer le somme,
Pour celuy endormir que ceste erreur consomme.
Il n'y aura recoing en tout cest vniuers,
Où ie n'aille quester les remedes diuers,
Pour piteux m'opposer d'vne cure hardie
Aux efforts violents de chasque maladie.

Comme on voit rang à rang vn esquadron marcher,
Sentant son ennemy, pour combattre, approcher.
Se ranger, se serrer, & son enseigne suiure,
Resolu de mourir ou victorieux viure.
Ainsi que chasque membre en nostre corps humain,
L'vn à l'autre s'allie, & va d'ordre certain,
Suiuant ce mesme train, & de façon pareille,
De nostre vie humaine, hardy, ie m'appareille.
L'ennemy attaquer, & mesprouuer, vaillant,
Contre le mal qui est nostre vie assaillant.
Ainsi de main en main feray que le remede,
Contre chasque langueur s'entresuiue & procede:
Opposant l'vn à l'autre vn chacun à son tour,
Ie commance de l'ame à deffendre la tour.
Mais quoy? l'ame, qui est vne chose impassible,
Non subiette à mourir, celeste, incorruptible,
Immuable, & qui n'est serue à la passion,
Son logis exemptant de la corruption,
Peut-elle estre aux langueurs d'vn corps assubietie?
Et aussi bien patir que toute autre partie?
Nenny, non, quant à elle, à nostre aduis, ell' sent
Les vices des conduits, par où ell' va passant.
Mais nostre aduis s'abbuse à l'egal ell' ne souffre,
Que l'eau qui va glissant par des veines de souffre,
Ou celle qui s'escoule en vn bourbeux canal:
C'est le sens, qui patist, elle n'endure mal.
Non plus que fait Phœbus, quand son luisant visage
Rouge ou blesme nous semble au trauers d'vn nuage,
Non plus que luy encor', quand il se monstre obscur,
S'estant mise entre nous & luy, sa belle seur.)

Et non plus que ſa ſeur, lors que la terre entiere,
Vis à vis, oppoſite empeſche que ſon frere
Ne voit ſa face obſcure, & qu'vn nuage ombreux
Luy affeuble le chef d'vn voile tenebreux.
Et non plus que noſtre œil qui durant la nuict s'ombre,
Ne voit autour de luy que de la terre l'ombre.
Pour celà dirois-tu en ceſte obſcurité
Que ton œil cependant fuſt veuf de ſa clarté.
Non, non, l'ame ne ſouffre, & moins de mal endure
Que l'œil enueloppé d'vne nuictee obſcure.
Et neſouffre non plus qu'en yuer le ſoleil,
Quand vn brouillard eſpais ſ'entrepoſe à noſtre œil.
L'ame ſubiette n'eſt à nul ſentiment triſte:
C'eſt en ſes inſtrumens que la douleur conſiſte.
Ses ſentiers, hors deſquels il n'y a que fureur,
Qu'vn oublieux ſommeil qui ſuit du ſens l'erreur.
Phreneſie eſt donc vne erreur furieuſe
Eſpanchant deſſus l'ame vne nuict tenebreuſe,
Qui de ſon droit chemin la detraque, en danger
Que plus à ſon bon ſens ne ſe vienne ranger.
Si grand eſt ſon deſaſtre, & fier, que pluſtoſt cede,
A l'implacable mort, qu'au ſalubre remede:
Quel tan, qu'elle folie, ô pauurette! & pourquoy
T'es-tu tant eſgaree & eſtrangee de toy?
Quel Demon mal-faiſant te pique & te tourmante?
C'eſt mon logis qui ard par la fumee ardante,
D'vne fieure inſenſee, vn braſier allumé
Dans le cœur, qui luy a l'humide conſommé.
Le foye eſt bruſlé, le poulmon s'en altere,
Et tout le ſang en bouſt dans la veine & l'altere.

Ainsi qu'ardoit Hercule, quand son mortel par feu
Repurgea, sur Oeté, & que d'homme il deuint Dieu:
Semele ainsi ardoit lors que trop curieuse
Voulut voir le tonnerre en la dextre amoureuse:
Ainsi bruloit encor' l'enfant Climenien
Dans le Pau culbuté du char Titanien.
Ce feu continuant en son ardente rage,
Le miserable corps forcenement saccage:
Il s'eleue d'en bas vne chaude vapeur,
Qui la teste eschauffant souffle ceste fureur,
Et l'atize sans cesse, en seduisant la veuë
Par qui la fantasie est faussement deceuë
(Encor' que la raison iuge bien autrement)
Quelquefois fol tout seul sera l'entendement
Sans que le sens se trompe, en ce qu'vn tel fol pense,
Fait, ou dict, il ny a aucune vray' semblance.
La memoire s'oublie aussi le plus souuent:
Si qu'on diroit à voir tel corps estre viuant
Sans ame raisonnable: en la ceruelle molle
S'imprime estrangement mainte vision folle:
Ainsi qu'on aperçoit tout au plus haut de l'air,
Or' droit, or' de biais maintes flammes voller
En diuerse façons, la vapeur chaude & seche
Sert au feu, qui l'alume, & d'amorce & de meche.
Elle monte rauie en estage plus haut
De l'air, par le soleil ou d'vn autre astre chaut:
La terre, qui en est eprise & enflammee,
Secreuasse amoureuse, haut, pousse sa fumee
Prés l'element brulant, lequel quand il s'y prent,
Voyant briller ces feux tous estonnez nous rend.

Maintes impreſſions de l'aride fumiere,
S'engendrent ceſte part, ſelon qu'eſt la matiere
Duitte à l'air conceuoir, tantoſt ſe reſerrant,
S'amoncelle & ramaſſe, or' eſparſe & errant,
Voltige çà & là, ou bien large eſpanduë,
Continument ſe ſerre ou erre entrerompuë.
Montant ou deſcendant fait ſemblant menacer,
Les mortels eſbahis, on luy verra tracer
Dedans le clair ſerain de feux dix mille feintes,
Que pluſtoſt ou plus tard, tantoſt verrez eſtinctes.
Ceſte exhalation, or' qu'vne choſe ſoit,
Toutesfois diuers noms en la terre reçoit.
Qui vn traict flamboyant, ou ſagette l'appelle,
Qui vn ardant cheuron, brandon, torche, ou chandelle:
Qui cheure bondiſſante, & qui belliers ceſſans,
Vn dragon effroyable, & cheueux menaçans
La terre d'vn deſaſtre, ou bien le feu d'Heleine,
Qui touſiours aux nochers quelque malheur ameine,
Ou les freres beſſons, fils d'œuf, venans calmer
Les courages troublez, & les flots de la mer.
De ce que plus ell' ſemble haut allumee en ſomme,
Par des noms empruntez entre nous on la nomme.
Ainſi eſt des vapeurs, dont le chef eſt eſpris,
Qui de fantaumes vains vont troublans ſes eſprits:
Et de brouillars fumans l'ame offuſquee & pleine,
Des choſes ne voit plus qu'vne apparance vaine.
Tel que l'humeur ſera auquel l'homme eſt ſubiect,
Telle eſt la viſion qui dans l'ame ſe faict,
A ſa cauſe ſemblable: ore c'eſt la colere,
La portion du ſang eſcumeuſe & legere.

Mornasse, palissante, à la couleur de l'or,
Soudaine & fretillante, & cest humeur encor
Par la chaleur recuit, qui enfle & qui enflamme,
Les deux tantes du chef, tabernacles de l'ame.
Le cerueau ondoyant des toiles ambrassé,
Trop voysin de leur feu soudain est ambrasé.
1. *C'est quãd on perd son sang où gist la vie humide:*
2. *Ou que par trop iusner on a le cerueau vuide:*
3. *Ou bien par quelque coup sur la teste donné:*
4. *Ou des espris le Prince, est trop passionné:*
5. *Ou quãd dessus le liure en veille on se consomme,*
Se priuant, studieux, de la douceur du somme.
6. *Ou qu'õ ait des presens de Bacchus par trop pris,*
7. *Ou quand le froid reserue au dedãs les esprits.*
Auecque la chaleur, laquelle ne s'esuante,
Lors là dedans s'allume vne fournaise ardente,
Le feu prent à l'esprit, & l'esprit tout de rang,
Brusle le sang, le corps est allumé de sang:
Du sang, qui est logé à l'estroit, sans issuë,
Naist la corruption dont la fieure est conceuë.
Desordre si piteux peut-on voir sans fremir?
Dormir tousiours resuant, ou iamais ne dormir.
Çà & là se debattre en suiuant la manië
De l'humeur furieux qui le pique & manië.
Bien qu'importuns ils soient par liens retenus,
Ne pouuans remuer leurs pauures membres nus:
La bouche ils n'ont iamais ny la paupiere close,
Ny, babillards, iamais leur langue ne repose,
O quelle pitié c'est voir qui au parauant
Doux & paisible estoit, modestement viuant,

Deuenir vn farrouche, & d'vne voix hardie,
Ne respondre à propos à chose qu'on luy die:
Colere, audacieux, forcenant & mutin,
Hors du lict s'eslancer, point de son auertin
Ne se laissant forcer, plus fort que de coustume,
A cause de l'ardeur qui son courage allume.
Ils estranglent de soif, & leur tient au palais
La langue noire & aspre, & toutesfois iamais
Ils ne parlent de boire, ils ne plaignent la teste,
Combien que soit l'endroit que le mal plus moleste.
Ils poussent loing à loing à grans & à longs traicts,
De souspirs vn orage, hors des poulmons extraits.
Ainsi que l'amoureux duquel l'ame est viuante,
Hors de son propre corps pour viure en son amãte:
Si que l'esprit, qui fait la poytrine mouuoir,
Est occupé ailleurs, & oubly, son deuoir.
Des arteres le poux, de la vie l'indice,
Foible & petit aussi ne fait bien, son office.
Leur veuë ont esgaree, ils flamboyent des yeux,
Effroyables à voir, esplorez, furieux,
Chassieux, foriettez, & leurs petites veines
Esparses sur le blanc de feu parroissent pleines.
Leur nez le sang degoutte, ils ont l'orreur du iour,
Et les mains demenans furettent à l'entour:
Et pincetant les draps cerchent sur la couuerte
Mile festus vollans deuant leur veuë ouuerte.
L'vn ne s'en faict que rire, & on peut seurement
De plus pres l'accoster: mais l'autre enragement,
Dangereux, crie, & frappe, hardy, craintif ensemble,
Mourir veut, mais de peur, il frissonne & en tremble.

Leur eau tomber ne peut, s'ils en font quelque peu,
Aussi rouge sera que la flamme de feu:
Quelque fois blanche aussi, mais c'est lors que plus forte,
La fieure au Bac des morts meurtriere les emporte:
Prisonniers de Pluton, & proche du trespas,
Quand pres sont de la mort ils murmurent tous bas.
Lairrons-nous doncq' mourir ceste pauure personne,
A faute que secours personne ne luy donne?
Or' que de son salut en doute soit l'espoir,
Ie ne lairray pourtant d'y faire mon deuoir:
Essayer il vaut mieux vne cure incertaine,
Taschant à soulager d'vn malade la peine,
Que le laisser languir, cruels, l'obandonnant,
Vn ioüet miserable à l'herreur forcenant.
Et vous diray comment qu'en la chambre où il couche,
L'yuer, l'air temperé, l'Esté le frais le touche:
L'vn luy donne grand iour, l'autre nuble & obscur,
Le moyen ce me semble on prent pour le meilleur.
Car la fureur s'aigrist en lumiere tresgrande,
Et le sommeil oyseux les tenebres demande.
En l'obscur, où les sens cessans se tiennent cois,
L'esprit pensif se feint mille peurs, mille effrois.
Gisant il ne sera en chambre peinturee,
Ou inconstante veuë extrauague esgaree.
Qu'autre, sinon l'amy ne l'aille visiter,
L'estranger sa fureur ne feroit qu'irriter:
L'amy s'accommodant à sa passion fole,
Ne luy contredira de faict ny de parole.
Corrige doucement le trop audacieux,
Feins des successions à l'auaricieux.

Ly moy quelque beau liure au ſçauant Phrenetique:
Chante deuant celuy qui ayme la muſique:
S'il eſt trop remuant, il le faudra tenir
Gré à gré, ſi tu peux, ſinon, fay le tenir.
Et les pieds & les mains eſtroitement luy lie:
Car plus il ſe tourmante & plus croiſt ſa folie.
Et ſa force ſe laſſe, & l'inuoqué ſommeil
N'a cependant loyſir de luy arrouſer l'œil.
Sougne qu'il ait touſiours mol & laſche le ventre,
Par ce remede ſeur, qui parle bas, y entre:
Et luy fay, ſans delay, la veine enflee ouurir,
Que verras vers le chef ſur la dextre courir:
Selon l'excez du ſang, & du bras la portee,
Pluſtoſt moins qu'autrement, ſoit l'abondance oſtee.
Mais bouſche bien la playe, affin que l'incenſé
La vie auſſi le ſang, par où il eſt percé,
Ne perde, quand le coude il eſtend ou replie.
S'il refuſe le bras te tendre en ſa folie,
Sayſis-le moy au corps, & d'vn bandage mol,
De laine cordonnee ambraſſe luy le col:
Pren ta lancette en main, aſſeuré donne contre
La veine qui au front droite & pleine ſe monſtre.
L'aſperge cuitte & priſe en la force du vin:
De la mauue le ius: & la chair d'vn ſucrin
Cuitte en meſme liqueur, du cocombre la grene
Beuë en laict de la femme, ou celle dont eſt pleine
La courge, & la citrouille eſpraindre qui voudra,
Et boire l'eau, ſerré le chaut mal eſteindra.
Du boulet arraché, du cedre ſarmatique
Eſt ſouuerainement ſalubre au Phrenetique.

Qu'il retire estant beu hors du mortel danger:
Mais auisé faut estre en faisant desloger
L'humeur qui est au corps & à l'ame contraire,
Gardant de l'irriter, luy estant trop seuere.
Soys luy doncq' gracieux, du rosoyant miel
Qu'es champs Appuliens Iupiter faict du ciel
Toute la nuict pleuuoir, dessuz son arbre chere
Pour bening subuenir à l'humeine misere,
Esclattant, grumelant, & tout farcy de grains,
Deux onces fay luy boire, ou bien la moytié moins
De la moüelle enchassee en la coque du Cayre:
Mais pour la prẽdre il faut tout frãchemẽt l'extraire
Le Mirabolan iaune, & le datte Indien
Rangent ceste ennemy, par vn mesme moyen.
Quoy oublirois-ie bien ceste racine rare,
Qu'apporte auecque soy de la terre Barbare
De l'indique Catay vn nom Barbare aussi?
O ciel, amy tu n'es de la terre d'icy,
Où croistre ne la fais, mais d'vn païs sauuage,
Qui sa vertu ignore, & n'en sçait pas l'vsage:
Nous qui l'entendons bien, & en vsons encor',
A cheter l'a nous fais du volge, au pois de l'or.
Mal partis sont tes dons, cétuy-cy m'en refuse
Qui bien me seruiroit, l'autre l'a qui n'en vse.
Grosse & ferme doit estre, orengée au dedans,
Rayée, de filons semblants au rais ardents
De l'estoile de Mars: grisastre en est l'escorce,
Des quatre premiers corps imittante la force:
L'air rare, & le feu chaut, espars sont par dessus,
Au fond auecque l'eau le terrestre est confus.

Ceste estrange racine, en son corps, qui enserre
Les puissances du ciel les vertus de la terre,
Porte vn suc precieux (si le More trompeur
N'en tiroit le premier la vitale liqueur,
Qui nous en vent le corps exprimant pour soy l'ame)
Duquel, qui boit, esteinct la phrenetique flamme,
De l'onde, où par trois fois on fait tremper la fleur
A qui Mars faict porter son nom & sa couleur,
La puissance est egale, & sa graine menuë
En peut bien faire autant, l'vne & l'autre estãt beuë.
Autant tu en peus faire, ô rosier damasquin,
Si pressurant ta fleur on voit son ius pourprin
Et de ton incarnat, qui vingt fueillages mange,
Fais que ceste fureur de son cerueau vuidange.
C'est ainsi que tu dois chasser cest humeur roux,
Ne luy donnant loysir de s'emparer de nous:
Et que dans nostre fort le plus fort ne puisse estre.
Ce pendant pense aussi à t'en rendre le maistre,
L'assiegeant par dehors: au commencement donc
Tons le chef frenetique, puis la temple & le front:
Et tout l'os couronné d'aigre rosat arrose,
De l'eau saincte à Venus, du meurte & de la rose,
De la chaste laittuë, & du nerueux plantain,
De celle qui d'amour l'arc debande, & rend vain,
Vierge nourrie en l'eau, de la froide morelle,
Et de la mandragore, or' masle & or' femelle:
Longuement composé du plus tendre bouton
Du peuple Ambre pleurant la mort de Phaëton
Employer y pourras, vertueuse y est l'huile
Où tu suffoqueras vne viue torpille.

Poiſſon qui prent celuy par ſon propre poiſon,
Qui l'a pris, l'apatant d'vn trompeur hameçon.
D'huile, où le tors lierre, arbre gaye & laſciue,
Qui tuë en ambraſſant celle qui la tient viue,
Et ſuçant faict ſecher celle qui l'entretient,
A trempé, luy frotter front & temple il conuient.
Pren la ſemence noire à l'herbe boutonnee
Qui des puces a nom, l'huile mixtionnee
Aux graines des pauots, & leur ius eſpeſſy
En la neceſſité ſeruir on faict icy.
Qu'on s'en garde autrement, comme de tout extreme,
Il eſteindroit le feu de la nature meſme
D'vn eternel ſommeil: à ſentir le poil blond
De crocus on ſommeille, ou s'en frottant le front.
La rubarbe & nombril herbe aux parois aymee,
Ont maintesfois auſſi la paupiere fermee.
L'huile eſpreint, & tiré de la mouëlle des os
De perſique, & phillis prouoque le repos.
Enduitte ſur le front, la hanne-banne plonge,
Tous ceux qu'elle aſſommeille en quelque faſcheux ſonge.
Des arbres boy la mouſſe à l'aggreable odeur,
En du vin Angeuin, des lambrunches la fleur
Sur la teſte eſparpille, vne nourrice eſpanche
Le laict reialliſſant de ſa mammelle blanche,
Et du vin-aigre encor dont la chaude froideur
Penetre l'eſpeſſeur de l'os maſcif & dur.
L'herbe verte on applique, ou de ſon preſſurage,
Entre les doigts ſerree, arrouſe le viſage:
Ou y mouille vn bandeau dont ceins le front reſuant,
L'eſté froid, l'yuer tiede, & le change ſouuent.

Pour cuire, prens les vns de cest ordre & meslange,
Humes en leurs bouillons, ou bien leur fueilles mange.
De nourrir le malade, & guerir sa langueur,
Point n'est-ce à vostre aduis vn moyen doux & seur?
Lorge frais metiué de son escorce esmonde,
Mets la semence auecq' close en la teste ronde
Du pauot grillotant, du doux sommeil amy,
Du cocombre tortu mesle les grains parmy:
Et dans l'onde bouillie auecq' l'herbe laittiere,
Pile, presse, & le suc dont se braue Madere.
Remele & le recuy, blanc, tresluysant & fin,
Et lequel ne doit rien au breuage diuin.
Fay luy, quand le sommeil sous sa grand aile noire
Couure tous animaux, ce doux breuage boire.
La laittuë en secret mise sous l'aureiller,
Fait l'œil trop eueillé malgré luy sommeiller.
Mais tourne vers le chef la cime verdoyante,
Et la racine en bas vers l'vne & l'autre plante:
Du iusquiame noir le fueillage bourru,
En a meint en la sorte au besoin secouru.
Et du pauot bruyant la racine, & la pomme
De l'herbe circeenne euoquent le doux somme.
Et de l'aluyne amere vne branche, pour veu
Que, qui soubs le coussin la cache, ne soit veu.
Du lieure hermaphrodite à fuir du pied viste,
Qui des chasseurs preßé va mourir dans son giste,
Qui dessoubs le chesné le fiel roux cachera,
Autant qu'Endimion, voire plus, dormira.
Mais garde que trop long ce sommeil ne luy dure,
Et qu'il n'aille dourmant payer de la nature

Le tribut à Charon: ostant doncq' cest amer,
Fay luy, pour l'eueiller, du vinaigre humer.
Le Camphre que l'Indois pur & blanc nous enuoye,
Dormir faict, appliqué sur le cœur & le foye.
Oins luy les pieds encor' de gresse de glyron:
Ou du vin fay luy boire, où le bec d'vn heron
Tout vn iour a trempé, ou bien prés de sa couche
Feins vn ruisseau couler, qui murmurant luy touche
L'oreille d'vn son doux, de haut dans vn bassin,
Bruyant goutte apres goutte d'vn endormeux tintin:
D'vne main chatouilleuse hanche & cuisse luy flatte,
D'vne ongle fretillard sous la plante le gratte,
Ou le creux de la main, ce chatouilleux plaisir
Fera qu'vn d'oux repos luy viendra l'œil saisir.
De tout ce grand herbier tu dois encor elire
Quelques vns des plus froids que tu feras recuire
Dans des celestes flots auec fueilles de saux,
Et leur vapeur odore haletant des naseaux.
Qu'il s'en laue les mains, & les pieds & la teste,
Les aisselles & l'aine, & la part deshonneste.
Ses membres demi ards soient nuz enuelopez
De linges, qui seront dans ces ondes trempez,
En la mesme eau encor il conuiendra qu'il plonge,
Pour luy faire odorer l'achilienne esponge.
Le froment qui naguere a despouillé l'espy
D'vn sommeil vaporeux a la fieure assopy:
Si la farine au front il endure qu'on mette
Pestrie au ius de l'herbe à la fleur violette.
Iusqu'icy auons nous l'ennemy combattu,
Qui de l'ame occuppoit la tour, par la vertu

De cent simples diuers, ia il branle & encline
A se rendre, & la place, à la main medecine.
Poursuiuons la victoire, & que loysir n'ait pas
De faire de rechef de ses forces l'amas.
Moderons la froideur du desusdict remede,
Auecque la chaleur mediocrement tiede
Du ius, de l'eau, de l'huile, où le gay pouliot
Trempe, boust & s'infuse, & le blond melitot,
Le serpolet rempant, le thim, la mariolaine,
L'ache, le Calament, l'origan, la betoine,
Et de l'herbe qui porte & le nom & l'odeur
Du fruict du franc pommier, la blanchissante fleur,
Et l'amante changee en l'herbe de la mente:
La fleur du rosmarin l'an deux fois florissante,
Ensemble la guy-mauue, & la mauue y conioincts.
Si remoittir le chef ia caterreux tu crains,
A l'herbe capitale ally l'a coriandre:
Mais gare ceste cy, on en pourroit trop prendre,
Ell' vire le cerueau: des sandaux le bois sec,
Du rouge vermillon mets la semence auec:
Et le tout fay secher pour le reduire en poudre,
Laquelle sursemant le chef razé saupoudre.
La sansue peschee aux riues d'vn estang,
Se s'appant sous l'oreille, hume ce mauuais sang.
Ou luy verse de l'eau tiedement sur la teste,
Ou l'arrose de lait saillant chaut de la tette,
Ventouse de feu pleine en peu de lieu contrainct
Qui, ayant deuoré l'air prisonnier, s'esteinct,
Sur le col decouppé, sur l'espaule hachee
D'vn rasoir bien trenchant ferme soit attachee.

D'vn coq viffens le dos ſans aucune pitié,
L'oiſeau Venerien couppe par la moitié:
Ou le chien compagnon, recompenſe cruelle,
Pour à ſon maiſtre auoir fait ſeruice fidelle.
Eſcartelez ſoient mis deſſus le chef fendu,
Tant qu'ils ayent la vie & leur chaleur perdu,
De l'eſtomach ouuert de l'oüaille bellante,
Prens les poulmons fumans, ou my-morte haletante,
La vie bouge encor: & en ceindre ſois pront
De ce pauure reſueur les temples & le front.
La laine atout ſon ſuin y ſert, ſi allumee
On luy en fait ſentir la puante fumee.
Souuent a-on guary par puantes odeurs,
Ceux que Ceres piquoit de ſes chaudes fureurs:
N'atten iamais le coup, ceſtuy-là n'eſt pas ſage
Qui à ſon ennemy a quitté l'aduantage.

A MES-

FIN.



A MESSIRE ANTHOINE FVMEE, CHEVALIER ET CONSEILLER DV CONseil priué du Roy, seigneur des Roches sainct Quentin.

Vous qui estes poussé de la saincte fureur
Qui les hommes mortels aux immortels allie,
Vous qui ne tenez rien de l'humaine folie,
Et qui vous tenez loing de la commune erreur:
D'vn visage bening, ie vous pry, Monseigneur,
Receuez le present de ma melancholie:
Mal chasqu'vn affligeant, mais que chascun palie,
Vn mal sans aucun mal, sans fieure, & sans douleur.
Quand deux contraires sont opposez & mis contre,
Le grand pres du petit, & le blanc pres du noir,
Beaucoup plus apparens l'vn & l'autre se monstre.
En ces vers vous verrez, s'il vous plaist de les voir,
Vostre sagesse luyre entre l'infiny nombre
De fols, comme Phœbé reluit en la nuit sombre.



LE MELANCHOLIQVE.



EN fut-il oncq' vn ſeul, en eſt-il, qui ſerace:
Voire fuſt-il iſſu de la celeſte race,
Sur terre cheminant, portant viſage humain,
Qui n'ait le cerueau creux, & trop leger d'vn grain,
Ou de deux, ou de trois? ie ne veux pour balance,
Pour le verifier, ſinon ta conſcience.
Confeſſe franchement la pure verité.
N'as-tu iamais ſenty ton cerueau agité,
D'vn humeur bruſque, & gay, bizerremẽt folatre,
Verneux, reſueur, fantaſque, inconſtant, opiniaſtre,
Gaillard, gentil, & prompt, plaiſant, recreatif,
Sec, noyraut, & leger, taciturne, inuentif,
Ingenieux, ſublime, bien contant de ſoy-meſme,
Tout autre deſdaignant, des bons eſpris la creſme,
Le ſubtil du ſubtil des plus diuins eſpris,
Qui ſoubs le bon Saturne ont leur eſſence pris.
Et qui faict les mortels aux immortels cõformes,
Abſtraict, & tire en bas les eternelles formes,
Par deſſus la nature hauſſant leur intellect,
Eſpionnent le ciel, pour voir ce qui s'y faict.
Humeur, où la clairté diuine reuerbere,

Comme le clair ſoleil ſe voit en l'onde claire:
Rauiſſant tellement les eſprits iuſqu'aux cieux,
Les ſeparant des corps d'vn decez precieux,
Qui l'homme curieux par ſus la nuë emporte,
Pour y voir mille cas, faits de diuerſe ſorte.
Des feux volans par l'air, qui nuict & iour font peur,
Greſles, pluyës & vens, engendrez de vapeur,
Et les brillants eſclairs de l'eſclattant tonnerre:
Qu'imiter il oza de retour ſur la terre,
Si effroyablement, & ſi grand coup tonna,
Qu'il eſbranla la terre & les cieux eſtonna.
Craignant encore vn coup que les fils de la terre
N'eſchalaſſent le ciel pour leur faire la guerre.
Ils ſont tous en ceruelle, & pour fuir ces maux,
Ils ſe cachent couarts ſous diuers animaux.
De l'humeur, qui de vie heureuſe & lõgue eſt cauſe,
De l'humeur par lequel, pour peu d'honneurs, on oſe
Vne moytié du monde encontre l'autre armer:
Et pour vn petit gain toutes les mers ramer,
A trois doigts de la mort, ayant pour toute guyde,
Vne eſguille de fer: par la grand Beauce humide.
Pour moins que ce qu'auons auarement cerchant
Les Indes, le Peru, le midy, le couchant.
De l'humeur, qui tirer faict des creuſes entrailles,
De la grand mere, l'or, pour forger les tenailles,
Qui plus cruellement que les damnez Pluton,
Serrent le cœur humain auarement glouton.
De l'humeur qui ſoufflant par mainte & mainte annee:
Noir, poudreux, enfumé, comme vne ame damnee.
Noir comme vn charbonnier ſauuage hoſte des bois,

Noir comme vn ramonneur, dont la hurlante voix
Fait les enfans trembler: peut par le feu extraire,
Tirer, & separer du corps elementaire,
De la terre, & du feu, de la terre & de l'air,
Autant d'astres qu'on voit de nuit estinceler
En la vouste du monde: humeur qui manifeste
Fait és corps composez tout l'vniuers celeste,
La lune & le soleil, & contraint soubs sa loy
Mercure faire ioug, & s'arrester tout coy.
Humeur, qui tous les cieux (ce que pour vray faut croire)
En or peut trãsformer, que pour viure il faut boire.
Tous les cieux trouue en l'homme & ses mutations,
De ses mouuemens cause, & de ses actions.
Et dans le rond astré, qui iamais ne se change,
Autant, & mesmes corps eternellement range:
D'arbres, d'herbes, de plants, de mines, de metaux,
De pierres, & encore de mesmes animaux
Qu'icy il y en a, pour les semences estre
Icy bas à iamais de tout ce qui doit naistre.
L'vniuers refondant, & ses fondemens seurs,
En sel, souphre & liqueur change ses quatre humeurs.
Mais en fin, ô malheur! sa quinte sublimee,
Et toute son attente s'euapore en fumee,
Laissant pauuret & vieil au credule heritier,
Vn four, vn Pelican, outils de son mestier.
De l'humeur, qui le peintre, & le Poëte faict naistre,
Et qui rend l'artisan grand & souuerain maistre,
Des arts vnique autheur, qui a seul recerché
Ce qui est dans le puy de verité caché.

Et qui de toute chose acquis nous a l'vsage:
Qui fait que l'homme est seul entre les bestes sages,
Et qu'entre tous les Grecs on n'en conte que sept,
Ce sainct nombre honorant diuin, sacre & parfait.
Humeur, qui n'a repos que premier il ne sonde
La lõgueur, la largeur, la profondeur du monde.
Sans ce gentil humeur, pere d'inuention,
Ce monde ne seroit qu'vne confusion.
Pour abreger, chacun tient de la quinte essence
De cest humeur, par qui tout s'acheue & cõmance:
Et oncq homme ne fut si sage reputé,
Qui n'ait fait en sa vie vn tour de gayeté.
Et si folie estoit vn mal qu'on ne peut feindre,
Par tout on n'ẽtendroit que se douloir & plaindre:
Ains c'est vn mal si doux, si plaisant, que marry
Vn chascun se plaindroit, s'il en estoit guery.
Tout homme donc s'en sent, & n'y a difference
Entre le fol marqué & cil que sage on pense:
Sinon que cestuy-là tient sa marotte en main,
Cestuy-cy finement la fourre dans son sein:
Mais non si sagement qu'on ne voye en sa vie
Luy eschapper souuent quelque traict de folie.
Fust-ce toy, ô Socrate, & toy sage Zenon,
Qu'vn chacun iuge à part si ie dy vray ou nom,
Le masque seulement paroir fait l'homme sage.
Voy-là comme le monde est de fols vne cage,
Ou bien vn eschaufaut, où vn monde de fouls
S'entreiouẽnt l'vn l'autre & se moquent de tous:
Ou bien vne grand' nef de fols passagers pleine,
Voguant sur la grand mer de ceste vie humaine,

Poussee par les vens de diuerses humeurs,
De langage diuers, d'habits, d'aages, de mœurs:
Et presque autant y a en ce monde où nous sommes
De manieres de fouls, que de visages d'hommes.
Et si n'y a estat, nulle vacation,
Qui se puisse exempter de telle passion:
Passion, sans laquelle au monde il n'y a ioyë,
Que pour souuerain bien le ciel à l'homme octroyë.
Necessaire à la vie autant qu'autre Element,
Si que qui plus est fol, vit plus heureusement.
Qui en trouppe effronté se garde bien de rire,
Et pour fol n'estre pris: muet n'ose rien dire.
Qui tout seul est tout fol, magnifique au marcher,
Le sage contrefaict se gardant d'approcher
Beaucoup moins fouls que luy: l'autre tout au contraire,
Sage au parler, mais fol quand faut venir au faire.
Les plus fins ce sont ceux, qui plus doubles qu'ongnons,
Font des fols sagement, trompant leurs compagnons.
Qui se plaint, qui se deult, & qui veut que l'on rie,
Ne se chaut ny du temps, ny de la seigneurie.
La plus part presumant de folie estre absouls,
Grans fols se vont riant des tours des petits fols,
Qui les veut reformer, mais quelqu'vn par derriere,
Des fols, moins fol que luy, luy pend la grand baniere.
Mais celuy qui son mal libre confessera,
C'est cil, à mon aduis, qui le moins fol sera.
Quel plaisir auroit-on au monde, quelle ioyë,
Si l'homme quelque-fois folement ne foloyë?
Mais entrepris ie n'ay de vous conter icy
Tous les fols folatrans, ny leur folie aussi,

Car plus fol ie ſerois, que cil qui la mer toute
Entreprit d'eſpuyſer, & boire goutte à goutte.
Autre plus fol que moy, s'il s'en trouue, & hardy,
L'entreprenne, s'il veut: quant à moy ie ne dy
Ny ne chante, ſinon que de ceſte folie,
Dont la cauſe & le nom eſt la melencholie:
Vn ſuc gros, limoneux, eſpais, pale, & obſcur,
Parmy le ſang brouillé, dont la ſeche vapeur
A la vouſte du chef obſcurément comblee:
Dont l'ame eſt apres eſtrangement troublee
A cil, qui vagabond tout ſeul erre de nuict,
Ayant pour compagnie vne peur, qui le ſuit:
Il tremble s'il entend vne fueille qui tremble,
Son ſang fige de peur: l'ame peureuſe ſemble
De tenebres couuerte, & ne peut conceuoir,
Que ce qui eſt horrible à penſer & à voir.
Ell' reſſemble encor', à cil dont la berluë,
Mainte Chymere oppoſe à l'ame & à la veuë.
Maint fantauſme ennuyeux, maint ſimulacre feint,
Iour & nuict ſe preſente à l'ame qui le craint.
Ce qui eſt hors le corps, la peur luy faict accroire,
Eſtre tel que dedans, ell' eſt obſcure & noire,
Et tel ſe repreſente aux tremblottans eſprits,
Que le ſens fantaſtic l'a fauſſement compris.
L'humeur, qui telles peurs ſans occaſion cauſe,
Et qui le chef rempliſt d'apprehenſion fauſſe.
Vaguant de place en place occupe lieux diuers:
Ore du corps humain il tient tout l'vniuers:
Ou l'vn & l'autre flanc, meſme le gauche aſſiege,
Et la raiſon ſouuent il met hors de ſon ſiege.

Pose le cas qu'il soit par le cerueau diffus,
Ou bien parmi le sang de tout le corps confus,
Ceux qui en sont atteints on remarque au courage
Que lasche ils ont perdu, & à leur noir pelage,
Duquel se herissant les membres ont couuerts:
Nuict & iour vont errants seulets par les deserts,
Courants apres leur verue, & leur est ennemie.
O Timons inhumains, l'humaine compagnie
Qui les deust consoler, tous leurs conduits veneux
Se goufflent sur le cuir d'vn gros sang limoneux.
Bas ils portent la teste à la terre panchee,
Sans varier leur veuë en terre ils ont fichee,
Et où leur œil se iette ils tiennent, obstinez,
Ferme là leur regard, esperduz, estonnez.
Gros ont le ventre & dur, de la gorge les venes
D'vn sang noir & meurtry s'enflent grosses & plenes,
Maigres, secs, elancez & violet leur teinct.
Semblable au cramoysi duquel la pourpre on peint,
Où maint flambant bouton on y voit souuent croistre:
Pendant que l'vn s'en va, vn autre est prest à naistre.
De la mort, tous ont peur, & toutesfois beaucoup
D'vne meurtriere main s'en sont donné le coup.
De tristesse & de peur leur diuine pensée
Sans nulle occasion perseuere offensee.
Ce mal vient peu à peu, & si caut nous surprend
Sans fieure & sans douleur, qu'il est ia fort & grand
Deuant qu'il soit cognu, plus difficile à mettre
Dehors, si vne fois de l'ame il s'est faict maistre,
De l'apprehension, si l'erreur deceuant
A gaigné du cerueau les deux forts de deuant.

Ceste

Ceste folie en tous n'est semblable ou égale:
Car l'vn tousiours est fol, l'autre par interuale.
Comme le vin qui est pris sans discretion,
A l'iurongne fait voir mainte apparition:
A l'vn d'vne façon, à l'autre d'autre sorte
Selon que l'auertin de chacun se comporte.
Ainsi diuersement maniez & poussez
Sont selon leurs humeurs ces pauures incensez:
L'vn n'en fera que rire, & nouueau Democrite,
Imagine ce qui à rire plus l'incite.
A cestui-cy pleureur la larme pend à l'œil,
Et n'apprehende rien que la crainte & le dueil:
C'est autre estre vn coq pẽse, & du chant & de l'ele
A toute heure de nuit le point du iour r'appelle:
Vn autre estre vne cruche, à tous dist gare heur,
De peur d'estre cassé: l'autre tremble, de peur
Qu'Atlas portant sur soy la grand charge du mõde
Ne se lasse, & le ciel brisé sur soy ne fonde.
Comme cil qui croyoit que du doigt du milieu
Il soustenoit le ciel, le sainct siege de Dieu.
L'autre fait du corbeau, & sans cesse crouasse:
L'autre le rosignol, dont le chant ne se lasse
De repleurer Itis, & qui mué se croit
En quelque autre animal ainsi qu'il le conçoit,
En ours, en loup, en cerf, ou en quel qu'autre beste,
Dont la voix contrefaict, & l'aller & le geste:
Ou en vn dur rocher, en poisson, en oyseau,
Ou au ciel attaché en vn astre nouueau.
En fleur portant son nom, & la fille d'Inache
L'Egyptienne Isis pensoit estre vne vache.

Qui ſe cuide eſtre Pape, ou Empereur, ou Roy,
A tout le monde veut faire & donner la loy.
Ceſtuy fait du preſcheur, & raui en Ecthaſe,
Ne parle que de Dieu, de iuſtice, & de grace:
La penitence annonce au peuple deſuoyé,
Qui a le ſainct eſprit des hauts cieux enuoyé.
Il predict l'aduenir, l'autre dict qu'il s'enuole.
Au ciel, il fait le mort, feint perdre la parole
L'vn croit eſtre ſans teſte, & l'autre auoir les flãcs
Farcis, pleins de ſouris, de rats, & de ſerpents,
Ou de demons parlants, au riuage du nile
Certain Artemidor' voyant vn Crocodile,
Tout cela qu'il ſçauoit oublia tout ſoudain,
Penſant auoir perdu les cuiſſes & la main.
Icy tayrai-ie ceux dont les amours deſpites
Cheriſſent ſeulement les vieilles decrepites?
Et cil qui de ſon nom vne fleur fiſt nommer,
Pour en l'eau ſe mirer, s'admirer & s'aymer:
L'autre hanter ne veut ny approcher perſonne,
Pour vn fantaſque eſtat, craignãt qu'õ l'ẽpoiſonne.
Il court, & puis s'arreſte, il conte par ſes doigts:
Mais tout court il demeure & ne peut dire trois.
Quelqu'autre au meurtre cry' qu'õ luy coupe la gorge,
Selon ſa fantaſie ainſi chacun ſe forge.
Des Chymeres en l'air, leurs metiers anciens
Tous exercent & font, le riche, de ſes biens
Parle, l'aduocat tient au poing quelque requeſte,
Le chaſſeur iour & nuict va pourſuiuant ſa queſte.
Et le Poete inſpiré, indiſcret, importun
A reciter ſes vers eſt ennuyant chacun.

Le prestre entre ses dents marmote vne priere:
Et l'amoureux se plaint de sa maistresse fiere.
Bref où chacun iadis sage s'est adonné,
C'est où fol maintenant il est passionné.
Quelle plus grand fureur, quelle erreur, quelle rage,
Que l'amour, qui contraint folatrer le plus sage?
Las qu'ay-ie dict amour! t'ay-ie point offencé
T'appellant furieux, fol, resueur, insensé?
Folie n'est-ce pas, telle solicitude,
Mettre en vn faux plaisir vne beatitude?
Suiure vn fol appetit, estrange & desreglé:
Courir apres l'erreur, d'vn enfant aueuglé,
Quitter sa liberté pour esclaue se rendre,
A vn qui ne se peut d'vne femme deffendre?
Vn bien par apparance, vne corruption
De l'œil, peruertissant l'imagination:
De l'œil, qui en lieu d'estre à l'ame seure voye,
Met en combustion & le cœur & le foye.
Ce fut pourquoy Nature auoit de la raison,
Loing du foye & du cœur, separé la maison.
Amour est le vautour, & l'aigle qui deschire
Et le foye & le cœur de cil qui le retire:
Et plus ce rauisseur de son tourment se paist,
Tant plus grand son tourment sans fin prendre renaist.
Cest vne passion qui prent sa nourriture
D'vn incertain espoir, d'vne certaine cure.
Mais à quoy cognoist-on ce faux bien, ce vray mal?
N'a-til pour s'en garder sur soy quelque signal?
De ce feu forcenant l'insatiable rage,
Des membres perissants l'humidité saccage,

Sans sang, & sans couleur sont ces fols amoureux,
Affreux ont le visage & les yeux ont affreux:
Le sourcil abbaissé, des poulmons ils halettent,
Et mille ardents sanglots de la poytrine iettent:
Leur ame variant fait leur langue fallir,
Le cœur papillotant on leur sent tressaillir:
Leur voix & leur pouls tremble aussi tost que nommée
Par quelqu'vn qui ny pense est la personne aymee.
Au docte Erasistrat par le poux fut connu
Sa belle mere aymant d'Antioque le feu.
Ce grand Galen encor' descouurit ceste flamme
Dont tristement ardoit de Boëte la femme,
Quell' nourrissoit honteuse & couuoit dans son sein,
Eprise folement d'vn beau danseur Romain.
Tu cognoistras encor' ce doux-cruel martire
Aux grands & longs souspirs, que loing à loing il tire
Du cœur tout ambrazé, par la bouche fumant
Pour ce brasier nourrir, qui le va consumant.
Ce tam l'amant reueille, & d'vne leure blesme
Va, resueur, songe-creux, seul parlant à soy mesme:
L'vne & l'autre paupiere il clignette tousiours,
Tout autre desdaignant n'ayme que ces amours:
Ayant le cerueau sec ne pleure ne lamente,
Et seul de sa fortune heureux il se contante.
Tousiours veille pensif, taciturne, transi,
Il brusle & si n'a soif, n'a de manger soucy.
Mais laissons là l'amour auecque sa folie,
Et retournons chanter de la melancholie
Les genres vn à vn. Si cet humeur follet,
Occupe seulement le soubtendron mollet,

Tu l'y orras gronder, ainsi qu'vn vent qui erre,
Engagé dans la nuë, ou és flancs de la terre,
Il cerche s'il pourra quelque breche trouuer,
Sinon il faict la nuë ou la terre creuer:
Le nuage fendu vn trait ardent descoche,
Et le vent tremoussant toute la terre hoche.
Ainsi bruire on entend l'vn & l'autre costé,
Le gauche mesmement de ces vens agité,
L'estomach s'en sousleue, & à chasque secousse
Maints routs aigres-amers l'vn apres l'autre pous
Et de si grand' douleur il se sent oppressé, (se:
Qu'on le sent c'en dessus, c'en dessous renuersé.
La dent blanche s'agasse, & le cœur petillant,
Se serrant, se tapist, & le poux tressaillant
En fretille & fremist, l'aureille luy en corne,
A l'estonné cerueau il semble que tout torne.
Il ard, & si n'a soif, mais apres le manger
D'estre vif suffoqué il doute le danger.
Que si ceste humeur froid des autres la fondree
Duquel l'erreur de l'ame est premier engendree,
Outre le temps prefix és veines retenu,
Sec se vient ambraser, comme par le menu
S'allume le bois verd, quand le feu s'y vient prendre,
Rien plus aspre chaleur qu'au sec on luy voit rendre:
Ainsi ce suc vaincu par le flambeau ardent,
Brusle plus viuement aspre, cruel, mordant,
Et plus noir que le gest, tout ce qu'il touche il gaste,
Et sousleuer le faict, comme vn leuain la paste.
Cruels sont ses effects, i'aymerois beaucoup mieux,
Rencontrer en ma voye vn sanglier escumeux,

Vn lion harcelé, vne tigresse viste,
A qui on a vollé ses fans dedans le giste.
Que de tels fouls trouuer. de l'humeur noir touchez,
Fuy, sur toy se ruront hydeux, effarouchez,
Horriblement hurlants: durant l'ardente rage,
La force leur augmente auecque le courage.
Plus que charbons ardens rouge ils ont le regard,
D'alliance il n'ont point, ny d'amitié esgard.
Querelleux, riotteux, à leur veuë allumee,
Tousiours il semble voir vne epesse fumee.
Et dedans bluetter mille rayons bruslans,
Leurs yeux tousiours ouuerts sont cler estincellans:
Et vont crollans la teste ainsi que la prestresse
Qui deuine le sort quand son Demon la presse.
Ils ont vn appetit desreglement vilain,
De toute vilenie ils appaisent leur faim:
Et sont tellement points de la mouche enragee,
Que se mordans, cruels, de leur chair ont mangee.
Et plus que bouc puans, plus que Faunes cornus,
Courent les champs, piquez des fureurs de Venus.
Deschirez, haillonnez, nuds-pieds, car de leur robe
Chasque espineux buisson quelque lopin desrobe.
Sans espargner leur chair, d'vlceres tous sanglans,
Les pieds gastez ils ont les cuysses, & les flancs.
Mais le plus dangereux, & qu'vn chascun euite,
Est le fol qui les loups & les chiens imite:
En leur façon de faire il hurle, il iappe, il mord,
Le iour mussé se tient, la nuit horrible il sort.
Aux cimitieres court & les monumens ouure,
Il s'enterre dedans, de leurs lames se couure:

Puis en ressort soudain, d'vn regard plein d'horreur,
Les passans il espie & faict mourir de peur.
Il hait & fuit chascun, de la bouche tiree
Vn pan de langue il monstre, aspre, noire, alteree.
L'œil creux, & la veuë courte, aux iambes mille loups,
Des chiens haraßé hurte & tumbe à tous coups.
Des fouls qui sont sans nombre, adiousteray-ie au roole
Ceux que des eaux la crainte enragement affole:
Qui durant les ardeurs d'vn chaut-bouillant esté,
Ou d'vn frileux yuer, poincts ou mords ont esté
De quelque chien fol, dont l'escume ou dentee
Ont auecque le sang leur raison infectee.
Presque pareils à ceux que l'ardente fureur,
Melancholiquement esgare en son erreur.
Ces malheureux on voit sans raison & sans ordre,
Cõtre eux-mesme acharnez se deschirer & mordre.
Leur visage ambrasé, leurs membres tressaillir,
Et les premiers venuz de la dent assaillir.
Aboyer, & hurler sans personne cognoistre,
Ne recognoistre plus pere, frere, ny maistre.
Celuy doncq qui craint l'eau d'vne hideuse voix,
Du chien qui l'a mordu imite les abois.
Tout ce qu'il oit & voit c'est vn chien qui iappe,
Qui gronde, & le poursuit, qui le mord, qui le happe.
L'eau de sa guarison, qui est l'vnique bien,
Luy presente l'horreur d'vn furieux chien.
Le cœur luy papillotte, il en tressuë & tremble,
Au chien qui l'a mordu voyant ce qui ressemble.
Les mirouers il abhorre, & tout corps transparent,
Où du chien qui l'a mord l'idole est apparent.

Mesme en l'eau de son corps sans vergongne versee,
De ce chien enragé est la forme tracee:
Contre terre il se veautre & la pry' de s'ouurir,
Pour son corps miserable & sa honte couurir.
Du ciel il a horreur, honte de la lumiere,
Et hait plus que la mort à voir l'eau salutaire.
Tout son corps est en feu, il n'imagine rien,
Son ame ne conçoit que l'horreur d'vn chien.
Des fouls ayons pitié & recerchons la mode,
Comme on les peut guerir par remede commode.
Auecque leur folie appointe sagement,
Comme à vn qui croira estre entré en dormant
Vn serpent dans son corps qui le cœur luy deuore,
Accorde luy cela, & luy promets encore
Que dehors le mettras, repurge luy le corps,
Et fine le trompant tu supposeras lors
Soubs luy vn serpent mort: le voyant saisi d'aise,
Son opinion perd, sa fantasie appaise.
Appelle le barbier, mais faut premierement
Tenir net l'intestin du plus sale excrement:
Lequel le pignera d'vne dextre hardie,
Si au chef seulement luy tient la maladie,
En la veine du chef: car en deux autres cas
La moyenne vaut mieux, dans le reply du bras.
Commune à tout le corps: que si l'Hemorroïde
Et le sang fleurissant tous les moys ne se vuide:
Descend du pied au bras, le col du pied serrant,
La veine qu'on uerra sur la cheuille errant,
Et plus grosse apparoist, qu'on appelle sapheine,
Hardy donne dedans, ou bien perce la veine

Qui s'enfle entre les doigts, entre le medecin,
Entre le port'aneau & son petit voisin:
Ou bien celle du front, s'elle n'est manifeste,
Sur le pied, sur la main, au bras, ou en la teste.
Ouure moy celle-là qui se monstre le plus:
Car le sang & l'esprit ont vn flux & reflus,
Tout le corps est percé, & l'esprit par tout passe.
Vuide de sang n'y a au corps aucune espace,
Les membres differens tous d'vn accord y sont:
Artere, veine & nerf, l'vn à l'autre y respond.
Fay l'ouuerture large au sang, qui gros s'épanche:
Mais s'il coule vermeil, que soudain tu l'estanche,
Permets luy, tost apres mollement sommeiller:
Car nuisible luy est le trop long temps veiller.
Qu'on ne le laisse seul, donne luy compagnie
D'vne gaye ieunesse, aggreable & amie:
Reueillé, qu'on le meine à pied, ou à cheual
Voir des bois la verdure, ou le fond d'vn beau val,
Ou le Cristal des eaux, ou l'email d'vne pree,
De fleurs de cent couleurs, & d'herbes diapree,
Dans les vergers fruitiers, dans les iardins plaisans,
Pour les oiseaux ouyr leurs motets degoisants.
Aux sons de cent chansons fouler l'herbeuse riue
D'vn ruisseau surgeonnant de quelque source viue.
Là le Cystre y resonne, & le Luth à son tour,
Qu'on n'y parle de rien que de rire & d'amour:
L'amour, pourueu qu'il soit moderé, luy profite.
Qu'alternatiuement maint conte on luy recite:
Qu'il soit entretenu de maints propos ioyeux,
Son espoir retenant, & ses espris peureux,

Qu'il vse de viande assaisonnee & tendre,
Et boiue du meilleur qui le gay sang engendre.
Du capprier geneuois qu'il mange les boutons,
En vinaigre susat, & les mollets iettons
Du oublon que la terre ore tendrelets pousse,
Au retour du prin-temps, en l'humeur aigredouce.
Le citron medien les perdus appetits,
Estant mangé, recouure, on dict que les petits
De l'oyseau nysean qui fut pere de Scile,
Aux cerueaux euantez estre viande vtile.
Et ceux de Nyctimene oyseau vollant de nuict,
Par la seule faueur de Minerue conduit.
Fay luy manger encor le merle au noir pennache:
Le ioyeux nepenté que l'on nomme bourrache,
Le soucy qui de ioye enfle & comble les cœurs,
La racine de l'eaure engendree des pleurs
De la belle gregeoise, en vin d'Anjou humee,
Dissipe les brouillards de leur ame enfumee.
S'il est fort à tenir & que par doux moyens,
On n'en puisse cheuir, à force de liens
Tien-le au lict attaché qui portatif se roule,
Berse-le, tant qu'és yeux le doux sommeil se coule.
Que si son mal ne vient de tristesse ou de peur,
Ie luy defens du vin la funeste vapeur.
Asseure toy de luy, oste luy la puissance,
Qu'à toy ny à autruy il ne face nuisance.
Affin de le remettre au train de la raison,
Pour le rendre dispos receuoir guerison.
Quelques iours se suiuans lors que l'aube vermeille
Les mortels au labeur matineuse reueille,

Fay luy boire le ius, le bouillon, la liqueur,
Ou la racine, ou l'herbe, ou le fruit ou la fleur
Aura cuit ou trempé, quatre huict douze ensemble:
Plus ou moins en prendras selon que bon te semble
A ta discretion, & comme expedient
Au mal tu verras estre, & à ton patient:
En compassant le froid, le sec, le chaut, l'humide,
Prens le poix pour ta regle, & la raison pour guide.
Doncq' la racine arrache au verdoyant fenoil,
Que trouua le serpent collyre pour son œil.
Du brusque enraciné à la piquante verge,
Du persil sauoureux de la tendrette asperge.
Du cabaret croissant par vallons ombrageux
Du souchet qui s'agree aux bords marescageux:
De l'herbe qui a nom de la plus belle Argiue,
Du signet noüailleux, & de l'herbe lasciue,
Qui bessonne se faict des satyres nommer.
» La petite haïre la grande fait aymer.
Et de la tormentille, & de la quinte fueille,
De forme & de vertu l'vne à l'autre pareille.
L'escorce du capris espineux & rempant,
Et celle-là du fresne ennemy du serpent:
Du soupple tamarix est egale la force,
De l'odorant citron n'y oubly' pas l'escorce.
L'herbe apres la racine est mise au second ranc:
Prens donc les Politriques & le noir & le blanc,
La buglosse, & sa seur, le cetrac plein de poudre,
Qui en quarante iours la ratte peut dissoudre,
L'herbe à langue de cerf, sans tige, graine & fleur,
La fueille dont l'abeille ayme & cerche l'odeur.

L'Hissope, l'aigremoine & l'amere maronne,
Et celle à qui le nom de petit chesne on donne:
L'origan d'Heraclee, & le Vinceuenin,
Et celle qui la fueille & l'odeur a du pin.
La Scabieuse, l'aluine, ou oubelon, qui lie
Les arbres ses voisins, le serpolet allie,
La marjolaine encor' qui emporte le pris
Sur les douces odeurs, auec elle soit pris
Le plant de la betoine, herbe tant renommee,
Et celuy que de terre on appelle fumee,
Apres l'herbe le fruict: Il te faut mettre auec
Du raisin candiot sans pepins le grain sec,
De la roquette encor' la lasciue semence,
Celle de l'osier chaste, & de l'aspre garance.
Les grains de la Cubebe apportez du Leuant
De l'Anis qui dechasse hors du ventre le vent.
Les Cicès de Venus, du basilic qu'on seme,
Pour plus beau deuenir, auecque le blaspheme:
La graine du Citron, qui a l'escorce d'or,
A tout venin contraire: Il y faut mettre encor
La fleur, qui du Printemps anonce la venuë,
Et le Passeuelours qui son beau teint ne muë
Pour quelque hyuer qu'il face, & celle que Chiron
Plus amer que fiel baptisa de son nom.
Celle du vert suseau, ronde, grappuë & blanche,
Et celle qui du Thim estreint la dure branche,
Herbe d'herbe naissante, & qui meurt sans appuy,
La Cuscule viuante en la vie d'autruy.
Celle qui prent son nom des stochades Françoises,
Du rosmarin qui croist és pleines Narbonnoises.

Et celle dont le miel Ericien se faict
Du bourru Tamaris, des Nymphes, du genet.
Plustost, que le subiect, manqueroit la parolle,
Si chanter ie voulois, qui reduit l'humeur folle.
De ce peu, soys content, qu'il conuient frais cuillir:
Puis lentement le faire à petits flots bouillir,
Tant que le tiers de l'eau s'euapore en fumee.
Le reste fay passer par la chausse estamee,
Pour le rendre aggreable au nez & au palais:
Qu'aromatizé soit de la poudre du bois
Du gangotique Aloé, du ionc de Nabathee,
De la canelle encor' d'Arabie apportee,
Et du Nard qui produit aux racines l'epy,
Ou au Nard defaillãt supose nostre aspy.
Recuy-le & le repasse, & en l'onde epurée
Le suc caillé dissous de la canne sucree:
Recuy-le encore vn coup bouillant à petit feu,
Tant qu'il puisse liquide & vermeil estre beu.
Si l'herbe tu ne puis recouurer vert & fresche,
Quel remede y a-til? ayde toy de la seche,
Dont le poussier menu en vinaigre meslé
Soit auecque vn bouillon chaudement auallé.
Boire en de l'eau le ius de la mauue molasse,
Hors de l'entendement les tenebres dechasse.
Humer soir & matin de l'eau en du miel,
Du Centaure le sang, de la terre, le fiel
Qui du plus grand fenoil à la racine prise,
Et la graine en de l'eau ceste fureur maistrise.
Tels aprests tu feras deuant qu'aux mains venir,
Si tu voy qu'il ne puisse encontre toy tenir,

Qu'il commence à caller & marchande à se rendre:
Pitoyable à mercy garde toy de le prendre,
Deffay-le entierement, honteusement chassé,
Ayant de toutes parts tes forces ramassé,
Pour combattre à outrance: en premier fay luy boire
De la sueur du ciel, & de la casse noire.
L'indois Myrabolan en laict de cheure infus,
Ou en huile d'amande, ou bien pris dans le ius
D'vn des simples nommez, la fueille orientale,
De qui la gousse imite au ciel le croissant pale.
Gousse grosse de grains, de l'herbe du sené,
Qui le veut prendre entier, de son corps soit donné
A boire en mesme laict le pezant d'vne dragme:
Trois fois plus il en faut quãd on n'ẽ prẽt que l'ame
Auec le feu abstraicte, ou par l'infusion,
Ou bien auecq le ius de la decoction
Du pruneau damasquin, d'vne poulaille vieille,
De la fleur d'epithim croissant d'vne autre fueille,
Dedans du petit laict: brouille le en le cuisant
D'vn baston de figuier, boys-en trois gros pesant.
Prendre le megne à part ou de cheure ou de vache,
La porte de derriere à l'humeur noir relasche.
Que si plus volontiers tu prens solidement
En masse composé quelque medicament,
Puissant pour chasser hors ceste fiere manie,
En poussiere reduy la pierre d'Armenie:
Adioustes-y encor' celle qui peint l'azur,
Laue les tant de fois que leur poussier soit pur,
Et qu'ils ait deposé sa force corrosiue,
Fais-en d'vn iaune d'œuf vne paste massiue,

En petits pains partie il n'en faut que le poix
D'vn obole adiousté ou à deux, ou à trois,
De l'vne & l'autre encor' & la verte & la perse,
De l'eau par douze fois sur la poussiere verse.
Demie on ce ioins-y du senné d'orient,
Deux fois plus, & le quart, du Potyron qui vient
Au tronc de la Meleze: ensemble y accommode
Autant de poudre encor' mets y du polypode.
Du plant scammonien mets y le sang figé
Des pommes de cydon, mais premier corrigé,
La pesanteur d'vn gros, & la fleur dessechee
Du suzeau bonne y est, la semence hachee
De la mauue, melon, de l'anis doux piquant:
Le doux sel indien meslez y quant & quant
Le tarte de vin blanc reduict en poudre fine,
Et du cartham le grain armé de mainte espine:
Vn aggreable odeur tu leur feras auoir,
Si du gyroffle indois tu y ioins le clou noir.
Et l'escorce du bois qui rend la plus heureuse
De toutes nations l'Arabie odoreuse.
De l'indien rouseau le crystal reluisant,
Cest amas adoucisse à la bouche plaisant.
Qui prent de ceste poudre autant que deux fois monte
La dragme, la fureur melancholique donte.
Melampus le berger des proëtides seurs
Repurgea les cerueaux transportez de fureurs,
Leur faisant prendre à iun la puissante racine,
Du plus noir Helebore à fleur blanche & pourprine:
Herbe chasse-demons semblable au chef vaillant,
Qui marche le premier le premier assaillant,

Qui premier se retire hardy se faisant suiure
Aux esclaues humeurs dont le corps il deliure,
Qu'on en prenne le corps, ie ne conseille & veux:
Mais bien l'infusion de ses petits cheueux.
Propre y est le Turbit, ceste blanche racine
Qui croist en la Lybie à l'ocean voysine.
Que si le desuoyé de lentendement sain
Prendre ta droguerie auoit trop à desdain,
Il te le faut tromper de quelque douce amorce,
Cachant la medecine au dessous d'vne escorce
D'vne figuë, ou raisin, ainsi que le poisson
Est amorcé, pipé & pris à l'ameçon,
Cachant dans son bec croche vn apas qui l'aleche.
C'est assez combatu par enbas ceste breche,
Changeons la batterie & redoublons l'assaut,
Et le faisons vuider par la porte d'enhaut:
Allons quester secours, en l'isle d'Anticire
De l'Helebore blanc, dont la fueille retire
Au plantain, à cinq fils: prens doncq' le taillerin
Du reffort ennemy de la vigne & du vin,
Et qui d'or fut sacré à Phœbus par la Grece.
Piqueter le conuient de mainte & mainte piece
Du plant chasse folie: & faut que tous les deux
Au breuage aigredoux soient toute nuit infus.
Laquelle estant passée, ostes son helle bore,
Boy à iun ce breuage & le reffort deuore.
Si tost que pris l'auras, aussi tost reuomy
Verras deuant tes pieds s'enfuir l'ennemy,
Si du reffort la grenne ou son escorce tendre
En eau tiede tu bois, luy feras gorge rendre:

Comme faict du laurier la fueille, & les fleurs d'or
De la lente geneste, & la semence encor,
Racine, fueille & herbe à l'Arroche grassete.
Le Nassitord lascif, l'impudique roquette,
Et l'aigu seneué qui point la langue & mord,
De l'ongnon la semence au goust cuisant & fort:
Le cabaret, qui ayme à croistre dessous l'ombre,
Le melon doucereux, le sauuage cocombre.
Du plant que l'on dict estre issu du genre humain,
Vne dragme pesant, de l'espurge le grain,
Cinq fois double auallé, mundes de leur escorce.
Trente grains de la main de christ ont mesme force,
Comme le ius du lin rence, lent & relent.
De ces simples cuillis prens le moins violent,
Qu'aualler il conuient en mielleux vinaigre,
Ou bien prens quinze grains d'amere staphisaigre.
Charge ton estomach de mile mets gourmand,
De beurre tout rancy, d'huile pourri relent.
Tost apres tel repas d'vne plume te touche,
Tant que baailler pourras, le goulet de ta bouche.
La figue qui cuillie a esté fraischement,
Mangée par excez cause vomissement.
Si trop forte est la drogue apres la prise, engorge
Le coulis blanchissant de succre, & de ius d'orge:
Puis t'endors là dessus, des pommes la douceur
Est au melancholic secours plaisant & seur,
Si cuittes on les sert des l'entrée à la table,
Ce sera vn melange & doux & profitable,
De cent simples diuers aggreables au cœur.
D'vne & d'autre buglose adoncq' cuille la fleur,

Et du satyrion la racine impudique.
Du panicaut testu qui de cent pointes pique,
Et du fruit persien l'escorce & le pepin,
Vie de nostre vie & la mort du venin:
Les racines encor' de l'herbe tintaride,
Les grains rouges & noirs de l'herbe glyriside.
Adioustes y aussi du precieux parfum
D'ambre, duquel cognu le pere n'est d'aucun,
L'apostume du musq y soit aussi meslee,
Et les filles encor' de la Nacre perlee,
Des barbares sandaux l'aromatique bois,
Le gyroffle & canelle, & l'euantine noix,
Le puissant theriaque & la plus chere gomme
Du Camphre oriental, le doux suc de la pomme,
Qui de plaisant odeur d'autour parfume l'air.
Le suc Madericy il y conuient mesler
A iun des le matin: si de ceste melange
Aussi gros qu'vne noix le fol patient mange,
Tost il verra ranger son ennemy puissant,
Que s'il est à se rendre obstiné refusant,
Obstiné comme luy d'autre cargue nouuelle,
Opiniatre toy à battre ce rebelle
Arme le cœur tremblant de la vie le fort,
Pour plus fort resister au violent effort
De ce diable d'humeur, prenant de ceste liste,
Des simples recerchez de toutes parts l'elite.
Des vns par le feu, tire vne souefue liqueur:
Comme de la bourrache & de l'herbe sa sœur.
Les seches conuiendra subtilement dissoudre,
Et les brisant menu en faire de la poudre.

Du coral verd & mol soubs les vagues caché,
Qui s'endurcist vermeil aux vagues arraché,
Pierreux arbrisseau allie ensemble, & broye
Deuant que teinte soit la precieuse soye,
De ce vers qui l'engendre, & la deuide apres,
L'honneur oriental des peinturés Ceres,
De crocus les cheueux, desquels la belle Aurore
Pour nous reuenir voir se parfume & redore.
L'eau de la fleur du fruict que le Troyen berger
A Venus ayma mieux qu'à nulle autre adiuger.
La pomme du citron par qui fut arrestee
Atalante trois fois, deuant elle iettee:
La fueille perle & fleur du meurte palissant,
Pour trop craindre l'yuer qui le vient menaçant.
Les secz reduis en poudre, à laquelle meslee,
L'onde qui plus resiste à la melancholie.
Vne piece de drap teinte en escarlatin
Mouilles y, puis l'estens sur le gauche tetin,
En l'endroit où bouger de taille entresuiuie
On sent sans nul repos l'autheur de nostre vie.
Fay que souuent il entre en la trempe d'vn bain:
Fay luy lauer la teste & les pieds & la main,
En vne eau temperee, ou bien dedans laquelle
La mauue aura bouilly & sa seur auecq' elle,
Les fleurs du rosmarin, chamomille, & anet,
Et l'herbe à qui son nom donna le Dieu finet.
Fils du grand Iupiter & d'vne des Pleiades.
Et celle en qui reuit le renom des estoechades.
Gar de d'y oublier les semences du lin,

D'vn belier esgorgé la teste & l'intestin.
Mais qu'est il de besoing que mal plaisant ie chante
Tant de fois vne note: au reste l'on fomente
L'estomac d'vne esponge & tous ses enuirons,
La douleur affligeant les mollets soubtendrons,
Où l'on oit grumeler vn vent qui se remuë,
Comme vn tonnerre gronde au ventre d'vne nuë.
En tel cas bouillir fay en la vertu du vin,
L'accresté pouliot, les graines du cumin,
Et du persil funebre & l'autre, contenue
Du seneué mordant en la gousse cornuë,
Du rosmarin la fueille, & l'herbe dont ses fleurs
De l'arche pluuieuse emprunte les couleurs.
Les racines ioins y de l'eaune helenienne,
Et celle en qui reuit la Roine Corienne:
De la verte Daphné la perle & le tendron,
L'anis, l'anet, la rose & l'escorce au citron,
Le serpolet trainant, & le plant de la ruë,
Qui vert faict l'amour viure & sec l'esteint & tue.
La mente en faict autant, mais sur toutes y duit,
Qui de l'Aloé le noms & les vertus ensuit:
Et mile & mile encor' qui secs & mis en poudre
Entre deux taffetas ensemble il conuient coudre,
Taillez en escussons, faisant dessus pluuoir
Du vainqueur Indien l'indomptable pouuoir,
Que sur les flancs douillets, sur le dos on applique:
Ou bien les fais tremper dans le suc pacifique
Du fruit sacre à Pallas, ioins y, pour faire mieux
L'escorce du caprier se trainant espineux,
Et du genet les fleurs, la graine bazanee

De la nielle portant la teste couronnee,
Et le ioyeux saffran, dont les fueillages verds
Vont braues despitans la rigueur des yuers.
Maint vnguent embaumé de mainte odorăte her-
Rabat l'orgueil venteux de la ratte superbe. (be,
Comme l'ammoniac coulant sur le sablon,
Des deserts libiens du dieu-belier Ammon.
Dissout en du vinaigre, & la poix Idienne,
Distillant des hauts pins de l'escorce ancienne.
D'huile laurin dissout, les mariant auec
Des simples tant de fois chantez, le poussier sec.
Que si au mesme endroict vne ventouse on ante,
Aussi soudainement ceste douleur enchante
Qu'vn tour de main est fait: mais si le mal est haut,
D'huile d'amande douce, ou de viole, il faut
Oindre le chef razé: l'huile où la renouee
Et le meurte ont trempé, est icy haut louee.
La courge, la laittuë & les fueilles de saulx,
Quand les elancemens de la fureur sont chaux.
Si laict de femme blanche, & la glaire, qui tremble
D'vn œuf n'a guere pond, sont tous battus ensemble,
En la vineuse aigreur, si vertueux sera,
Ce remede appliqué, que le mal cessera.
Ou le fay mordre autour de la teste tonduë,
Au friant mussequin de la gloutte sang-suë.
D'vn aigneau my-party soit le cerueau troublé,
Ou bien d'vn coq fendu chaudement affublé.
Qu'il haleine souuent quelqu'eau d'odeur plaisante,
Quelque boucquet tissu de diuerses fleurs sente,
Qu'il tire la vapeur exhalant du bouillon,

De quelque herbe choisie, ou prenne de Philon
La drogue sommeillarde autãt qu'vne lẽtille, (pille:
Ambre, camphre & blãcs d'œufs, y mesle & puis le
Repestris & rebrouille, & depars en tourteaux,
Qu'alternatiuement fourre au creux des nazeaux.
A quoy tient-il encor' qu'on ne puisse defaire,
A la sagesse humaine vn humeur si contraire?
Ioue à quitte ou au double & employe inhumain,
Et le fer & le feu plus forts que n'est la main.
Or' la necessité estre cruels nous force,
Quand le medicament bening n'a plus de force.
Employ' le vray cautere ou le potentiel,
De sçauon & de chaux-viue, & de caustique sel:
Fay-le sommet brusler & la peau profonde ouure,
Tant que le test à nud à tes yeux se descouure.
Fais en tomber l'escarre, y laissant vn ruisseau
Couler tout lentement vne roussoyante eau:
Ou couppe iusqu'au vif les doubles os du crane,
La scie contournant de la ronde trepane:
Et par la playe ouuerte, ainsi que d'vn surgeon,
L'humeur s'escoulera qui troubloit la raison:
D'vn si noble secret l'homme est le redeuable,
Or' qu'aueugle elle soit, à fortune muable:
Qui maints en-a sauué, les faisant trebucher
Du plus haut de sa rouë, ores sur vn rocher,
Ou sur vn fer aigu, par la playe fenduë,
Ont tous auec le sang leur folie espanduë.
Et quoy sera-il vray, comme chante Nazon,
Que d'amour le chaut-mal ne reçoit guerison?
Que ceste passion est si folle & superbe

Qu'elle ne veut ceder à ius, racine, ou herbe?
Tu as beau le prescher & dire que ce feu
Est cause de tout mal, que ruiner à peu
Mille & mille citez, que sa fatale flamme
Mene à perdition le corps auecque l'ame.
C'est perdre temps & peine, & parler à des sourds:
En amour n'y a-il doncques aucun secours?
Remede y-a par tout: remonstre luy sa honte,
Si vn sale plaisir laschement le surmonte.
Qu'amour est vn serpent qui ne va que de nuict,
Qui par vn faux plaisir l'opinion seduit.
Que ce meschant garçon, le bastard de Cyprine,
A faict que Paris fut d'Ilion la ruine.
Qu'à son pere Raza Scilevn cheueu fatal,
Que la cruelle Astride a tant commis de mal.
Mit Hercul au rouët, que par l'amour periure
Mille morts, mille torts, le pauure monde endure.
Ire, noise, desdain, fraude & beaucoup de fiel,
Caché dessous l'apas d'vn bien peu de miel.
Qu'amour est vn sorcier qui lentement consomme,
L'homme, quand par les yeux son sang luy tire & hume.
Tasche par la vertu remettre ses esprits,
Fais-le loing eslongner les beaux yeux qui l'ont pris.
Fay luy hanter, songeard, ioyeuse compagnie:
Conseille luy d'aller au change à autre amie.
Detestant ceste-cy tu luy conseilleras,
Vne autre caresser que tu luy nommeras.
Belle, gentille, & sage, & fille à luy esgalle,
Digne qu'on doiue aymer de l'amour coniugalle.
Le chaste Nenuphar pris par quarante iours,

Ammortist les ardeurs de ces foles amours.
La graine de pauot: de la froide laittuë,
Celle-là du pourpié enduite, prise & beuë.
L'osier chaste, le saux, le seneué mangé,
Auecque le cocombre ont ce mignon rongé.
Aussi bien que le germe, à l'anet, à la ruë:
Frotte luy ses tesmoings du ius de la ciguë.
Du ius du chast'ozier, oins luy les reins, le flanc:
Vne lame de plomb plaques-y, & le sang
Du tignet arraché d'vne genisse noire,
Des satyres manger fay luy le genitoire
Le moindre & le plus flac, sur luy fay le porter
Ce poissonneau qui peut vne nef arrester,
Malgré les Aquilons, que d'vn hippopotame,
Qui se sentant chargé de trop de sang, s'entame,
Du front du costé gauche il ait sur soy la peau:
Et du vin dans lequel le marinier barbeau
Long temps aura trempé, les ondes soient humees:
Fais luy le honteux membre enduire des fumees
Des souris, & du ius de creçon fomentees:
Fay luy dedans du cuir vn crappaudeau porter.
Si tu luy oins les reins du fiel d'vne torpille,
Au mestier de Venus le rendras inutile.
Si tout cela n'y sert, reste à mettre hors,
Par ieusne & oraison ce diable du corps.
Ou laisse faire au temps qui d'vne course lente,
Fera que ce desir loing de son cœur s'absente.
Car ie ne suis d'aduis qu'auecques sang humain
Sacrifier il faille à vn Dieu si vilain.
Assiegé de la faim s'il refuse se rendre,

Qu'il aille au bois choisir vn arbre pour se pendre.
Mais laissons ces fols-là qui ne veulent guerir,
Et allons diligens les autres secourir,
Mordus d'vn chiẽ fol, ains que des eaux la crainte
Soit en leur fantasie enragement emprainte:
Car danger il y a qu'en perdant vn seul poinct
De l'opportunité qui ne rebrousse point,
Le malade on ne perde: or toutesfois espere
Qu'on le pourra sauuer tant qu'en la glace claire
D'vn poly miroüer cognoistre il se pourra.
Si tost donc que le chien malignement aura
Dans la chair de quelqu'vn sa dẽt noire imprimee,
Laisse long temps segner l'vlcere enuenimee
La sang-süe ou ventouse, ou les cornets mordans
Sur la playe attachez au dehors du dedans,
Attire l'achoison: toute la chair touchee,
D'vn biẽ trẽchãt rasoüer soit tout soudain trẽchee:
De l'vlcere segneux les enuirons machez,
De cent incisions soient menument hachez,
D'vn fer estincellant ouure large la playe.
Que si le feu cruel craintiuement l'effraye,
Le sel appliques y du sublimé brulant,
Qui brule sans douleur d'vn feu secret & lent:
Fay la crouste tomber de la playe morduë,
En la remolissant par la gresse fonduë
De beurre frais braßé par l'humide vernis,
Et le moyeu d'vn œuf, au beurre frais vnis.
Fay-di-ie choir l'escarre & la playe beante,
D'argent vif calciné de poudre rougissante,
Soit souuent saupoudree, entretenant le cours

De l'vlcere fluant plus de quarante iours.
Mordu auoir esté de la beste enragee,
Rudement, & souuent la part endommagee
Frotte & laue du flot de son corps espanché:
Ou d'onde dedans qui le poisson desseché
Incorruptible on garde, ou bien de celle où trempe,
Ou bout le marrabin, le Panax, & la lampe.
Bassine cest endroit: la ruë auecq' longnon,
Le potamogeton des nymphes compagnon:
Pas ny faut oublier la mordante moustarde,
La roquette, aiguillon de Venus qui trop tarde.
Les fumees de cheure en vinaigre puissant,
Ioins y le sel marin, & le miel iaunissant.
Brouille du souffre auec la saliue de l'homme,
Adiouste, si tu veux la vehemente gomme,
Qui fait reuiure encor' par son nom ancien
Euphorbe medecin d'vn grand Roy Lybien.
La poix qui des vieux pins quand on les brusle coulle,
Auecque ce secours, faut encor' que tu bruoille
La febue gouesche aussi qui porte dans ses fleurs
Du dueil des trespassez tristement les couleurs:
En deux bien iustement par la moytié fenduë,
Applique chaudement sur la place morduë.
Et le froment l'honneur des moissons de l'Esté,
Cuit entier ou maché souuent cause a esté
Que maints sont eschappez, mis dessus la morsure.
On dict cas merueilleux, & l'espreuue l'asseure,
Que le poil du chien qui fol mordu t'aura,
Le mal qu'il aura faict luy-mesme guerira,
S'il y est appliqué: qui a mal à la teste

Pour auoir faict carroux, dit, qu'il faut de la beste
Qui la mord le poil prendre, & le ſcorpion mis
Sur la playe, gueriſt le mal qu'il a commis.
Par l'Hemonien fer la ſanté recouuree
A Telephe ainſi fut par lequel fut nauree
D'vne grand' playe ſa chair, le mal, le rebleſſant,
Qu'ennemy fit Achile, fut amy gueriſſant.
Ceux deſquels ie m'appreſte ore dire la force,
Pris, ou mãgez, ou beuz, ou mis ſur la chair morſe,
Sont remedes certains: Adonc pren l'ail teſtu,
Et que la nature a de cent robes veſtu,
Dans les iardins planté, ou cil qu'elle faict naiſtre,
Serpentin, ſur les monts, ou en plaine champeſtre:
Le chamaras auecq' qui leur odeur retient
Incorruptiblement, qui les monts entretient.
La racine de l'herbe appellee de l'ange,
Et l'herbe que l'auette ingenieuſe mange.
Pour apres le tourner en la douceur du miel,
De la femme du ciel mets y encor' le fiel.
La betoine, l'armoiſe & plus amere aluine,
Et l'herbe la treſbonne aux femmes en geſine.
La germandree encor' des durs rochers naiſſant,
Et l'oſeille vineuſe au ius appetiſſant.
On dict treſſoueraine y eſtre l'aigu-lampe,
En vinaigre & miel, on y ioint l'ypocampe,
Et le gay pouliot eternellement verd,
Priſe, comme l'on veut, la theriaque y ſert.
Les remedes ſuiuãs par la bouche on doit prendre,
Au feu de ſerment blanc bruſle & reduy en cendre,
Les chancres reculans nourris de la douceur

Des nymphes, & qui font leur seiour soubs l'azur
Des fleuues tournoyans: fay boire à iun la poudre,
Mais auecque vin blanc la faut premier dissoudre,
Et de la gencianne, & de l'encens mesler
Deux fois vingt iours durant, autant qu'vne cuiller
Trois fois en peut tenir, ou à iun fay luy boire
L'herbe sur les venins qui gangne la victoire,
Dont superbe elle porte & la gloire & le nom:
Accompagner la dois du benedict chardon,
Et de la lamp'aigue & leurs ondes pressure:
Que quatre fois dix iours contre ceste morsure
A iun le patient boira: l'herbe alisson
Monstre que de la rage elle est la guerison.
Du sodomite lac boy aussi le bitume,
Du sauuage figuier pour ce l'escorce on hume.
Deux fois vingt iours durant, on dist que qui boiroit
L'vrine & sang d'vn chien, de ce mal gueriroit.
Et qui boiroit encor' l'ouurage de l'abeille,
Auec l'oliue grasse, ou la rose vermeille
A quitté ses vertus: qu'encor' luy soit baillé
A boire d'vn regnard, ou d'vn bouc le caillé:
D'vn lieure, ou bien d'vn chien: de cestuy-cy poudroye,
Pour le prendre vne fois, le salutaire foye,
Mais faut estre rusé, que par vn long tuyau,
A longs traicts & souuent fay luy boire de l'eau
Que le nourissant cice a de sa couleur teinte,
L'eau perdant sa clairté il perd aussi la crainte.
Que l'on le bagne encor auant que le poisson
Ait plus auant gangné le fort de la raison.
Ains que dedans le bain l'apprehension folle

Luy face faucement voir d'vn chien l'idole:
L'œillere d'vn maſtin qui enragément fol,
Aura qu'elcun mordu ſi on la pend au col,
Contre ce mal de dent, d'vn plus fort contre-charme
Qui la porte ſur ſoy, ayde preſerue & arme.
Du cormier ferme & droit ſe garde d'aprocher,
Ny la verge ſanguine aucunement toucher.
Enduy luy tout le corps d'vn puiſſant Dropaciſme,
Couure l'entierement du plus fort ſinapiſme,
L'humeur deſia infect, mais non du tout gaſté,
Du noirciſſant venin de vuider ſoit haſté,
Hors du reſſort du corps par la purge qui chaſſe
L'humeur qui triſte & noir parmi le ſain ſe braſſe.
Du cocombre eſtranger prens le ius du fruit meur,
Et le plant de Tapſus portant orine fleur,
Eprains-le, hume ſon ius, ou implore à ton ayde,
L'antimoine iacint pour l'extreme remede.

SONNET.

DE noſtre corps humain la ratelle eſt la reine,
Qui noble cependant qu'à ces plaiſirs s'adonne,
Vers les membres ſubiects ſon deuoir abandonne,
Les oppreſſe, & leur ſang ſucce de vene en vene,
Groſſe, ſuperbe, enflee, & de ſon humeur plene:
Comme vne eſponge boit, & dur, exactionne
Des membres la ſubſtance à ſes mignons la donne,
Elle eſt ſeule à gogo, tout le reſte eſt en pene:
Mais tandis qu'elle engreſſe & qu'elle epuiſe, gloute,
De ces ſubiects l'humeur à la derniere goutte,

Qu'hydropique se faict, le corps deuient hectique.
Que faira elle plus, n'y trouuant plus que prendre?
Force aussi luy sera les derniers abois rendre:
Voila quel est l'estat de mainte republique.



SONNET.

A MADAME LA MARQVISE de Thury.

QV'en son premier Caos l'uniuers se confonde,
Premier que d'oublier la liberalité,
Dont vostre deffunct pere enuers moy a esté
Tres-liberal, pēdant qu'il viuoit en ce monde.
Encor que la puissance à mon vueil ne responde,
Non ingrat, vne pierre vn iour luy presenté:
Ce ne fut l'vnion tant richement vanté,
Ny celles là encor dont le leuant abonde:
Mais telle qu'en noz corps il s'en trouue souuent,
Qui iadis affligeoit vostre pere viuant,
Et dont l'ombre en ces vers humble ie vous desdie.
Comme à son heritiere, à quiconque vous ait
I'en souhaicte le corps, & en senté l'effect:
Le bien vous appartient, à luy la maladie.



LA PIERRE EXTRAICTE DE L'ESCVLAPE DE R. B. ANG. M. A MONSIEVR de la Tour d'Argy, Cheualier de l'ordre du Roy.

VNe coustume antique est ferme demeuree,
Que les siecles ingrats par leur longue duree
N'ont peu faire oublier, depuis la saison d'or
Toutes les nations l'entretiennent encor.
Ore que l'enragee & sanglante querelle
Des freres coniurez, renuerse pesle mesle
Les droicts des vieux Françoys: Si est-ce qu'à tousiours
Ceste façon humaine en France aura le cours,
Qui eternellement & iustement commande
Qu'à son seigneur l'homage vn chacun face & rende.
Tesmoing perpetuel à la posterité
D'vne humble obeissance & bonne volonté:
Protestant qu'à iamais il veut tenir sa vie
Au plaisir d'vn seigneur gracieux asseruie.
Ie ne veux donq faillir à faire mon deuoir,
Puisque d'œil si bening il vous a pleu me voir:
Mais, pauure que ie suis, ie ne sçay comment faire,
Tant mon foible pouuoir est au vouloir contraire:
Car encor que de peu les petits soient contants,
Les grandeurs toutesfois appartiennent aux grands.

Mais vous n'estes celuy qui les sourcils renfrongne,
Seuere en desdaignant des neuf seurs la besongne:
Filles de Iupiter & germaines des Roys,
Quoy qu'elles loing des courts errent parmi les bois,
Elles vous ont nourri & apris tant de grace
Que pour leur propre frere on vous prent à la face.
Vous en auez le teint, le parler, les façons,
Et sçauez accorder leurs plus doctes chansons:
Vous ne portez respect qu'à qui bien le merite,
Et n'auez en desdain l'apparance petite. (mains,
Ains conforme au grand Dieu, sans regarder aux
Tant seulement les cœurs vous sondez des humains:
Ce m'est assez pourueu que ie vous puisse plaire,
Vous offrant le present d'vne estrange pierre.
(Estrange, ah! qu'ay-ie dict, à qui l'engendre, helas!
Elle est par trop cognue, estrange n'est d'onc pas)
Ny telle que l'Indois auarement apporte
A nostre nort tremblant, des la premiere porte
De l'aube matiniere, & telle encor n'est
Que le riche Vnion qui de la Nacre nait,
Conceu de la rosee & l'honneur de l'oreille
De la Royne d'Egypte: ell' encor' n'est pareille
Aux flamboyants rubis, à ces gros diamants,
Qu'esclatter auez veu autour des deux amants,
Qui n'ont faict qu'vne gent d'Alemagne & de France,
Et engendré la paix par leur saincte alliance.
Mais de l'estoffe elle est qu'aux torrents sablonneux
Sur la greue on rencontre, ou aux fonds limoneux
Des canaux par où l'eau secretement se glice,
Pour garder que Paris alteré ne languisse.

L'onde

L'onde en roullant amasse vn grauier delié,
Qui d'vn gros phlegme & lent l'vn à l'autre est lié,
Dont Phebus par ses rais humant la part subtile,
En pierre & endurcist la matiere plus vile.
Ainsi, estrãge cas! noz chetifs corps humains
De tels amas pierreux farciz sont & tous pleins,
Et n'y a cauité, espace, vuide ou ventre,
Où telle pierrerie inuisiblement n'entre:
Dans celles du cerueau, où la raison se tient,
Dans celles qui du fiel la colere contient,
Dans le large intestin, dans cil qui droict s'apelle,
En toussant quelquefois on pousse de la gresle
Hors des poulmons pantois, & les abres ouuerts,
D'osselets pierreux sont quelquefois couuerts.
Au foye, en la ratelle, & au champs où nature
Seme diuinement l'humaine geniture,
Se creent des cailloux dementants les tourments
Que l'accouchee endure és vrays enfantements:
Mais plus qu'ẽ autre endroict dedãs le large espace
Du rein, & dans le vase où l'vrine s'amasse.
Dieu a deux coulouers posé en chasque flanc,
Deux rongnons sinueux pour epurer le sang:
Comme par la ficelle escoule la bergere
La tresse du trouppeau pour faire menagere,
Des fromages pour vendre, ainsi l'humeur coulant
Par long tortiz percez va lentement roullant,
Des venes & du foye, vne matiere grosse,
Qui baueuse s'amasse en la petite fosse
Du rongnon eschauffé, & se cuit là dedans,
Comme vn potier la terre en ses fourneaux ardents.

Du ſubiect qui l'engendre elle tient la teincture,
Du moule qui la forme elle ayme la figure:
Tout ainſi que la terre en ſes ventres feconds
Engendre des metaux de diuerſes façons.
Aux vns ce mal ſe laiſſe ainſi qu'vn heritage,
Qui entre les enfants iuſtement ſe partage:
Ou en paſſant les nuicts enfonçant trop auant
Les paſſages obſcurs de quelque autheur ſçauant:
Vn autre l'a gaigné, quand la chienne etheree
Seche l'humidité de la terre alteree.
Qui couché ſur le ventre ardent ſur vn ruiſſeau
Boit trop gloutonnement la bourbe auecque l'eau,
Les gros vins, les gros mets, la gueulle inſatiable
Font naiſtre obſcurement ceſte mine de ſable.
Il aduient quelquefois que ce rocher du rein
Deſcend dans la gargouille au grand & large ſein,
Ou dans ceſte veſſie eſtant froide & nerueuſe,
Se faict d'vne matiere & glayreuſe & baueuſe,
Peu à peu amaſſee, & qu'vn eſtrange feu
Eſchauffe & endurciſt & reuiſt peu à peu:
Es enfants meſmement qu'on voit ſans garder ordre
Et ſans regle tenir, touſiours macher & mordre,
Courir, iouer, ſauter, & ſe creuer de laict,
Matiere proprement dont le calcul ſe faict.
Qui petit du premier ſe veautrant dans l'ordure,
Se recouure croiſſant d'vne autre couuerture:
Comme crouſte ſur crouſte on voit s'entr-acoller
La pelotte qu'on faict ſur la nege voller.
Puis le froid ſuruenant, en pierre ceſte maſſe
Ainſi que le cryſtal dans ſes venes ſe glaſe.

Mais à fin que chacun cognoisse sa douleur,
Que pour la Nephritide on ne prenne sa seur,
En mesme endroict des flancs, qui a senty sa peine,
Qui deçà qui delà ferme ne se pourmene.
Plus pesant qu'vn quintal quand du rein veut partir,
En l'vretere entrant fiere se faict sentir,
Et de mile aiguillons doloreusement tranche.
La cuisse s'engourdist, le tesmoing, & la hanche,
Et du costé qu'elle est la carene du dos
Refuse d'obeir au gouuernail des os:
Tantost claire est l'vrine ainsi qu'eau de fontene,
Tantost traine apres soy vne sanglante arene,
Goutte à goutte distile, & souuent le rocher
Iustement, tout à coup vient le destroict boucher:
Si que l'eau arrestee grondant dedans les venes,
Faict vomir, faict suer faict mile & mile penes:
Si deuallee ell' est par le conduit glissant,
En l'euier de noz corps cruel son mal on sent,
Quand son eau il veut faire, helas! qu'il ne peut faire,
Et s'il en fait, elle est plus claire que l'eau claire,
Ou au megue semblable, & tousiours l'enfançon
Sent à son petit bout vne demangeson,
Qui le tient droit & roidde, & sans cesse a enuie
D'aller, là où le ventre importun le conuie.
Mais quoy qu'y feriez vous, si le mal est caché:
Si par aucun outil ne peut estre arraché,
Sans destruire du corps le fragile edifice,
Et rompre les accords de l'humaine police?
Ie diray les moyens que l'ancienneté

A laissé par escript à sa posterité
Qu'ell a tiré du sein de la riche nature,
Pour deliurer noz corps de l'inique torture.
Or deuant que venir à miner ce rocher,
Où en vain tu trauaille, il te faut depescher
Le grand chemin public, & du corps la sentine
Escurer doucement d'vne façon benine.
Si le sanglot redouble, & le sang est au plein,
Qu'on en tire lexcez d'vne fidelle main:
Ainsi qu'on oinct vn tour à fin que mieux il vire,
D'vn doux medicament faut le passage enduire,
A quoy propre sera de l'air le doux miel,
Qu'aux champs calabriens est enuoyé du ciel.
De l'Egypte fertile il faut la gousse noire,
Ou de l'huile commun, ou des amandes boire:
Par ainsi la pierre allant en biaisant,
Bellement coulera par le sentier glissant.
Tost apres, seurement auoir faict ces approches,
Faut venir à la sappe & abatre ces roches:
Ou employer te faut l'hibleenne douceur,
Cuitte en vin qui perdu a lantique chaleur,
Cuit auec la betoine, & la douce racine,
Le caprier, le laurier, l'eaune, la sarazine,
Le nombril & cheueux de la belle Venus,
Larreste beuf, la scile, & saligots cornuz,
Lanet & le genet, l'herbe sentant la pomme
Du fecond cerisier, & du prunier la gomme,
Et la mile pertuys, l'aluine beuë en vin,
Le noyau du nefflier, celuy de l'Aubepin,
Le reffort, le souchet, la liuesche & garance,
L'odorant bassilic, & la froide semence

Du cocombre & citrouille, & coucourde & melon,
La baguenaude rouge, & le gay oubelon:
L'ache, & le gloutteron, & l'esponge esglantine,
La berle, & le cresson herbe des eaux voisine.
Adioustes y encor' les fleurs du rosmarin,
Et la cristemarine, & le fenoil marin.
Le noyau de cerise, & de l'amande amere,
Le chiendent, le cumin, & la persepierre.
L'oseille, & le pourpié, le brusque, & le gremil,
Le persil & l'asperge, & le pouliot gentil,
La fueille cheuillee alliee au poix ciche,
Le chardon l'erneen de teste le plus riche:
La figue, le pinon, le doux fruict du fraisier,
La graine de plantain, celle du geneurier.
Mesle-y de l'orge encor' & de la pinpenelle,
La cretique carotte, & l'ortie auecq' elle:
Et celle que la cheure errante par les bois,
Broutte plus volontiers, & l'herbe de paroys.
En vin blanc cuits encor', ou bien à boire donne
Du tamarix la poudre, & de l'herbe marronne:
De la chaste arthemise au fueillage chenu,
Des racines de ronce, & du pauot cornu.
D'iris la bigarree & des graines de fresne,
Du cottonneux dictan, eau de fueilles de chesne:
De royale consoude ayant pourprine fleur,
Et de la veronique à semblable couleur,
Et de la filipendre & de mousse qui erre,
Fueilluë & verdoyant, sur les flancs de la terre,
Du plant qui fueille à fueille est lié à cent nœuz,
De cil dont les effects ont surnommé hargneux.

Des mauues le bouillon la grauelle faict rendre,
Et l'ongnon pris & cuit dessoubs la viue cendre;
D'hissoppe boy le ius, du blanchissant bouleau,
Quand on le couppe ou perse, il conuient boire l'eau,
De la lampe la ré, de la mente la graine,
Et la bruiere encor' cuite y est souueraine,
Et la gomme qui croist au plant trois fois diuin,
Qui pour de ioye emplir noz cœurs verse le vin:
Et mille & mille encor' desquels l'experience
A donné aux humains la parfaicte science.
Que selon l'occurrence & les occasions
Le ministre accommode en cent & cent façons:
Ore par doux moyens le fier tyran il flatte,
Or' cruel' à oultrance il faut qu'il le combatte:
Tantost par le dedans, tantost par le dehors
Tasche son ennemy de desloger du corps:
Si comme l'assiegé qui ne se veut point rendre,
Obstiné se resoult la batterie attendre.
Use moy de rigueur, & le rompt si menu
Que le plus petit grain n'en puisse estre cognu.
Comme si sur vn roc estoit tombé la foudre,
Brusle-moy par sept fois vn verre, & mets l'en poudre
La pierre qu'à haut cris, & grands gemissemens
Le graueleux aura rendu premierement:
Celle qu'en l'escreuice on trouue blanche & ronde:
Celle qu'en fiefs de bœuf on rencontre aussi blonde.
La poudre du corail (soubs l'onde vn arbrisseau,
Hors l'onde vne pierre) hume auecque de l'eau.
Des cheuaux les suroz & l'Arabique gomme,
Le luysant bdellium: de la teste de l'homme

Les osselets broyez: fumees de soury,
Maints hommes graueleux, pris en vin, ont guery.
Brusle d'vn rat la teste & d'vn cheual les ongles,
D'vne anesse le foye, & les blanches pettoncles,
Les tournoyans palais des cornuz escargots,
Les boyaux de la terre, & vilains escarbots:
Le traistre scorpion piquant par le derriere,
Et les cailloux qu'on trouue en l'esponge legere.
Brusle d'vn lieure encor' les reins & les talons,
Et les pennages peincts des bizets & coulons.
La resine oricie, & pierre d'Idumee,
La chair de roitelets en sendre consumee,
Et les coques d'vn œuf esclos de peu de temps,
L'oyseau qui n'est amy que durant le prin-temps.
Mets en cendres encor la sauterelle nee
Auecque le prin-temps de la fresche rosee,
A mille piedz marchant le petit porcelet,
D'vne cheure sans corne & noire boy le laict:
Et ce que le vieillard, qui la verité trouue,
Sans en rendre raison nous monstre par l'espreuue.
Si doncq' auecq' le ius d'vn limon pressuré,
Ou parmy du vinaigre, ou en miel epuré,
Ou au ius d'vn vieil coq, ou en celuy d'vne herbe,
De ces poudres tu boy, ton ennemy superbe
Te quittera la place, ou d'vn coup violent,
En pieces le mettras comme vn foudre bruslant.
C'est aussi chose seure, & en dois grace rendre
A qui si beau secret a voulu nous apprendre.
Que si d'vn ieune bouc le sang chaut & fumant,
Qui seul peut trespuissant briser le diamant,
Tu repans sur les reins, & tout d'vn long oblique

Tu le laiſſe couler iuſqu'au membre impudique:
Où ſec, & mis en poudre & pris en du vin blanc,
Le briſe en la veſſie & le ront dans le flanc.
Autant en fait la cendre, & l'huile qui eſt teinte
Au meurtre du ſcorpion, ſi la part en eſt oincte.
Qui d'auãtage en veut cerche aux chãs des Romains,
De l'Arabe & du Grec, qui fertils en ſont pleins:
Que ſi à pas vn d'eux le rebelle ne cede,
Vulcain Dieu ſans pitié ſoit le dernier remede.
C'eſt la pierre enchaſſee en extreme douleur,
Soudee dans noz corps par leur propre chaleur:
Que ie vous donne, helas! que Dieu me feit la grace,
Qu'oſter ie la vous peuſſe à iamais de ſa place:
Son nom ſeroit infame, & de la terre oſté,
Comme du criminel de leze-majeſté.
Ainſi i'ay, Monſeigneur, du creon de nature
Groſſierement tiré ſa triſte pourtraicture,
Pour faire entendre à tous qu'en mon entendement,
Comme vous dans le corps, ie ſens voſtre tourment.
Mais ſi quelque humeur gros, & gluant elle enferme,
Pour apres le tourner en pierre dure & ferme:
Qui bouchant les canaux par où l'vrine court,
Ne la laiſſe paſſer, ains l'arreſte tout court:
Si que mille ſouſpirs doublant le mal extreme,
Sur le viſage peint l'Idee à la mort meſme.
On y remedira broyant l'herbe qui fend
Des rochers la durté dont ſon nom elle prend:
Et la pierre legere en l'eſponge trouuee
En contre ceſte-cy ſ'eſt ſouuent eſprouuee
Du petit bruſq' touffu qui dans la fueille enclos

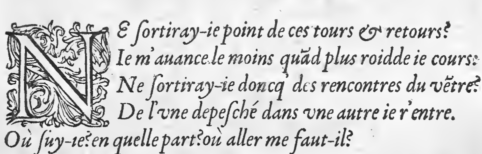
Porte son fruict vermeil garny d'vn petit os
Que vertueusement à Bacchus on allie,
Et à l'huile & au suc, dont les monts d'Italie,
Le Libien sappa, on faict prendre en du vin
Les grains noirs fricassez du sauuage cumin:
Et dedans l'aigre-miel la fiente poudreuse,
Du sauuage ramier pareillement confuse.
Encor on y faict boire, & faict-on boire encor
Le datte d'vne cheure abominable & ord:
Mais toutesfois si fort que ce grand mal accable,
Menuisant le rocher en vn deslié sable.

SONNET.
A MONSIEVR D'ALLONNEAV LIEVTENANT PARTICVLIER à Loches.

Comme qui seur & loing regarde vne tourmante
Balançant vne nef sur les flots orageux,
Comme qui des plus grands voit les tragiques ieux,
Que le docte Garnier aux François represente:
Encor que l'vn ny l'autre il n'espreuue & ne sente,
S'il ne les doit il voir que les larmes aux yeux,
Et les souspirs au cœur: que vous faciez, ô Dieux,
Que tel orage ou rage au loing de moy s'absente.
Et si les doit encor de loing encourager,
Et seur par cris & vœuz les tirer du danger,
En leur monstrant le port, des mains & de la teste.
Ainsi moy qui contemple & qui plains vostre mal,
Du port ie vous fay signe allumant le phanal,
Pour vous faire escarter la Colique tempeste.



LA COLIQVE EXTRAICTE DE L'ESCVLAPE DE R.B.A.M.



NE ſortiray-ie point de ces tours & retours?
Ie m'auance le moins quãd plus roidde ie cours:
Ne ſortiray-ie doncq' des rencontres du vẽtre?
De l'vne depeſché dans vne autre ie r'entre.
Où ſuy-ie? en quelle part? où aller me faut-il?
Que n'ay-ie pris d'entree, Ariadné, ton fil?
Qui ſeur me peuſt guyder & ramener encore,
Apres auoir defaict vn autre Minotaure.
Ie me voy renfondré dans vn gouffre profond,
Me voicy retombé dans vn ventre ſecond:
Qui, naiſſant du flanc droict à s'eſlargir commence,
Tirant vers l'eſtomach ſe deſtourne, & s'auance
D'atteindre l'autre flanc: il ioinct en ceſt endroict,
De tous les inteſtins le dernier, & le droict.
Il eſt large & profond, faict, à crouſilles rondes,
Et à replis ſuiuans, comme petites ondes,
C'eſt où ſe tient le plus excrement endurcy,
Reſte du chyle blanc: il en patiſt auſſi:
D'autant qu'il eſt treſample & treſgrand, on l'appelle
Colon, & ſa douleur, la Colique cruelle.

Cruelle voyrement, & telle que ie croy,
Que plus cruelle n'est l'irreuocable loy
Du tyran des damnez, telles ne sont les peines,
Que Promethee endure, en son foye, en ses veines:
Ny des bourreaux d'enfer l'implacable tourment,
Executant l'arrest du preuost Rhadament.
Si qu'on diroit, oyant, qui la Colique endure,
Que c'est vn criminel qu'on tire en la torture:
Que c'est vne furie aux viperins cheueux,
Qui luy farcit les flancs de serpens veneneux.
Qui s'entortillonnans s'accrochent l'vn à l'autre,
Et qui se rebrouillans l'vn sur l'autre se veautre:
L'vn va glissant à gauche, & les aynes mordant,
Les ronge, les tirasse & perce de sa dent:
L'autre grimpe en amont, où estroicte est la voye,
Et du rongnon y faict sa curee & sa proye.
Icy mordre on se sent de ce serpent coquin,
Comme qui les costez fore d'vn vibrequin.
L'autre la rate attaque, où il se gorge & saoule
De la lie du sang, l'autre se roule & coule
Par dessoubs l'estomach, où plus au large il est,
Sifflant le faict enfler & l'enfant s'en repaist.
Vn autre court au foye, & fascheux l'escarmouche,
Et plus fascheuement en passant mainte touche
Donne au fiel qu'il repend, & si serré l'estreinct,
Que de son suc doré le sang en iaune est teinct.
Tout le sang iaunissant de sa couleur encore,
Porté par tout le corps, tout le corps teint & dore:
Où las & non pas saoul d'vser de cruauté,
Bruyant, tourne-visage au senestre costé.

Ou tou court s'y arreste, y trouuant le passage
Estroict, qu'il ne passe outre horriblement enrage.
Qu'entrer n'y puisses-tu, plustost plustost mourir,
Qu'vne telle vermine entre mes flancs nourrir:
Le cœur se souleuant bondist & se renuerse,
S'efforçant de vomir l'ennemy qui le perce,
Apres mille sanglots pres apres se suiuans,
Apres auoir poussé vn orage de vents:
Apres auoir mis hors de routs vne tempeste,
Et s'estre escartelé la poitrine & la teste.
Par mille forts efforts, roidde comme vn torrent,
Qu'vne rauine amasse à grand brandon courant,
Vomit les morceaux cruds, dont la gorge estoit pleine:
Puis les humeurs desgorge auecque plus grand' peine,
Que par la bouche il file en cent couleurs diuers:
Les vns sont blancs ou noirs, les autres roux ou verts.
Tel bruit on oit hurler & gronder dans le ventre
Des tourbillons rouants, ainsi qu'au fond d'vn antre
Vn orage s'enfourne, où ne pouuant trouuer
Le vent vn souspirail, faict la terre creuer,
Largement s'euentrer: elle tremble agit tee,
De peur qu'elle ne soit hors de ses gonds iettee.
Celuy qui dans son corps tel orage oit tonner,
Se tordre çà & là, haut & bas se tourner,
Ensemble sue & tremble, & a grand peur qu'il faille
Que son corps parte, affin que ce grand vent s'en aille.
Qui furetant les flancs & n'y trouuant conduict,
Murmure, enfle, & brouille, a l'excrement recuit:
Et razant rondement le soubtendron qu'il pique
Espargne le lien de l androgine antique.

Mais on se sent cerner de cent razoirs trenchants,
Les boyaux goldronez hors du ventre arrachants.
Sans faim la soif l'estouffe, ainsi la canicule,
Quand sans halene est l'air, nous altere & nous brule:
Ny par bas, ny par haut, ny l'excrement, ny l'eau,
Ne peuuent s'esuenter, tout reste en ce boyau.
Apres vn long trauail ce qui sort d'auanture
Semble à vne pelotte aussi legere & dure
Que d'vn beuf laboureur l'excrement dur leger,
Qu'on voit venteusement sur les ondes nager:
Et l'eau, qu'a la vecie en ceste peine epreinte,
Vermeillement paroist de couleur du feu teincte.
Quand l'intestin s'eschauffe & vient à s'enflammer,
On se sent peu à peu au dedans consumer
D'vn ardeur sans repos, sa fieure sans relasche,
Le brule interieur, sans que iamais le lasche.
Tousiours en mesme endroit le mal fiché se tient,
(Pour autre occasion il tourne va & vient.)
Si ceste Passion contumace a enuie
Rauir impatiente au patient la vie,
Sans poulx, & sans halene, & sans couleur roidir
Sent son corps, & son sang en ses venes froidir.
O pere dont la force est en delphe adoree!
O son fils medecin à la barbe dorée!
Dictes nous-en la cause, ô Dieux! qui la sçauez,
Et le plus prompt secours qu'inuentez vous auez:
Que de vous inspiré aux mortels ie redie
Ce que vous m'aurez dict de ceste maladie.
Est-ce vn excrement dur, où l'humeur froid & lent,
Qui enflent, prisonniers, des boyaux le plus grand?

Est-ce le phlegme gros semblant ceste matiere,
Que le Noble transforme en soufflant en verriere?
Amassé peu à peu, pour auoir trop souuent
Mangé fruicts, beu de l'eau, oyseusement viuant.
Ou vne legion de vents dedans conceuë?
Qui les gonfle & les trenche, à fin d'auoir issue.
Ou des vers fretillants, dont le boyau est plein,
Le rongeans harcelez d'vne trop longue faim.
Ou qu'vn sang bouillonnant, qui brule sa tunique?
Ou l'humeur roux amer qui cholere le pique?
He! que seroit-ce doncq', quelle autre occasion
Pourroit l'homme asseruir à ceste passion?
Cruelle Passion, si elle continue,
En autre mile-fois plus cruelle se mue.
Trop inegal eschange, ô trop cruel tourment!
Qui ne peut qu'en la mort trouuer allegement.
Alegement cruel: hé qu'est il plus estrange,
Abominable & ord, que de faire vn eschange
De la bouche à celuy qui sert vilainement,
Et changer la parole à l'infame excrement?
O bourrelle iliaque, execrable, inhumaine,
De tes mains entre mile vn seul eschappe à peine.
Mal qui sentir se faict au dessous des tetins,
Tressant vn ceinturon des gresles intestins,
Pour nous lier si fort, d'vne corde si forte,
Qu'il faut que par le haut ce qu'on mange ressorte.
La cause de cela seroit-ce les grands froids,
Ou l'inflammation qui ferment les destroicts
Des moindres intestins? quelque humeur amassee
Lentement ceste part, qui serre & tient pressee

Leur taye, outre laquelle il ne peut rien passer.
Auroit-on bien ozé par force repousser
Le boyau qui en l'aine honteusement deuale?
Seroit-ce point aussi que l'excrement tressale
Est icy engagé, arresté, endurcy,
Et n'en peut plus bouger? seroit-ce point aussi,
Que quelqu'vn ton estat ou benefice aboye,
Et en poste aux enfers en quatre iours t'enuoye,
Aussi roidde qu'vn pau, aussi froid qu'vn glaçon,
Pour sa depesche auoir au moyen d'vn bouccon?
Voy-la d'estranges maux, mais y a-il remede?
Il n'y a mal si grand, ny si fort, qui ne cede
A la cure fidelle, & heureuse, pourueu
Qu'il y soit de bonne heure & sagement prouueu.
Il se faut bien garder du danger qui menace:
Que s'il t'a preuenu, fay luy quitter la place.
Mange l'oyseau Tymbré (alouette est son nom,
Dont dicte fut iadis toute vne legion)
Ou du lieure peureux la pressure arrosee,
Ou la melange encor du persil composee.
Et d'vn des Calaments, & du mastiq' perlé,
Des odorants anets au fueillage entaillé,
Donne à ton patient, quand la colique rage
Luy tenaille les flancs, leur bouillon en breuage.
Ou prens-moy les saueurs des abeilles, le thym,
Le glissant serpolet, & le blanc marrubin,
Et l'auronne & l'aluine & l'armoise & la rue,
L'eaulne, le pouliot, & l'hissope ramuë,
L'asperge & chamaras, le Marsilien ser,
La perle & reiection du prophete laurier.

L'amere sarasine, & franche mariolene,
De la piuoine encor la racine & la grene:
Du cumin la semence, & celle du feneuil,
Des marais le plantain, l'embouqueté cerfueuil,
Les graines des panés, & tous les deux centaures!
La Conize ta puce, & l'angelique encores:
Racine, fueille & fleur du plaisant romarin,
Les semences d'anis, & celles là du lin,
Le bouquet champenois, la belle camomille,
La mauue & la guymaulue à mile maux vtile,
Le saffran sarasin couronné de fleurs d'or,
La tymbre sauoureuse, & mile & mile encor,
Dont le ius tu prendras, ou bien le pressurage,
Ou bien leur huile epreins seruant à cest vsage.
De la Royale noix prens donc l'huile rancy,
De la flambe & du Nard, & de l'aspic aussi.
Et celuy qu'en pressant de la perle on distile:
Que porte sur son chef de Peneus la fille,
Ou du poiure poignant, ceux qui sont exprimez
Du scorpion meurtrier, des carreaux enfumez:
L'huile qu'on tire encor de la forte semence
Du refort, du naueau, a la mesme puissance.
Mais n'oubly' pas celuy que l'on tire des grains,
De l'herbe dont la fueille est semblable à noz mains,
Ny celuy-la de l'herbe ou des graines pressees
D'hiebles, ny l'huyle amer des amandes cassees,
Du genitoire mol du Pontique Castor,
Ny celuy que des os de pesche on tire encor,
L'huile du blond Cartham, l'huyle de colocynthe
N'y oubly', ny les pleurs du gommeux Therebinte.

Mais

Mais quand seroit ce faict si ie voulois conter
Tous ceux la dont l'on peut ce grand mal surmonter?
Choysis-m'en vn, ou deux, ou plus, qui puissent faire
Teste, & la reste encor' à la douleur contraire.
L'archer qui n'a qu'vn traict est bien tost abatu:
Sans armes nul ne peut esprouuer sa vertu.
Tu en as à suffire icy, soit que tu iette
Leurs ius, en les poussant par la bonde secrette:
Ou que tu les applique entiers, ou bien pilez,
Cuicts, ou cruds, tousiours chauts, separez ou meslez.
Ou soit que tu en laues estuue, & fomente
L'endroit, que la tranchee extremement tourmante.
Que par vnguents il faille amollir sa rigueur,
Par sçachets maintenir sa nature chaleur:
Vser de tous moyens, qu'vn docte ouurier rẽcontre,
Quand l'occasion chauue, en passant, les luy monstre:
Mais fais l'vn apres l'autre, & sans confusion,
Laissant faire à chacun sa natale action,
Pour les vns siringuer dans le corps par derriere,
Faire cuire il les faut en vin ou en eau claire.
Doncq' des simples nommez, qui te sont plus à main,
Pren la decoction, pousse ton canon plein,
Dans le ressort d'embas, adioustes-y la branche:
De la melisse gaye, & de la putefranche,
La figue douce molle & le pale cumin,
La semence ramee & longuette du lin.
Si le riche est frappé de ceste maladie,
Qu'il tire pour garend le Nectar de Candie.
Aussi tost qu'assailly, qui veut secours auoir,
De Bacchus & Minerue implore le pouuoir.

Faute d'huile (tousiours toute chose n'abonde)
Pren du beurre, & de l'œuf la molette plus ronde:
Brouille les, dissou-les: si le rebelle mal
De gré ne veut saillir par la breche d'aual,
Tasche de l'estonner par la froide morelle,
Ou par l'herbe insensee appareillee à elle:
Par le chef du pauot ou par son suc dormant,
Ou prenant de Philon le froid medicament,
Tandis qu'en toutes parts la matiere on ramasse,
Pour les trippes lauer, qu'en la maison on brasse,
Au sang Centaurien l'Hibleenne douceur,
Et le ius du ciclame à la verte couleur,
Et la courge sauuage, & le sel que reluyre
Plus clair que glace on voit, que l'on fera tant cuire
Que la douceur s'en perde & se tourne en amer:
Et qu'vn glan rond & long on en puisse former,
Pour s'en accomoder: que si le mal ne cede,
La letheenne drogue accoupple à ce remede.
Aux fomentatiõs, qui veut, adioustera,
Ce qui mollifiant le ventre eschauffera:
La figue, & le foin grec, de l'ortie la grene,
Le poiure noircissant, la nielle romaine:
Ce que cuire en de l'eau ou en de l'huile il faut,
Pour t'en seruir encor au bain tiedement chaut,
Où chaut tu entreras: si la douleur ne fine,
Se lauer, s'estuuer d'eau souffreuse ou marine,
Est vn tresprompt secours: & au sortir du bain,
D'aluyne, ou de cumin le vin boire est bien sein.
D'vn huile ou bien de deux, de trois, de quatre gresse,
Les enuirons mollets que la colique angoisse:

Mais tousiours du milieu va le sentier suiuant,
Les deux extremitez au besoing reseruant.
Acheue par vn bout, par le plus doux commence,
Celuy qui court & tombe ou peu ou point s'auance.
Essaye de gaigner l'ennemy par douceur,
Sinon d'vn suc trenchant retranche son humeur.
A quoy faire il te faut dans ces huiles dissoudre
Le poiure, & le gyroffle, & la canelle en poudre:
Le pyretre & gingembre & de badan les nois,
Et toute la denree à l'espicier Indois.
Le ius de sagapen, ferule de Medie,
Et le brulant euphorbe apporté de Libie:
Le Galban Syrien, & les parfums d'Ammon,
Qui ont pour leur parrein l'Arrabesque sablon,
Dissouts en eau vitale, esteignent la colique,
Soit que l'on les syringue, où bien qu'on les applique.
Si riche & delicat ne peut souffrir ton cœur
De ces sucs estrangers la penetrable odeur,
Mesl'y l'ambre nageant dessus la vague esmeuë:
Le musq, & la liqueur que la ciuette sue,
Ymouillant chaudement la layneuse toyson
Du vieil Hermaphrodite oins-en la lyaison:
Par la chaude moiteur si l'humeur lent, qui peche,
Ne se veut chastier, voyons si par la seche
Corriger se pourra: le mil au chef penchant
Te fournira de grain, qu'en la toyle ensachant
Tout chaut appliqueras, & la vague salee,
Que le brouage ardent a durement gelee,
Pour redoubler leur force on les allie auec
Le souffre, le cumin, le lin & le foin grec,

Et le son fritturé, ioins y la camamine,
Le melilot flairant, & des ers la farine,
Qui secs ensachetez seront dessus posez,
Ou des carreaux fumants de vin blanc arrosez,
Le noyau persien & sa coquille dure
Rostis sur les charbons sur le nombril endure:
Qu'on plaque chaudement, qu'on y soit appliquant
Des poiures indiens le long au goust piquant,
Et le iaune d'vn œuf: & l'escorce menuë
De froment en vinaigre, ou cuit auecq' la ruë.
Qui la mie d'vn pain tout chaut du four venant,
Y couche, son angoisse accoise incontinant:
Et qui la mange encor' trempee en eau bouillante,
Du colon la tranchee en moins d'vn rien s'absente:
En huyle camamine on mince, on cuit encor'
L'esclaire, don du ciel, portant suc & fleurs d'or.
Quoy douleur, des douleurs la plus que trescruelle,
Quitter ne veux-tu pas ceste place? ô rebelle,
Sors, ô traitresse, sors! quoy ne veux-tu doncq pas
Abandonner ce fort par la breche d'embas:
Tu sortiras adoncq' par la porte d'iuoire.
Changeons la batterie, or sus faisons luy boire
Du meilleur vin Gascon ou d'autre aussi puissant,
Ou du maluoysien, ou l'arromatizant
Hippocratiquement par l'espice plus rare
De l'Isle de Zeilan, que le marchant auare
Precieuse nous vend, laquelle tient le lieu
Du cinamome sainct, consumé par le feu,
De l'enuieux sauuage, ou de l'ardent orage
Du celeste chien, qui les forests sacage.

Ce vin ſoit adoucy par le ſuccre affiné:
Son bouillon ſoit touſiours de vin aſſaiſonné.
En vin blanc qui a pris trois grains de poiure en poudre:
Ou les a faict pour boire en vn chaudeau diſſoudre,
Ou la poudre du duc: qui prent vingt gouſſes d'ail
Quand veſper bruniſſant donne treue au trauail:
Et qui d'aulx a farcy l'alouette ou meſange,
S'exempte de ce mal, s'il les boit ou les mange.
Qui en vin candiot mariolaine eſt trempant,
Ou l'autre calamente qui combat le ſerpent:
Qui en ce meſme vin ou neuf ou onze encore,
Perles du Laurier ſacre, ou les fueilles deuore
Du reſſort adoré en Delphes maſſif d'or,
Sans iamais oublier les teſmoins du Caſtor:
Ny du poiure Indien la perle ronde & noire,
L'acable, ſi manger il les fait, ou bien boire.
Du ſçauant Andromache, & du Pontique Roy,
L'vn & l'autre Antidote aplique, mange & boy.
Va t'en aux chãps cueillir és prez en la montagne,
Aux vallons & aux bois, les herbes que i'enſeigne
En mon auant-fueillet, qui manifeſtement,
Fortes, donnent la chaſſe aux coliqueux tourment.
Ioints à leur eſquadron la puiſſante racine,
Qui aux riues de Rha onde à Ponte voiſine.
Noire & liſſe ſarrache, & les cheueux du Thim:
Et l'Iue herbe muſquee la fueille & flair de pin:
La rouge Veronique aymant friſches deſertes,
La meliſſe, & la mente aux fueilles blanches-vertes
Epraintes, font vn ius, que quiconque en boira
Par trois iours, en trois iours il ſe garantira.

Et le bouillon & l'eau que des eaux on distile,
Et l'eau & le bouillon que rend la camomille.
Des bruyeres la fleur deux fois l'an fleurissant,
Estreincte, à qui les boit est vn secours present.
Des fleurs du bouillon blanc la poudre en bouillon beuë,
Et les grains du chou sobre ont la force rompuë
De ceste affliction, la poudre & ius diuers,
En vin blanc on doit prendre, & les simples tous verts
Cuire auecque vieil coq, qu'on doit tant faire cuire,
Que pour vn seul breuage il en reste à suffire.
De tout le bloc confus de ces auant-coureurs,
Des rez, fueilles & fruicts, des semences, des fleurs,
Pren le choix, pour bouillir, boys-en l'eau miellee,
Ou en de l'hippocras l'expression meslee,
Et la racine dure au glayeul esclauon:
Et celle-là encor' du colchique Acoron,
Qui du tout est semblable à la cane odorante,
La nouëuse galange à la langue mordante,
De l'onite origon, d'amatantique meu,
Du centaure l'esné, du rosmarin fueillu:
Et du vinceuenin despitant la dent noire,
De la beste enragee, & de l'imperatoire,
Du mentastre velu, de la mente sa seur,
Et du chardon testu à l'espineuse fleur:
De l'herbe que Peon diuinement employe,
En pensant du dieu Mars & de Venus la playe,
Du gramen qui la terre acolle à mille nœuz,
Des dictans aux cheureux de la Crete cognus.
Iusqu'icy nous auons en cent & cent manieres
Attaqué l'ennemy d'escarmouches legeres.

C'est maintenant qu'il faut combattre ouuertement.
Descharge l'estomac par le vomissement:
Du meilleur arme-toy euitant le breuage
Du bon Achelous, que si la force ou l'aage
L'indiquent, & le mal soit violent & chaut,
Du bras interieur piquer la vene il faut,
Et d'vne main legere, pour ne forcer nature,
Auare tu feras estroite l'ouuerture.
L'humeur cause du trouble, & lequel offencé
A le corps, hors du corps bany soit & chassé
Par le medicament qui luy est plus contraire:
Mais d'entre tous choisis la drogue sacr'amere.
Si tu veux tout d'vn coup & chasser & flatter
L'intestin ennemy, il t'y faut adiouster
Des pauots letheens les larmes espanduës,
Quand de glaiues trenchans sont leurs testes fenduës,
Deux grains tant seulement on y doit meslanger:
Qui en prent d'auantage il se met en danger.
Du poil blonc de crocus, de la rançon du bieure,
D'vn d'eux vn gros, pourueu qu'il n'y ait point de fie-
Remede souuerain soit dedans ou dehors. (ure,
Le bieure ayde les froids & les humides corps:
Et la melange encor' qu'a iadis inuentee
Le medecin tarsois, icy soit adioustee.
Mais si tu t'aperçois que l'ennemy vainceur,
De ta peine se iouë, & te braue moqueur:
Monstre-toy comme luy n'auoir l'ame peureuse,
Cours-t'en viste au secours de la ventouse creuse.
(La ventouse tu dois reseruer pour la fin)
Son ventre remplis doncq' des puissances du vin,

Dans lequel tu feras vn des ennemis cuire
De ceste passion: ou bien le fonds enduire
De son ventre profond, & ses cernes voustez
D'vne herbe au goust aiguë, ou d'aulx autour frottez,
Soudain de flambe grosse, & de feu, qu'on l'applique
Droit sur le nœud du vend à l'entour duquel pique
Le foret coliqueux: le feu leans enfermé,
Apres auoir tout l'air du dedans consumé,
Par faute d'aliment s'estouffe dans le ventre:
Elle s'attache & sappe, & succe autre air qui r'entre,
Au lieu du feu esteint, & s'en remplist soudain.
(Nature creueroit s'il y auoit du vain)
La douleur tout à coup s'euanouist perdue:
Merueille que ne croit celuy qui ne la veuë.
Elle s'euanouist, & perd aussi soudain
Que peut maistre Gonin faire vn tour de sa main.
C'est vn songe, vn fantosme, vn charme, vn sorcelage,
Tant vistement se voir quitté de ceste rage.
Quant à la passion, qui cordonne & retort
Les menus intestins, quand par bas rien ne sort,
Ains il faut que le haut qui a pris la viande,
Puante, corrompuë honteusement la rende:
Ne veut estre traitee autrement que sa sœur
Des plus gros intestins la moleste douleur:
L'autre est en ce seul poinct à ceste-cy diuerse.
En ce cruel martire il faut que chaut on verse
D'vne chauuesouris desmembree le sang,
Sur ce qui est compris de l'vn à l'autre flanc:
Ou sur ce mesme lieu qu'en frottant soit conduite
Des serpents la vieillesse, en huile rosat cuitte,

Dans vn pot estamé: l'homme trois fois heureux,
S'il posoit, raiuny, sa vieillesse comme eux:
S'il se renouuelloit comme fait cest engeance
De serpens, recouurant deux fois l'an sa iouuance.
En ce mal miserable il faut mollifier,
Par plans appropriez, le ventre dur & fier:
Soit que sus on les mette, ou la bouche les prenne.
Tel est le ius d'anet, tel le suc de la greine
De la maulue molasse: il n'est secours pareil
Au sien, ô camomille herbe sacre au soleil!
O saincte camomille! humant de ton herbage,
Onde à onde bouilly, le salubre breuage,
Ou le ius de tes graines, ô Paladien lin!
On peut vaincre ce mal extremement malin.
Cuisant ces simples vers en l'oliue ou en l'onde,
De l'humaine sentine estuues-en la bonde:
Ou dessus leur vapeur fay le malade soir,
Pour lascher le ressort qui ne faict son deuoir.
Mais retournons au point des Coliques superbes,
Si vaincre on ne les peut par ces puissantes herbes,
Ny rompre leur fierté les armes dans le poing,
Combattant à outrance, adoncq' il est besoing
De la peau du lyon adiouster à la force,
De celle du regnard la piperesse amorce:
Ruser, flatter, tromper, vser de trahison,
Tous moyens employer pour auoir sa raison.
Dequoy te soucy-tu pourueu que tu les donte?
De la fiente du loup n'ayes horreur ny honte:
D'vn loup qui rauisseur affamement glouton,

A mangé tous brandifs les membres d'vn mouton,
Ou bien vne autre proye: on queste les fumees
Sur les piquans buyssons par cy par là semees,
Blanchissantes encor d'ossemens deuorez,
Qui n'ont pu dans son ventre estre à point digerez,
La Colique on en chasse en du vin blanc humees,
Ou qui des os broyez trouuez dans ces fumees
La poudre blanche auale: ou qui faict de la peau
De ce fier, sa ceincture, & en ceinct le boyau
Où s'enfle la mauuaise & fascheuse Colique,
Qui vne caquerotte en cest endroict applique,
Pleine de fient louuier: mais le cordon qui sert
Pour l'appendre à son col soit fait de cuir de cerf,
Propre pour cest affaire, ou de laine tressee
De brebis, que le loup aux champs morte a laissee.
Qui de la peau d'vn loup comme le iour son dos,
Couure la nuict son lict en prenant son repos:
De la Colique est franc, soit qu'il dorme ou qu'il veille.
De ceste fiere beste on conte encor merueille,
Que son boyau qui est en poudre redigé,
Les boyaux peut guerir de ceux qui l'ont mangé.
Pour vn certain rapport, comme qui a meslee,
Des poulailles l'ordure en l'onde miellee
Et maugreant laboit: si subtil ie reduy
En cendres, par le feu, l'osselet, qui d'appuy
Sert au talon fourchu du porceau ayme-fange,
S'asseure de guerir, qui ceste poudre mange:
Comme qui le coral engorge en du vin blanc
De l'anguille boueuse, autant en faict le sang,

Et tout autant en faict, qui auale les cendres
Des cornichons du cerf qui sont calcinez, tendres:
Mais bien plus puissamment si auec y sont mis,
Le poiure perusin, la mere d'Adonis.
Es iardins & vergers, & par les lieux humides
Maints limats vont errans: leurs cornes sont leurs guides,
Les plus tendres reiects pillants du renoueau,
Grisastres sur le dos, qui d'vn naïf pinceau
Bigarement est peinct, nez nuz, & sans coquille,
Qui leur serue au besoing d'asseuré domicile:
Qui auecques le pied est leur chef escrasant,
Leur faict vomir leur pierre au lustre clair-luysant,
Qui en vin blanc la boit en poussiere reduitte,
Pour ne reuenir plus, met la Collique en fuitte.
Qui le gayet bruslé és ondes qu'il ne craint,
Et qui estre ne peut que dans l'oliue esteinct,
Pierre chasse-demon, lisse, luysante & noire,
A faict huict iours durans vne dragme en vin boire:
Poudroyé finement, chassera le plus fort,
Ce demon, ce felon qui les ventrailles mord:
Mais que le gobelet auquel la poudre il hume,
De sa fumee obscure huict iours durans parfume.
Qui la roche glacee hume encor du crystail,
Victorieux pourra triompher de ce mal.
Et l'ambre que les seurs de Pheton ont ploree,
Luysante, tirepaille, à la couleur doree:
Peut en moins de trois iours broyee & prise à iun,
Chasser sain & gaillard ce tourment importun.

Qui d'vn braſſelet creux & d'or ſon bras ambraſſe,
Où, d'vn enfant naiſſant le nombril on y enchaſſe:
Qui porte de la toile où eſt empaqueté
Le chef du fruict humain, qui heureuſement né,
Reçoit de Iupiter ſon heureuſe influence,
Deffi du mal cruel l'orguilleuſe puiſſance.
Et qui l'onde boira, où le genital nerf
Du cornu, du leger, & du timide cerf
A tout vn iour plongé, ou bien qui fend & ouure
D'vn heriſſon le corps, la taye en prent; que couure
Et tenduë au dedans que l'eſtomach comprend,
Chaſcun ſelon ſon ſexe ou l'vn ou l'autre en prend.
Boy durant ton angoiſſe eſcargots que l'on pile
Auecque de la myrrhe, auecque leur coquille,
Ou leur bouillon baueux: de ces encoquillez
Soient dans vn four ardent logis & corps bruſlez.
Pour en gobber la cendre, on ſeche, on ard, on broye,
Pour l'engloutir aprés, d'vne cheure le foye:
Du pontique coudrier, qui porte enclos ſon fruit,
Dans vn eſtuy de bois, dont le charbon enduict
Sur le front des enfans, l'œil vert, bleu, ou roux change
A la triſte couleur, qui ſouuent ce fruict mange:
Ou qui ſa cendre griſe hume en quelque liqueur,
En la guerre inteſtine il ſera le vainqueur.
La banira du tout, qui vn gros d'ordinaire,
De l'orange au teinct d'or prendra l'eſcorce amere.
Le fruict du citronnier au fueillage eſpineux,
Le fruict du grenadier farcy de grains vineux,
Tout autant en feront, ſi on boit leur eſcorce.

Boulet Agarien tairay-ie icy ta force?
Contre tous maux secrets, & qui blanc & leger,
Contrains, pris en vin doux, l'ennemy desloger.
Comme celuy qui boit de la cire fonduë,
Et qui vne noysette au col porte pendue,
Comble de vif argent le pere des metaux,
La memoire abolist du pire de tous maux.



A MONSIEVR LE MARESCHAL de Cossé.

O Que peusse-ie voir aussi clair en la goutte
Que Lyncé qui les dieux & les Manes peut voir:
Qu'encor eusse-ie autant qu'Apollon de pouuoir,
Qui voit tous les secrets de la nature toute.
De son fils barbe d'or qui met la parque en route,
Et qui recoust les morts, eusse-ie le sçauoir,
Ie pourrois mon seigneur à voz gouttes pouruoir:
Mais las! comme l'on dit, en goutte on ne voit goutte.
Orphee appaiza bien par les sainctes douceurs
De ses vers, les enfers, le Roy & les fureurs:
Voyez si par les miens qu'humble ie vous desdie,
Vous pourriez adoucir la fille de Pluton,
Que Megere alaitta, que conceut Alecton,
Pere, mere & nourrice à vostre maladie.



LES GOVTTES, EXTRAICT DE L'ESCVLAPE DE R. BRETONNAYAV A. M.

O Trois & quatre fois en la malheure né,
Qui eternellement fut des cieux cõdamné
A souffrir en son corps la pene intollerable
De la goute enragee, horrible, abominable
Inuincible, & qui fait trembler mesme les
dieux.
Vn nom plus que la mort, aux mortels odieux,
Tiran, inexorable, & qui bourrelle & gesne,
Inhumain, les humains d'vne pene inhumene:
Le tirant, l'estorçant & l'estreignant si fort,
Qu'il n'a desesperé plus qu'en la seule mort
Refuge, ny recours, que tant plus il appelle,
Beaucoup moins que le mal se demonstre cruelle:
Sourde le laissant viure, vn tourment si tres-grand,
Qu'vn plus grand le penser ne conçoit ny comprend.
S'il est vray qu'aux enfers les fautes on punisse
Qu'au monde on a commis, par quelque grand supplice:
Punir il ne falloit d'Ixion le peché,
Le contournant au tour d'vne rouë attaché,
Faire perir de soif, mourrir de faim Tantale,
Ny faire que Sysiphe vn roc monte & deuale.
De tous les maux que l'homme onques commis auroit,

Pour sa punition, la goutte suffiroit:
Voire eust-il massacré, comme vn Oedippe inceste,
Celuy qui l'engendra, plus felon qu'vn Thieste,
Celle qui l'enfanta, la goutte seulement
Suffit pour le punir d'assez cruel tourment.
Comme l'Athé d'Homere à pas hastez s'auance,
S'en saysiner des corps, lors que moins on y pense:
Sur noz testes marchant d'vn pied viste & soudain,
Pour nous surprendre aux pieds, aux coudes, à la (main.
De là dedãs le creux plustost qu'vne saiette,
Des hanches, de l'espaule & des genous se iette,
De ioincte en ioincte errant, qu'elle brise & deioinct
Faict les os craqueter, ses griffes les estreinct:
Tire, rompt & démembre, enflamme, gele & perce,
Ronge, froisse, déchire & tous ces maux exerce,
Sans playe & sang respandre, on se pense estre épris
De quelque sorcelage, ou de quelques espris:
Mesme lors que chacun espere plus de ioye,
Que la terre laissant son dueil, verte s'egaie,
Que Zephir soupirant gracieux parmi l'air,
Des arbres mollement fait les fueille trembler.
Que Progné mariee à Theree en malheure,
Entre nous cerche encor' à faire sa demeure.
Et que le rossignol, Philomene iadis,
Rechante les regrets de son nepueu Itis:
Secrette elle se glisse & traitresse se cache
Es replis de noz corps, & si ne veu qu'on sçache
Son nom triste & infame, & confesser ne veut,
Pourquoy elle se plaint, se l'amente, & se deut:
Honteuse en auant-mot, tousiours excuse fauce

De ce qu'elle est boyteuse elle dict estre cause,
Que son pied s'est entors, qu'vn nerf est tressailly:
Ou cest qu'en demarchant le pied luy a failly.
Conuaincue à la fin par la douleur moleste,
Par signes euidents son nom se manifeste:
Mettant au desespoir ceux qui en ses liens
Elle esclaue à iamais, & enrollé des siens.
Qui pis est errhenee, esclopee & tronquee,
Tant s'en faut qu'on la plegne, elle est de tous moquee.
C'est vn plaisir la voir miner iusques aux os,
Les plus braues courriers, plus legers, plus dispos:
Il n'est si haut monté que le boyteux n'atrappe.
N'espargnant saincteté de prelat ny de Pape,
Cardinal, ny Euesque, ell' a ses rets dressez,
Contre la saincteté des Abbez engressez:
Les laboureurs des chãps, le pauure & simple pre-
Et le simple artizan peu souuẽt elle empestre. (stre.
Des Roys, des Empereurs le pouuoir est trop bas,
Quand il luy plaist de prẽdre en ses pieges leurs pas:
Au pris d'elle des dieux la puissance est petite.
Podagre fut Priam, or' qu'il fust du pied viste,
Achil', le fut aussi, & Clopante atrappa.
Celuy qui la Chymere à triple corps frappa.
Oedippe fut podagre: adioustez à ce conte
Le biberon Silene, & sa trouppe qui pronte
Mist les Indois à sac, Vlis' n'en est-il mort?
Encor que Thelegone on en accuse à tort.
Philotecte nauré fut de sa fleche amere,
Et le braue Telephe, or qu'Hercul' fust son pere,
Quoy? les cieux ne sont pas exemps de ce malheur,

N'a elle faict sentir à Vulcain la douleur,
(Combien qu'il eust succé de Iunon la mammelle)
Que souffre ceux qui sont sous la griffe cruelle
De l'oyseau stymphalide, & Plutus qui du bien
Qui en terre se rouille aueugle est gardien,
Qu'il descouure, & qu'il offre au premier qu'il rencontre.
N'a il aussi esté gybier de ce fier monstre?
C'est elle, & non Titid' qui Mars naurer oza
En la cargue troyenne, & la dextre blessa
De sa mere Venus, voyez qu'elle est l'audace,
Le meschant naturel d'vne bastarde race,
De se prendre à sa mere: & vous autres soudards,
Qui de Mars & Venus suyuez les estendarts,
Et des douceurs du vers auez l'ame rauie,
Pensez-vous que la goutte espargne vostre vie?
Par diuin priuilege ell' a dessus les corps
Obtenu plein pouuoir, pour garder les thresors:
Pour estre vn guet veillant sur la toison doree,
Qu'a l'auaricieux pour Dieu seule adoree.
Dieu pour punir ce crime encontre luy commis,
A l'idolatre auare à se monstre soumis:
Qui iamais ne deffaut à comparoistre au terme
Qu'il luy est assigné, depuis l'œil ne luy ferme,
Tousiours est en alarme, en ceruelle, & de peur
Luy bat en la poytrine incessamment le cœur.
Le colchique serpent qui sur la toison veille
Que l'auare gouteux ne faict veille pareille,
Au moindre bruit qu'il sent, il pense auoir ouy
Vn larron deterrant son argent enfouy:
Tousiours à l'œil dessus, & maugré luy sommeille,

L'importune Harpie aussi tost le reueille.
On tient qu'elle fut fille à la belle Cypris,
Et du faict de Bacchus de son amour epris:
Qu'és cieux elle nasquit, mais soudain que la mere
La vit tant contrefaicte, infame vitupere,
Vn monstre si horrible, effroyable & hideux,
Ayant croche la main, les pieds forts & crochus,
L'ongle croche & le bec, le corps d'vne venuë:
Qui courbé & nouëux sans ioinctes continuë,
Sans nerfs, sans mouuement, toutefois sans repos,
Donnant du nez à terre, & qui n'a iamais clos
La bouche ny les yeux, qui d'vne voix felonne
Cent mile maudissons execrable se donne:
Comme qui a marché par megarde vn serpent,
Toute trembla d'horreur, voyant tel son enfant.
Ains qu'on s'en apperceust elle desrobe & serre,
Et l'enuoye nourrir secrettement en terre.
Or pour mieux receler son infame peché,
Ce part incestueux a dans le corps fiché
Des auaricieux, auant dans la ioincture,
Où, oysiue, elle prent sa propre nourriture.
Elle y croist & s'y paist d'humeur visqueux & lët
Qui est dedans la boyte, où l'os se va roullant,
Et n'en partira point que la mort de son hoste,
L'ayant de comble en fond tout mangé, ne l'en oste:
La mere qui ne peut, or' que l'enfant soit laid,
Hair son propre sang, puisque folle ell' a faict,
A nourrice l'enuoye à madame Richesse,
Pour les ayles auoir & biens à grand' largesse.
Nourrice luy falloit qui eust vn tel moyen,

Pour estre bien traitee, & ne manquer de rien.
Non pas la pauureté, qui se tuë & consomme,
Pour sa vie gaigner, qui iour ny nuict ne chomme:
Qui au serein se loge à la pluye & au vent,
Et qui son soul de pain n'a pas le plus souuent.
Sous le planché des cieux ou bien dessous l'enseigne,
De la toille poudreuse à la pendante araigne,
Sur la dure couchee on repose son corps,
Rendant par ce moyen ses membres durs & forts,
Contraincte par la faim estre de peu contante:
Et contre sa fortune auoir l'ame constante,
La goutte qui se fourre auant entre les os,
Aymant à rien ne faire, vn repos sans repos:
Et qui cent fois le iour, tendrette & delicate,
Se faire remuer d'vne main, qui la flatte:
Comme l'enfant du bers, n'auroit aucun plaisir
Chez le pauure qui n'a vne heure de loysir.
Il ne merite aussi de loger telle hostesse,
Fille d'vn puissant Dieu, & d'vne grand' deesse.
Venus fist sagement, tel enfant estoit deu
A qui faict icy bas d'or & d'argent son Dieu:
Des mortels la ruine & de tous maux le prince.
Lequel pourtant qu'il craint & la touche & la pince,
Et qui plus que le vent est muable & leger:
Tousiours prest à fuir, prompt à maistre changer:
Plus lubrique & glissant qu'vne bourbeuse anguile,
Qu'arrester on ne peut, à tenir difficile,
A qui on ne se doit aucunement fier,
A bondroit on enferme entre des murs d'acier
Ainsi que Danaé, & pour le garder vierge,

La goutte il luy falloit pour fidelle concierge,
Plus qu'Argus cler-uoyante, & que Lyncé encor:
Pour reueiller son hoste & pour garder son or.
Luy de l'autre costé recognoissant la pene
Que luy donne & luy faict son hostesse inhumene,
Humainement la traicte, & flatte nuict & iour,
La caresse & courtise, & dorlote tousiour:
La pry' que contre luy despite ne se fasche,
La sert, honore, adore, à fin qu'elle relasche,
Tant soit peu, la rigeur qu'ell' tient à son amant.
O deesse qui a le cœur de diamant,
Vn indonté courage, escoute ma demande.
O Royne des tourments, dont la puissance grande
Redoute Iupiter & en tremble de peur:
O qui craindre te fais iusqu'en en la profondeur
Du seiour de Neptune & que Pluton son frere,
Encor qu'il soit superbe, humble & craintif reuere,
Garde lict, arte-pied des doigts qui fais des nous,
Deuant qui les plus grands flechissent les genous,
Les pieds & mains liez, & deuant qui faut tendre
Tapis pour n'offencer des pieds la sole tendre.
Tu fais craquer noz os, tu etire noz nerfs,
De sang la vene epuise: en somme l'vniuers,
Et tous ses habitans ont ta force cognuë.
Nul encens ne t'appaize, & n'es point retenuë
Par sacrifice aucun, ny par sang rependu,
Oblations, ny veu, sur tes autels pendu.
Machaon, Podalire, Esculape & son pere,
T'ont faict ce qu'ils ont peu, & si n'ont peu rien faire,
Herbe aucune il n'y a, racine, fueille ou fleur:
Fruict, semence, ny ius, ny larme, ny liqueur,

Ny animal aucun mis en dix mille pieces,
Laict, date, ny fient, os, moüelles & gresses:
Ny mine, ny metal sous la terre trouué,
Que l'on n'ait dessur toy, ô Deesse, esprouué.
On est allé pour toy aux puantes sorcieres,
Aux charmeurs, en voyage, aux deuotes prieres:
Qu'en est-il aduenu? quel secours, quel effect?
Plus ils t'ont irritee & pis tu leur as faict,
Pour le iuste loyer de leur peine perduë,
Desesperez ils ont mainte larme espanduë.
Mais ceux qui contre toy tels cas n'ont attenté,
Traictable t'ont cognuë, & plus douce as esté.
Deesse à qui la terre & les cieux font hommage,
Viens adoucir mes maux & mes tourmens soulage.
Que malheureux tu es, ô qui la sers, combien
Que mille maux t'ait fait, tu n'en dis que tout bien.
Bien que cent fois le iour contre elle tu te fasche,
Et qu'en grinçant des dents tes angoisses remasche:
Ne te pouuant tenir ny debout, ny couché,
Ayant tousiours le dos aux linceux attaché,
Les yeux tousiours ouuerts, qui ne voyent que l'ombre
Du iour, par le trauers d'vne verriere sombre.
Si ne voudrois-tu estre exempt de ce malheur,
Et crois que ce malheur porte quelque bon heur,
Et que sans ce malheur tu ne serois pas riche:
Car ce malheur iamais chez les pauures ne niche.
Aymant mieux auoir mal que du tout n'auoir rien,
Auoir beaucoup de mal auecque vn peu de bien.
Mais qui est plus fantasque, & plus forte à cognoistre,
Que son bizerre humeur? ores elle veut estre

Chaudement, mais bien tost du froid elle voudra:
Si tu la flatte & oins ingrate ell' poindra.
Si rudaier la veux, tu modere son ire:
Tant moins on la tourmante & plus aigre elle empire.
Elle est abandonnee à la lubricité,
Tenant ce vice-là du maternel costé.
Car lors qu'elle est en rut, or' qu'il luy soit contraire,
Paillarde, autre mestier ne voudroit iamais faire.
Du ciel elle cognoist les reuolutions,
Et des quatre saisons sçait les complexions.
Iour & heure predit, & d'vn seul poinct n'y erre,
Qu'il fera pluye ou vent, froid, chaut, nege ou tonnerre.
Et boit comme vn templier, & tousiours du meilleur,
Que bien tost luy vendra cherement la douleur.
Mais son plus grand plaisir est l'entreprise vaine,
De quiconque la veut vaincre par force humaine:
Et s'esclatte de rire alors que son venin
A trompé le sçauoir de quelque medecin.
Or' pensoit bien Venus, qui sa fille deteste,
Qu'on ne cognoistroit rien, en son faict deshonneste.
Mais elle s'abusoit, tandis que ieune elle est,
Petite, & en maillot, aucun ne la cognoist.
D'elle ne faict parler: son nourricier encore
Ne la craint ny la doute, & ses parens ignore.
Mais l'enfant genereux, & deuenu plus grand,
Se faict desia tenir, & veut garder son rang:
Et si se faict accroire, instruite de nature,
Qu'ell a tiré d'en haut sa noble geniture.
Qu'elle est des dieux issuë, & maugré ses parens
Recognoistre se faict par signes apparens.

A doree veut estre & deesse tenuë,
Fille des immortels & des hauts cieux venuë.
Veut qu'on luy dresse autels, qu'on luy rende des vœux,
Non de boucs, ny taureaux, ny centenes de bœufs:
Larmes, souspirs & cris, pour son seruice ordonne,
Deux fois l'an pour le moins, au Printemps en Autonne.
Le chef de Iupiter de chesne verd est ceinct,
A Bacchus le lierre, & le laurier est sainct
A Phœbus, & le meurte à Venus cytheree:
Mais l'hieble est à la fille deuotement sacree.
Iupiter foudroyant a le tonnerre ardent,
Et du grand Dieu marin le sceptre est le trident.
Le petit fils d'Atlas le caducee porte,
Dont du ciel & d'enfer ouure & ferme la porte.
L'Egyde est à Palas, dont le regard affreux,
Peut empierrer quiconque y adresse les yeux.
La faux est à Saturne & la hache felonne
Est à Mars, à l'Amour arc & flesche l'on donne.
Le beau ceste est l'enseigne à la belle Cypris,
Mais sa fille vn baston tout noüailleux a pris:
Baston, qui doit seruir de compagnon & ayde
Au corps pris par les pieds que la goutte possede.
Tiers-pied, di-ie, qui doit plus ferme soustenir
Le corps qui ne peut plus sur les siens se tenir,
Pour estre appuy fidelle, & de guyde par voye,
De peur qu'il ne trebuche & le pas ne fouruoye.
Verifiant le doubte auant que d'estre vieux,
De sphinx trois fois formé, trois fois malicieux.
Que l'homme en son enfance à quatre pieds chemine,
Puis à deux, puis à trois quand sa fin est voisine.

Honteux ie te supply' qu'en la mauuaise part
Mon discours tu ne prenne, yurongne, ny paillard:
Personne ie n'appelle, à tort mainte ioincture,
Et du chaste & du sobre endure ceste iniure.
Ne donne à l'affligé nouuelle affliction:
Il y peut bien auoir quelqu'autre occasion,
Que qui mortellement te fist au monde naistre,
Te fist à luy semblable, & goutteux te fist estre:
Ou c'est de ce grand Dieu le tresiuste vouloir,
Duquel tu ne te peux ny plaindre ny douloir.
Mais ce qui me despite, est que ceste harpie,
D'œil traistrement malin tousiours les grans espie:
Leur met les fers aux pieds, les manotes aux mains,
Et enuieusement gaste les beaux desseins
Des hommes genereux, comme à vous, qui la France,
Monseigneur, auez mis hors de longue souffrance.
Iadis son Diomede or' son facond Nector,
A la guerre, au conseil: & qui estes encor
De nostre grand Achil' le Chyron iuste & sage.
Mais que gangneras-tu, ô des rages la rage,
Combien que sur le corps tu monstre ton pouuoir,
Si n'as-tu, enragee, en son ame que voir:
Dont le prudent aduis fait en France reuiure,
La douce paix encor' du faux subçon deliure,
Chassant la guerre au loing dans les terres de ceux
Qui nous l'ont enuoyé, & s'en moquent ioyeux.
Que laisser puises-tu, furie intolerable,
Les membres opprimez de ce chef venerable:
Pour piedz, bras, anches & mains, saisir, tenir, serrer,
De ceux qui tant de maux nous ont faict endurer.

Ne permets donc iamais que ceste plante immonde
Iette dedans ton corps sa racine profonde,
Et s'epande par tout: si le temps opportun
T'eschappe paresseux, n'y a remede aucun,
Aucunē herbe il n'y a, fueille, racine aucune,
Qui t'oste desormais ceste peste importune:
Comme quand vn bon vin est du tout aigre ou bas,
Sa premiere bonté ne se recouure pas:
Pendant que tendre elle est, & n'a gasté la masse
De tout le sang, il faut que prompt secours tu brasse.
Ains que ceste Harpie és miserables corps
Ait plus auant fourré ses crochus arigots,
Couppe luy le chemin, & ne vueille permettre
Que sa serre tortue ell' ait loysir d'y mettre.
Comme Zethe & son frere, enfans d'vn vent leger,
Contraignirent ses seurs qui venoient pour manger
Les repas de l'hyuer, à debusquer grand erre:
A ce monstre d'enfer ie veux faire la guerre.
Ie la veux estouffer ains que plus fort ait mis
Ses crochets plus auant és mal-heureux replis
Du pauure corps humain, suiuant l'ele haultene
Du docte Sammonic, du grand Quinte Serene,
Grand poëte & medecin lignage d'Apollon:
Comme les fils elez du frilleux Aquillon.
Si la sciatique doncq' des Dieux la main terrible,
De toutes les fureurs la plus fiere & horrible,
Des gouttes la princesse, & dont l'extreme mal
Passe tous ceux qu'on dist estre au gouffre infernal:
Au despourueu te happe, & que l'ente se glisse
Dans la concauité de la hanche, où la cuisse
Se roule & se conioinct auecque sa maistresse: Rr

Sur lequel vont tournants tous les verteils du dos.
Lors tu la sentiras forcener enragee,
Et repoussant la cuisse en sa boette rangee,
Vn mal faict incroyable, adoncq' on ne peut pas
Esrené, eshanché auancer vn seul pas.
Des filles de Clymene és bords du Po plantees,
Qui pour des cheueux blonds ont fueilles argentees,
Et qui pleurent encor', l'ambre à la couleur d'or,
L'escorce donne à boire, epreins le ius encor'
Des fueilles du genet qui soupples verges porte:
Ses verges trempe en vin à l'odeur aigre & forte.
Mets la garance auecq' dont la viue couleur
Imite d'Adonis la printaniere fleur.
Des escargots baueux à la conche tournee',
La chair dedans du vin à boire soit donnee:
Si on donne loysir à la triste langueur,
Es membres assaillis prendre force & vigueur,
Et la foible iointure assiege opiniatre,
Mettant le pauure corps en vne longue chatre.
Au figuier, qui ne craint les menaces du ciel,
Allie incontinant la iotte auecq' le miel,
Brouille-les & remesle: auecq' l'onde marine,
De Bacchus ioins le don qui le courage anime,
Qu'à boire tu prendras, cependant garde toy
De la sobrieté n'outrepasser la loy:
Que ceste grand' douceur traitresse ne t'aleche,
Et ne face en ton corps à l'ennemy la breche.
Qu'il ne t'en prenne autant qu'au bon hõme Ennius,
Qui iamais ne chantoit des hommes ny des Dieux,
Ny leur braues exploicts, ny leur belle victoire,
Qu'à sec premier n'eust mis mainte couppe à bien boirre,

Mais ſans s'en auiſer ce mal, qui traitre & fin,
En beuant le ſurprint, ſe cachoit dans le vin.
Qui le va doncq' cerchant n'a que ce qu'il merite,
Il ne vient que trop toſt ſans qu'à boire on l'inuite.
Ne deſeſpere point qu'on ne trouue remede:
Au mal qui furieux & inſenſé poſſede
Les pieds, le fondement ſur qui l'homme eſt planté,
Qui ſon nom odieux a des pieds emprunté,
De la goutte inhumaine vne des ſeurs germaines,
Que le ciel ſuſcita pour les fautes humaines,
Toute ſemblable au pere, & fille de Venus,
Vaine, molle, faict-neant & poltronne comme eux,
Que le fils d'Apollon dit de trois formes eſtre,
Vne qui ne commance en chatouillant qu'à naiſtre.
L'autre ardente ſe gonfle & colere ſe teint
Des couleurs dont le nez du bon Denis on peint.
La tierce durement s'empare de la place,
Ne craignant medecin qui deſloger l'en face.
De la vaincre & deffaire il n'y a plus moyen,
Y fuſſe-tu toy meſme, ô Epidaurien:
Vray eſt qu'on la peut bien d'vne main douce & ſouefue,
En la flattant induire à donner quelque trefue:
Et ſelon qu'on luy donne ou du froid ou du chaut,
La douleur s'amodere ou redouble l'aſſaut.
Sus doncq' puiſque par fois manier ell' ſe laiſſe,
Que les fueilles on cerche & l'eſcorce qui preſſe
Les ſaules riuageux fecondement branchus,
Qu'on les broye & marie aux preſents de Bacchus:
Soient frottez d'vne main de leur ius molle & oincte,
Les nerfs, qui treſſaillants s'en retirent de crainცte.

Ou si tu t'apperçois qu'elle face semblant
De se vouloir ruer sur le pied ia tremblant:
Sçais-tu que tu feras, d'vne constance dure,
Les cauteres ardents sur les plantes endure.
Ou ouurant l'estomach d'vn bouc demi mourant,
Où l'ame par la playe est encor' souspirant:
Les pieds mets dans son ventre, ainsi à ceste peste,
On tranche le chemin, que tout homme deteste.
Mais si l'humeur peruers a desia tant gaigné
Sur toy, qu'il y voulust tenir fort, obstiné,
Obstiné plus que luy, plustost que de te rendre
Rempare toy, & pren la mie d'vn pain tendre,
Du fueillage haché du Cypres porte-dueil,
Du vin couuert & brusque, & fais vn appareil,
Qu'appliquant sur les pieds mettras fin à tes larmes:
Ou si du suif bouquin & d'hiebles tu les armes.
Qui en vinaigre aigu a detrempé la fleur
De l'honneur de Ceres, de ce mal est vaincueur.
L'huile, dans qui la chair de la grenoille est cuitte,
Y est pareillement vtilement enduitte:
Le vinaigre piquant auecq' le sel confus
Y sert, y adioustant de l'esclaire le ius:
Et la sansue aussi inhumainement gloutte,
Auec le sang des pieds, hume & tire la goutte.
Ce n'est point vn rapport de quelque bruit leger,
Ie l'ay leu dans autheur qui n'est point mensonger:
Un quidam se trouuant vn iour dedans son aire,
Où le vent costoyant try' la balle legere
Du grain volant à part, comme il se sent saisi
Du mal, qui faict le sourd à qui luy cry' mercy,

Et voyant deuant ſoy de blé vne mont-ioye,
Fuſt la rage ou le ſort qui luy monſtra la voye,
Le pied dedans il plonge, ô ſort ingenieux!
Tu fais, ſans y penſer plus que l'art curieux,
Miracle, la douleur fit toſt place au remede,
Comme ſi Dieu expres fuſt venu à ſon ayde.



DES HEMORRHOIDES, EXTRAICT DE L'ESCVLAPE DE R.B.A.M.



(meure,
Omme l'on voit rougir ſur ſon arbre la
Qui ſage à faire fleur la derniere demeure:
Comme l'on voit les grains ſur la grappe groſſir,
Ainſi au fondement voit-on ſouuēt noircir
De gros bouttons de ſang, que la nature humaine
Taſche d'eſpanouir, deſchargeant la grand veine,
Le foye, & meſentere, & la rate, & les reins,
Quand le ſang eſt mauuais ou qu'ils en ſont trop pleins.
Par des conduicts expres qui droictement deſcendent,
Où les gros excremens d'ordinaire ſe rendent.
Garde de retenir ce ſang noir & infect,
Retenu, vn degas de tout le corps il faict.

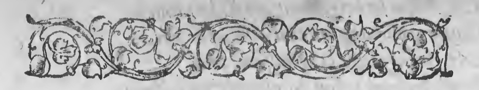
Il regorge aux poulmons au cerueau & au foye,
Ou leur chaleur estinct, ou leurs espris il noye.
Tous n'y sont obligez, ains tant seulement ceux
Que le malin Saturne à veu n'aistre des cieux.
Mal, & non trop grand mal: car Hippocrate afferme
Qu'il est bon que le corps se purge à certain terme,
De la goutte potine & rend du lepre franc:
Il escure les reins, & la mere, & le flanc:
Que l'ame il assagist de vapeurs obscurcie,
Iette les songes-creux hors de la fantaisie.
Car si le sang est pur dont les esprits sont nez,
De l'ame table rase instrumens destinez.
Si seche est sa vapeur l'ame sera tressage,
Auerant d'Heraclit' le tenebreux adäge.
Ce degout limonneux coulant hors des vaisseaux,
Exempte les humains de mille & mille maux.
Si ces bourgeons enflez & retenans le sang,
Durs te font endurer vne passion grand':
Bonne y est la racine à la vigne porrette,
Pourueu que d'vne noix en la coque on la mette,
La coque sur le mal: mais bien garder se faut
Qu'on ne blesse le sain par le secours trop chaut.
Tu prendras du sel blanc de grenadine motte,
Dont le rouge surgeon de la morene frotte,
Ou de la suye encor merque de feu esteinct,
Don son image ombreux le peintre docte peint:
Auecques du miel en l'appliquant meslee,
Faict cesser les douleurs de la moruë enflee.
Si ces cuisans bouttons sont plus que feu ardens,
Fay bouillir en de l'eau pour les bagner dedans,

La guymauue & la mauue, & la fleur odorante
Du gentil melilot, & l'autre iaunissante
De la mille-pertuys, de qui les saincts parfums
Font, ce dit-on, fuir les ombres des defuncts:
En la graine de lin, l'vlcere douloureuse
Oincte d'huile rosat, de lytarge & ceruse,
S'appaisera tantost, mais plustost ce sera,
Si on y mesle auec des larmes de Myrrha,
Et de l'encens sacré, par la liqueur espreinte
Du pauot incisé, ceste ardeur est esteinte:
Si du saffran de Tyr y ioins le cheueu blond,
D'vn œuf au feu durcy on prent le moyeu rond,
De la puciere graine estreins le mucilage,
Tous ensemble brouillez ont dompté ceste rage.
L'herbe qui mieux ressemble au serpent terre né,
Qui naist au temps qu'il sort, quand il est retourné
Au ventre de sa mere, aussi l'herbe se cache,
Marquetant sur son dos, comme luy, mainte tache.
La ré feras rostir sous vn brasier ardent,
Et celles-là d'arum au goust acre & mordant:
Les fueilles du plantain, & du pourreau les fueilles,
Les fueilles & les fleurs, des bouillons font merueilles.
Et le iaune d'vn œuf, & le pain bien fresé
Ont ces grandes chaleurs meslangez appaisé.
La morene s'accoise alors qu'on la parfume,
A la vapeur qui sort du bouillon qui s'allume:
Le suc du pourpié gras ou tout le simple cuit,
Y sert auecque vn œuf entierement enduict.
Ou auecque l'onguent qu'on fait du bourgeon tendre,
Qui du peuplier commance ores l'escorce fendre.

L'huile qui des noyaux de pesches est espreinct,
Fort singulier y est, si le mal en est oinct.
Du ius de iusquiame & celuy que l'on presse
Du senegré cornu, frotté, la douleur cesse.
Que si la vene seigne, & que le sang meilleur
Se gastant, gaste aussi la meilleure couleur:
Du lieure grand aureille il sera bon de prendre
Le poil mollet & doux, de l'endroit le plus tendre,
Et du Dragon le sang vermeillement espez,
De l'elephant blessé, qui creue soubs le faix.
Ta composition tu rendras plus puissante,
Y ioingnant le boutton de la fleur rossoyante
Du grenadier piquant, auecque des blancs d'œufs:
Ce flux arresteront appliquez par dessus.
La toile d'Aracné où la fleur est volee
De froment, le reserre, estant dessus collee.
Ards la cime bourruë & en cendres reduy,
De l'herbe pied de lieure, sur la playe l'enduy.
De chouz, de coques d'œufs les esteintes flammesches,
Cendre de tartre gris, poudre des os de seches:
Poudre de coupperose, vn humeur congelé
Es veines de la terre, & de l'alun bruslé,
Il te faut saupoudrer la sale Hemorrhoïde.
Iette encor sur ce mal deshonneste & humide,
De l'aloé poudroyé en vin cuit espessy,
Du geneure odorant iette-y la gomme aussi:
N'oubly d'y ioindre l'huile où la rose fleurie
A trempé, ou bien l'arbre à Venus fauorie.
Le rosmarin fueillu, le roncier espineux,
Cuits, & dessus enduicts sechent le mal seigneux.

L'herbe

L'herbe que les bergers ont appellé leur bourse,
Cuitte appliquee a mis tout à sec ceste source.
Ars du liege leger la renaissante peau
Brusle le plomb pesant, les plumes d'vn corbeau
Les cendres sursemant sur la sanglante meure,
Tout court le sang fuiart dans sa veine demeure:
Il se gueriSt du tout du mal trop ennuyeux,
Qui des bougranes boit le bouillon ou le ius.
Si la meure est profonde à l'œil non descouuerte,
Vne cyboule cuy soubs les cendres couuerte:
Mets du vinaigre auec & l'amer verdoyant
D'vn bœuf, dans vn mortier le remuant, broyant
Souuent, l'appliqueras, si elle est aperçeuë,
Perce-la moy hardy, attache y la sang-suë.
L'herbe, ou ius formant de l'ortie qui put,
Autant que la sang-suë ou la lancette peut.
Des fueilles de figuier ou de l'apparitoire,
Aspre frotte les bouts de ton ampoule noire.
Qui du ius de cyclame a son mal fomanté,
Ou qui de sa racine a ses tumeurs frotté:
Qui en vinaigre fort vn ongnon cuit demesle,
Qui de la colocynthe applique la mouëlle,
Qui les estuue d'eau où le petit centaur'
Sera pourry de cuire, où de l'aluyne encor'
La racine a bouilly, de la flambe ou aurnone,
De la Brione aussi & amere maronne.
A l'huile de moustarde il faut ioindre le sel,
La fiente de pigeon, l'amertume du fiel.
Tous ensemble pillez l'Hemorroide s'ouure,
Si de cest ongnement tu la touche & la couure.



A MADAME DE LA VALETE.

NOn, ce n'est pas pour vous que ces fards ie compose,
Vous n'en auez besoin: tout ce qui plaist le mieux,
Vous l'auez sur le front, aux sourcils, & aux yeux,
Vostre teinct est d'yuoire & voz leures de roses.
Tout vostre corps est beau, mais c'est bien peu de chose,
Au regard de l'esprit, le plus beau qui des cieux
Vint onques en la terre, où à l'enuy, les Dieux
Ont chacun leur vertu diuinement enclose.
C'est toutesfois à vous que ie les offre, affin
Que celles qui n'ont eu le ciel autant benin
Que vous, vous leur soyez vn exemple, vn modelle:
Où chacune pourra tirer le plus parfaict,
De l'esprit la bonté, du visage, le traict,
Pour estre vertueuse & pour estre plus belle.



LA COSMOTIQVE ET ILLVSTRATION DE LA FACE ET DES MAINS, extraicte de l'Esculape de R. Bretonnayau. A. M.

DE l'Epidaurien aprenez, damoiselles,
Les souuerains secrets pour vous maintenir belles:
Car pas vne n'y a dessous le ciel vousté,
Qui n'enuie le prix de la prime beauté,
Que le berger arbitre entre les trois deesses,
A Venus adiugea d'Ide és forests espesses.
Icy souiller ne veux vostre precieux nom,
Que i'adore, deuot, & le chaste renom,
Qui, braue, vers le ciel vous faict hausser les testes.
Et vous faict appeller belles, chastes, honnestes.
C'est le grand poinct d'honneur, vostre honneur excepté,
Thresor vous n'auez point plus grand que la beauté,
Priuilege diuin qu'à peu le ciel octroye:
Puissance, dessoubs qui toute puissance ploye.
Sans vser de contraincte ains volontairement,
Toute chose obeyt à son commandement.
Elle contrainct les dieux en la terre descendre,
Et le mortel aux cieux monter ose entreprendre.
La lune tous les mois voit son Endimion,

Pour vne Iunon feinte au ciel monte Ixion.
Tous ces dieux amoureux (croyez les fables vaines)
Masquez viennent souuent voir les beautez humaines.
La voix se tait sans elle, & si peut toutefois
Commander l'impossible & le faire sans vois.
Ce n'est que charité, vn bien qui plus apporte,
De bien, à qui le voit, qu'à celle qui le porte.
Vn bien qui n'est par fois que par la foy aymé,
Bien, qui ne couste rien, mais le plus estimé.
Aussi dans le beau corps habite la belle ame:
Le laid quoy qu'on en die est la prison infame
De l'ame laidde aussi: car la complexion
Des parties du corps suit la proportion.
La beauté est le but, où l'œil de la nature
Vise ententiuement formant sa creature:
Autrement elle mesme a de son fait horreur,
Si son œuure n'est belle, & s'elle y voit erreur.
Farder est imiter l'Eternel Architecte,
De la terre habitable, & de l'arche celeste:
Conseruer ce qui est, suppleer au defaut,
A ce qui n'est parfaict adiouster ce qu'il faut.
Ce fut pourquoy Bias, & Socrate le sage,
Aduisoit vn chascun à reuoir son image
En la fidelle glace, affin de reformer,
Sur le beau corps, l'esprit qu'on doit le plus aymer.
Ce grand tout ne seroit qu'vne confuse masse,
Sans ordre, sans compas, sans mesure & sans grace,
Si peint n'auoit esté de mille fards diuers,
L'air est blanc, le feu rouge, & les hauts cieux sont pers,
Tous brillants de flambeaux, & la mer azuree,

Et de toutes couleurs la terre bigarree.
Il n'y a corps compris dessous le caue enceinct
Des cieux, viuant ou non, que nature n'ait peint.
Mesme celuy de l'homme à tous moments se muë,
Comme l'aage & le sang croist ou se diminuë,
Brune & noire est la nuict, blanc & clair est le iour:
Phebus a le poil blond, & la lune tousiour,
Soit quelle soit tardiue ou soit qu'elle s'auance,
Errante dans son ciel y fait mainte muance:
Or rouge, or blaffarde, or blanche comme laict.
Au ciel dedans la nuë on voit vn arc pourtraict,
Qui de quatre couleurs soir & matin se monstre,
Alors que le soleil pluuieux donne contre:
L'Esté est iaunissant, blancs ou noirs les yuers:
Mons, plenes & vallons au renouueau sont verds.
L'automne est piolé, si au ciel tu prens garde,
Tu vois cent fois le iour qu'il se change & se farde:
Qu'au iour il n'y a heure, en l'heure vn seul moment,
Qu'en sa terre il n'y ait quelque deguysement.
Tant se plaist la nature au change & s'y delecte,
Que cent fois faict, defaict & refaict chose faicte:
De mille illusion trompant nostre regard,
Et pour dire en vn mot, le monde n'est que fard.
N'en dictes donc point mal vous qui sur le front blesme,
Hippocrites rusez, portez peint le fard mesme:
Sans honte confessez que ce n'est point peché,
Secourir au besoing vn visage entaché:
Soit que la faute soit du naturel venuë,
Par vne cicatrice, ou par l'aage chenuë,
Ou du soleil le hasle ait le teinct obscurcy,

Ou le froid ternissant son yuoire noircy.
Ou qu'autre occasion la viue couleur change
En iaune, ou rouge, ou brune, ou en vne autre estrange.
Dames, de qui le corps est naifuement beau,
Entre vous vn noir cigne, vn blanchissant corbeau,
Qui farder vous voudroit, feroit, comme qui plastre
Le marbre, ou qui blanchist d'ancre noire l'albastre.
Dommage aussi seroit d'vn artizan pinceau
Diffamer ce qui est naturellement beau.
Pource icy n'y a rien pour vous, mais bien pour celles
Qui ne sont comme vous si parfaictement belles.
Faire doncq' tout exprés deux vaisseaux tu feras,
Large, rond & profond sera celuy d'embas,
Plus que celuy d'enhaut, qui de sa pointe imite
Des sepulchres l'orgueil des Pharaons d'Egypte.
D'vn de ses flancs fay naistre vn canal long & creux,
Faict cõme vn bec de proye, en les coupplãt tou deusx,
Fay que si iustement l'vn dedans l'autre s'ante,
Que l'enclose vapeur n'euapore & s'euante.
De tes materiaux dont tu veux la liqueur,
Soient fueilles, ou racine, ou grene, ou fruict, ou fleur,
Remply de l'alembic la panse plus profonde,
Ioins & plonge son fond en vn cuueau plein d'onde:
Et de ses trois vaisseaux vn corps soit composé
Sur vn ardant fourneau soit ferme & droit posé:
Compassant la chaleur par degres & mesure,
Selon que cognoistras que la drogue l'endure:
Dans le recipient bien tost pourras-tu voir
L'humide euaporé goutte à goutte pleuuoir.
Apres auoir apris l'inuention gentile,

Comme vn Quint Element des quatre se distile:
Mets dans ton alembic les fleurs que les François
Ayment sur toutes fleurs, pour l'amour de leurs Roys:
Et l'argentine rose, & ceste fleur premiere,
Qui du printemps, qui tarde à venir, est fourriere.
De la pudique Nymphe, hostesse des estangs
La racine distile, ou ses beaux fleurons blancs:
N'y oubly' celles-là dont les couleurs diuerses
Imitent l'arc des cieux, blanches, iaunes & perses,
Et pourprines encor, qui meritent le nom
De l'aquatique Iris courriere du Iunon:
Ny les caduques fleurs de la blanche Molene,
Pour faire le beau teinct voyci la souuerene.
Dans ta retorte creuse, agence entremeslez
L'Ambroysienne chair des melons canelez:
Les racines de lampe à la fueille aiguysee,
Et du salpettre en poudre vne once y soit pesee,
Et deux de tartre blanc, de sept citrons le ius,
De l'ironde estrangere ecrazes-y les eufs.
Verse sur cest amas d'vne cheure laittiere,
A son retour des champs, la tresse iournaliere,
Qui a l'eau de plantain, à cinq nerfs remerqué,
Et l'huile vertueux du Tartre alambiqué,
Et celuy du Biion, qui a du laict de vache
L'esprit euaporé, qui sous le blanc se caché:
Qui dedans du vinaigre a fait tremper du son,
Puis la faict distiller, & le lent limaçon
Auecque sa coquille, & le peint fasiole,
Qui sublime des œufs la coque tendre & molle,
A force du vinaigre, & qui du plant fertil

De la ventouse feue a ce diuin outil,
Des fleurs tire l'humeur des fauas de la gousse,
Peut l'opprobre effacer de la lantille rousse,
Et leur farine enduire aux rides de la peau,
Maint effacé visage a faict raiunir beau.
D'vn pain blanc prent la mie, & par dessus epanche
Blancs d'œuf, ius de limons, & lait de cheure blanche.
De la poudre camphreuse, & le vermeil coral,
Et l'alun verd glacé, le borax mineral:
Et le blanc Espagnol, mais chacun d'eux dispense,
Pesant chacun à part, à la iuste balance.
Merueilleuse est ceste eau, l'impetige surbrun
Par le vinaigre s'oste adioinct au sel commun.
Et l'aloé pour vn tiers: mais de la coluurine
Cuitte sous cendre chaude applique la racine.
Du Royal Aphrodil d'Hesiode chanté,
Qu'Homere aux champs heureux des ames a planté,
La racine accommode en vinaigre bouillie:
Car par elle est la tache en la face a bollie:
Où le ius y respans de longnon reuestu,
L'odorant pouliot a pareille vertu.
Du prunier damasquin employez y la gomme,
Celles du cerisier qu'en cent sortes l'on nomme,
Resoutte en du vinaigre, au nez coupperosé,
Le pourreau cheuelu est propice apposé.
Plaisante scabieuse, ou soit que tu boutonne,
Ou que tu passe fleur, mille plaisirs tu donne
Au berger, qui remire en ton chef autant d'yeux
Qu'en eut l'Alectoride, ou qu'il en flambe aux cieux,
Tu y és secourable, ou qu'on le mange ou boiue:

Où que dessus la tasche appliquer on te doiue,
Dans le ius de la bette affriandee au vin,
Contre ce mal on trouue vn remede diuin:
Celuy, qui du bouleau coule quand on le perce,
Rendra le teinct plaisant, si dessus on le verse.
Autant en faict celuy du fresne estant nauré,
Et l'eau des pieds de veau lequel n'est point seuré:
Du saule amer la seue en la fleur distillee
D'vn œuf frais la sueur en le cuisant coulee,
Y sont propres aussi, Comble de limaçons
(I'entens de ceux qui n'ont sur le dos leurs maisons)
Vne cruche à demy, de l'aigreur les arrose
Du citron Medien qui iamais ne repose,
Ains en tout tẽps se charge ou de fleurs, ou de fruict
Puis surseme dessus de ce sel qui reluit
Plus clair qu'vn diamant: au chien celeste expose
Ce vaisseau qui aura l'embouchеure bien close.
Vn baume il s'y fera dont qui voudra s'ayder:
On viendra comme estant refondu regarder.
D'vne legere main qui se contourne & vire,
De la Ceruse broy' sur l'egal d'vn Porphire:
De ceste poudre blanche il faut prendre vne part,
En six fois plus d'eau rose on detrempe ce fard:
Quand repassé l'aura l'hippocratique manche,
Ta face il faut mouiller soudain de ceste eau blãche.
Qui l'humide vertu par ces vaisseaux couuerts
Abstraict des pignolats cependant qu'ils sont verts,
Biffe les plis du front que l'aage multiplie:
Et du figuier le laict les egalle & deplie,
Comme celuy de Truyë estant versé dessus:

Tt

Ou bien en se greßant la face d'huile d'œufs:
La venaison d'vn loup, la tresse d'vne aneße,
Raiunißent le teinct außi bien que sa greße:
Comme iadis Popee aux dames enseignoit,
A lors que toute nuë en ce l'aict se bagnoit.
Le suif d'vn ours libic viuement le colore,
Et le ius de l'orenge, & de la fraize encore:
Le ius du bon Henry, & de la berle épraint,
Si faict celuy que rend le genouillet estreinct.
Qui a sceu par le feu l'humeur celeste extraire
Du cocombre sauuage, & de la serpentaire,
Que le prince Glaucus de miel trop glouton,
Pour s'en estre engoué faict hoste de Pluton,
Feist repaßer deça l'oublieuse riuiere:
Qui viande aux serpents fut dicte serpentaire,
Riere faict retourner le temps qui s'auançoit,
Et rabat les sillons que sa grand' faux traçoit.
Qui ceste herbe serpente a peu reduire en poudre,
Ou bien Arum sa seur en cendre a faict resoudre:
Ou qui cendre & l'exiue a fait de goußes d'aux,
Et des cancres nourris à la douceur des eaux.
Au moulin cliquetant qui sous la mente broye
Ers, segle, senegré, orge, lupins, yuroye,
Froment, nielle, auene, & ses farines-cy
Qui pestrit en vinaigre en du miel adoucy:
Pour les fortifier encor' y peus-tu mettre
Du soufre estincelant, du petillant salpetre:
Et si tu veux auec allier y pourras
Les poudres ou les ius, qu'à force exprimeras,
Du seneué mordant, ou des Lupins superbes,

Qui toute compagnie haissent d'autres herbes.
Des raisins doux-amers malplaisants au gouster,
De la sauuage vigne, on y peut adiouster
Le labeur de labeille, ou bien les associë
Aux semences du chou, du lin, & de l'ortie.
Qui la racine a cuit de l'herbe, dont les fleurs
Du lent chameleon empruntent les couleurs:
Qui du Narcis vermeil la racine ongnonniere
En vinaigre a recuit, qui de l'amende amere
A l'huile de son corps, & l'esprit retiré,
Par le feu, par qui est de tout corps separé
Chasque element à part, pour veu qu'auecq' on mette
L'ouurage elabouré de la songneuse auette,
De la cire qu'encor la mesme mouche a faicte:
Du lis racine & fleur plus blanches que le laict,
Pour faire vn oingnement: de l'amendier encore
Fay bouillir la racine, & l'herbe du centaure,
Qui du vainqueur lierre & tousiour verdissant,
Et du lent sauinier le fueillage est cuisant,
De l'aigras verdelet, qui presse le liquide.
Des vns la poudre applique, & des autres l'humide:
Soit qu'il en faille vser prenant chacun à part,
Ou tous mixtionnez par mesure & par art,
Il essuye, applanit, efface de la face
Rousseurs, rougeurs, saphirs, les rides & la crasse.
De mes profonds secrets tairay-ie le meilleur?
Qui teint le teint esteint d'vne belle couleur?
D'vn mouton esgorgé les os des pieds faut prendre,
A force de bouillir separer la chair tendre,
Concasser bienmenu l'ossement denué,

Tant qu'en cent mille parts il ſoit diminué,
Fay chaſque portion en mille autres reduire:
Fais encore vne fois ces os froiſſez recuire,
Tant qu'apres que le froid ſera maiſtre du chaut,
Les os fondent en bas la mouelle nage en haut:
Ce qui nage, ramaſſe, ou qu'on ſe leue ou couche,
C'eſt ongnement enduit, blanchit tout ce qu'il touche.
Qui fait de la litarge en vinaigre bouillir,
S'en lauant, a dequoy ſon viſage embellir.
Vn fart exquis & rare or' veux-ie apprendre à faire:
Du Mercure argentin de tous metaux le pere,
Entre les mineraux de l'or le mieux aymé,
Peze vn quarteron iuſte, & du blanc ſublimé
Quatrefois d'auantage, & les larmes de l'Arbre
Du ſainct Camphre Indien, dans vn mortier de marbre,
Broy'-les moy ſi menu que tu face des trois
Vn pouſſier delié, ton pilon ſoit de bois,
Laue-les d'eau de meurte, & les reſeche encore:
Puis d'vne fueille d'or ta melange redore,
Quand du ſommeil preſſé au lict tu te rendras,
En huile de lentiſque vn peu tu diſſoudras,
Dans le creux de ta main, pour le mettre en vſage:
Mais laue toy premier d'eau roſe le viſage.
A la meſme heure encor' vne lame de fer
Sur vn braſier ardent te conuient eſchauffer,
D'vn vin tout pur d'Aniou ayant la bouche enflee,
Epluy-le ſur le fer halene ſoufflee:
Le fer petile & crie, & le feu murmurant,
Vne eſpeſſe vapeur engendre en ſe mourant.
Penchant la teſte en bas ſous vn voile enfermee,

De la face reçoy la vineuse fumee.
Approche de rechef ta lame pres du feu,
Pendant que de la myrrhe on brise peu apeu,
Sur le fer mugissant ceste poussiere verse,
Reçoy comme premier la vapeur blanche & perse.
Ce faict, tu t'en iras mettre au lict emplumé
Le visage couuert d'vn linge parfumé.
Qui par huict iours suiuans garde ceste ordonnance,
Les pas il rallentit de l'aage qui s'auance.
L'huile gommeux extraict de l'inceste Myrrha,
Par la moitte froideur cela mesme fera.
Qu'au matin & au soir, toy qui ne veux qu'on voye
Les signes apparens d'vn trop chaleureux foye,
La face laue-toy d'onde où seront bouillis
Les ongnons escaillez des racines du lis:
Le coulis de noyaux de la pesche qu'on casse,
Et des grains de la courge au teint roux dõnent grace:
Et qui d'vne pucelle vser voudroit de l'eau,
De la vieille Pirrha raiuniroit la peau.
Si tost que le boutton de la fueille de l'orme,
Perse l'escorce tendre vne bourse s'y forme,
Crespelue, inegale, où s'engendre vn humeur,
Qui en mousche s'enuole aussi tost qu'il est meur,
Qui s'enhuile le cuir du baume, qui decoule
Quand de la main serree on escrase l'ampoulle.
(Qui croyroit telle force estre en telle liqueur)
Rend le lustre luysant au teint morne & obscur.
De l'espine du bouc qui detrempe la gomme,
Dans vn bassin plein d'eau, & s'en laue, ainsi comme
De celle où le mastic sera defaict aussi,

Faict vn fard precieux, comme faict cestuy-cy,
Va vne once choisir du plus fin blanc d'Espaigne,
Qu'en quatre fois autant d'eau de morelle bagne:
Prens autant de vinaigre, adioustes-y encor
Pareille quantité de la litarge d'or:
De camphre clair & blanc que son arbre degoutte,
Quand le ciel courroucé croule la terre toute,
Et l'encombre d'esclairs, tu y ioindras vn peu:
Mets-y du souffre vif frere germain du feu.
Mets-y du sel, de l'ambre, & de la myrrhe encore,
Et l'encens achepté de l'Arabesque More.
Que tout trempe en eau rose, & du vase en vaisseau,
De l'vn plus haut que l'autre, on face engoutter l'eau
Le long d'vn feutre espais, duquel le bout plus large
Moüille au tymbre d'en haut qui au bas se descharge
Qui vse de ce laict, virginal appellé,
Oste le deshonneur de son front maculé.
Vn autre à moindre frais on brasse en ceste sorte:
On detrempe, on confond du souffre à l'odeur forte,
Des os de seche en poudre, & l'aigreur du limon,
De la blanche ceruse, & le ius d'vn ongnon,
Camphre, son, & alum, qui le visage arrose
Auecque leur degout, essuy' la goutte-rose.
La fondree appliquant d'huile extraicte du lin
Fera la peau estendre au front, & au tetin:
Et mieux, si tu y ioins la gommeuse resine
De Chio, d'Arabie, & de la Tragantine,
Et le camphre indien: du mesme huile le marc
Efface en pluy' fondu des ans passez le trac.
Si de sang tu en duys de poule au blanc pennache

Le front lentiginieux, tu abolis ta tasche.
L'alum broyé, confus, & cuit au blanc d'vn œuf,
Au radottant Æson peut rendre vn corps tout neuf.
L'huile de tartre gris, des lupins la farine,
D'vne cheure le fiel, la poudre cristaline
D'alum, & de limons le suc aigre brouillez,
Repolissent la peau des visages rouillez
De rides, de rousseurs, & de dartres volages,
Et tout ce qui honnist l'honneur des beaux visages.
La ré de la bourrache estant maschee à iun,
Sur le visage enduite esclarcist le teint brun:
Si tu crains que Phœbus ne le brusle & le gaste,
Fais du blanc amy-don, d'œufs d'aubins vne paste.
Arme-toy de ce fard au logis reuenu,
Oste ce deffensif, monstre ta face à nu,
Du hasle tu es seur si du gras mucilage
De mauues & de coins tu armes ton visage.
Qui pain de bouche prent emmietté menu,
Les grains de cent couleurs du fasiol cornu,
De chascun vne liure, vne courge detranche
En mille taillerins, & dans la tresse blanche
D'vne cheure les trempe en vn vaissau bien clos,
Autant que de la nuit dure le doux repos.
Quand Phœbus de retour sera de l'autre monde,
De l'arbre persien trois onces d'os emonde,
Et autant de pinons soubs l'escaille reclus,
De grenes de melons il y faut deux fois plus:
Melange les ensemble, à ceste paste molle,
Ioins vn pigeonneau blanc qui tremousse, & ne volle.
Mets-y la plume aueccq', qui se pousse dehors:

Mais ostes-luy le ventre, & n'en prens que le corps,
A l'humide chaleur la quinte euaporee,
Qui est du corps terrestre une essence etheree,
Que tu verras couler par le conduit tortu,
Pour te maintenir ieune & belle, a grand' vertu.
Fay ton cas en secret, ô quiconque te farde,
De n'y estre surpris il te faut prendre garde:
De peur qu'vn suruenant te prenant sur le faict,
Ne prenne pour la face vn masque contrefaict.
Qui sa Ceruse pale, au vermillon eschange,
De peur d'estre accusé, aulx, ny cumin ne mange:
Et de la Coriandre euitte la vapeur,
Ardente elle descouure à tous le fart trompeur.
Le temps donc plus commmode est lors que la nuict sombre
Cele tout ce que font les mortels soubs son ombre.
Qui trois & quatre fois abstrait d'vn mesme vin
L'onde viuifiante, & son esprit diuin,
Où tremper il fera du rosmarin la cime,
Qu'auecques l'alembicq encor' vn coup sublime,
Vne fois en huict iours ; qui s'en est abbreuué,
S'estant d'eau & de vin le visage laué:
Qui deux dragmes a beu de ceste puissante onde,
Vne grace il aquiert qui plaist à tout le monde.
Ou bien s'il ayme mieux dans le moust angeuin,
Face les fleurs boüillir du mesme rosmarin,
En boiue le bouillon quand l'Aube saffranee
Reueille les mortels pour faire leur iournee:
Et qui de l'Agaric blanc & leger a beu,
Qui ordinairement s'est de cices repeu,
A qui on a l'hissope en breuuage donnee:

Et qui sobre a mangé mainte figue grenee:
Et qui soir & matin hume, & prent le bouillon
Où cuire on aura faict fleurs & fruits du oublon:
Qui des bouttons vermeils de l'esglantine rose,
La bourre nettoyant qui est dedans enclose,
Mange à iun la conserue, ou la boit dans du vin,
Dés le premier de Mars iusqu'au dernier de Iuin,
Et de la cichoree amerement ingratte:
Ou le moirobolan, ou l'egyptien datte
Qui souuent mangera, sa iunesse entretient,
Et retient en arrest la vieillesse qui vient.
Mais si trop de blancheur (la perfection mesme
Est preiudiciable, & ne peut plaire extreme:)
Eblouissoit les yeux d'vn esclat violent,
De ses admirateurs la veuë epointelant:
Ainsi que tout obiect, qui quand l'organe touche,
Impetueusement son propre sens rebousche.
En ce cas mince & pile en poussier bien subtil,
Mille & mille coupeaux du barbare bresil:
Et la racine encor de la rouge orcanette,
Detrempe l'vn & l'autre auecque de l'eau nette,
En laquelle on aura roche d'alun fondu,
Soit vn peu de ceste eau sur la nege espandu
De la iou palissante: à cela mesme on vse
Du vermillon flambant faict de plomb & ceruse.
Qui sçait d'vn iuste poix le blanc & le vermeil
Bien proportionner, peut faire vn teint pareil
Au rougissant coral, vne Hecube fardee
Passer en plein midy pour la greque Ledee.
Qui d'vne rude main iouë, & leure a frotté

Du vermeil tourne-ſol, ou du cuir affecté
Du Tam phœnicien, teint ſa face bleſmie
Du fard duquel ſe peint de Cephale l'amie.
Pour les pales couleurs prens du rouge ſantal,
Bois precieux & cher du crud oriental:
En la vineuſe aigreur qui ſix fois la retorte
Aura reuerberé pour la rendre plus forte,
Trempe-le, & le recuy lentement ſur le feu,
Et de l'alun en roche adiouſtes-y vn peu,
Vn peu d'ambre, ou de muſq' ſi ta ioüe en eſt peinte
Tu recouure l'honneur de ta couleur eſteinte.
Et ſi la vierge pas le a ſeulement frotté
Sa ioüe au genoillet, voyla ce teint oſté.
Qui a honte ſe voir arriuer au ſainct aage,
Et ſe voir honorer d'vne vieilleſſe ſage,
De la grand' mer humaine, ô vieilleſſe, heureux port,
Où l'homme ſa miſere eſt pres de mettre abord,
Et paye l'interreſt d'vne trop longue vie,
Sauué de mains dangers, de fortune & d'enuie.
Qui veut ſa barbe griſe honneur des hommes vieux,
Reteindre, & redorer l'argent de ſes cheueux:
Cheueux nez de vapeur gluante, humide & groſſe,
Que le cerueau fumant hors de la teſte pouſſe,
Que le froid eſtranger, le cuir, & les os froids,
Font durcir en iſſant hors des pores eſtroicts:
Ou nez d'vn excrement terreſtre aride & ſale,
Qu'enleue la vapeur qui de noz corps exale.
Vn reſte demeurant du dernier aliment,
(Chaſque membre s'eſtonne nourry ſuffiſamment)
Du dedans au dehors que la nature enuoye,

Et d'en bas en amont, par la ſecrette voye
De la veine, & artere, y eſtant arriué,
Au ſuc pituiteux deſſous le cuir trouué,
Vers les plus chaux endroicts s'accompagne & aſſemble:
Le poil à l'vn des deux, ou plus ou moins reſſemble;
Selon qu'il participe à l'vn ou l'autre humeur,
(L'vn de ces deux eſt noir: l'autre a blanche couleur.)
Pareille à la matiere eſt la treſſe engendree,
Noire, blonde, rougeatre, ou rouſſe ou bien cendree.
Le poil creſpe ſera, ſi ſec & chaut eſt l'air,
Comme celuy du more, ou bien auec le fer
On le gredille & friſe, ou bien par voye oblique,
Hors de la peau ſortant, ſe retort & riplique.
Ou bien c'eſt la chaleur qui pouſſe foiblement
De ſon exhaleiſon le fumeux excrement.
L'air moyen, le cuir mol, l'exhalation forte
Fait que hors de la peau le poil droictement ſorte.
Si tu la ſçais, dy moy, ie te pry' la raiſon,
Pourquoy aux vieilles gens eſt le cheueux griſon?
Le Stagyrite tient, & de Pergam' la gloire,
Que quand du feu natal l'exhalation noire,
Qui engendre & fourniſt nourriture au cheueu,
Par la chaleur debile eſtre cuitte n'a peu:
Ell' rauiſt & pourriſt, qu'adoncq' la cheueleure,
Moyſiſt relentement ſe tourne en chanciſſeure.
L'autre contre eux ſouſtient, que quand ce feu defaut,
Plus ne peut ſa fumee eſtre portee en haut,
(Viuant nous deſſechons: noſtre chaleur s'allente,
Car la vieilleſſe n'eſt qu'vne mort douce & lente.)
Alors le phlegme blanc enduit ſoubs le cuir froid,

Plus que l'autre abondant, par le pertuys estroict,
Engendre, & boutte-hors au menton, en la teste,
A la barbe, aux cheueux ceste blancheur moleste:
Ainsi le phlegme blanc, qui surcroict és gens vieux,
De sa couleur depeint la barbe & les cheueux.
Honorables cheueux, plus que chose du monde,
Et barbe venerable, où la prudence abonde:
A qui on fait honneur ny plus ny moins qu'aux dieux.
Le senat composé est des plus blancs cheueux,
Deuant qui la iunesse, or' que gaillarde & forte,
Se leue, & reuerence ainsi qu'aux peres porte.
Qui les derniers leuez, sont les premiers assis,
Quoy que leur teste bransle ils ont les sens rassis:
Comme ils ont le poil blanc leur ame est aussi blanche:
De couleur de leur poil on depeint la foy franche.
Qui leur monstre à ne dire & à ne faire rien
Indigne & mal-seant de leur poil ancien.
Thresor des ieunes gens, où des choses passees
Pour eux fidellement se gardent amassees.
Ce sont les cheueux gris qui sous les sainctes loix
La terre ont balancé d'vn iuste contre-poix.
La vieillesse est le but de la carriere humaine,
La porte pour entrer au celeste domaine,
Que l'homme en ces bas lieux va cerchant, mais en vain,
Pour fin de ses desirs & comble souuerain.
Pourtant sages vieillards, laissez vos barbes croistre,
Et faictes vous grisons par la vertu cognoistre:
Et pour dix ou douze ans qui vous restent encor,
Faussaires, ne changez vostre argent en de l'or.
Doncq' qui honteusement les grisons tant desdaigne,

Qu'il paruienne à telle aage & honneur n'est pas digne:
Mais ieune & fol ensemble, & plus noir qu'vn corbeau,
Sans nom & sans honneur merite vn noir tombeau.
Mais puis qu'il a enuie à chacun faire accroire
Auecq' vn fard menteur que sa barbe soit noire,
Qu'il prenne du vinaigre, y mince du Cyprés:
(Cypres arbre sacree au gendre de Ceres)
Du lentisq' flechissant prenne la fueille encore,
De l'aspre au goust sureau prenne la grene more.
Mais l'huile, qui se faict des petits vers venus
Du grand ventre fecond de la terre tous nuz,
Le poil mort regenere, & de couleur plus belle
Le chef gris raieunist d'vne toyson nouuelle.
Si d'estre appellé vieil il te semble fascheux,
La nege secouer tu peux de tes cheueux,
Assemblant cire & glu, & la larme espandue
Du montagnard sapin, par l'escorce fenduë.
Tulle, quiconque soit de ce dire l'autheur,
Ou de tous les Romains le plus grand Orateur,
Dont la langue Latine est encor' honoree,
Ou autre quel qu'il soit, tient pour chose aueree.
Que si on veut bloquer son poil noir à vn blond
Que les cices reduicts en ongnement le font:
Et si la femme enceinte enuieusement mange
Vne soury captiue, ô appetit estrange,
L'enfant qui en naistra, cas plus prodigieux,
Noire, dit-il, aura la prunelle des yeux.
Or apprendre te veux comme on peut taindre en iaune
Les cheueux noirs ou blancs: Pren racines de l'eaune,

D'esclaire au laict orin, du resort quant & quant;
Celles-là du chardon à cent testes piquant,
Du buis les blonds couppeaux, la plus douce racine,
La racine & l'escorce à la vineuse espine:
Et la racine encor' du glayeul florentin,
Et le guy engendré premier dans l'intestin,
De l'oyseau qui le seme, en l'arbre qui le porte,
Et le bourru cetrac chiqueté de la sorte
Que le verd Polypod', qu'aussi faut mettre auec
Les lupins tres-amers, le cornu fenugrec,
La fleur de la stœchade au blond soleil pareille,
Tout ainsi qu'à la lune est pareille la fueille:
Du sandal citronné prens les eschantillons,
Les iaunissantes fleurs des cottonnez bouillons,
Le pastel rouargoys, la garence carree,
Et du froment l'epy, & la paille doree.
Cuire feras les vns dans les ondes du ciel,
A leurs bouillons conioins le rossoyant miel:
Y meslant du sçauon en feras vne oincture,
Dont frotter conuiendra la noire cheueleure.
Apres que du lierre auras le bois bruslé,
Ou l'Indien gaiac, bois sainct au corps greslé,
Ou les sarments tortuz reduicts en cendre grise:
Fais en vne lexiue, où d'alun sera mise
La crystaline roche, arrosez en du chef
Et du menton le poil, oins, essuy' de rechef
Barbe & cheueux mouillez, quand la nuit tu repose.
Ou bien ton chef penché au beau soleil expose,
Ou prens fleurs de caprier, semence de resort,
Qui pour les appetits reueiller pique & mord:
Du mineen encens, fumees de l'ironde,

Et du souffre viuant ioins y la mine blonde,
Et d'vn taureau tout blanc l'humeur roux & frelleux:
Mais premier de lexiue arrose les cheueux.
De ceste mixtion si tu les frotte & gresse,
On verra sur ton chef flamber l'or de la tresse.
Que si d'vn lustre orin tu les desire encor,
Tant naturellement à vn chacun plaist l'or:
Que qui n'en peut auoir, à tout le moins en porte
La tres-riche couleur, qui son desir conforte.
Six onces prens adoncq' d'alun luysant & clair,
Quatre de vitriol auecq' y faut mesler,
Deux de salpetre blanc, tires en l'eau, & plonge,
Pour tes cheueux mouiller, vne legere esponge:
Ou de l'humeur glayreux, argentin, clair & lent,
Des rouges limaçons confits en sel coulant:
De la ré troglodite & du catay barbare,
Que l'espicier fidelle hors ne iette la tare.
Ains infuser la face en lexiue ou en l'eau,
En laquelle a bouilly du guy fueille ou rameau.
Laue toy de ceste eau la barbe blanche ou noire,
Qu'à vne esponge seche il faut faire reboire:
D'huile de tartre blanc, des noyaux de pescher.
Vn ongnement melange, au soleil fay secher
De la terrestre iris, la ré blanche & massiue,
Pour la poudre y mesler ioins y de la lexiue
D'alisier produissant fruict si doux au manger
Que pour luy son Itaque Vlis' voulut changer:
Et le ius verdoyant exprimé de la branche
Du plant dont l'on faisoit iadis la laine blanche:
Et dont le nom il porte, herbe vtile au foulon:

Du lentisque le suc, celuy des gresillons,
Garde d'y oublier, pour plus puissant le rendre,
Du tartre grisonnant y faut mettre la cendre.
L'eau de l'ard distillé faict barbe & cheueux blonds:
D'Auronne masle aussi les rend blondement longs.
Et qui distille encor' les boutons de la Capre,
Pendant que tendre elle est, brusquement verte & aspre,
En verd il changera son poil blond, blanc ou noir,
Seché par le soleil, chose plaisante à voir.
Que si le noir t'agree, & te plaist d'auantage:
Couleur qui sied le mieux en l'œil, & au pelage,
Comme le docte Horace, & Pindare ont chanté,
Iuges trespertinents de l'humaine beauté.
Fay cuillir, fay bouillir du figuier du laurier,
Du meurte noir la fueille, escorce du palmier,
Et du saul & du houst, des noix la robe verte,
Et celle dont Iupin a son arbre couuerte:
La gale, l'artichaut la ronce, & le bouton,
De l'espineux caprier, & l'auant-fruit, chaton
Du persique noyer, d'ophris la double fueille,
La fueille du sumach à la grene vermeille:
Les fauats, & lyeuse, & le liege habillé
D'epaisse & double escorce, il faut de l'vn bruslé
Faire lexiue, ou bien le ius de l'autre epreindre,
Et de l'vn & de l'autre, & barbe & cheueux peindre:
Vn peigne dentelé mouillé souuent & teint,
En leur decoctions, ou dans leur suc epreint,
Haut & bas le menant, que ta greue partisse:
Ou du pegne de plomb, ou d'estaing la noircisse
Qui en huile cedrin long temps aura trempé.

Ainsi le plus rusé pourroit estre pipé:
Et prendre vn capete, vn Codrus sur sa fosse,
Pour Neree au poil blond, à la leure de rose.
Auec sauon françois, pren vitriol Romain,
De pierre noire vn peu, d'ambre gris quelque grain:
Ou quelque grain du musq' par les flambes dissoudre,
En cendres fay le plomb, le machefer, en poudre:
Qu'à la liquide poix tous ces simples soient ioincts,
Et de leur mixtion & barbe & cheueux oincts.
Si d'vn ordre inegal tu veux tes tresses blondes
Crespes autour du front faire flotter à ondes,
Laue les en lexiue, où le bois iaunissant
Du buys, qui porte fueille à iamais verdissant,
A quitté sa vertu, & la puissante escorce
Du citron surmontant du noir venin la force,
D'vn Roy Ilirien l'herbe portant le nom.
De la chastaigne encor brule le herison,
Et sa cendre y employ', la racine testuë
Du plaisant Aphrodil faict la tresse crespuë.
Que ton poil ne grisonne empescher si tu veux,
Et vieillard maintenir l'honneur de tes cheueux:
Puis que rongner ne puis l'ele du temps volage,
Enduy-les barbe & tout de l'oliue sauuage,
Ou d'vn ieune chien arrose les de l'eau:
Qu'y a-til qu'on ne face à fin de paroir beau?
Si en lieu de ton corps le poil epés te fasche,
Qui ce qu'il faict beau voir, deshonnestement cache,
Vn front large, vn sourcil d'Hebene façonné,
Comme vn ieune croissant rondement arçonné:
Oins moy tous ces endroicts d'huile où la scolopendre

Morte eſt, ioins y auec cendre de ſalamandre.
De l'oyſeau de Pallas, du malheur meſſager,
En flammeches le corps par le feu fais changer:
La maritime ortie, herbe, poiſſon enſemble
Du reueille matin l'humeur blanc y aſſemble,
Et l'humide gelé deſſous le ſec ſablon
En ſel blanc couuerti és longs deſerts d'Ammon,
Et le cumin auſſi: mais ces drogues parfume
Du cheureul porte muſq' y meſlant l'apoſtume:
Du violent orpin tu meſleras parmy,
Et les œufs foiſonnants de la ſage formy.
Le lieure de la mer meſchante nourriture,
De la ſoury, qui vole en la faueur obſcure
Des bruniſſantes nuicts, le maſſacre ſanglant:
Le ſang de la tortue à petits pas allant,
Des fugeres naiſſant és cheſnes, la racine,
L'eau coulant, en brulant du ſarment de la vigne,
Du lierre la gomme on doit mettre en ce rang.
Ards le chou, brule encor' la ſanſuë ayme ſang,
En lexiue ou vinaigre eſtants tous mis enſemble,
Ou chacun d'eux à part, le poil de noz corps emble.
Ou bien ſi tu diſſous ou bouſt legerement,
En du lexif commun chaut viue & orpiment:
Qu'on laue les endroicts que le poil deshonore,
Par où paſſe ceſte eau comme vn feu le deuore.
Et à fin qu'importun ne regerme iamais,
Enduy, frotte & refrotte, & ſus la place mets
Du chat l'orde fiente en pouſſiere reduitte:
Ou ius de hanebanne, ou bien ſon huile enduite,
Le ius de la cigue extremement trop froid

L'engarde de renaistre enduit au mesme endroict.
Mais si tu aymes mieux estre barbu que sage,
Et sage estre tenu par ce seul tesmoignage:
Comme c'est qu'il faut faire or de moy l'apprendras.
Les cendres d'vne taupe aueugle tu prendras,
Des freslons bourdonnants, de syringue, l'amie
De Pan, qui fut changee en vne chalemie:
De la mouche à miel, & des noyaux vestus,
Du datte Idumeen, des herissons pointus
De chasteignes, ioins y les cendres de nouzilles,
Apres auoir brulé leurs petites coquilles,
Des cheueux de Venus & du noir & du blanc:
Et de la taupe encor prens la peau & le sang,
Du cabaret adiouste à cest amas la grene,
Dont la fleur emboittee est fecondement plene:
Le persil sauoureux, du rouge ongnon le ius,
Qui contrainct distiller le cerueau par les yeux.
Au suc de patience adiouste la racine
Du lis blanc, du refort, & de la couleurine:
Et la myrrhe Arabesque, le resineux Ledom.
Vne crasse attachee aux barbes du menton
Des boucs broutants le cyste, on y ioint les fumees
De la soury pillarde, & huiles exprimees,
De l'amande plus douce, & de la noix encor,
Que gland de Iupiter appelloit l'aage d'or.
Du souef-flairant aspic par le verre tiree,
De l'herbe portant fleur comme Iris coloree.
Gras de Tesson, & l'huile au geneurier poignant:
Beurre frais mets auecq', de tous fais vn vnguent,
Dont qui se frottera d'vne belle venue,

Reuerra bourgeonner la barbe en la chair nuë,
Le lendemain d'apres que le menton greßé
Sera de ton vnguent ſimple ou blien compoſé,
Laue le de rechef du bouillon de parelle,
Où la roſine fleur feras cuire auecque elle,
Et la fueïlle, & le fruict du meurte paphien,
Les couppeaux tronçonnez du bois ſainct Indien:
Quand de retour ſera la gayë primeuere,
Laue toy le menton d'eau tiede & le fay raire.
Mais laiſſon ceſte barbe, & voyons ſi dedans
La bouche il y a rien qui honniſſe les dens.
Qui a-til mieux ſeant, quelle plus belle choſe,
Que de voir enchaſſez au milieu d'vne roſe
Deux beaux rancs d'vnions qu'on decouure en riant,
Qui rauallent le pris des threſors d'orient?
A doncques s'il aduient que la dent qui l'iuoire
Doit paſſer en blancheur, ſoit rance, iaune ou noire:
Tu y remediras, les frottant les lauant,
Leur rouilleure curant, qui les gaſte cauant,
Par les ius, par les eaux, par la pouſſiere ou cendre
De l'herbe ſeche: ou verteor ſus donc te faut prendre
L'origan candiot, le pouliot trainant,
Et l'hiſſope branchu, & l'oliuier poignant,
Le flairant roſmarin, & de Pluton l'amante,
Fille de l'eau Coccite, & la branche odorante
Du meurte tapiſſant les coſtes de la mer:
Le glutineux lentiſque, & le plant treſ-amer
De l'herbe ſarraſine, & la ſauge y accoupple,
Et l'aſpre ſtaphis aigre, & le tamaris ſoupple,
La ſouefue mariolaine, & ſouchet doux ſentant,

Es lieux marescageux soy-mesme se plantant.
En poudre bien menue il faut l'amande amere,
La serpentaire aussi, & la parietaire,
La teste d'vn regnard, & d'vn lieure leger,
Marbre, perle, & les os de seche rediger.
Ioins-y la dent indique, alun, sel, & cinabre,
Et l'empierré coral, qui autre-fois fut arbre.
Du cerf peureux la corne, & du cheual la dent:
Que tous brusler feras dans vn creuseu ardent.
Broye pour mieux faire encor' la pierre arabienne
De l'escreuisse, auecq' d'esponge, & samienne.
La ponce, l'emeril, des tritons les cornets,
Et de la pourpre aussi dont les Roys sont ornez:
Des moules, d'escargots mille coques diuerses,
Que trouuent les plongeons dessous les vagues perses.
Du mastic candiot n'oubly d'y mettre auec
Du poiure, & du pyretre, & d'aloé le bois sec.
Crouste de pain de segle, & les espices mesle,
Du gyroffle odorant, du nard, de la canelle.
Aromatise-les de la musquine noix,
Que Badam nous enuoye, & du parfum indois.
Des vns reduits en cendre on frotte la genciue,
Des autres distillez en vin blanc en eau viue
La bouche on gargarise, ou les mastiqueras
Par le moyen gluant de l'odorant storax:
Ou de la gomme arabe, & en fais vne paste,
Dont racle de la dent la rouille qui la gaste.
Pour-ce encor' fay bouillir le triacle vanté,
Dans le suc du raysin, que Bacchus a planté,
De l'herbe, dans le ius du serpent approuuee

Et dit-on pour tout vray que la bouche lauee
De l'eau qui cuitte aura la racine au plantain,
Aura les dents d'yuoire: on tient pour tout certain
Que qui auecq' charbon de la vigne pucelle
Dont encor' on n'a veu aucun fruit issu d'elle,
Les cure, mariez au miel triomphant,
Blanches obscurciront celles de l'Elephant.
Pour la fin, la racine on seche de la mauue,
Mauue qui les mortels de mille langueurs sauue:
On la fera tremper en l'onde vn iour entier,
On la recuira moytte és fuillets d'vn papier,
Soubs le brasier cendrier: prens mon serment pour pleige,
Que la dent qu'elle escure honte faict à la nege.
C'est assez pour les dents, faut chanter de la main,
Le membre plus parfaict de tout le corps humain:
Et dont autant, ou plus, necessaire est l'vsage
Que du diuin cerueau, du cœur, & du visage.
Sus mains descouurez vous, à fin qu'on puisse voir
De vostre grand ouurier l'admirable sçauoir.
Où doi-ie commencer à chanter vostre gloire?
Vostre beauté confond ma langue & ma memoire.
Mais s'il vous plaist, Madame, ô des Dames l'honneur,
A qui Dieu a esté si liberal donneur
Du plus beau qui le mieux orne le corps & l'ame,
Que la perfection de la vostre, Madame,
De mon creon i'imite, aisé il me seroit.
Ah qu'ay-ie dict aisé: comme aysément pourroit
Des deserts libiens ma main conter l'arene?
Et les herbes des prez, les espics de la plene?
Comme il est mal aisé mesurer la vertu,
Dont Dieu a vostre espoux diuinement vestu:
Autant m'est-il aisé de vostre main aymee

Du pauure souffreteux, en cinq beaux doigts ramee,
Les beautez louanger, doigts, en l'extremité,
Desquels vn bel oniche est richement anté.
Hé qui a-il plus beau, plus docte & pitoyable
Que vostre blanche main, sçauante & secourable?
A laquelle ceder, Minerue, tu ne dois,
Et leurs beautez quitter de l'Aurore les doigts,
Or que l'aube les ait vermeils comme la rose.
Que s'il faut sur la gaze animer quelque chose,
Ou bien faire parler doctement le papier,
De toy faut que Minerue aprenne son mestier.
Au grand entrepreneur fauorable est fortune:
Si toutes ie ne puis, i'en chanteray quelqu'vne.
Entre tous animaux que la terre a nourry
L'homme seul fut du ciel cherement fauory,
Meritant d'estre dict seul diuin, & seul sage:
C'est pourquoy il a eu tout seul des mains l'vsage.
Les autres ont des pieds deux fois autant que luy:
Leurs corps aussi auoient besoin de double appuy,
Ont permis que les pieds les mains meuuent & tiennent,
Les pieds tant seulement le corps pesant soustiennent.
L'homme seul a des mains, qui sont les instrumens
Prompts à effectuer tous les commandemens,
Et les conceptions, que l'ame ose entreprendre.
Ses armes sont ses mains, par qui, braue, deffendre
Se peut en temps de guerre, & qui l'ose offencer,
Peut, premier assaillant, l'iniure repousser.
En temps de paix il n'a que les mains, pour aquerre
Ce qu'vtile luy est, soit par mer, soit par terre.
De tous les instrumens la main est le premier,
Ainsi que la raison est le premier ourier,
Et art deuant tous arts, qu'il exerce & manie.

Car l'ame au corps deſcend de tous arts deſgarnie.
Le corps de l'homme naiſt d'outils & d'armes nu:
Des autres animaux, l'vn naiſſant eſt cornu,
L'autre de la dent ioue, & qui s'arme d'eſcaille,
A ceſt autre le cuir ſert de cuiraſſe ou maille.
Qui armé ne ſera aura les pieds legers,
L'autre fin par nature eſcheue les dangers:
De tous les animaux la nature diuerſe,
Vne chaſcune à part, vn art certain exerce.
L'airegne tiſt ſon ré, l'abeille ſa maiſon,
Le formy pour l'yuer faict ſa prouiſion:
L'homme ſeul n'aura doncq' armes pour ſe deffendre?
N'a-il peu, ains que naiſtre, vn art, pour viure, apprendre?
Qui le croit, il ſ'abuſe, il eſt bien mieux pourueu,
Pour eſtre ignorant né la raiſon il a eu:
Et pour eſtre né nud la main il eut adextre,
Par leſquelles il peut dompter, ſe faire maiſtre
Du cheual braue & prompt, du lion, du ſanglier,
Et peut ſoubs meſme ioug les onces accoupler.
La main ſeule de l'homme artiſtement imite
Ce que la beſte faire eſt par nature induitte,
Et cent fois d'auantage: il trouua les outils,
Pour tout faire & ouurer, par ſes cinq doitgs ſubtils.
Il a ſon corps veſtu de dras tiſſus, de toiles,
Aux ondes & aux vents commandant, à de voiles
Les pins ſur mer elé, ſur la terre a dompté
Les plus fiers animaux, pour maiſtre eſtre porté
Triomphant ſur leur d'os, ſur les chars, ou pour fendre
La terre, & l'obliger à rapporter & rendre
L'vſure cent pour cent des biens enſemenſez,

Qui

Qui seront l'an d'apres par la main ramassez:
Ell' a planté la vigne, ell' a anté les arbres,
Les mines a caué, taillé rochers de marbres,
Pour esleuer palais, des Roys plaisant seiour,
Et de la terre entiere elle arpente le tour.
Combien que de la main petite soit la prise,
Si a-elle des cieux l'infinité comprinse,
Par vn petit quadran qu'elle mesme a dressé
Ell' a de bord en bord toutes les mers passé,
Trouué vn nouueau ciel, gẽs nõ veuz, l'autre mõde,
Et sçeu toute la terre estre habitable & ronde.
La main iuste a les loix par escript redigé,
Et les plus furieux dessous ses loix rangé,
Ell' a basty autels, & engraué, hardie,
Esleué, taillé, peint, mille dieux qu'ell' dedie.
Le prescheur sur ses doigts de son sermõ les points
Deduit de point en point: il les faut auoir ioints
Quand le pecheur priant auecque Dieu s'accorde:
La main est l'outil sainct de la misericorde,
Et de la charité, de la iustice aussi,
Soit qu'il faille punir ou bien prendre à mercy.
De la saincte amitié la main est le symbole,
Et de la foy encor', gage de la parolle:
On la presente aussi, entre les plus humains,
En signe d'obeissance on se baise les mains.
Ne fait elle parler les trespassez, & viure
En pierre & en papier, en erain & en cuiure,
Mille ans apres leur mort & rechanter les bois
Melodieusement, en differentes voix?
Les dents de l'instrument sont les cordes qu'on touche,

La gorge en est la rose, & le fust c'est la bouche.
La langue sert d'archet: les leures sont le son,
La main est la raison, qui dicte la chanson.
Ainsi la main sera la raison corporelle,
Et la raison de l'ame est la main eternelle.
La main sçait par ses doigts, autant que peut monter,
Des celestes flambeaux la grand' somme, conter.
Et par engins encor', dont elle est docte ouuriere,
Loing à loing transplanter mainte montagne entiere.
En l'air n'a elle faict pigeons de bois voller?
Vne teste d'erain disertement parler?
De Iupin coleree elle imite le foudre,
Menassant les humains, & leurs citez en poudre.
Les monts thessaliens, rocher dessur rocher,
L'vn sur l'autre entassa pour des cieux approcher:
Et d'attaquer les dieux main à main eut l'audace.
Qui a-il que la main n'entre-prenne & ne face?
Ou pour donner plaisir, ou pour chasser la faim,
Conseillere mauuaise, hors l'estomach humain:
Qui singe de Nature, imite tout ouurage,
Faisant beaucoup mieux qu'elle, & beaucoup d'auãta-(ge.
Telle est doncq' de la main le souuerain pouuoir,
Et le diuin sçauoir, qui n'est moins belle à voir,
Qui sçauante & puissante, estant beauté nommee,
Vne proportion bien complexionnee,
Qu'on voit quand son deuoir ell' faict parfaictement,
Non pas vne blancheur, mollesse, ou autrement,
Qui n'est qu'vne beauté mensongere & fardee,
Faicte tant seulement pour estre regardee.
Puis doncquesque la main est de l'attouchement
Et de la prise encor le naif instrument.

Diſons ores comment, & de qu'elle matiere
Le tout-puiſſant ouurier feiſt la main tout'ouuriere,
Pour cõprẽdre tous corps courbez, cauez & droits,
Plus grãs ou moindres qu'elle: elle fut en cinq doigts,
En diuerſes façons ſagement diuiſee,
Commode n'euſt eſté autrement, n'y ayſee,
Elle n'euſt peu ſans doigts ſ'eſlargir n'y ouurir, (urir.
Ny les corps plus grãs qu'elle & les moindres cou-
Et forma chaſque doigt la prudente Nature,
De trois ronds oſſelets, & à triple ioincture:
Non ſans os, n'y d'vn os alongé ſeulement,
La main ſe figurer n'euſt peu ſi promptement
En chacune action, ou ſoit qu'elle ſ'enſtende, (de.
Ou ſe ferme, empoignãt choſe moindre ou plus grã-
Le poulce qui tout ſeul peut, aux quatres oppoſé,
Autant que tous les quatres, au deſſus fut poſé.
Pour ſeureté meilleure, & bien la priſe faire,
Il falloit que le poulce aux quatres fuſt contraire,
Et que des doigts les bouts egalement vnis,
En ſe diminuant, d'ongles fuſſent munis
D'ongles ny durs, ny mouls: pour les grans corps comprendre,
Et les petits pincer, cueillir, ſerrer & prendre:
D'vn exquis artifice ouallement tournez,
Pour fermes retenir, & pour n'eſtre eſcornez,
Ny caſſez, ny rompus: car la ronde figure,
Bien plus patiemment que l'anglure endure.
Et d'autant que touſiours l'ongle ſ'y va vſant,
Tout autant qu'il s'en pert il en vient renaiſſant,
Ainſi que des cheueux, leur feconde racine,
Reiette de nouueau ce que l'vſage mine.
Nature, qui n'a fait en l'homme rien en vain, Yy. ij

N'a ſurchargé de chair le deſſus de la main,
Ny des doigts l'entre-iointe: ouy bien la part profonde,
Pour mieux s'accommoder à la figure ronde.
Et les coſtez encor', ainſi n'eſcoule point,
Quand on creuſe la main le doigt au doigt conioinct,
L'humeur qui ſ'y retient: ſi vne ſuffiſante
N'eſt aſſez, pour leuer vne charge peſante,
Vne autre à ſon ſecours vient de l'autre coſté:
Ainſi des deux emſemble vn grand faix eſt porté.
Pour faire vne entreprinſe hardie, il faut de l'ayde,
Auecque vn fin Vliſſe, vn vaillant Diomede.
Mais pourquoy eſt-ce encor', Nature, que tu tiens,
Des cinq doigts, deux petits, vn grãd, ou deux moyẽs?
Affin qu'en cinq la main inegale fenduë,
Vn cerne egal peuſt faire eſtant large eſtenduë.
Et mieux enuironner de tous corps la grandeur.
Eſt-il rien plus capable és corps que la rondeur?
Seroit-ce point auſſi qu'elle creuſe & profonde,
Couppe retenir peuſt & le pouſſier & l'onde.
Et le cuir de dedans rayé de mille traicts,
Qui ſont les plis du poingt naturellement faicts:
Où le peuple ignorant, ceſte beſte commune,
Va cerchant, mais en vain, le cours de ſa fortune.
Ce cuir, di-ie, qui eſt tendu interieur,
Tient tellement la taille entre le mol & dur,
Que le dur, pour durer eſt faict à la beſongne
Affin que la main dure eſtroitement empongne:
Et le mol pour ſentir, & donner iugement
Des qualibres diuers du lourd attouchement.
C'eſt iuſtement icy que de la choſe dure,

Et de la molle encor, gist la droicte mesure.
Ce beau compartiment qui de l'ame & du corps
Est l'outil principal, tient a mille ressorts:
Soit qu'il le faille clorre, ouurier, ou bien estendre,
Ou qu'il faille bailler, ou bien qu'il faille prendre,
Ou faire artistement mile ouurages diuers.
Ces ressorts sont tendons, cartilages, & nerfs,
D'ossets vn regiment, dont le muscle est le guyde,
Faisant la volonté de l'ame qui preside.
Le muscle est maistre icy, comme en vn astelier,
Où volontairement il commande, & premier
A la besongne marche, vn chacun de sa suitte
Sa tasche y faict à part, par le muscle conduitte.
Main tu retiens ma main, & la bouche me clos:
Car se taire il vaut mieux que mal châter ton los.
Il n'y a plus qu'vn mot, ô main propre & experte:
Ie t'auise, d'audant que tu es descouuerte,
Que tu soys tousiours belle, aussi blanche que laict,
Que la nege, l'yuoire, & qu'en toy il n'y ait
Rien qui puisse desplaire à l'œil & à la touche,
Et qui puisse mal faire au cœur, ou à la bouche.
Qui telle ne t'aura qu'il vienne icy cercher
Ce qui ta honte peut honnestement cacher.
L'onde d'vn melon meur, sa semence pilee,
Par le chaut alembic à gouttes distillee:
De l'aigras le ius vert, & le megue du laict
De la cheure recuit en effacent le laid.
Si au suc du limon le sel commun tu brouille,
Et de l'ouuriere main la tache tu en mouille,
Tu l'efface en partie, & du tout, si on ioinct

Aux ſimples ia nommez la limaille au bois ſainct:
La miette d'vn pain, auecque la racine
Du cocombre ſauuage, & de la ſerpentine,
De l'herbe, qui de l'arc celeſte a les couleurs:
Du roſier Rhodien les albaſtrines fleurs,
Et celles, qui du ſang d'Adonis ſont vermeilles:
Celles qui n'ont au monde en blancheur leurs pareilles,
Du beau lis verdoyant, & les beaux fleurons blancs,
De la Nymphe qui faict ſa demeure és eſtangs,
Des œufs, & d'vne cheure adiouſte le laictage.
Alembique les vns, ou tous pour ceſt vſage,
En l'eau que le ciel verſe en la terre benin,
De l'alun fais tremper, & le ſel cryſtalin,
Sept ou huict iours durant en la ſaiſon ardente.
Qui s'en laue, il aura la main blanche & luyſante:
Ce ſera pour le ſoir, mais pour le lendemain
Matin, ſe faut frotter & l'vne & l'autre main
De ceſt autre ongnement, & deſdictes eaux prēdre
Certaine portion, & ſur la chaude cendre
Les reduire à demy: & dans le demourant
Adiouſte l'aigre ius du limon odorant,
Le rayon Narbonnoys, l'huile d'amere amande:
Meſle-les, brouille-les tant qu'en cuiſant les rende
En forme humide & molle, il y faut mettre encor
La cire elabouree & iauniſſant comme or.
Si enflée eſt ta main pour la grande froidure,
D'vn canard prēs la greſſe, & la craſſeuſe oincture
D'vne toiſon laineuſe, auecques qui ſoient ioincts
Muccilages de lin, de maues, & de coings:
Huiles de moyeux d'œufs, d'anet, & de la roſe,

De cire & d'amidon, vn autre vnguent composé,
Des cices amoureux de farine, & du ris,
Du miel, & du sçauon, & de my' de pain bis,
Et d'vn beuf assommé de la colere rousse,
Du seneué mordant, de la chair la plus douce.
Des figues, des pinons du Cybelien Pin:
De la resine encor' du montagnard sapin,
Et du terebentin de la luysante gomme.
De ces vnze meslez vnis en vne pomme:
Qui se frotte, & aprés se relaue en de l'eau,
A ses mains il rendra mollette & blanche peau.
Pour blanchir, pour polir, & la main tenir nette,
Et la face & la dent, d'vne seule recette:
Quatre onces fay pezer d'hermes vif sublimé,
Du liquide & du crud, par lequel consummé
Est tout autre metal, moytié d'vne once esteincte:
Que tant de foys piller te faut qu'elle soit teincte
En laicteuse couleur, qui vser en voudra,
Qu'il en prenne vne part, que cuire il conuiendra
En onde fonteniere, ou en l'onde celeste:
D'vne part qu'il s'en l'aue, & en garde le reste.
En restet'-il encor? n'est il temps de cesser?
Quand on pense auoir faict c'est à recommancer.
I'aurois plustost les eaux goutte à goutte, vne à vne,
Conté, qui se vont rendre au giron de Neptune:
Du printemps les amours & tous ses passe-temps,
Pierres, mineraux que porte dans ses flancs
La grand' mere commune, & chanté les ramages
Des oyseaux gazouillãts, & leurs diuers plumages,
Que de nombrer les fards que les Latins & Grecs,

Et toutes nations inuenterent expres,
(Et mesme l'Amerique Androphage inhumaine)
Pour embellir le corps de l'ame le domaine,
Il n'est de femme né, & n'a le cœur de chair:
Ains est fils d'vn Caucase, ou d'vn autre rocher,
Aletté d'vne tygre, horriblement farrouche,
S'il ne sent la beauté qui doucement le touche:
Pour elle seulement nous sont donnez les yeux,
Qui font l'ame iouir du bien qu'elle ayme mieux.

SONNET TRADVICT DV LATIN.

Triginta hæc habeat quæ vult formosa videri.

CElle qui veut paroir des belles la plus belle, (blancs,
Ces dix fois trois beautez, trois longs, trois courts, trois
Trois rouges & trois noirs, trois petits, & trois grands,
Trois estroicts, & trois gros, trois menuz soient en elle.
Longue la taille soit, le poil & main iumelle:
Courte oreille & le pied, des dents les doubles rangs:
Le poil blond & le teinct, & l'yuoire des dents:
Rouge ongle, leure & ioue: & le nom que l'on cele,
Et les sourcils soient noirs, prunelle des yeux.
Teste, nez & tetin, petits: ample entre deux
Des sourcils, & le sein, la fesse: estroicte l'aine,
Et la bouche & le flanc: enflé soit l'embompoint
Des cuisses, de la fesse & ce qu'on ne dit point:
Leures, doigts & cheueux menuz, tell' fut Helene.



LE SINGE.

N'Est-ce vne ingratitude grande,
Digne que la pareille on rende,
A quiconque me faist ce tort,
Se rire & gosser de ma mort?
En lieu de me pleurer & plaindre,
Laisser ma memoire esteindre?
Et pour cent mile gentils tours
Que pour toy i'ay faict en mes iours,
Pour mainte gaye singerie,
Faut-il ingrat, que tu te rie
Des trespassez? est-ce le dueil
Que tu mene sur le cercueil,
(Pour t'auoir à force de rire,
Contrainct lascher qu'on n'oze dire)
O ingrat, mal-recognoissant
De mestre Ian singe plaisant,
Que la coqueluche n'aguiere
Feist gueer des morts la riuiere,
Remplissant d'vn gros phlegme & froid
Son cerueau, qui par le destroict
Que l'on void au fond de la bouche,
Descendant aux poulmons, les bousche:

Si que ne pouuant respirer,
Force luy fut l'ame expirer.
Maudite sois-tu maladie,
Qui rauir m'as cuydé la vie,
Et me faire le compagnon
De ce bel & gentil guenon:
Et es cause que n'ay peu rendre
Encores à sa froide cendre,
Le piteux & dernier deuoir
Que meritoit tel singe auoir.
Singe, ie dy, quant à l'espece:
Mais presque homme quant à la dresse.
Voire qu'on l'eust pris bien souuent
Pour quelque Docteur bien sçauant,
Ou pour quelque sage personne,
Tant il auoit la trongne bonne,
Auecque vn accoutrement long,
Une cornette, vn bonnet rond:
Et n'eust on conue l'imposture
Sinon à lors qu'a sa nature
Il retournoit, qu'on luy iettoit
Des nois, ou qu'on luy presentoit
Ce que tout Singe plus appette.
A volée, ce qu'on luy iette,
Friant, receuoit & haussé,
Comme iouant au pot cassé,
Comme qui ioue à la pelotte,
Il grippe, romp, brise, marmotte:
Il epluche, prent le meilleur:
Et plus leger qu'vn basteleur,

Qui d'vne hardiesse folle,
En l'air, dessus la la corde vole.
Il fait de sa chesne à l'entour
Soupplement maint tour & retour.
Et d'vn maniment qui ne cesse,
De mainte gaillarde souplesse:
Sans se lasser, se gambadant,
Eblouissoit l'œil regardant:
Et faisoit venir la berluë,
Par ses mouuements, à la veuë.
Si vn coup s'estoit apperceu,
Qu'il estoit par quelqu'vn deceu,
Ou bien auoir pris l'vn pour l'autre:
O Dieu sçait quelle patenostre,
Grinçant entre ses dents disoit,
Grondant quelle mine il faisoit:
Reseruant à son aduantage,
A faire le moqueur plus sage,
Et luy apprendre vne autrefois,
Ne prendre plus singes aux noix.
Maistre Ian auoit le corsage
Si dispost, si viste, & volage,
Qu'en moins d'vn rien, tout d'vn plain saut,
Des arbres grimpoit au plus haut:
Estant depestré de sa chesne.
Ainsi qu'on voit de chesne en chesne,
Et de branche en branche, leger,
L'escurieul bondir, voltiger,
Et l'arbre estant de fruict chargée,
Se sentoit soudain deschargee.

En moins de quatre ou de cinq coups,
Tout le fruit en estoit secous:
Et eust fait tomber plus de pommes,
Qu'vne demy' douzaine d'hommes.
Le glan estoit par luy batu,
Comme d'vn orage abbatu.
A-il faict, le voyla par terre,
Ou le fruit abbatu reserre,
Tornant, virant, vireuoltant,
De chacun il alloit tatant:
Et quoy que maistre Ian fust beste,
Si estoit il autant honneste
Que maint homme vsant de raison.
Ceux qui venoient à la maison,
Maistre Ian sçauoit bien cognoistre
S'ils estoient amis de son maistre.
De l'amy alloit au deuant,
S'autant, l'ambrassant, le suiuant,
Dt d'vne voix gresle & menuë,
Il saluoit sa bien venuë.
Mais ceux qui ne rendoient l'honneur,
Qu'on doit porter à son seigneur,
On deuinoit à sa grimace
Qu'il les mettoit hors de sa grace.
Car grumelant & rechignant,
Son derrier leur alloit tournant,
Et eust pris volontiers vengeance,
Sur le champ, sans la reuerence
Qu'à son maistre portoït, de ceux
Qui se monstroient trop paresseux.

Quel plaisir c'estoit voir ce Singe,
Affublé & coëffé d'vn linge,
La chambriere contrefaisant,
A qui l'amour on va faisant:
Et qui d'vne folastre ruse
Veut qu'on le prenne, & le refuse.
Maistre Iean n'estoit mal-faisant:
Vieilles & laides hayssant,
Ne caressoit que les plus belles.
Maistre Iean auoit des querelles
Aux petits enfans d'alentour,
Qui tousiours quelque mauuais tour
Taschoient luy faire, & le surprendre:
Mais bien il le leur sçauoit rendre,
Les esgratignant ou mordent,
Ou de la griffe, ou de la dent.
Ne pouuant son noble courage,
Faire, ny endurer outrage.
Maistre Iean filoit au roüet,
Maistre Iean aux tables ioüoit,
Aux eschets, aux Dames, de sorte
Que tousiours sa part estoit forte.
Maistre Iean dançoit & balloit,
Tousiours à la cadance alloit:
Le Singe maistre Iean en somme,
Faisoit ce que peut faire vn homme.
Aussi cil qui le Singe a faict,
Emprunta la grace & le traict
Dessur nostre humaine Nature,
Moulant la singesse figure.

Il auoit les pieds & la main
Contrefaicts au creon humain:
Et le bras en toute maniere,
Manioit deuant & derriere.
Le visage auoit rondelet,
Le sourcil courbe en arcelet,
Et de l'vne & l'autre paupiere
Ombrageoit des yeux la lumiere:
Ses yeux comme à l'homme tournez.
Camuset il auoit le nez,
L'aureille courte & rondelette,
La dent d'yuoire blanche & nette,
Qu'il monstroit riant, rechignant,
Caressant, ou bien desdaignant:
Les faisant craquer dans sa bouche,
Comme vn clauier d'orgues qu'on touche.
Cheueux en teste, & son menton
Filoit vn grisastre cotton.
La poitrine esleuee & large,
Qui de poil non trop dru se charge.
Le col rond, l'espaule & les os,
Comme à l'homme, arrangez au dos:
La cuisse ronde & hanche estroite.
Du Singe la personne droite
Se tenir debout sans faillir,
Cheminer, courir & saillir
On voyoit, & mettre grand peine
D'imiter la parole humaine.
Et si d'vn rasoir affilé
A maistre Iean on eust taillé

Le fil qu'il auoit ſoubs la langue,
Il nous euſt faict mainte harangue.
Car faiſant ſes leures trembler,
Monſtroit qu'il euſt voulu parler:
Mais on l'entendoit à ſes mines,
Au remument de ſes babines.
Quand d'auanture il trouuoit
Plume & papier, il eſcriuoit:
Se morguant pour ſa lettre lire,
Qui ſe fuſt peu garder de rire?
Maint Singe, maint malade au bas,
A gardé de paſſer le pas:
Et leur plaiſante ſingerie
Mainte maladie a guerie.
Si n'eſtoit que le Singe faict
Fut deuant le diuin pourtraict:
Ie dirois le Singe, Singe eſtre
De l'animal diuin-terreſtre,
Ou bien que noſtre humanité,
Singeſſe, du Singe a eſté:
Tant l'vn à l'autre ſe rapporte,
Figurez d'vne meſme ſorte.
Si Nature luy a donné
Vn corps ſur l'humain façonné:
L'ame gaillarde & fretillante,
Gentile, ioyeuſe & mouuante:
Sans nul repos en action,
Riche de mainte inuention.
Et pour rire expres façonnee,
Elle luy a auſſi donnee.

A le corps redicul & plaiſant
L'eſprit folaſtre eſtoit duyſant,
Qui par le haut eſtoit conforme,
A la droite & humaine forme:
Et du nombril ce qui reſtoit,
Vn parfaict, & vray Singe eſtoit.
Quant à ce qu'il n'a point de queuë,
Deuinez qu'elle eſt deuenuë.
Pour le rendre du tout ſemblable,
A l'homme, croyez ceſte fable,
Sa grand' queuë on luy a oſté:
Car le bruit eſt, que Promethé,
Apres auoir de main habile,
D'vne graſſe & bourbeuſe argile,
(Prenant du beau chef d'œuure hu-
Deſur ſoy-meſme le deſſein) (main.
Peſtry l'homme qui deuoit eſtre
De ſes creatures le maiſtre:
Pour ne le laiſſer eſtonné,
Seul ſur la terre abandonné,
Et d'vne courſe vagabonde
Errer ſeulet parmy le monde.
Pour ſe r'engendrer de ſes reins,
D'enfans beaux fecondement pleins,
Et peupler la terre nouuelle:
Il luy voulut d'vne femelle
Gracieuſe & belle pouruoir,
Pour ayde & compagnie auoir.
Il fiſt doncq' ſur les yeux de l'homme.
Pluuoir vn engourdiſſant ſomme,

Comme

Comme il dormoit profondement
Ouurit son costé finement,
Finement luy desrobe & oste,
Sans que rien en sente, vne coste,
Pour d'elle la femme former.
Pendant qu'il s'amuse à fermer
La playe qu'à l'homme auoit faite,
Le Singe ceste coste aguette,
La sent, l'engoule, & puis s'enfuit:
Promethee aussi tost le suit,
Il court apres, en fin l'atrappe,
Par la queuë longue le happe:
Le Singe à la queuë arresté,
Tire à soy, de l'autre costé
Crie & tire aussi Promethee,
Taschant r'auoir sa coste ostee:
Mais le Singe qui de la dent
Est sa coste ferme mordant,
Pour son haut crier ne s'effroye
Et n'entend point quitter sa proye:
L'autre tient ferme, mais en vain,
Voicy miracle, dans sa main
La queuë luy demeure seule,
Au Singe la coste en la gueule:
Mais iamais ne fut si fasché,
Qu'on luy a la queuë arraché
Pour n'auoir point voulu démordre.
Qu'eust-il fait? plus n'y auoit ordre
(Car le Singe au feste vola,
Du plus haut arbre qui fust-là)

Recouurer la coste perduë,
Promethee fasché, de ta queuë
Vieus Singe, & dit, escourté,
Au lieu de l'os que m'as osté,
O veil magot, marmot infame,
Par despit ie feray la femme,
A fin que ton cas soit cogneu
A iamais, desormais tout nud,
Monstre ton derrire & endure
Pour punition mainte iniure.
Or est-il mort encoqueluché
Maistre Iean que chacun fasché,
Pleure encor', deplore & regrette,
Sinon vne trouppe foulette
D'enfans fascheux, qui maint tourmēt,
Luy donnoient importunément,
Mais de loin : car s'il pouuoit mettre
Sur quelqu'vn d'eux la patte adextre,
Pour cognoistre qui l'a moqué,
Pour six mois demouroit marqué :
Ou la leure ensemble & la iouë
Alongeant leur faisoit la moüe,
S'il ne leur pouuoit faire pis.
A ces vieux marmots accroppis,
Et qui font si laide grimace,
Sans plaisir contenance & grace,
Qui ne sçauent honneur ny bien
Maistre Iean ne sembloit en rien:
Que par moy peust estre chantee,
La louange qu'as meritee,

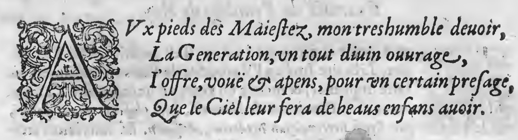
Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy, il eſt permis à Abel l'Angelier, Libraire Iuré en l'Vniuerſité de Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, & mettre en vente vn liure intitulé *L'Eſculape, ou de la Generation de l'homme, auec pluſieurs autres poeſies, par René Bretonnayau Medecin, Angeuin.* Et ſont faites treſexpreſſes deffenſes à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer, ou faire imprimer, vẽdre ny diſtribuer deſdits liures, ſans le conſentemẽt dudit l'Angelier: & ce iuſques au terme de neuf ans finis & accomplis, ſur peine de confiſcation deſdits liures, & d'amende arbitraire enuers ledit l'Angelier. Et voulons qu'en mettant à la fin ou au commencement du liure le preſent extrait du priuilege, il ſoit pour deuẽment ſignifié : comme plus amplement eſt declaré és lettres donnees à Paris, le huictieſme d'Aouſt, mil cinq cens quatre vingts trois. Signé,

Par le Conſeil, DE NEVFVILLE.



AV ROY.



AVx pieds des Maiestez, mon treshumble deuoir,
La Generation, vn tout diuin ouurage,
I'offre, voué & apens, pour vn certain presage,
Que le Ciel leur fera de beaus enfans auoir.

Face doncq' l'Eternel la Royne conceuoir
D'vn Dauphin aussi beau comme ell' est belle & sage,
Ie ne souhaiteray de viure d'auantage,
Quand mes yeux auront veu ce qu'ils s'attendent voir.

Andromache sacra son œuure de vipere,
Les humains preseruant de la poison amere,
Au plus cruel tyran des Empereurs Romains.

Et moy ce mien ouurage humblement ie vien rendre,
Qui enseigne aux humains comme l'homme s'engendre,
Au Roy le plus humain d'entre tous les humains.



EIVSDEM.

QVisquis noſſe voles quàm Spiritus incolit arcẽ
Quodque hac incluſus munus obire ſolet:
Arcis quæ vera eſt ſymmetria corpus, vt ortum,
Hinc trahit, ac quiſnam nexus vtrumque ligat.
Affectus qui ſint animi, quibus ille mouetur
Fluctibus, illius functio quæque ſiet,
Perlege quæ in lucem profert Chyronis alumnus
Hæc arcana Dei reddet aperta tibi.

Chriſtus quò me vocat.



SONNET.

Comme Polux estant fils d'vn immortel pere,
Immortel partagea son immortalité
Auec Castor son frere, estant fils reputé
D'vn œuf mortel éclos d'vne mortelle mere:

Ainsi mon Bretonnayau, maugré la Parque amere,
Est mon Polux, qui tient de la diuinité,
Et moy autre Castor, luy suis, luy ay esté,
Et sans fin luy seray autant ou plus que frere:

De mon cher Bretonnayau, que i'ayme autant ou plus
Que Castor Laconide aimoit son cher Polux,
De l'oubly du tombeau ie rachepte l'ouurage:

Et mon cher Bretonnayau, qui m'aime plus encor
Que Polux Tindaride aimoit son cher Castor,
Son immortalité auecques moy partage,

R. G. Conseiller.

Ie rendrois ton los immortel
Si les Cieux m'auoient formé tel
Que celuy qui chanta la gloire,
Pour vne eternelle memoire
De Belant & de Peloton,
Tous deux faits hostes de Pluton.
Ie te mettrois entre les bestes
Qui marquent les signes celestes,
Mais tes trop soudains mouuements,
Y feroient trop de changemens:
Et le Lion qui au Ciel erre
Comme celuy qui erre en terre,
Dont l'orgueil tu punis, moqueur,
De t'y voir auroit mal au cœur,
Et seroit cause ta presence
De faire en haut quelque insolence:
Vray est qu'on te pourroit loger
Auecques le Croissant leger,
Estant d'vne mesme nature
Qui iamais ferme ne demeure.
On dit aussi que le Croissant
Est les Singes resiouissant,
Qu'ils deuienent tristes & mornes
Quand le decours monstre ses cornes:
Mais mon vers ne vole si haut,
Et pourtant maistre Iean il faut
Que ton Ombre és lieux bas & sombres
S'aille enrooller entre les Ombres
Des bestes, cependant couuert

Soit cy ton corps d'vn gazon vért:
Vne exemple à toute ta race,
Qu'il n'y a mouë ny grimace,
Gambade, soupplesse ny saut
Qui le sauue quand mourir faut.

ADVERTISSEMENT AV LECTEVR.

I'EVSSE desiré, amy Lecteur, faisant imprimer ce liure, autant plaisant que docte, à fin qu'il t'aggreast d'auantage, l'auoir peu rendre si entier & correct qu'il n'y eust eu rien à redire: mais estant asseuré de l'humanité & douceur dont tu as accoustumé vser à l'endroit de ceux, qui n'espargnans leurs moyens, taschent te faire voir tousiours quelque chose de nouueau, & qui t'apporte auec le plaisir quelque vtilité, comme i'ay tousiours fait, ie croy que tu le receuras de bon œil, excusant les fautes qui s'y pourront trouuer, suruenues en l'impression tant à cause de la copie, laquelle estoit assez mal transcrite, que pour l'absence de l'Autheur, qui n'a eu moyen ny reuoir la copie, ny assister à l'impression pour le corriger: ioint aussi qu'il n'est celuy pour expert soit-il, qui ne sommeille quelquesfois: esperant te le representer en meilleur estat, & le restituer à la seconde impression. Ce pendant, ie te prie prendre en gré l'intention que i'ay de te plaire, de laquelle ie seray plainement satisfait & content, & me donneras occasion de t'aggreer de plus en plus, si ie scay que tu y prennes plaisir, A Dieu.